31-2
106 vol

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis101839brux

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME DIXIÈME.

OCTOBRE 1839.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—

1839

LE PIANO.

CINQUIÈME ARTICLE (1).

Le talent des virtuoses a toujours suivi dans ses progrès la marche ascendante, l'état de perfectionnement des machines sonores qu'ils devaient mettre en jeu. Quel parti pouvait-on tirer du clavier de l'épinette ? Quels effets produire avec une corde pincée par un bec de plume ? Comment arriver à des nuances de *forte*, de *piano*, si le son dur, court, sec, de l'instrument présentait sans cesse la même uniformité ? L'attaque de la touche exigeait toujours de l'énergie, parce qu'il fallait vaincre une résistance pour produire le son. Le talent parfait de l'artiste dépend du mécanisme du toucher, lequel est une conséquence naturelle de la mécanique plus ou moins perfectionnée de l'instrument. Les marteaux du piano, les leviers qui les poussent obéissent avec une prestesse, une soudaineté merveilleuse, aux doigts de l'exécutant. Ils attaquent la corde avec force ou la

(1) Voyez tom. V, pag. 65.

caressent pour modérer l'éclat de ses vibrations. Aucun obstacle ne s'oppose plus à la marche des doigts ; courant, volant sur le clavier, ils font parler chaque touche qu'ils interrogent, et lui impriment le degré de sonorité nécessaire à l'effet de tel ou tel passage, d'une mélodie suave ou d'un trait plein d'énergie et de vivacité. Les nuances des sentiments peuvent être exprimées du moment que l'instrument a reçu l'inappréciable faculté de modifier les sons. Le jeu du clavecin était d'une fatigante monotonie, le langage du pianiste nous charme par la variété de ses accents et de son expression.

La musique destinée au clavicorde, à l'épinette, au clavecin, au piano, a suivi la même progression que l'instrument sur lequel on devait l'exécuter. Les compositeurs l'ont écrite de manière à employer toujours ses moyens de la manière la plus avantageuse. Ses combinaisons sont devenus plus hardies à mesure que les virtuoses ont acquis plus d'habileté. Dans les détails historiques suivants, je profiterai des recherches faites par M. Fétis.

Si l'on examine attentivement la musique écrite par les plus anciens maîtres pour les instruments à clavier, on y remarque une analogie très-sensible entre la multitude d'ornements dont elle est chargée et la nature du clavicorde. Les sons filés n'étant point exécutables sur cet instrument, on dût les remplacer par des trilles simples et doubles, des flattés, des ports de voix et mille autres choses dont les œuvres de Diruta, d'Antonio d'*egli Organi*, de Gabrieli, de Bernard Schmidt, de Claude Merulo, de Frescobaldi, sont remplies. L'art de jouer du clavicorde consistait à lever les doigts avec promptitude, à effleurer la corde plutôt qu'à l'attaquer avec force. La musique composée pour cet instrument par *Francesco d'egli Organi*, *Nicolo del Proposto* et *Jacopo di Bologna* n'étant point parvenue jusqu'à nous, il est impossible de se faire une idée juste de ce qu'elle était, autrement que par analogie avec celle de leurs successeurs.

Parmi ceux-ci, le plus ancien et l'un des plus célèbres fut Antoine Squarcialupi (Déchire-loups), surnommé *Antonio d'egli Organi*, qui fut organiste de la cathédrale de Florence, et qui vécut sous le règne de Laurent le Magnifique, vers 1450. Ses pièces n'ont point été imprimées ; mais A. F. Doni affirme avoir

possédé plus de dix volumes de tablature d'orgue, de clavicorde et de luth composés par *Antonio di Bologna* (Squarcialupi), Jules de Modène, François de Milan et Jacques de Basu. La réputation de Squarcialupi fut telle qu'à sa mort on lui éleva un buste dans la cathédrale de Florence, avec une inscription qui célébrait son mérite.

André Gabrieli, organiste remarquable, fut un des compositeurs les plus renommés du XVIe siècle. Il était organiste de Saint-Marc à Venise. C'est dans ses œuvres que l'on trouve les plus anciennes variations d'un motif en traits rapides et brillants. Les variations étaient alors appelées *diminutions*.

Gabriel Fattorini, Claude Merulo, organiste de la cathédrale de Venise et du duc de Ferrare ; François Corteccia et Alexandre Striggio, doivent être classés parmi les clavicordistes les plus habiles du XVIe siècle. Leurs ouvrages, comme ceux des organistes qui viennent d'être cités, consistent en *ricercari* sur des thèmes de madrigaux ou de motets célèbres, en variations sur des chansons françaises et italiennes, en airs de danse plus ou moins ornés. Quelques recueils de ces compositions sont parvenus jusqu'à nous, et confirment l'observation que j'ai faite sur les rapports du style alors en usage avec la nature de l'instrument.

Le nombre des autres organistes et clavicordistes qui se sont distingués dans ce siècle, est très-considérable. Parmi les plus habiles, on cite Paul Hoffhaimer, né à Rastadt, dans la Styrie, l'empereur Maximilien le fit chevalier ; Jean Buschner, de Constance ; Jean Kotter de Berne; Conrard , à Spire ; Schachinger, organiste à Padoue; Jean de Cologne , en Saxe; Melchior Neysidler, Valentin Greffe, Henri Rodesca de Foggia, à Turin ; Bindella, de Trévise; Vittorio, à Bologne ; Jules-César Barbetta, à Padoue; Claude de Correggio, André de Canareggio, Paul de Castello et Alexandre Milleville.

Quoique le clavicorde ait été introduit en France, l'histoire de la musique ne mentionne aucun clavicordiste français pendant le XVIe siècle.

Les améliorations introduites dans le système des instruments à cordes et à clavier, excitèrent l'émulation des exécutants et produisirent sur leur talent une heureuse influence. La première instruction méthodique publiée sur l'art de jouer de ces instru-

ments date du commencement du XVIIe siècle. Nous la devons à Jérôme Diruta, frère mineur, né à Pérouse, vers 1580, lequel fut organiste de l'église principale de Chioggia. Son livre a pour titre : *Il Transilvano, dialogo sopra il vero modo di suonar organi e stromenti da penna. Parte prima, Venezia,* 1615, *in-folio.* Cet ouvrage est dédié à un prince de Transylvanie, qui était élève de l'auteur ; le titre se rapporte à cette circonstance : *Le Transylvain, dialogue sur la vraie manière de jouer des orgues et des instruments à plumes.*

Outre la partie didactique traitant du doigté des instruments à clavier, et contenant une série d'exercices qui présentent beaucoup d'analogie avec ceux de nos méthodes de piano, on y trouve des toccates et des pièces de Diruta, de Claude Merulo, d'André Gabrieli, de Luzaschi, de Paul Quagliati, de Joseph Guami et d'autres compositeurs célèbres. La seconde partie du *Transilvano* a été publiée à Venise en 1622. Elle est divisée en quatre livres. La première traite de la tablature, ou de l'art d'écrire la musique pour les instruments à clavier, à une époque où l'imperfection de l'imprimerie et de la gravure obligeait à se servir de signes particuliers pour représenter les notes et leurs valeurs. Le second est relatif aux principes de la composition ; le troisième, aux tons de l'Église et à leur transposition, et le quatrième au mélange des registres de l'orgue. Un pareil ouvrage est fort important pour l'histoire de l'art, en ce qu'il est le résumé des connaissances des artistes à une époque déjà fort éloignée de nous. Il est fâcheux que les exemplaires du *Transilvano* soient devenus si rares.

J'ai dit que les progrès de l'art de toucher les instruments à clavier furent en raison des perfectionnements apportés à ces mêmes instruments : rien ne prouve mieux cette heureuse coïncidence que l'impulsion donnée à la musique d'orgue et de clavier au commencement du XVIIe siècle, par Jérôme Frescobaldi, organiste de l'église de Saint-Pierre à Rome, né à Ferrare en 1591. Son nom fut célèbre dans toute l'Europe, et ses ouvrages, toujours admirés, ont survécu à la perte d'une infinité d'autres productions du même temps. Ce grand artiste peut être considéré comme le fondateur de l'école des clavecinistes ; car, jusqu'à lui, il n'y eut guère d'autre musique pour le clavicorde, l'épinette et le clavecin, que celle que l'on écrivait pour l'orgue.

Le premier, il composa des pièces spécialement destinées au clavecin, et les publia sous ce titre : *Toccate d'intavoltura di Cembalo*, Rome 1615, in-folio.

Observez que ce mot *toccata* fut à peu près le seul qui fut employé dans la première moitié du XVIIe siècle pour désigner les pièces de musique destinées aux instruments à clavier. On ne se servait du mot de *sonata* que pour la musique de viole et de violon. Plus tard la sonate, régularisée et formée de plusieurs morceaux de différents caractères, fit oublier la toccate, qui ne se composait que d'un seul mouvement. Divers recueils de pièces du même genre furent publiés par Frescobaldi, en 1627, en 1637, et mirent le comble à sa réputation. Le genre expressif se remarque dans plusieurs compositions de cet homme célèbre, particulièrement dans une chanson variée, *la Romanesca*. La mélancolie qui règne en ce morceau me paraît le premier exemple que l'on rencontre, dans les monuments de l'art, d'un style d'expression appliqué aux instruments. Du reste, la musique de Frescobaldi est chargée d'ornements et de traits qui ne seraient pas sans difficultés pour nos pianistes les plus habiles.

Frescobaldi a formé quelques élèves qui ont porté en diverses parties de l'Europe les résultats de son excellente manière de toucher le clavecin, et qui ont puissamment contribué aux progrès rapides de cet instrument. Froberger brille au premier rang parmi ces disciples. Jusqu'à lui, dans l'école allemande, les instruments à clavier avaient été assimilés à l'orgue, sous le rapport de la musique écrite ; Froberger traita chacun de ces instruments dans le style qui leur était propre. Né à Halle, en Saxe, vers 1631, il fut envoyé à Rome par l'empereur Ferdinand III, et confié aux soins de Frescobaldi. Après avoir terminé son éducation musicale sous cet habile maître, il voyagea dans toute l'Europe, eut des aventures romanesques, courut de grands dangers, se fit admirer partout, et finit par jouir d'un sort heureux à la cour de l'empereur d'Autriche. Son influence fut aussi grande sur les progrès du clavecin en Allemagne, que celle de son compatriote et contemporain Jacques de Kerl le fut pour l'orgue. Deux de ses ouvrages resteront comme des monuments d'un art déjà parvenu, en de certaines parties, à un degré de perfection très-éminent ; le premier est intitulé :

Diverse curiose e rarissime partite di Toccate, Ricercate, Capricie, Fantasie, etc., per gli amatori di cimbali, organi e instrumenti. Munich, 1695, in-folio.

Le second a pour titre :

Diverse ingeniosissime, rarissime e non mai più viste curiose partite di Toccate, Canzone, Ricercate, Allemande, Correnti, Sarabande e Gigue di cembali, organi e instrumenti. Munich. 1714. in-folio.

Ces ouvrages ont été imprimés longtemps après sa mort ; les titres pompeux qu'on leur a donnés prouvent la haute estime qu'on en faisait.

Le séjour que Froberger fit à Paris eut beaucoup d'influence sur les progrès des clavecinistes français, vers le milieu du XVIIe siècle. Le plus célèbre alors était Jacques Champion, fils d'Antoine Champion, organiste de Henri IV, et père d'André Champion de Chambonnières, qui surpassa de beaucoup en habileté les autres clavecinistes français de son époque. Chambonnières commençait à se distinguer quand il eut occasion d'entendre Froberger ; le talent de ce maître fit sur lui la plus vive impression. Dès lors, il changea son style mesquin, et prit la grande manière italienne que son modèle possédait parfaitement. Les six livres de pièces de clavecin que Chambonnières a fait graver à Paris, au commencement du règne de Louis XIV, attestent son habileté ; ce sont, comme tous les recueils de ce temps des suites d'allemandes, de gigues et d'autres mouvements de danses, d'une harmonie assez pure, et d'une mélodie élégante et facile.

La principale difficulté de la musique de clavecin consistait alors dans l'obligation de jouer à quatre parties distinctes. Peu de gammes ou de traits, beaucoup de trilles, de martellés et d'autres ornements, voilà de quoi se compose la partie brillante de la musique de Chambonnières. Le premier des Couperin (Louis) fut introduit à la cour par cet artiste, vers 1665. Hardelle, Richard, Labarre, et plus tard d'Auglebert, Gautier, Buret et François Couperin (l'ancien), se formèrent à l'école de Chambonnières. Ils eurent aussi de la réputation. François Couperin se distingua surtout par une manière large et brillante, et par l'exécution de difficultés supérieures à tout ce que l'on avait fait jusqu'à lui.

Je touche à une époque intéressante de l'art; c'est celle où l'on commence à donner à l'exécution une teinte d'expression, au lieu de la surcharger d'ornements superflus comme on l'avait fait jusqu'alors. Mais, quelle que fût l'habileté des facteurs, les clavecinistes ne pouvaient réussir à vaincre la sécheresse de l'instrument dont ils se servaient. Le besoin d'améliorations dans la qualité des sons du clavecin, laquelle avait toujours paru désagréable et criarde aux oreilles délicates, fit faire des recherches pour dissimuler au moins ce défaut par des moyens artificiels.

Après ces perfectionnements, qui ne donnaient cependant pas au clavecin les véritables nuances du *piano* et du *forte,* le clavier devint plus facile, grâce aux combinaisons nouvelles que Godefroi Silbermann de Friberg et Blanchet de Paris lui donnèrent. Les touches présentèrent une légèreté qui n'existait point dans les anciens instruments. Dès lors, vers le milieu du siècle dernier, la musique de clavecin devint plus brillante. François Couperin (le jeune), surnommé *le Grand Couperin,* avait commencé la réforme parmi les clavecinistes français; mais de plus grands progrès furent faits en Italie par Dominique Scarlatti, dont le style savant et brillant à la fois fit oublier les lourdes compositions de ses devanciers.

En Allemagne, Jean-Sébastien Bach, réunissant en lui seul les qualités de plusieurs grands artistes, imagina une nouvelle méthode de doigté d'une combinaison simple et bien raisonnée, qui lui fit porter l'exécution au plus haut point de perfection, sous le rapport de la difficulté vaincue. Ses préludes, ses fugues, ses fantaisies agrandirent le domaine du clavecin, qui, jusqu'alors, avait été presque toujours borné à l'exécution de petites pièces, telles que les courantes, les allemandes, les gigues, les sarabandes, les menuets, les branles, et autres choses semblables. Plus tard, Müthel et Wagenseil commencèrent à écrire des sonates qui firent oublier le genre de la toccate, et perfectionnèrent les détails du goût, dont Jean-Sébastien Bach ne s'était point occupé.

En France, Rameau traitait le clavecin avec plus de force et d'harmonie que ne l'avaient fait les Couperin, Marchand et leurs élèves; Rameau donnait à sa musique plus d'élégance et de brillant. Ce grand musicien écrivit le premier concerto de clavecin

qui ait été entendu à Paris. Dans le même temps, Jean-Sébastien Bach faisait la même chose en Allemagne, Handel suivait son exemple en Angleterre. L'impulsion était donnée, et l'art faisait d'immenses progrès en peu de temps.

Un auteur qui ne jouit plus aujourd'hui de la réputation qu'il mérite, Schobert, homme de génie et de goût, dont la musique plaisait infiniment à Mozart, qui la jouait souvent, Schobert fit faire un pas immense à l'art de jouer du clavecin, au style élégant et gracieux de la musique propre à cet instrument. Le doigté de ses pièces est facile, et l'on y voit que Schobert avait bien compris l'utilité des gammes et des exercices. Je regrette que l'empire de la mode ait fait oublier les ouvrages de ces anciens maîtres, qui brillent par les qualités devenues trop rares aujourd'hui. De beaux chants, une harmonie forte et nourrie, de la pureté de style, une certaine candeur dans les idées qui laisse jouir sans commotions violentes, ne sont pas les parties les plus faciles de l'art. Dans la musique de ces clavecinistes se trouve toujours une pensée dont la pièce entière n'est que le développement. Pourrait-on en dire autant de la plupart des morceaux que l'on écrit aujourd'hui?

Dès 1740, Silbermann et Spath avaient déjà construit un certain nombre de pianos qu'ils répandirent en Allemagne. Les claveciuistes se hâtèrent d'adopter l'instrument nouveau, qui leur fournissait les moyens de donner à leur exécution plus de légèreté, de délicatesse, et surtout plus d'expression que le clavecin. Jean-Sébastien Bach fut un des premiers artistes qui jouèrent du piano, et qui le mirent en vogue; mais ce fut son fils, Charles-Philippe-Emmanuel, qui contribua le plus au succès de cet instrument par son jeu élégant et gracieux, et par ses charmantes compositions. Les sonates, les concertos et les fantaisies que ce maître a publiés, ne sont point chargés de difficultés excessives; la plupart de nos pianistes regarderaient aujourd'hui comme des enfantillages les traits répandus dans cette musique; mais il n'en est pas moins vrai que l'objet essentiel de l'art y est mieux senti que dans le déluge de notes dont la musique de piano est maintenant inondée. Au reste, on conçoit que la première école de piano n'ait pas dû considérer la difficulté vaincue comme le but de la musique, et que la marche ascendante des tours de force d'exécution soit le résultat du besoin de

se distinguer que les artistes éprouvaient à mesure que l'habileté devenait plus grande.

Charles-Philippe-Emmanuel Bach eut pour imitateurs, dans l'école allemande, Binder, Hanger, Kleinknecht, Falkenhagen, Seifferth, Schraffrach, Zach, Schwanenberg, Hoffmann et Kirtsen. Ces noms sont oubliés maintenant comme ceux des imitateurs en tout genre; les travaux de ces artistes n'ont cependant pas été iuutiles pour répandre le goût de la musique de piano, pour avancer les progrès de cet instrument. Le plus habile de tous ces pianistes, après Bach, chef de l'école, fut Kleinknecht; son talent d'exécution passait, vers 1760, pour très-remarquable. Haydn et Mozart vinrent ensuite donner une nouvelle impulsion à la musique instrumentale, et particulièrement au piano. Le premier ne se fit jamais distinguer par une grande habileté de mécanisme; mais sa musique eut la plus heureuse influence sur les progrès de l'art. Toutes les sonates de ce maître étaient d'un genre neuf, léger, élégant et gracieux. En multipliant ces ouvrages, les éditeurs allemands, français, anglais, épurèrent le goût, qui avait encore quelque lourdeur en Allemagne : en France, il était niais. Dans cette musique, on aperçut pour la première fois une idée principale développée dans tout le cours d'un morceau sans pédantisme scolastique, et sans nuire au charme des détails. Mozart, qui fut au rang des pianistes les plus habiles de son temps, fit pour la musique de piano ce qu'il a fait pour toutes les parties de son art; c'est dire assez qu'il hâta prodigieusement sa marche, et qu'il atteignit même, en quelques parties, une perfection qui ne saurait être surpassée. Son doigté n'est point correct. On voit que le sentiment harmonique l'entraîne, et lui fait négliger la régularité du mécanisme; mais ses traits sont neufs comme ses mélodies, ils ont un cachet bien précieux d'individualité.

De tous les maîtres qui ont contribué à perfectionner l'art de jouer du piano, Clementi est celui qui a eu le plus d'influence sur ses progrès. Doué du génie le plus heureux, d'une agilité remarquable dans les doigts, et d'un esprit méthodique et réfléchi, ce grand artiste comprit la nécessité de ramener à des règles fixes et invariables le mécanisme du doigté et l'art de tirer le son de l'instrument. Sans nuire à sa brillante imagination, ces deux parties importantes devinrent l'objet de ses études :

l'organisation la plus parfaite de l'articulation des doigts en fut le résultat. L'école de Clementi est considérée par les maîtres comme la meilleure de toutes. Quelles que soient les métamorphoses réservées à la musique de piano, quelles que puissent être les fantaisies de la mode pour le choix des traits et des difficultés, il faudra toujours apprendre à tirer d'un instrument le son le meilleur qu'il puisse produire, à lui donner de la force sans dureté, du moelleux sans mollesse, de l'éclat sans sécheresse ; il faudra que tous les doigts, également aptes à se mouvoir avec rapidité, aient à la fois de la force et de la souplesse ; que le poignet et l'avant-bras restent dans l'inertie, au lieu de prêter aux doigts le dangereux secours d'une énergie factice ; enfin, il sera nécessaire de combiner le doigté de telle sorte que le passage du pouce sous les autres doigts, ce grand écueil d'une exécution égale et libre, se fasse le moins souvent possible. Or tout cela a été prévu, réglé par Clementi ; tout cela a été mis en pratique par ce maître et ses élèves. Tels sont les avantages de sa méthode qu'à l'âge de quatre-vingts ans, ce grand artiste excitait encore l'admiration des plus habiles.

Les compositions de Clementi n'ont pas eu moins d'influence sur la direction que la musique de piano a prise depuis 1770, principalement en France, en Italie, en Angleterre. Plus spirituelles que passionnées, plus pures que savantes, plus élégantes que fortes, ses sonates ont servi de type au genre brillant et sage des œuvres de Dussek, de Cramer, de Hullmandel, sauf les modifications que le génie de ces artistes y a introduites. Depuis Clementi, la musique de piano s'est partagée, comme l'art de jouer de cet instrument, en deux grandes écoles distinctes ; la première est celle de Bach, où domine un caractère mélancolique et passionné, un besoin d'harmonie pleine, peu compatible avec la régularité du doigté ; l'autre, dont Clementi est le chef, se distingue par sa tendance vers la mélodie, par des traits brillants destinés à mettre en évidence l'habileté des exécutants, et par le mécanisme le plus propre à atteindre ce but. Les écoles de Mozart et de Beethoven ne sont que des modifications de celle de Bach, comme les styles de Dussek et de Cramer sont des analogues de celui de Clementi.

Gardez-vous d'en conclure que Dussek et Cramer furent des imitateurs. Tous deux eurent leur génie ; mais, comme les ar-

tistes les mieux organisés, ils ressentirent l'influence de leur époque, de leur éducation musicale, des impressions de leur jeunesse. Naturellement porté vers les pensées élevées, livré de bonne heure aux séductions, aux plaisirs du grand monde, Dussek a mis dans sa musique une certaine noblesse qui dénote son caractère, un charme qui reflète les penchants du cœur. Son harmonie n'est point irréprochable, mais elle a toujours de l'effet; sa manière est moins spirituelle que celle de Clementi; mais elle est plus pénétrante. L'analogie de son jeu avec le caractère de ses compositions était frappante. Dans son exécution, tout était séduisant; tout indiquait à la fois le musicien né, l'homme de bonne compagnie.

Avec un peu moins d'enthousiasme, Cramer avait dans sa jeunesse plus de pureté, une élégance remarquable, et des mélodies heureuses. On remarque dans toutes ses compositions un plan sage et bien conduit, et les difficultés s'y lient en général d'un manière heureuse avec le caractère de la mélodie. Le jeu le plus délicat, le plus correct et le plus gracieux se faisait remarquer dans son exécution.

Un homme qui n'a point eu de maître et n'a point formé d'élèves, qui s'est placé en dehors de toutes les écoles par le caractère de ses compositions comme par la nature de son jeu, s'est fait une réputation brillante et méritée, vers la fin du dernier siècle: cet homme fut Steibelt. Chez lui, l'organisation du compositeur eut beauconp d'influence sur l'éducation du pianiste. Cette organisation le portait à des expansions fougueuses qui s'accordaient mal avec les combinaisons régulières du doigté. Le besoin de satisfaire ses inspirations l'emportait sur le soin de la correction de son jeu; son adresse merveilleuse parvenait d'ailleurs à vaincre des difficultés dont il n'aurait pu démontrer rigoureusement la possibilité d'exécution.

Parmi ces auteurs, Steilbelt seul est amèrement critiqué par les pianistes de notre époque; plusieurs affectent même de le dédaigner. Steibelt n'est pas sans défauts, j'en conviens; son style est souvent diffus, peu correct. La plupart de ses compositions passent toutes les bornes assignées à l'étendue d'un morceau de musique de chambre. Il a quelquefois abusé des effets obtenus par les jeux de pédales; il s'est répété, pillé; il nous a donné deux fois la même sonate, le même rondeau, en se con-

tentant de déguiser les formes du motif principal. On peut en faire la remarque en comparant l'admirable rondeau de la sonate en *fa mineur*, de l'œuvre dédié à Mlle Beaumarchais, avec le rondeau de *l'Amante disperato,* sonate en *sol mineur,* pleine de verve et brûlante de passion. Ce rondeau a été placé par Méhul dans le ballet d'*Andromède*. La première version de ce rondeau est la meilleure, Méhul l'a choisie avec raison. Berton a de même enrichi le ballet des *Sabines* du joli rondeau de la première des sonates dédiées à la reine de Prusse. L'effet dramatique produit à la scène par ces fragments de sonates livrés aux puissances de l'orchestre témoigne du génie de Steibelt, de la force, de la vie que l'on admirait dans ses productions musicales.

Steibelt est le Rossini du piano ; si ses nombreuses compositions donnent prise à la critique sous le rapport de la conduite et du style, on doit convenir que cet auteur a versé les mélodies avec une heureuse fécondité , des mélodies touchantes, gracieuses et de très-bon goût ; que son style original et tout individuel est bien sa propriété, et qu'il a possédé au suprême degré le don de plaire et de séduire. Ce n'était pas toujours sans prestige et même sans charlatanisme, il est vrai. Son habileté surmontait les obstacles qu'une manière de doigter incorrecte lui opposait, la même chaleur entraînante se faisait remarquer dans sa musique et dans son exécution. Il joignait à ces qualités un charme d'expression irrésistible. Steibelt produisait de magiques effets par l'emploi du *tremolo,* prolongeant les sons au moyen des pédale combinées avec artifice. Pour obtenir un silence parfait, pour retenir ses auditeurs dans le recueillement qui devait les conduire à l'extase sans les exposer à de frivoles distractions, ce maître arrêtait les pendules, fermait les portes à clef, faisait éteindre les lumières. Il fallait obéir à ses caprices, ou se priver du plaisir de l'entendre. Steibelt était le pianiste à la mode. C'est lui qui a mis en crédit le pot-pourri que Hermann avait ébauché déjà d'une main maladroite ; c'est lui qui a inventé la fantaisie, celle du moins qui se produit dans nos concerts. Il faut bien se garder de la confondre avec la fantaisie sortie des mains de l'illustre Jean-Sébastien Bach. Steibelt nous a légué le caprice, dont on a tant abusé depuis lors. Vous voyez que je dis toute la vérité. Cet homme que j'ai loué, parce qu'il

mérite de l'être, je ne crains pas de l'accuser ensuite de nous avoir jeté le caprice, la fantaisie, le pot-pourri, véritables plaies dont l'art musical ne pourra se guérir de longtemps. La fantaisie de Steibelt, en *sol mineur,* sur les airs de *la Flûte enchantée,* eut un succès qui tient du prodige.

Steibelt a écrit des quintettes pour piano, deux violons, viole et violoncelle. Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. Clementi, qui pendant un demi-siècle a composé pour le clavecin ou le piano, s'est toujours gardé de l'associer à aucun autre instrument. Ce judicieux auteur pensait, sans doute, qu'il fallait se méfier d'un perfide auxiliaire, et se préserver d'nn voisinage dangereux.

Clementi, Onslow nous ont donné des toccates pour le piano. Ces maîtres ont fait une brève excursion dans un genre ancien que la sonate avait fait abandonner. La toccate de Clementi en *si bémol* est une excellente étude pour s'exercer aux jeux en double corde. Les traits en sixtes, en tierces, abondent en ce morceau.

Le troisième concerto de Steibelt, dont le rondeau se compose d'un air de danse villageois et de l'imitation musicale d'un orage, ses œuvres 4, 9, les six sonates dédiées à la reine de Prusse, et beaucoup d'autres, se distinguent par des traits brillants et gracieux, par l'abondance des mélodies; leur succès a été universel, et dure encore. L'auteur de *Roméo et Juliette* a partagé sa vie entre l'insouciance et la dissipation : on peut lui appliquer le mot de Buffon : *le style est l'homme même.* Sa musique marche quelquefois au hasard, mais elle n'est jamais dépourvue des étincelles du génie ; *plura nitent.*

Je consacre deux pages à Steibelt, et ne vous ai presque rien dit de la musique de piano écrite par Mozart et ses dignes émules. Je vais me justifier en citant un vers de Delille :

On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.

Steibelt profita des ressources du nouvel instrument et contribua aux améliorations introduites dans le piano par les célèbres facteurs Érard frères. Les progrès toujours croissants de l'instrument, la perfection des méthodes, surtout l'apparition

du géant Beethoven, firent faire de nouveaux pas à l'art du pianiste. L'originalité des idées de ce maître, les coupes nouvelles de ses morceaux, le grandiose de sa pensée, l'élégance de son style pittoresque, donnèrent une grande importance, une immense extension à la musique de piano. Hummel qui lui succéda, Hummel que l'on peut regarder comme le chef de l'école des clavecinistes de notre époque, a moins inventé que son illustre prédécesseur, mais sa musique a plus de spécialité pour le piano; elle est mieux doigtée et renferme des traits plus brillants et d'un mécanisme ingénieux. Les œuvres de Hummel les plus recherchés sont : les concertos en *la mineur*, en *si mineur:* le septuor, œuvre 44; trios; œuvres 12, 73, 93. 96; sonates, 13; rondeaux brillants, 56, 98. Nous avons une concertante de Hummel pour piano et violon. Beethoven en a écrit une pour les mêmes instruments; nous lui devons aussi une fantaisie pour piano avec accompagnement de chœurs, exécutée au concert spirituel par M. Moschelès.

Weber, le premier compositeur de notre époque, tient une place éminente parmi les auteurs qui ont travaillé pour le piano. La collection de ses œuvres atteste sa fécondité, son talent de pianiste. L'ouvrage qu'il intitule *Morceau de concert* est d'une grande beauté: ses concertantes pour piano et clarinette sont le trésor des clarinettistes, pour lesquels on n'avait pas écrit encore d'aussi belle musique. Ses fantaisies, ses caprices, ses sonates surtout, sont dignes de l'auteur de *Freyschütz*, d'*Eurianthe*, d'*Obéron*. Je n'ai pas besoin de signaler aux amateurs *l'Invitation à la valse*, pièce charmante de ce même Weber.

Hermann, Cramer, Field, Ries, Czerny, Pixis, Moschelès, Listz, Chopin, Thalberg, Mendelson, H. Field, Hiller, Klergel, Döhler, Meyerbeer, Hünten, Rosenheim, Heulett, Heller, Guthman, Schunke, Wetz, Benedict, Kessler, Mlles Bohrer, Clara Wieck, brillent à côté de Hummel, de Weber, de Mozart, de Beethoven, et soutiennent avec eux l'honneur de l'école allemande, Field a écrit plusieurs concertos qui ne sont pas sans reproche sous le rapport de la contexture, mais dont les traits se distinguent par une nouveauté, une grâce parfaites. Nulle musique n'est mieux doigtée pour le piano. Cramer, dont l'âge ne refroidit pas la verve, travaille toujours; ses derniers

ouvrages sont dignes de faire suite aux belles productions qui les ont précédés. Je signalerai particulièrement les sixième et septième concertos, les œuvres de sonates 57, 58, 59, 62, 63.

Les compositeurs et virtuoses français occupent également une place éminente parmi les pianistes. On distingue parmi eux Méhul, Boïeldieu, Hérold, Kalkbrenner, Onslow, Henri Herz, Jacques Herz, Zimmermann, Bertini, Pradher, Mansui, Petit, Camille Pleyel, Woëtz, Méréaux, Rhein, Montfort, Stamaty, Mortier de Fontaine, Hallé, Boëly, Boch, Osborne, Rigel, Chaulieu, Lambert, A. Adam, Désormery, Péna de Marseille. Je me garderai bien d'oublier M. Adam, le patriarche des pianistes, à qui nous devons la méthode de piano dont on s'est servi à peu près exclusivement pendant vingt-cinq ans, M. Adam, qui a formé tant d'élèves placés aujourd'hui parmi les maîtres.

Je dois encore nommer Chopin, afin de le mettre en tête des pianistes polonais avec Kontzky, Sowinsky, Czapeck, Krogòlsky, Mme Szymanowska.

Je ferai le tour de l'Europe musicale et signalerai Weise, Hartmann à Copenhague; Pollini à Milan; Charles Mayet, Jerké en Russie; Essoin, Masarnau en Espagne; Potter Phipps, Mme Anderson et Mlle Loveday en Angleterre.

La loi salique ne s'oppose point à ce que les femmes portent le sceptre de la musique; nos Françaises ont usé largement de cette licence pour briller à leur tour et travailler à l'illustration de notre école. Je citerai donc parmi ces pianistes Mmes de Montgeroult, Bigot, dont l'art déplore la perte depuis longtemps; Mmes Pleyel, Oury de Belleville, Vial-Seghers, Farrenc, Wartel, Coche, Saint-Phal; Mlles Honorine Lambert, Mazel, Porte; Mmes de Dietz, Polmartin; Marchand, Anna-Molinos, Lottin, Avignon, Guénée, Mlle Joséphine Martin; ces cinq dernières sont élèves de M. Zimmermann. Je vous ferai connaître Mlle Maglioni de Marseille, que le Conservatoire n'a point voulu admettre dans ses classes, parce qu'elle était trop habile. Cet honorable refus a été constaté par un acte administratif affirmant que la postulante, étant digne du premier prix, ne devait point enlever à d'autres disciples l'instruction dont elle n'avait pas besoin.

Parmi les amateurs, brillent au premier rang Mmes Duverger,

la princesse Belgiojoso, de Peruzzi, la comtesse d'Albertas de Laroche-Jacquelein.

Je n'ai pas tout dit encore. Si je sépare des autres pianistes français l'escadron plein de jeunesse et de bravoure dont je vais faire l'appel, c'est qu'il est sorti en entier de l'école de Zimmermann, le capitaine instructeur par excellence; pour marcher à la queue ils n'en sont pas moins vaillants. Ces virtuoses sont : Alkan, Prudent, Ravina, Chollet, Lacombe, Billet, Déjazet frères, Fessy, Franck, Goria, Lefébure.

Le répertoire des pianistes est très-riche en *études*, pièces écrites pour former la main à toutes les difficultés qu'elle rencontrera ensuite dans les morceaux d'exécution. Clementi, âgé de quatre-vingt-un ans, publia vers 1820 le troisième volume de son *Gradus ad Parnassum*, et ce complément est égal en mérite aux deux premiers. Cramer ajouta un troisième recueil d'exercices du même genre à ses deux admirables livres dont le succès avait été européen. Quelques personnes en ont trouvé les dénominations singulières, et même puériles; l'un se nomme *l'Échelle*, l'autre a pour titre le *Hochet doré*, etc. Steibelt usait souvent de ce charlatanisme; on se souvient encore de son *Incendie de Moscou*, qu'il appelait *fantaisie*. Je dois citer encore les études de Steibelt, Kessler, Hummel, Moschelès, Zimmermann, Chopin, Thalberg, Heulett, Kontzky, Ravina, et surtout celles de Bertini; ses caprices à quatre mains, compositions extrêmement remarquables sous le rapport du mécanisme des passages, du charme de la mélodie qu'il a su jeter dans des morceaux qui pour l'ordinaire en sont dépourvus, et qui, grâce à son talent, présentent souvent une couleur dramatique, un sentiment passionné du plus haut intérêt.

J'ai parlé des titres bizarres donnés par Cramer, par Steibelt, à certaines compositions destinées au piano. Plusieurs de leurs successeurs ont enchéri sur eux. N'avons-nous pas *la Mine de Beaujonc*, pièce de piano dans laquelle on trouve les annotations suivantes, qui expliquent ce que l'auteur, J. Couperin, avait voulu exprimer avec des gammes, des fusées, ou des harpéges : *L'eau bouche les passages ; on donne à manger aux ouvriers au moyen de la sonde.* Ce compositeur, si minutieux dans ses images, a fait pourtant une gaucherie en écrivant en

majeur la mélodie qui sert à peindre l'action des mineurs. Le rébus et le calembour se tiennent par la main; on doit nécessairement les faire marcher ensemble, c'est un accompagnement obligé.

Dans ce genre burlesque, la palme reviendrait à l'auteur de *Clio*, fantaisie dont le début est intitulé: *Discours sur les beautés de l'histoire*, si Carulli ne s'était point avisé de publier un *orage.....* pour la guitare! Dans ce rébus musical, le *plin, plan, plon*, de la guitare, si plaisamment imité par le polichinelle de Molière, est employé tour à tour pour rendre avec fidélité le sifflement des vents, le fracas du tonnerre, le bruit de la pluie et de la grêle, l'arrivée et les rugissements d'un monstre terrestre ou marin, amphibie peut-être: l'auteur ne s'est pas expliqué sur ce point essentiel. La guitare doit peindre encore, avec les moyens d'expression que vous lui connaissez, l'évanouissement d'une bergère à la vue du monstre horrible mentionné ci-dessus, et les tendres soins que lui donne son berger.

Clio, pièce de piano, sonate pittoresque et philosophique d'un musicien de bonne foi, mérite d'être signalée. Cette œuvre originale publiée à Paris, porte ce *nota bene* consigné sur l'une de ses pages. Attention, s'il vous plaît, au *nota bene!* « Pour l'intelligence de ce morceau, lire *l'Iliade* d'Homère, traduction de M. Bitaubé. » Inviter les pianistes à lire Homère est une fort bonne chose. Quand ils auront dévoré les vingt-quatre chants de *l'Iliade*, ces virtuoses joueront avec plus de bravoure les traits, les arpéges, les batteries, les gammes en octaves brisées, les passages éminemment historiques de *Clio*. Le grand Alexandre s'inspirait des beautés de *l'Iliade*, il récitait les vers mélodieux, bien sonnants, d'Homère, avant d'aller à l'encontre de Darius, de Porus ou de Thalestris; mais Alexandre ne pouvait lire Homère que dans l'original. Les pianistes qui veulent se conformer aux prescriptions de l'auteur de *Clio*, doivent nécessairement avoir recours à la traduction de M. Bitaubé. Toute autre version ne saurait convenir à cette œuvre singulière, élaborée pour le piano devenu professeur d'histoire ancienne et moderne.

De pareilles extravagances nous amènent à considérer les batailles de Prague, de Jemmapes, de Marengo, d'Austerlit écrites pour le piano, arrangées ensuite pour deux violons,

deux flûtes, ou deux flageolets comme des œuvres à peu près raisonnables. La même indulgence pourrait être accordée à *la Prise de la Bastille*, à *la Révolution du* 10 *août*, disposées pour le clavier par le baron Lemierre de Corvey, dont les moustaches ont laissé plus de souvenir que de talent. Dans l'exécution de ces batailles on croyait imiter les coups de canon en frappant à la fois vingt touches à la gauche du clavier. Ce résultat discordant et bizarre montrait cependant l'intention de produire un effet, et d'imiter quelque chose de bruyant. Mais que dire de celui qui s'escrime à imiter le tonnerre et le canon, la grêle et la fusillade avec une guitare, avec un flageolet ; qui s'imagine rendre avec fidélité l'explosion d'une mine, les cris des soldats, les plaintes des blessés, le cliquetis des armes, les charges de cavalerie et d'infanterie, les appels des trompettes, les tambours, et s'efforce de faire comprendre à ses auditeurs la traduction en musique des burlesques commentaires dont l'auteur a curieusement annoté sa composition !

Je suis tenté de ne point frapper de ridicule une symphonie de Raimondi qui reproduit en sons mélodieux *les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*. Toutes les pages de Fénelon y sont traduites en notation musicale. J'ai trouvé dans cette facétie, que l'auteur a prise au sérieux, une chose qui a quelque apparence de sens commun ; on ne saurait l'examier pourtant sans pouffer de rire. Il s'agit de déclarer la guerre aux Dauniens ; le conseil s'assemble ; les vieux généraux discourent en rondes ; d'autres, moins vieux et moins circonspects, se permettent les noires ; les jeunes héros, pleins d'ardeur et d'outrecuidance, babillent en triples croches, et témoignent hautement, avec la plus grande vivacité, le désir qu'ils ont d'en venir aux mains, au moyen de plusieurs gammes s'élevant en fusées chromatiques. Vous voyez qu'on ne saurait être plus concluant, et que le conseil de guerre le plus pacifique doit nécessairement suivre les fusées, et se laisser entraîner par cette péroraison victorieuse, étrange, et dont les orateurs les plus célèbres n'ont jamais fait usage.

Benserade a traduit les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux gaulois, rimés ; quinze symphonies de Dittersdorf, publiées en Allemagne, présentent une version musicale complète du même poëme latin.

Nous devons à l'habile pianiste Mansui un *Voyage pittoresque de France en Italie, en passant par la Suisse.* Ce pèlerinage s'exécute sur le clavier.

Ces misères, ces niaiseries, bonnes tout au plus pour le premier âge de l'enfance, paraissent indignes de la critique; j'en conviens. Le succès prodigieux des batailles de Prague, de Jemmapes, de Marengo, prouve cependant que le peuple des musiciens a ses imbéciles, qu'ils sont nombreux, et que l'on est certain qu'ils répondront à l'appel toutes les fois qu'on voudra les mystifier. N'a-t-on pas publié le *Voyage de la Giraffe,* pour le piano!

Laissons ces drôleries; elles me rappellent pourtant un mot qui peut trouver ici sa place. Un professeur, après avoir montré plusieurs fois à Mlle Bertin la manière dont elle devait attaquer le clavier pour en obtenir un effet mélancolique, finit par lui dire, avec une expression effrayante de ton et de physionomie: « Figurez-vous que madame votre mère est morte; elle est morte! morte, vous dis-je, et l'on va l'enterrer. »

Je ne condamne pas sans appel les effets d'imitation pittoresque exécutés sur le clavier lorsque les résultats peuvent produire une illusion plus ou moins parfaite. Ainsi Vogel, faisant tonner l'orgue de Saint-Sulpice pour imiter le bruit du canon, de la fusillade, les cris des combattants, les plaintes des blessés; le chant guerrier de *la Marseillaise* surgissait au milieu de ce désordre épouvantable, soutenu par un jeu de hautbois pendant que l'orage révolutionnaire mugissait avec fracas, était un tableau musical du plus haut intérêt, et qui m'a laissé de grands souvenirs du talent d'organiste et d'improvisateur de l'auteur de *Démophon.*

« Sonate, que me veux-tu? » Ce mot de Fontenelle que tant de gens répètent sans raison, et souvent même sans savoir ce qu'ils disent ou veulent dire, n'affirme rien contre ce genre de composition. Il prouve seulement que la sonate, objet de la mauvaise humeur de Fontenelle, était détestable, ou que ce littérateur était, comme tant d'autres, un barbare en musique. Si je reproduis cette boutade, c'est pour vous montrer la manière dont J. Couperin a parodié le mot de Fontenelle, en le plaçant en tête d'une pièce de piano, dont il est devenu le titre, l'épigraphe et la dédicace.

SONATE, QUE ME VEUX-TU?

— *Être jouée par les doigts de rose de mademoiselle Laure Beauchamps.*

C'est charmant, gentil, anacréontique, homérique même, bien plus que la fantaisie de *Clio*, bien plus encore que la traduction de *l'Iliade* du bonhomme Bitaubé.

CASTIL BLAZE.

LE CAMP

DE FONTAINEBLEAU.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Il est bien convenu que le camp de Fontainebleau est mal nommé. Il est à trois lieues de cette ville, encore si vous prenez le chemin le plus direct par les allées de traverse de la forêt, en vous dirigeant au nord-ouest, par une déviation plus prononcée vers l'ouest que vers le nord. En langage de marin, je pourrais dire que le camp est à trois lieues ouest-nord-ouest de Fontainebleau. Ce chemin, on peut l'indiquer à ceux qui seront assez heureux pour louer un bon cheval de selle, comme il s'en trouve quelques-uns à la ville, chez un honnête sellier de la rue de France, ou bien aux piétons intrépides qui ne craignent pas de s'enfoncer dans les sables jusqu'aux genoux. Les voitures ne passent point par là ; elles ont un long détour à faire pour suivre des voies praticables, et comme c'est le mode de transport employé par la plupart des visiteurs que la curiosité amène au camp, il est exact de dire que ce camp de Fontainebleau est à quatre lieues de la ville dont il a emprunté le nom. Il y a mieux : si c'est de Paris que vous êtes venu descendre à la porte du magnifique palais de François Ier, avec l'espérance de voir bientôt les soldats de notre armée derrière leur front de bandière et

leurs faisceaux d'armes étincelant au soleil, vous aurez le plaisir, en remontant en voiture, de retourner sur vos pas dans la direction de la grande route qui conduit à Chailly et à Paris. Vous supposeriez volontiers que, pour vous montrer ce que vous cherchez, on vous ramène au Champ de Mars et à la cour du Carrousel. Mais que voulez-vous? On a caché le camp le mieux qu'on a pu, et on lui a donné une fausse étiquette pour aider à ne point le reconnaître. Un écrivain, qui connaît la cour, nous a déclaré, il y a quelques jours, que, *quand on prend la peine de réunir dix mille hommes pour leur faire passer deux mois sous la tente, il faut au moins leur donner une belle enseigne, dût-elle les tromper.*

Aussi ne croyez pas, comme on vous le dit, que des nuées de visiteurs viennent chaque jour s'abattre sur le camp, et croyez encore moins ce qu'on ajoute, qu'un grand nombre d'entre eux vient de Paris. Il peut se faire qu'à l'état-major général on voie arriver successivement quelques visages parisiens, de ce monde moitié dandy, moitié militaire, qui est de toutes les fêtes, militaires ou autres; mais le vrai public de Paris, celui dont nous sommes, nous tous, humbles bourgeois, qui jugeons librement toutes les fantaisies que nous payons par notre travail, ce public, avec lequel il faut pourtant compter, est bien rare parmi les curieux du camp, je vous l'affirme. En revanche, il y a, dans les grands jours d'exercice à feu, de manœuvres de cavalerie et de petite guerre, une assez nombreuse affluence de paysans, de propriétaires voisins, demi-bourgeois et demi-campagnards, et de citadins partis de Melun ou d'un rayon équivalent. J'ai même rencontré une fois et reconnu une joyeuse bande de fermiers qui venaient de seize ou dix-huit lieues de là, de Coulommiers, de Rozoy et de tous ces charmants environs du patriarcal manoir des Lafayette. Mais ceux-ci devaient se rabattre sur Paris, pour voir les courses du Champ de Mars; ils ne peuvent compter parmi les visiteurs ordinaires du camp : il est clair qu'ils étaient partis pour faire le tour du monde. Dans les jours où rien d'extraordinaire n'est annoncé, le camp, avec ses sables tourbillonnants et sa vaste plaine toute pelée et d'une désolante solitude, devient une véritable Thébaïde militaire, peuplée de dix mille cénobites en uniforme, s'ennuyant à mourir dans leurs cellules de toile.

Il est sûr qu'on a voulu qu'il en fût ainsi : l'emplacement choisi pour le campement de l'infanterie me le prouve, et ce qui le démontre encore plus, c'est la difficulté qu'il y a d'obtenir, à l'état-major général, une permission d'entrer dans le camp pour plus d'un jour. En ce qui me touche, je devrais dire qu'il y a impossibilité. A Compiègne, il y a deux ans, l'excellent colonel Aupick, aujourd'hui maréchal de camp, et qui entendait aussi bien que personne son métier de chef d'état-major, n'y mettait pas tant de façons pour permettre à des amis d'enfance, à des parents longtemps séparés par des carrières différentes, de se revoir pendant une semaine, tous les jours, à toutes les heures de loisir que laisse à un officier cette agitation factice des camps de plaisance. Il ne croyait point voir dans le premier venu qui lui demandait une entrée de quinze jours, un émeutier d'avril, de mai ou de juin, que sais-je ? un émissaire peut-être de cet ennemi chimérique contre lequel on devait brûler tant de cartouches, sans balle, le lendemain, dans les plaines giboyeuses du voisinage. Aujourd'hui, au quartier général de Fleury, on ne veut rien entendre, on ne sait pas qui vous êtes, on ne prend pas le soin de s'en informer, et aussi poliment que possible, on vous signifie qu'il y a des instructions supérieures qui défendent d'entrer au camp deux jours de suite sans faire viser son passe-port; on est terriblement rigoureux sur la discipline ; il est convenu qu'on est en campagne. Le duc d'Orléans ne se serait pas avisé de donner une pareille consigne à Compiègne, où l'affluence des curieux l'eût pourtant légitimée jusqu'à un certain point ; il sait sans doute que la fusion de l'ordre civil et de l'ordre militaire est désormais un fait inévitable ; nous ajouterons, quoique tout le monde ne soit pas encore de cet avis, que c'est une chose heureuse.

Grâce à Dieu, en frappant à une autre porte, plus humble et plus détournée que celle du quartier général, on peut quelquefois entrer, et j'y ai réussi. Après cette journée laborieuse, j'allai me coucher à Macherin, où j'avais établi mon cantonnement pour huit jours dans une maison de paysans.

Macherin est un des quatre ou cinq villages ou hameaux qui sont en vue du camp : c'est le premier que l'on rencontre en arrivant par cette route de sable que je vous ai désignée ; il est placé à la lisière de la forêt, et, dès qu'on a atteint ses dernières

maisons, on est dans la plaine des manœuvres ordinaires de l'infanterie et de l'artillerie, une plaine qui a bien trois lieues de tour, et qui est bornée au sud par le joli hameau d'Arbonne, avec son admirable couronne de bois et de rochers ; au nord, par trois petits villages contigus, et que distinguent seulement leurs noms distincts, Forges, Saint-Martin et Fleury. De Macherin, qui est à peu près à l'est dans le même axe que Fontainebleau, on aperçoit en face de soi, vers l'ouest, toute la ligne des tentes de l'infanterie, qui s'étend du nord au sud, de Saint-Martin jusqu'à une certaine distance d'Arbonne, sur une longueur de plus d'une demi-lieue. C'est un beau coup d'œil. Pour jouir complétement de ce panorama et l'embrasser d'un seul regard, il faut arriver par Macherin, à cheval, en suivant la route de sable.

A droite de Macherin, on découvre d'autres champs dépouillés de leur récolte, qui forment un prolongement irrégulier à la grande plaine régulière dont j'ai parlé. C'est dans ces guérets que s'exerce habituellement la cavalerie, quand elle manœuvre isolée des autres armes. Là, on croirait d'abord qu'on va se heurter enfin à la limite de ces champs d'exercice qui s'ajoutent les uns aux autres ; car, en tournant le dos à Macherin et en faisant face au nord, on voit devant soi s'élever un petit bois mêlé de blocs de grès ; c'est ce qu'on nomme les *Barbizonnières*. Mais la cavalerie, se formant en pelotons au commandement de ses chefs, le lieutenant général Faudoas, les maréchaux de camp Vidal de Léry et d'Astorg, trouve un large passage entre les Barbizonnières et le village de Barbizon à droite, et envahit une autre plaine toujours plus au nord, qui n'a plus de bornes, puisque la cavalerie ne connaît pas de barrières. Nous l'avons vue un matin, nous l'avons suivie au delà de ce passage des Barbizonnières, et il a fallu l'admirer lorsque, se développant de nouveau en ligne de bataille, sur deux cavaliers de profondeur, et six régiments de front, le 3e et le 4e lanciers, le 6e et le 8e dragons, le 5e et le 4e cuirassiers, elle a pris le galop ainsi pour ne s'arrêter qu'au delà d'une route, je ne sais laquelle, bordée d'arbres et de fossés, tout cela franchi et hardiment éludé sans déranger presque l'alignement des escadrons. Dans ce galop, le sabre en main, galop modéré pourtant, et qui n'était que celui qui précède d'ordinaire le galop forcené de la charge,

un nuage de poussière blanchâtre, s'élevant de ces terres si légères où le grès est réduit en atomes, eut bientôt enveloppé hommes et chevaux, et alors lanciers, dragons, cuirassiers, tous offrirent de loin une masse indistincte, une sorte d'armée fantastique, perdue dans une épaisse vapeur. Rien ne peut donner une idée de ce spectacle, si ce n'est la belle lithographie de Raffet, le chef-d'œuvre des lithographies, qui a si bien reproduit les formes vagues des escadrons impériaux passant une revue des morts devant l'ombre de l'empereur, d'après cette ballade allemande :

C'est la grande revue
Qu'aux Champs Élyséens,
A l'heure de minuit,
Tient *César* décédé.

Seulement, dans ce que nous avons vu derrière les buissons des Barbizonnières, nulle part n'apparaissait même le souvenir du moderne César : c'était un peu plus de poussière que partout ailleurs, et voilà tout.

Notre cavalerie ne pratique pas tous les jours un métier si rude, métier d'autant plus pénible, qu'il lui faut faire plusieurs lieues pour venir au champ de manœuvres et pour s'en retourner : elle est cantonnée, en effet, à Milly, à Chailly et à Fontainebleau même, je crois. On ne peut l'appeler que trois fois par semaine de ces cantonnements éloignés.

L'infanterie, qui n'a qu'à sortir de ses tentes pour entrer dans la plaine qu'on lui a réservée, est mise en mouvement tous les jours. Tantôt ce sont les évolutions de ligne, tantôt l'exercice à feu ; un autre jour, c'est le tir à la cible, pour lequel on va toutefois un peu au delà du champ habituel des manœuvres, jusqu'au mur naturel que forment, d'un côté et d'un autre, les énormes rochers de grès derrière Arbonne ou derrière Macherin. L'âpre nature de ces lieux vaut mieux qu'un polygone préparé de main d'homme, et leurs échos donnent au bruit de la fusillade un retentissement lointain, qui ajoute quelque intérêt à cet exercice de la cible, assez vulgaire en lui-même. Le dimanche n'est pas un jour de repos pour l'infanterie, c'est le

jour choisi pour la revue générale et le défilé de toute la division en présence du lieutenant général Cubières ou du commandant supérieur. Pendant que chaque brigade défile, la musique des trois corps qui la composent, rassemblée à la gauche du lieutenant général et de son état-major, joue une marche apprise de concert entre les trois musiques, et cela forme un volume de sons qui ne manque pas d'éclat et de solennité. Cet ensemble était nécessaire, et il eût été difficile de se contenter d'un corps unique de musiciens, jouant chacun à son tour, au défilé de chaque régiment, dans cette immense plaine où de grandes masses d'accord peuvent seules produire quelque effet, et où l'infanterie, trop peu nombreuse pour la carrière qui lui est livrée, apparaît elle-même comme un point dans l'espace; car il faut bien qu'on sache qu'il n'y a que onze bataillons dans ce camp de Fontainebleau, dont on fait tant de bruit : le bataillon des chasseurs à pied tirailleurs, et deux bataillons pour chacun des cinq régiments qui viennent ensuite, le 4e et le 10e légers, le 18e, le 27e et le 28e de ligne. Remarquons-le en passant, le hasard, ou quelque autre raison plus intelligente que le hasard, veut qu'en ce moment même le camp de Borodino réunisse sous la tente près de 42.000 hommes de troupes russes qui font aussi le simulacre de la guerre sous les yeux de leur empereur et d'un prince, hélas! trop oublieux de son origine et du nom français. Peut-être, chez les Cosaques, on rit un peu de nous, et de nos camps en miniature, à peine visibles dans les plaines sans fin qui leur servent de cadre démesuré. On devrait faire en sorte que nous ne prêtions pas à rire, même aux Cosaques, et même dans une circonstance où des quolibets à la Souwarow ne prouveraient rien; car enfin il est de notoriété que notre force n'est pas concentrée, grâce à Dieu, entre Arbonne et Macherin. Mais nous avons entendu des hommes d'esprit et de bon sens, de vrais amis du gouvernement et qu'il ne renierait pas s'il savait leurs noms, émettre le vœu qu'à l'avenir on ajourne, s'il le faut, pendant deux ans, toute formation de camp, pour réunir, à la troisième année, trente ou quarante mille hommes, soldant ainsi tout l'arriéré en une seule fois. Je recommande cet avis, sans dissimuler les obstacles, à ceux que les camps amusent et qui ne demanderaient pas mieux, j'imagine, que d'en faire une institution plus sérieuse. Si le

métier de la guerre s'apprend ailleurs qu'à la guerre, ce doit être à la tête d'un corps d'armée vraiment digne de ce nom.

Revenons à l'emploi des journées dans le diminutif de camp que nous connaissons. Parfois on fait trêve aux manœuvres isolées de l'infanterie et on l'envoie, soutenue par l'artillerie et par la cavalerie sur ses ailes, simuler ne attaque en avant sur le pauvre village de Barbizon, qui ne sait ce qu'on lui veut, lui qui nourrit, loge et rançonne, à l'heure qu'il est, vingt-cinq pacifiques artistes, occupés à saisir sur la toile les beaux points de vue de la forêt voisine. Après l'attaque, et à une heure fixée d'avance, on commence un mouvement en arrière, et toutes les armes, selon le rôle qui leur est assigné, s'aident mutuellement à opérer leur retraite jusqu'aux abords du camp. C'est ce que les badauds nomment la petite guerre. Il y a eu dernièrement une démonstration militaire de ce genre que tous les journaux ont décrite. Un officier distingué, et assez difficile à satisfaire, nous écrit du camp qu'elle a été fort bien exécutée. Les dragons du 6e régiment, disséminés par petits pelotons dans les diverses positions à enlever, figuraient l'ennemi, avec leurs fanions rouges. Ils étaient, les uns à cheval, les autres à pied, comme de vrais dragons : en général, on ne fait pas faire assez souvent à cette arme mixte l'exercice à pied et on l'habitue trop à se croire purement et simplement une arme de cavalerie.

D'autres fois on met l'infanterie en marche, sans artillerie ni cavalerie, pour une promenade militaire. Il s'agit de reconnaître, par exemple, si l'ennemi ne se dirige pas vers le camp par quelque point de la rivière d'Écolle, qu'on lui suppose l'intention de traverser ; car le commandant supérieur a ses éclaireurs, comme vous pouvez croire, qui lui apportent de temps en temps des nouvelles fort inquiétantes. J'ai suivi une opération semblable, ayant pour but de déjouer les desseins de l'ennemi, qui, cette fois, n'était pas même représenté par le 6e dragons : nos régiments sont patriotes et répugnent à faire l'ennemi ; c'est une vilaine corvée. Voici comment on a fait promener l'infanterie ce jour-là. Il est bon de vous dire que la rivière d'Écolle, vers laquelle on craignait une surprise, prend sa source au midi du camp, au village de Vaudoué, et coule à l'ouest du camp par Noisy, Oney, Milly, Courance, où l'on remarque le joli parc de M. de Nicolaï; puis par Danemois, Saint-Germain-sur-Écolle,

Montgermont, Pringy, pour déboucher dans la Seine, en face du beau domaine de Sainte-Assise. Eh bien! c'est cette inoffensive rivière d'Écolle qui empêchait nos généraux de dormir. Un matin, la deuxième brigade, ayant à sa tête M. de Lasbordes, jeune maréchal de camp qui commande déjà comme un des plus anciens, reçut l'ordre de s'y porter par Fleury et Saint-Germain, et d'en remonter le cours par Danemois jusqu'à Courance, où la première brigade devait la rejoindre par Arbonne et Milly, en descendant la rivière. Tout cela s'exécuta sans rencontrer l'ennemi et sans brûler une amorce, sous un soleil ardent, et toujours dans cette même poussière de grès presque impalpable, par une des plus chaudes journées qu'on ait vues au mois de septembre. Plusieurs soldats tombèrent en chemin, et il fallut une main amie pour les relever; ce qui faisait dire à des officiers qui savent les conditions du métier qu'on soutiendrait difficilement une campagne laborieuse avec des soldats si jeunes, et dont le tempérament n'est pas encore assez développé pour les fatigues de la véritable guerre. Vous savez qu'on les prend à vingt ans, et qu'une bonne partie de la population la plus valide échappe au recrutement, parce qu'étant aussi la plus intelligente et la plus aisée, elle a intérêt à se faire remplacer, et sait bien en trouver le moyen. Les conscrits qui restent à l'État ne sont contraints au service que jusqu'à vingt-sept ans, et encore, au bout de cinq ans, on délivre ordinairement à beaucoup d'entre eux des congés limités; si bien que les soldats qui approchent le plus de l'âge de virilité et de force n'ont que vingt-cinq ans, tant que le régime de ces congés éventuels n'est pas suspendu par une fausse alerte de guerre, comme il y en a eu quelquefois depuis 1830, au nord, à l'orient, ou au midi. Pour se battre, un jour ou deux, dans une rencontre passagère, on est bon à tout âge; mais pour faire une rude campagne, vingt-cinq ans, c'est la limite inférieure où l'on commence à valoir et à compter.

Il est vrai que, si nos soldats n'ont pas toute la vigueur qu'on désirerait, les officiers, en revanche, peuvent être montrés avec orgueil aux amis et aux ennemis de la France. On ne regrette pas d'être allé chercher le camp dans le désert où il se dissimule, lorsqu'on a pu voir quels tempéraments éprouvés, quelles énergiques natures physiques fortifient l'échelle moyenne des grades

militaires. Ce sont, la plupart, des hommes d'élite, que l'empire, dans sa meilleure phase, eût admirés; et quelques-uns, sortis de cette terrible épreuve, foudroyés, mais debout, sont toujours prêts à bien faire. Rassurons-nous donc, le cadre d'officiers est un point de ralliement inébranlable autour duquel les soldats de vingt-cinq ans, au premier coup de canon sérieusement tiré, voudraient vieillir, et ceux qui sont partis reviendraient en foule.

La première brigade, que j'accompagnais dans cette promenade militaire, faisait éclairer sa marche, en tête de la colonne et sur les flancs, par des voltigeurs du 4e et du 10e légers, et surtout par les chasseurs à pied tirailleurs, que la voix publique a baptisés instinctivement du nom de *chasseurs d'Afrique,* parce qu'en effet leur place serait là. Ce sont des soldats de choix, alertes, intelligents, infatigables et disciplinés; une armée ainsi composée serait sans rivale dans le monde. Ils courent, sautent les fossés, se couchent à plat ventre et chargent leur fusil dans cette posture; ils se séparent pour tirailler, sans éparpillement, toujours assujettis à un certain ordre dans ce désordre apparent du service de voltigeurs, et se ralliant au premier son du clairon avec une précision merveilleuse. S'ils marchent, car ils daignent marcher, *d'un bon pas géométrique,* comme leur crie l'officier, on peut leur dire, croyez-moi:

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

Au reste, ils sentent qu'ils sont des hommes de choix, et leurs chefs le savent encore mieux: cela excite les uns et les autres à conquérir les suffrages du reste de l'infanterie qui n'a de regards que pour eux, pour leur sombre uniforme vert et leur équipement d'un modèle nouveau, aussi sombre que leur habit. Vous connaissez tous à Paris cet uniforme des *chasseurs d'Afrique*, ce corps a été formé à Vincennes, sous vos yeux. Tout le monde n'a pas remarqué peut-être que ces chasseurs ne portent pas, comme les autres fantassins, cette double buffleterie croisée sur la poitrine et tendue par le poids du sabre et de la giberne, qui gêne la respiration et détermine souvent, de l'aveu de tous les chirurgiens militaires, un commencement de phthisie chez les

soldats faiblement constitués. Pourquoi ne ferait-on pas profiter sur-le-champ toute l'infanterie des bénéfices d'une innovation si simple ?

Ce n'est pas d'ailleurs la seule amélioration que l'armée attende de l'heureuse expérience qui s'achève sur le bataillon des chasseurs à pied tirailleurs ; elle espère qu'ils seront le germe et le type d'une véritable infanterie légère qui nous manque. Nous n'avons une infanterie légère que de nom, qui se distingue de celle de ligne par des collets jaunes et des épaulettes d'argent, rien de plus. Il est temps de finir cet enfantillage. On peut objecter que, dans la disposition actuelle des esprits, on ne réunirait pas des soldats d'élite comme ceux de ce bataillon modèle, en assez grand nombre pour renouveler en entier nos vingt régiments légers ; mais il suffirait de vingt bataillons, répartis à chacun de ces corps, pour justifier enfin le titre qu'on leur donne, et ce n'est pas demander l'impossible.

En attendant, les chasseurs à pied tirailleurs sont au nombre de 500 : quatre compagnies de 120 hommes environ. Qu'on les envoie au plus vite en Afrique recevoir leur consécration, et qu'on en forme d'autres. A Alger, soldats et officiers, tous feront envie au colonel Lamoricière lui-même, à la tête de ses Zouaves. Mais on souffre en les sachant occupés à battre les buissons inanimés d'entre Milly et Courance, et à explorer, pour rire, les abords de la rivière d'Écolle. Un paysan, qui voyait un peloton se diriger vers l'Écolle, s'écriait devant moi : « Où vont-ils donc ? l'eau de la rivière n'est pas bonne ; il y en a de bien meilleure à une source derrière les grands ormes que vous apercevez là-bas, à gauche. » — Le digne homme, vu l'excessive chaleur, croyait sérieusement qu'on les menait boire.

Les chasseurs à pied tirailleurs sont armés de fusils à percussion, ainsi que deux régiments du camp, le 4e léger et, si je ne me trompe, le 27e de ligne. C'est encore une épreuve nouvelle, et qui est déjà satisfaisante. Il paraît que les fusils à percussion ne ratent qu'une fois sur cinq cents coups, tandis que cela arrive une fois, dit-on, sur vingt, aux fusils à pierre, dont l'infanterie est encore généralement armée. Tout le monde, à vrai dire, n'admet pas cette infériorité prodigieuse de l'ancien armement. Ce qu'il y a de certain à l'égard des nouvelles armes, c'est qu'elles attendent un perfectionnement nécessaire dans le mode

d'établissement des cartouches et de la capsule. On nous écrit de la plaine d'Arbonne qu'une commission, choisie parmi les officiers d'infanterie des régiments du camp, et à laquelle a été adjoint un capitaine d'artillerie, vient d'être chargée d'examiner un nouveau système de cartouches proposé pour les fusils à percussion par un capitaine des chasseurs à pied. On ajoute que le comité d'artillerie, toujours exclusif, prétendait mettre obstacle aux essais, mais qu'en dépit de ses efforts le ministre de la guerre a ordonné la confection de vingt mille de ces cartouches. L'infanterie se réjouit de ce triomphe auquel on ne l'a pas accoutumée ; et pourquoi, en effet, lui interdirait-on d'avoir un avis sur les conditions de succès d'une arme qui lui appartient ?

Dieu nous garde, cependant, de nous mêler à ce grave débat ! Disons plutôt un mot de la vie qu'on mène au camp dans les instants de loisir que laissent les manœuvres petites ou grandes. — Le samedi serait un jour de repos complet, jour de sabbat, s'il n'était consacré à ce qu'on nomme militairement les *soins de propreté :* ce qui veut dire que les soldats lavent leurs guêtres, brossent leurs habits, prodiguent le blanc d'Espagne et sont conduits par pelotons à une source au delà d'un petit bois qui couvre le camp à l'ouest, pour s'y *retremper* après les fatigues de la semaine. Ce jour-là, les officiers s'ennuient plus que de coutume, si la chose est possible. Il y a pourtant chasse à courre dans la forêt ; mais invitez donc des officiers d'infanterie à une chasse à courre : or ils sont là près de trois cents, tous privés nécessairement de ce moyen laborieux de tuer le temps, sinon le cerf. Au reste, deux samedis de suite, j'ai pu constater les chétives prouesses de ceux qui chassaient. La première fois, point de cerf, ni cerf à sa seconde tête, ni *cerf dix-cors*, auquel on pût *attacher ses efforts,* comme dit Dorante le fâcheux. La seconde fois, un cerf, à la nuit tombante, vint se réfugier et disparaître vers la *Mare aux Évées,* mais sans se noyer, heureusement, le pauvre animal. Un vieux garde me disait que ce ne pouvait être le cerf de meute qui eût ainsi couru seul de sept heures du matin à huit heures du soir ; qu'évidemment il s'était fait accompagner, et que les chiens avaient pris le change. Le vieux garde haussait un peu les épaules, il se souvenait des beaux temps de Charles X. Mais le temps des rois et des princes

grands chasseurs est passé pour toujours, quel malheur ! Le simulacre de ce divertissement, jadis royal, durera ce qu'il pourra, comme toutes les imitations maladroites.

La troupe des Variétés donnait, il y a quelque temps, deux représentations par semaine, dont le commandant supérieur faisait les frais, pour l'amusement du camp. Officiers, sous-officiers et soldats y étaient admis, à tour de rôle, avec des billets d'invitation. Je ne sais si la réouverture de la jolie salle du boulevard des Panoramas n'aura pas troublé un peu la régularité de ce plaisir; mais, dans tous les cas, c'est un triste plaisir, au moins pour les officiers, qui l'acceptent, faute de mieux, et dont quelques-uns s'y refusent absolument. Imaginez qu'ils sont privés de la moitié du plaisir qu'on goûte au théâtre ! je veux dire la vue des loges et des spectateurs eux-mêmes. Il n'y a point de loges, mais une série de gradins comme pour une distribution de prix, de sorte que chacun ne voit devant lui que des dos, des nuques, des collets jaunes ou rouges, des épaulettes blanches ou jaunes. Pas un visage de femme, pas deux étrangers en habit de ville, si ce n'est parfois quelques laquais introduits auprès des simples soldats, au *paradis*. Sachez aussi que le mérite des acteurs n'est pas une suffisante compensation à la monotonie de cet aspect de la salle. Les officiers ont vu toutes les pièces qu'on leur offre représentées dans leurs villes de garnison, et chacun d'eux garde le souvenir de tel acteur ou de tel actrice qui, à leurs yeux ne le cèdent en rien à Vernet, à Odry, à Mlle Flore.

On vous a parlé d'une bibliothèque qui existe au camp : oui, pour ceux qui veulent lire des ouvrages de longue haleine, *Polybe*, l'*Histoire Militaire* de Jomini, les *Mémoires de Napoléon*. Mais on n'y trouve pas un journal, et c'est par ce fait que se trahit le plus hardiment la pensée d'isolement qui a présidé à la formation du camp de Saint-Martin. Les officiers sont réduits à lire les feuilles du quatrième jour dans les baraques où ils ont choisi leur pension. Il y a là, derrière les tentes, une suite de baraques, tenant lieu de restaurants ou de cabarets, et qui se prolonge sur une ligne presque égale à celle du camp.

L'isolement dont tout le monde se plaint n'a pas seulement porté atteinte aux plaisirs et aux distractions qu'on peut se donner, même en campagne ; il nuit aussi beaucoup au bien-

être des officiers et des soldats. Les uns se plaignent d'être mal et chèrement, dans leurs pensions improvisées loin de tout marché de consommation. Les autres payent parfois neuf sous la livre de viande qu'ils auraient pour sept sous, dans certaines garnisons. Ils touchent, dira-t-on, l'indemnité allouée aux troupes sur le pied de *rassemblement*. Parlons de cela ! Huit centimes par jour au soldat, dix centimes au sous-officier, et quinze à l'adjudant-sous-officier. Achetez donc maintenant des légumes pour la soupe, quand le paysan exige du pauvre soldat vingt-cinq et trente centimes pour un chou, dont on ne donnerait pas cinq centimes à Fontainebleau. Disons, sans excuser le paysan spéculateur, que les approvisionnements de ce genre sont achetés généralement au marché même de Fontainebleau, et revendus au camp de la seconde ou de la troisième main.

On nous répond : Prenez la carte de Cassini, vous verrez qu'il n'y avait pas pour le camp d'autre emplacement possible. — Nous n'avions pas attendu ce conseil et nous avions pris, non-seulement la carte de Cassini, qui est une carte générale de France, c'est-à-dire faite sur une trop petite échelle pour servir d'autorité en cette occasion, mais encore un *plan général* de la forêt et de ses environs dressé, un peu avant 89, pour les chasses du roi. Sans être un grand maréchal des logis ou un profond stratégiste, il nous semble qu'on pouvait s'établir du côté de Chailly, où il y a encore des plaines, au moins à quelque distance, tout ce qu'il en faut pour onze mille hommes. On se rapprochait un peu de Fontainebleau, et surtout on aurait eu à sa portée le marché public de la ville, où l'on pouvait se rendre par une route excellente, et à l'aide d'un service spécial pour les soldats chargés de l'approvisionnement. Mais on a voulu essayer sur l'armée le régime de l'isolement pénitentiaire.

Je regrette, monsieur, que le camp de Fontainebleau m'ait pris toute la place dont vous disposez en ma faveur. J'aurais voulu vous parler de la singulière vie de ces *carriers* qui exploitent le grès dans la forêt. Ils font là un métier dont ils meurent à quarante ans, plus jeunes encore, et ils le savent, et ils y persévèrent. Est-ce la misère? Est-ce l'insouciance? L'une et l'autre sans doute : l'insouciance, compagne fidèle de la misère, et sa meilleure consolatrice. Un jeune carrier, qui ne tirera à la conscription que dans un an, me disait : « Il n'y a

pas de vieux carriers! » Et il s'en retournait aux carrières, comme Dion, avec une philosophie probablement plus sincère. J'en ai vu un autre, de seize ans, qui soulevait avec peine, mais avec l'ardeur de son âge, pendant toute une journée, la *maille* de quarante livres dont on se sert pour fendre d'énormes blocs de grès. C'est commencer de bonne heure à creuser sa tombe. Quand un carrier est atteint de phthisie, on dit : « Il est pris par le grès! » et un enfant se présente pour le remplacer aux carrières. Il faut vous dire le mot de l'énigme : c'est qu'un bon ouvrier peut gagner, en avalant la poussière de grès qui le tue, jusqu'à 3 fr. et 3 fr. 50 cent. par journée!

C——R.

LOUIS ARIOSTE.

(1474—1553.)

QUATRIÈME ET CINQUIÈME SATIRES (1).

Pendant le pontificat de Léon X, que l'éclat de la littérature et des arts a environné d'une auréole si brillante, l'Italie était loin de goûter la paix et le bonheur. Les plus puissants États de cette contrée, tels que ceux du pape, les républiques de Venise et de Florence, étaient engagés dans des guerres renouvelées sans cesse par le séjour des forces militaires que les rois de France y entretenaient pour soutenir les droits qu'ils prétendaient avoir sur le duché de Milan et le royaume de Naples.

Rome et Venise avaient encore une constitution assez robuste pour supporter, non sans souffrir beaucoup, il est vrai, les vicissitudes de la guerre ; mais ces petits princes d'Italie, les ducs ou seigneurs d'Orvietto, d'Urbin, de Mantoue, de Bologne ou de Ferrare, sans cesse exposés à devenir, ainsi que leurs États, la

(1) Voyez tom. IX, pag. 5.

proie d'une des cinq ou six puissances qui réunissaient leurs troupes pour se faire la guerre, tous ces petits princes et leurs pays vivaient dans des transes et des calamités continuelles.

La mésintelligence entre la cour de Rome et celle de Ferrare avait commencé, ainsi qu'on l'a vu, depuis le pontificat de l'obstiné Jules II. Non content, après la fameuse ligue de Cambrai, conclue en 1508, d'avoir chassé les Vénitiens de la Romagne, le pontife prétendit encore enlever aux Français toute espèce de souveraineté en Italie. Alphonse d'Este, le protecteur de notre poëte, qui, en sa qualité de duc de Ferrare, était feudataire de l'Église, n'ayant pas voulu, en cette occasion, se détacher de l'alliance qu'il avait contractée avec le roi de France Louis XII, encourut, en 1510, la colère du pape, qui, après l'avoir déclaré excommunié et indigne de gouverner ses États, lui ravit par la force des armes les villes de Modène et de Reggio, toutes deux comprises au nombre des fiefs impériaux. Jules II et son successeur Léon X parurent bien, par la suite, moins irrités contre Alphonse d'Este; ils le leurrèrent de promesses de restitution et lui envoyèrent des absolutions; mais ce pauvre prince, loin de rentrer dans la possession de ses deux villes, se vit encore, au contraire, en danger de perdre Ferrare. Aussi, à peine Léon X fut-il mort, qu'Alphonse s'unit à la cause de Charles-Quint, avec les secours duquel il récupéra Reggio en 1523, et Modène en 1527.

Parmi les vexations particulières que la haine de Léon X fit peser sur le duc de Ferrare, il faut compter la prise d'une portion du duché appelée la *Garafagnana*. Cette petite contrée, gouvernée en pays conquis jusqu'à la mort du pontife (1521, décembre), fut reprise quelque temps après par son légitime possesseur.

On conçoit qu'au milieu de pareilles préoccupations, privé du revenu de deux villes et accablé par les dépenses excessives que durent occasionner de si longues guerres, le duc de Ferrare était bien embarrassé pour payer exactement cette petite armée de savants, de poëtes et d'artistes serviteurs qu'il entretenait à sa cour. Arioste, comme on le verra bientôt, ne savait plus comment vivre. A l'ouverture de la guerre, la pension que lui faisait le duc avait été supprimée, et, pour comble de disgrâce, la rente qui lui venait ordinairement de la chancellerie de Milan

était suspendue, ainsi que toutes les affaires du notaire Constabili, à cause des troubles continuels et de la guerre qui régnaient dans cette dernière ville. La position du poëte devint si fâcheuse, qu'il se vit forcé de prier le duc ou de pourvoir à ses besoins, ou de lui permettre de quitter son service pour aller chercher fortune ailleurs.

L'attachement sincère que portait le duc à l'Arioste, et la difficulté où il se trouvait de lui fournir dans le moment ce dont il avait besoin, firent prendre au prince la plus étrange résolution; ce fut de nommer son poëte gouverneur du pays de la Garafagnana, qui venait de lui être rendu depuis la mort de Léon X; pays sauvage, agité de troubles, divisé par des factions et infesté de brigands.

Le poëte, peu curieux de faire des voyages, comme on sait, et qui d'ailleurs avait tant et de si bonnes raisons pour se plaire à Ferrare, fut condamné à passer trois ans dans ce lieu d'exil, d'où, après un silence d'un an, il écrivit enfin la satire suivante à son parent :

SATIRE IV.

A M. SISMONDO MALEGUCCIO.

Il y a aujourd'hui, 20 février 1523, un an, qu'en descendant des montagnes qui envoient aux Toscans le vent du nord, je m'établis dans ce lieu, où la Turrita et le Serchio mêlent, avec un bruit éternel, leurs eaux entre deux ponts. J'y vins pour gouverner, ainsi qu'il plut à mon seigneur, le troupeau de Garafagnana qui eut recours à lui, sitôt qu'à Rome eut cessé de vivre le lion (Léon X) qui venait de l'épouvanter, de le mordre, de le mettre en fuite, tellement qu'il l'eût sans doute exterminé sans le juste secours venu tout à coup du ciel; et c'est pour la première fois que depuis si longtemps je m'adresse aux divinités qui cultivent la plante dont les feuilles m'étaient jadis si chères.

La singularité du lieu que j'habite est si grande, que j'ai fait comme les oiseaux qui changent de cage, et demeurent bien des jours sans chanter. O mon cher cousin Maleguccio, ne t'étonne pas de mon silence en me voyant séparé par plus de cent milles,

par les neiges, les monts et les rivières, de Celle qui seul règle ma destinée. J'ai soin de donner à mes autres amis d'autres excuses plus sérieuses en apparence ; mais avec toi j'avoue librement ma faiblesse. Si j'étais aussi franc avec d'autres, ils me regarderaient de travers en se pinçant les lèvres, et penseraient que je suis un homme sans cervelle. « Digne homme ! diraient-ils, à qui on confie le gouvernement de toute une population, et qui, tout près d'avoir cinquante ans, se berce l'imagination avec les idées d'un adolescent ! » Et ils diraient vrai comme l'Évangile de saint Jean, car je ne suis pas si peu clairvoyant que je ne m'aperçoive de mon erreur, et même que je ne la condamne. Mais qu'importe que je la connaisse et que je condamne mes fautes, si je ne puis les réparer, si ne je sais trouver aucun remède à ce poison ?

Que tu es sage et fort, toi qui détournes à ton gré de ton cœur ces passions que la nature a rivées en nous dès l'enfance avec des clous si durs ! Elle riva celle que je porte en moi, mais non pas peut-être aussi profondément que dans le cœur de certaines personnes qui prennent à moi tant d'intérêt qu'elles ne peuvent tolérer mon impuissance à me corriger. Ces personnes font comme plus d'un que je connais, qui disent et jurent même que tel ou tel est *trompé* par sa femme, et qui ne mesurent pas le cimier qu'ils portent en tête. Quant à moi, je ne pique, je ne frappe ni ne tue personne ; je ne cause de chagrin à qui que ce soit : je me plains seulement de vivre loin de Celle qui ne quitte pas ma pensée. Je ne prétends donc pas soutenir par là que je ne commets pas une faute ; mais je dis seulement qu'il y en a de plus grandes que le monde pardonne. Bien plus, non-seulement ce monde passe l'éponge sur des taches plus grandes, mais il érige encore certains vices en vertus. Vois plutôt : Ermilien aussi passionné pour l'argent que Gianfa pour le nouvel Alexis, lui qui désire l'argent à toute heure, en tous lieux et de tout le monde, lui qui n'aime ni son ami, ni son frère ni lui-même ; Ermilien est cité comme un homme habile, comme un esprit remarquable, comme un modèle de conduite et de vertu.

Rinieri est tout gonflé dans sa peau. Il dédaigne son rang, il se croit ce qu'il n'est pas, il vise plus haut qu'il ne peut frapper ; il veut que personne ne rivalise avec lui par le luxe des habits. Il lui faut un intendant, un maître d'hôtel, un faucon-

nier, un cuisinier. Il ne saurait se passer de quelqu'un qui le chausse, qui lui tranche la viande à table. Aujourd'hui il vend un bien, demain un autre, et ce que ses pères ont mis tant de temps à amasser, il le disperse tout à coup et à pleines mains. Cependant il n'est personne qui le morde ou qui aboie même contre lui ; au contraire, les juges vulgaires lui prodiguent les titres de libéral et de magnanime.

Silonnio est chargé d'une si grande quantité d'affaires que le plus vigoureux des ânes qui vont à Rome (1) en serait déjà mort. En un clin d'œil on le voit aux *Banchi* (quartier de Rome), à la douane, au port, à la chambre apostolique, au château, sur un pont ou sur l'autre. Nuit et jour il s'épuise la cervelle à faire trouver des revenus au pape par des amendes et des impôts nouveaux. Il se plaît à faire savoir à Sa Sainteté que pour son service il essuie les reproches de tout le monde, et qu'on le dit si dévoué aux intérêts de son maître, qu'il ne connaît ni parents, ni amis. Au fond, le peuple le hait avec juste raison, car c'est lui qui est la première cause de tous ses maux ; et cependant il n'est ni petit ni grand qui lui adresse la parole sans découvrir sa tête ; on le nomme même grand et magnifique.

Laurin, mettant ses intérêts privés à la place de ceux de l'État, s'est fait chef de son pays. Il a commencé en renard et tout à coup s'est montré lion, après avoir séduit le peuple par des espérances et quelques dons. Puis, en élevant les méchants et en humiliant les bons, malgrés ses vols, ses attentats et ses homicides, il a acquis le nom de sage. C'est ainsi que le jugement des aveugles rend honneur à celui qui mériterait le blâme, confondant une faute avec une autre, et appelant cigne un corbeau et corbeau un cigne. Celui qui viendrait à apprendre que j'aime, ferait la grimace comme s'il mordait dans un cormier. Que chacun dise comme il veut et garde son opinion : en somme, je l'avoue, dans le lieu où je suis, j'ai perdu le chant, la gaieté et le rire.

Voilà pour le premier point. Mais je pourrais te faire connaître bien d'autres raisons qui m'ont écarté du Parnasse et des

(1) Les ânes de la campagne de Rome sont renommés pour leur force.

belles déesses. Autrefois c'était l'aspect des beaux lieux qui m'inspirait des vers; ces lieux surtout dont s'embellit notre Reggio, la terre où je suis né. Je rêve toujours à ta campagne le *Mauritien* (1), à cette agréable demeure, au Rodano ombragé si chéri des naïades, qui coule auprès. Je pense à ce vivier limpide autour duquel s'étend le jardin, au ruisseau pur qui serpente sur l'herbe, et au moulin qu'il fait tourner; je ne puis arracher de ma mémoire le souvenir des vignes et des champs féconds de Bacchus, de la vallée, de la colline, de la tour qui produit un si bel effet. Me promenant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, j'arrosais des eaux de l'Hypocrène des langues diverses et des styles différents (2). Alors, dans le printemps de l'âge, je n'avais pas atteint septembre comme aujourd'hui. Toutefois, lorsque le cœur n'est pas gai, on ne saurait trouver des vers heureux, fût-on transporté dans la vallée d'Ascra ou de Libretro (en Grèce).

Mais quel lieu pourrait-on rencontrer, qui fût moins convenable aux travaux sacrés des muses et plus privé d'agrément ou plus horrible même, que celui où je me trouve? Entre l'orient et le midi est le Mont-Pania, sec et nu; de l'autre côté je suis en face d'une autre montagne devenue célèbre par un saint qui l'a habitée. Quant au lieu même où je demeure, c'est un trou profond dont je ne puis sortir sans avoir à monter les remparts de l'Apennin couvert d'arbres. Si je reste dans le château ou si je mets le pied dehors, je n'entends parler que de disputes, d'accusations, de vols, d'homicides et de fureurs horribles, en sorte que, toujours préoccupé, il me faut prier l'un, menacer l'autre, condamner celui-ci, absoudre celui-là. Chaque jour, il faut barbouiller du papier, écrire des dépêches

(1) *Mauritien*, maison de campagne des marquis Maleguzzi, située près de la petite rivière Rodano, entre Reggio et Modène, près de l'église Saint-Maurice. — Arioste a composé une bonne partie de ses poésies dans cette tranquille retraite.

(2) Ce passage, conservé dans son intégrité, est peut-être recherché et obscur. Je pense que le poëte a voulu dire que, dans ses promenades et tout en composant des vers, il lisait des écrits en diverses langues, dont il s'appropriait certains passages, *en les arrosant des eaux de l'Hypocrène.*

au duc, tantôt pour lui demander des conseils, tantôt pour réclamer des forces afin de donner la chasse aux voleurs dont nous sommes entourés. Tu dois savoir quelle licence effrénée règne maintenant en ce pays, depuis que la panthère et ensuite le lion (1) l'ont eu entre leurs griffes. Les troupes d'assassins sont si nombreuses que les troupes militaires que l'on met à leur poursuite, n'osent pas tirer leur bannière du sac. Sage est celui qui ne s'écarte pas du château. J'ai beau écrire à ceux que cela regarde, je n'en reçois jamais de réponse comme je le désirerais. Chaque district lève les cornes à part, il y en a quatre-vingts tout déchirés par la sédition qui y règne. Imagine maintenant, quand j'appelle Apollon, s'il est d'humeur à laisser Delphes et Cynthe pour venir au milieu des rochers entendre des disputes continuelles. Tu me demanderas sans doute qui a pu me faire quitter mes études favorites, pour me jeter dans cet horrible labyrinthe? Tu dois savoir que dans mes souhaits l'avarice n'est jamais entrée pour rien et que je me contentais du revenu dont je jouissais à Ferrare; mais ce que tu ignores sans doute, c'est avec quelle lenteur il me revint lorsque la guerre fut déclarée, et comment enfin le duc en cessa tout à fait le payement. Tant que la guerre a duré, je ne me suis pas plaint. Mais quand je vis toute crainte dissipée, je fus fâché de voir la main du duc ne pas s'ouvrir, et je m'en plaignis d'autant plus que, la justice étant suspendue à Milan pendant la guerre, je ne pouvais réclamer mes émoluments. J'eus recours au duc : « O vous, seigneur, lui dis-je, vous devez m'assister dans mes besoins, ou vous ne trouverez pas mauvais que j'aille chercher fortune ailleurs. »

Or, en ce temps, la révolution de Garafagnana venant d'être accomplie, et le lion de Florence ayant été chassé, pour aller chercher ailleurs sa pâture, les citoyens envoyaient ambassade sur ambassade, et lettre sur lettre, pour prier le duc de nommer leurs chefs, et de leur rendre leurs anciens priviléges. On m'élut donc tout à coup, à l'improviste, peut-être parce qu'on n'avait pas le temps de se consulter pour faire un meilleur choix, ou bien parce qu'aux yeux de mon maître mon avantage

(1) La *panthère*, c'est la république de Lucques ; le *lion*, Léon X.

l'emporta sur celui de ses sujets, ce dont je lui ai autant d'obligation que je lui en dois. Je lui suis obligé de sa bonne volonté plus que du don en lui-même, qui est grand en effet, mais peu conforme aux souhaits que j'avais formés.

Maintenant, si l'on s'informe de moi auprès de cette population, elle pourra dire qu'il fallait plutôt de la dureté que de la clémence pour réprimer les crimes qui se commettaient en ce pays. Au fond, mes gouvernés ne sont peut-être pas plus satisfaits que moi-même, et je suis à leur égard comme ce coq qui trouva une pierre précieuse dont il se soucia fort peu.

Je suis encore comme ce patron vénitien à qui le roi de Portugal avait fait don d'un excellent cheval de Mauritanie; le Vénitien, voulant faire honneur au cadeau royal, mais ignorant la différence qu'il y a entre manier le timon d'un navire et tenir une bride, sauta sur le cheval, se tint à la selle, et commença à piquer les flancs de l'animal, en se disant en lui-même : « Je ne veux pas que tu me jettes par terre. » A mesure que le coursier piqué se lançait avec plus d'impétuosité, le pilote serrait davantage la bride et l'éperon, tant enfin qu'après avoir ensanglanté la bouche et les flancs de l'animal, celui-ci, ne sachant à quoi obéir, tourna, se cabra, se débarrassa de son cavalier qu'il jeta à terre et foula aux pieds. Pâle de terreur et couvert de poussière, l'homme se releva enfin, assez mal satisfait du roi, et se plaignant de ses douleurs, dont il se plaint encore.

Nous eussions mieux fait de dire, le pilote, pour le bien de son cheval; moi, pour celui de mon peuple : « O roi! ô seigneur! je ne suis pas apte à ce que vous me faites faire; conservez un tel don pour un autre. »

Il est difficile d'avouer avec plus de sincérité qu'Arioste ne le fait, le peu de goût et d'aptitude qu'il se sentait à gouverner ses semblables. Cependant, plusieurs circonstances qui se rattachent au temps de cette petite vice royauté, semblent prouver qu'il régit avec prudence et justice la province qui lui avait été confiée. D'abord il y est resté trois ans, jusqu'à ce qu'elle fût

pacifiée; d'où on doit conclure qu'il administrait les choses dans un sens favorable à son seigneur; puis enfin c'est à cette époque de sa vie qu'il faut rapporter l'anecdote du brigand Philippe Pacchione, par qui il fut attaqué en faisant une tournée dans ses États. Or on sait que ce malfaiteur, dès que le poëte se fut nommé, loin de profiter de l'avantage que lui donnait le lieu sauvage où il avait arrêté l'illustre voyageur, lui prodigua au contraire des témoignages de respect, et lui offrit même ses services, à ce que disent les biographes. Cette anecdote, comme toutes celles de ce genre, a sans doute été exagérée dans ses détails; cependant elle cesse d'être invraisemblable, lorsque l'on sait, par expérience, combien la poésie a toujours été populaire en Italie, et avec quel plaisir et quelle avidité les gens des plus basses classes de cette contrée, entendent encore aujourd'hui réciter les vers de l'Arioste et du Tasse. Quoi qu'il en soit, cette historiette semble fournir une preuve qu'Arioste, dont le caractère était droit et bon, a gouverné la Garafagnana avec justice, et même avec clémence.

La plupart des écrivains qui ont parlé de cette commission donnée à l'Arioste, par le duc Alphonse ont taxé tout à la fois ce prince de bizarrerie et d'ingratitude, parce qu'il avait désigné son poëte pour remplir une place contraire à ses goûts, à ses habitudes et à ses talents. Le commissariat de la Garafagnana convenait peu, je l'avoue, à l'Arioste, et certes on serait tout à fait en droit de blâmer le duc de Ferrare, s'il eût donné une pareille commission à l'auteur du *Roland Furieux*, dans un temps prospère, et lorsque ses coffres étaient bien remplis. Mais, sans affirmer positivement qu'il n'aurait pas pu garder Arioste près de lui à Ferrare, il me semble que les guerres malheureuses et injustes qui furent entreprises contre ce prince par les papes Jules II et Léon X, ainsi que les dépenses énormes occasionnées par l'entretien de ses troupes, sont des motifs suffisants pour ne pas charger Alphonse de bizarrerie et d'injustice. A la mort de Léon X, en 1521, lorsque Alphonse rentra dans quelques-unes de ses possessions, et entre autres de la Garafagnana, ses ressources pécuniaires étaient épuisées. C'est à ce moment qu'Arioste lui dit : « O vous seigneur, vous devez m'assister dans mes besoins, ou vous ne trouverez pas mauvais que j'aille chercher fortune ailleurs. » Combien de princes de

cette époque ou d'autres n'auraient-ils pas tourné le dos au poëte serviteur en entendant ces paroles! Au contraire, plutôt que de se séparer d'un homme qu'il estime et qu'il aime, Alphonse surmonte tous les obstacles, et donne une commission dangereuse et pénible sans doute, mais honorable et lucrative, à son gentilhomme qu'il ne pouvait fournir d'argent.

Les bouderies et la mauvaise humeur de notre satirique sont sans doute fort amusantes, mais il ne faut pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont réellement, car on s'exposerait à porter des jugements peu équitables. De cet effroyable trou de la Garafagnana, si propre à lui faire broyer du noir, Arioste a encore écrit une satire adressée à M. Bonaventure Pistofilo, secrétaire d'État du duc Alphonse. Cet homme, lié d'amitié avec le poëte, fut chargé par le prince de lui proposer le titre d'ambassadeur résident auprès du nouveau pape qui venait d'être élu au mois de novembre 1523, Clément VII. C'était la récompense due aux services du poëte, et un avancement dont Pistofilo ne manqua pas de lui exposer tous les avantages probables. La lettre du secrétaire d'État n'a pas été conservée, mais on en restituera facilement le contenu, quand on aura lu la réponse en vers que le poëte envoya de la Garafagnana à son ami de Ferrare. La voici, sous la forme de satire que le poëte lui a donnée :

SATIRE V.

A BONAVENTURA PISTOFILO, SECRÉTAIRE DU DUC ALPHONSE.

« Pistofilo, tu écris que, si je désire être nommé pour un an ou deux ambassadeur auprès du pape Clément VII, je te le fasse savoir, afin que tu aplanisses cette affaire. Tu vas même jusqu'à faire valoir quelques raisons qui pourraient m'engager à prendre ce parti : par exemple, mon ancienne amitié et mes relations habituelles avec les Médicis, soit pendant leur bannissement, soit lorsqu'ils furent réintégrés, ou quand enfin Léon put avoir des croix d'or sur ses souliers rouges. Tu prétends ensuite qu'outre l'avantage qu'en pourrait tirer le duc il m'en

reviendrait à moi-même beaucoup d'honneur et de profit ; car, en pêchant dans un grand fleuve, je courrai la chance d'attraper plus de poissons que si je vais chercher fortune près d'un petit ruisseau.

Maintenant, fais-moi la grâce d'écouter ma réponse. Avant tout, je te remercie du vif désir que tu as de contribuer à mon élévation, et de ce que de bœuf que je suis tu veux me faire cheval barbe. De plus je te dirai que, pour le service du duc, tu peux m'envoyer, je ne dis pas à Rome, mais en France, en Espagne, dans les Indes, à travers le feu et les batailles ; mais pour me persuader que l'on gagne du bien et de la considération à faire ce métier, oh! alors, cherche d'autres appeaux, si tu veux faire tomber l'oiseau dans le filet. Car, pour de l'honneur, j'en ai tout autant que j'en désire, et il y a beaucoup plus de six qui s'empressent de me tirer leur chapeau quand je passe, parce qu'ils savent fort bien qu'assis à la table du duc, je puis obtenir quelques grâces, si je lui en demande pour moi ou pour mes amis.

Si j'étais aussi riche de biens que je suis rassasié d'honneurs, mes souhaits, qui s'étendent, en ce moment, s'arrêteraient au contraire. Je voudrais posséder assez pour n'avoir plus à demander aux autres et vivre en liberté, chose qu'à l'heure qu'il est je suis loin d'espérer, puisque tant de mes amis auraient pu me la faire obtenir, et que cependant je suis toujours demeuré dans la servitude et la pauvreté. Mais ne pensons pas à cela, parce que je ne veux plus que celle qui fut si lente à sortir du vase de l'imprudent Épiméthée me traîne encore par le nez, comme un buffle.

Je suis effrayé de cette roue que chaque fabricant de cartes peint de la même manière, accord qui me fait penser qu'ils ne mentent pas. On voit au sommet de cette roue un âne dont tout le monde peut deviner l'énigme sans avoir recours au sphinx, puis ensuite le visage de ceux qui montent se changer en celui de la bête, tandis que leurs membres inférieurs conservent les formes humaines (1).

(1) La roue de la Fortune est peinte ainsi dans les jeux de cartes de tarrots.

Tant que je me souviendrai de l'espérance qui vint en moi avec les fleurs et les feuilles printanières et me délaissa même sans attendre le mois de septembre (espérance qui me vint le jour où l'on donna l'Église pour épouse à Léon X, et où je vis à la noce tant de mes amis revêtus de la pourpre; espérance qui naquit aux calendes et disparut avant les ides, tant, dis-je, que je m'en souviendrai, il ne m'arrivera jamais de me fier aux promesses de qui que ce soit. Ce jour-là, lorsque le saint pasteur me serra la main et me baisa les joues, ma sotte espérance s'éleva au ciel dans les espaces inconnus. Mais peu de temps après, ayant fait l'essai de tout ce qu'elle pouvait obtenir, elle descendit d'autant plus bas qu'elle s'était élevée plus haut.

Il y avait un citrouiller qui crut et s'éleva tant en quelques jours qu'il couvrit toute la cime d'un poirier. Le poirier, qui s'était laissé aller à un long sommeil, se réveilla tout à coup un beau matin, et s'aperçut des nouveaux fruits qui couvraient sa tête. — Qui es-tu? d'où viens-tu? où étais-tu, il y a peu de temps, dit le poirier au citrouiller, quand, fatigué, je me suis endormi? Comment es-tu monté jusque-là? — L'autre lui dit son nom, lui montra à ses pieds la place où on l'avait planté, et lui expliqua comment, en trois mois, il s'était hâté de monter jusque-là. — Comment, dit l'arbre, moi qui, depuis trente ans, lutte contre le froid, le chaud et les vents, à peine si je suis parvenu à cette hauteur, tandis que toi tu arrives en un clin d'œil jusqu'au ciel? Ah! sois certain que ta tige faillira en moins de temps qu'elle n'en a mis à s'élever!

Tel est le langage qu'auraient pu tenir à mon espérance, qui m'avait emporté à Rome en poste, ceux qui ont été frappés de la hache pour Médicis, qui l'ont assisté en exil, l'ont aidé à rentrer dans sa patrie, ou à devenir lion (Léon) d'humble agneau qu'il était.

Mais quelqu'un qui eût possédé l'instinct divinatoire de Charles Soseuna, aurait pu dire aussi à Laurent, quand on l'entendait nommer duc, au duc de Nemours, aux deux cardinaux, à Rossi, puis à Bibiena, qui aurait mieux fait de rester en France (1), à

(1) Bernard Dovizio de Bibiena fut créé cardinal en 1513, à son retour de France, où il avait été prêcher une croisade. Ambitionnant

Contessina et à Madeleine, à la bru, à la belle-mère et enfin à toute cette famille (Médicis) comblée de tant de joie : « Cette comparaison s'applique parfaitement à vous, car votre heureuse fortune, si promptement élevée, sera bientôt détruite; vous mourrez tous, et il est arrêté là-haut que Léon mourra avant que le soleil ait repassé huit fois par le même signe ! »

Bref, toutes mes espérances d'ambition ont toujours été ruinées. Si Léon n'a rien fait pour moi, qu'aurais-je à attendre des siens? Ainsi, mon cher Pistofilo, si tu veux me prendre, cherche donc un autre appât pour garnir ton hameçon. Que si tu penses que je doive aller, je partirai, mais nullement dans l'idée de trouver des honneurs et des richesses. J'ai renoncé aux unes, et je ne désire plus les autres. Fais-moi valoir plutôt le bonheur de quitter l'âpreté de ces rochers et des gens grossiers qui leur ressemblent; dis-moi que je n'aurai plus de condamnations à prononcer, de menaces à faire, ni à regretter que la force insulte toujours à la raison. Oh? assure-moi que j'aurai le loisir de revoir les muses, et qu'en faisant des vers je pourrai me couvrir le front de leurs sacrés feuillages; assure-moi que, chaque jour, je pourrai m'entretenir tantôt avec Bembo, Sadoletto, le savant Jove, Cavallo, Blosio, Molza, Vida ou Tibaldeo; qu'ils me diront tour à tour, le livre du voyageur à la main (1) : Là était le cirque, ici le Forum romain; ici était Suburra; vois la pente sacrée et les temples de Vesta et de Ja-

la papauté, il mourut jeune, empoisonné à ce que l'on croit. C'était un homme fort spirituel, dont les mœurs n'étaient guère plus chastes que ses écrits. Il est l'auteur de la *Calandria*, comédie jouée à la cour de Léon X. Bibiena avait fiancé sa nièce au grand peintre Raphaël d'Urbin, qui mourut quelques semaines avant le jour fixé pour son mariage. La jeune demoiselle ne survécut que peu de temps à son fiancé, et fut enterrée à côté du grand artiste. Il y a quelques années, lorsque l'on a découvert les restes de Raphaël, sous l'autel de la chapelle de la Vierge, dans l'église de la Rotonde à Rome, on a trouvé une inscription qui constate cette triste aventure.

(1) Les livres pour guider les voyageurs à Rome étaient déjà en usage. Une vieille édition des satires de l'Arioste, que j'ai entre les mains, est précédée des *Antichità di Roma*, guide attribué à Andrea Palladio. Ce livre a été imprimé à Venise, en 1555.

nus. Dis-moi donc que je trouverai toujours un conseil, si je le désire, soit d'un savant latin, soit d'un Toscan ou d'un Grec barbu (1); que j'aurai à ma disposition un immense trésor de livres recueillis de toutes les contrées de la terre et réunis pour l'usage de tout le monde par Sixte (2). Si tu me fais de telles offres et que je refuse de t'écouter, tu diras, je m'y attends bien, que la mauvaise humeur a dérangé ma raison. Alors je te répondrai comme Paul Émile en te montrant mon pied et en te disant : « Tu ne sais pas où ma chaussure me blesse (3). »

Sache que qui m'éloigne de mon pays m'éloigne de moi-même; que, hors de ma patrie, je ne serais pas content même dans le palais de Jupiter, et que, sur cinq ou six mois, si je ne pouvais disposer au moins d'un pour faire ma promenade depuis la cathédrale jusqu'aux statues de nos deux marquis (4), fatigué par une absence si douloureuse, j'en serais déjà mort ou au moins plus amaigri que ceux qui soupirent au purgatoire après la pomme (5). Cependant, s'il faut que je sorte de mon pays, il est certain que j'aime encore mieux me trouver là où est le Champ de Mars que dans l'affreux trou que j'habite. Mais si le duc veut me faire une faveur complète, qu'il me rappelle près de lui, et qu'à l'avenir il ne m'envoie jamais au delà du château d'Argenta ou en deçà de celui de Bondeno.

Si tu me demandes pourquoi j'aime tant le nid natal, je ne te le dirai guère plus volontiers que je ne confesse mes plus grands péchés à un frère. Tu ne manquerais pas de t'écrier : Voilà les belles pensées d'un homme qui, depuis avant-hier, a laissé derrière lui quarante-neuf années bien lourdes et bien mûres. Je trouve donc, en me cachant dans cette vallée, cet avantage que ton œil ne peut percer jusqu'ici pour s'assurer si ma face

(1) Le poëte fait entendre par là que les savants en ces trois langues étaient nombreux à Rome.

(2) Le pape Sixte IV accrut les bâtiments de la bibliothèque du Vatican, qu'il rendit publique vers 1480.

(3) C'est la réponse que P. Émile fit à ceux qui lui reprochaient d'avoir répudié sa femme Papiria.

(4) La place de Ferrare, où sont les statues des marquis Niccolò et Borso d'Este.

(5) Dante, *Purgatorio*, c. XXVII, vers 115 et suiv.

est jaune ou vermeille. Autrement, ma figure te semblerait plus rouge que celles de Mme Ambra et de sa fille, ou plus animée encore que celle de ce bon chanoine qui, après avoir bu deux bouteilles à un moine, laissa tomber au milieu de la place la troisième qu'il lui avait volée.

Si j'étais près de toi, peut-être prendrais-tu ta canne pour me bâtonner en m'entendant alléguer la folle raison qui ne me permet pas de vivre loin de vous.

Des précédentes satires ainsi que de cette dernière, on doit en tirer cette conclusion qu'Arioste, ce grand poëte, a été tourmenté pendant une bonne partie de sa vie de deux désirs incompatibles : l'un, d'être élevé au rang de cardinal ; l'autre, de passer doucement sa vie à Ferrare, près de sa maîtresse, à lire ses auteurs favoris et à faire des vers.

L'inimitié politique que Léon X portait au duc de Ferrare a sans doute puissamment contribué à empêcher ce pape de tenir, envers le poëte son ancien ami, les brillantes promesses qu'il avait faites quand il était plus jeune et moins heureux. Cependant on peut croire aussi que l'incertitude de l'Arioste dans ses démarches près du saint-siége, incertitude entretenue dans son cœur par l'amour, sans être contre-balancée par une soif véritable de grandeur, est entrée pour beaucoup dans le peu de succès qu'il obtint à la cour de Rome.

D'ailleurs, à Ferrare et à Rome, personne alors n'ignorait le genre de vie que menait l'Arioste ; et bien que les grands de ce siècle fussent peu rigides sur les mœurs, il y avait cependant des convenances qu'il fallait observer. A ce sujet, les satires mêmes de l'Arioste ne laissent aucun doute, et l'on a vu qu'il fait bien entendre que, si on lui eût donné un chapeau d'évêque ou de cardinal, il aurait été obligé de vivre ostensiblement avec une réserve qui s'accommodait aussi peu avec l'indépendance de son caractère qu'avec le tendre sentiment que lui inspirait sa maîtresse. Rien ne s'explique donc plus naturellement que l'embarras où dut se trouver à son égard Léon X, qui ne pouvait lui conférer qu'une dignité ecclésiastique, lorsque de son

côté Arioste, ne changeant rien à ses habitudes mondaines, donnait nécessairement à croire que la pourpre ne lui faisait réellement pas grande envie. Sur ce point, j'avoue, malgré les réproches d'ingratitude qu'Arioste adresse à Léon X, que les torts ne me paraissent pas être seulement du côté du pontife.

Peut-être dira-t-on qu'il aurait pu lui donner un emploi lucratif, ou saisir une occasion de lui faire un large cadeau. Quant à la générosité de ce pape envers le poëte, elle ne fut pas grande si l'on doit s'en fier strictement à l'Arioste lui-même. Il lui donna un baiser sur l'une et l'autre joue, à son couronnement, et en 1516, lors de la publication de l'*Orlando furioso*, il lui accorda une bulle avec privilége et garantie ; mais le poëte paya la moitié des frais de chancellerie. Un écrivain satirique de ce temps, Gabriel Simeoni, prétend bien qu'à cette bulle Léon X ajouta quelques centaines d'écus pour les frais d'impression du poëme ; mais quand même ce fait serait avéré, un tel cadeau ne serait nullement proportionné aux services que le poëte prétend avoir rendus et aux promesses que le pontife avait faites.

Quant à l'autre souverain dont Arioste croit avoir eu à se plaindre, son seigneur, le duc de Ferrare, le tableau que j'ai fait de sa position politique et financière, me paraît être une excuse d'autant plus suffisante pour lui qu'après avoir nommé son poëte gouverneur de la Garafagnana, il lui fit offrir d'être son ambassadeur résident à Rome, poste qu'Arioste ne voulut pas accepter, pour ne pas s'éloigner de Ferrare et de la personne qui l'y retenait.

En admettant même que ces deux souverains n'aient pas été exempts de torts envers le grand poëte, ce qui reste positivement démontré, c'est qu'Arioste préférait son indépendance et sa maîtresse au titre d'ambassadeur, même au chapeau de cardinal, et cela n'est peut-être pas si déraisonnable qu'on pourrait le croire.

DELÉCLUZE.

PROCÈS ET MORT

DE

THÉOBALD WOLFE-TONE.

Le spectacle donné à l'Europe par la révolution française, ne pouvait nulle part trouver de sympathie plus vive et plus complète qu'en Irlande. Ce peuple vaincu, mais frémissant, conservait avec d'autant plus d'ardeur le sentiment de sa nationalité, que ce sentiment était lié chez le plus grand nombre de ses enfants avec celui de la liberté de conscience. Il s'agissait, en effet, pour les Irlandais, de retrouver une patrie et de conserver leur religion.

Parmi les noms des défenseurs de la liberté, il n'en est pas de plus pur que celui de Théobald Wolfe-Tone. Irlandais, mais protestant, et par cela même membre de la faible minorité au profit de laquelle s'exerçaient la tyrannie et l'oppression de l'Irlande, il aurait été excusable de participer aux préjugés inséparables des passions religieuses au milieu desquelles il vécut. Heureusement le sentiment national, l'amour ardent de la li-

berté et l'invincible désir de délivrer son pays du joug de fer qui l'écrasait, remplirent et éclairèrent son âme.

Ce fut en 1792 que Wolfe-Tone, dont l'influence politique était déjà considérable et que plusieurs écrits et pamphlets avaient rendu célèbre, fonda, avec quelques amis politiques, cette société des Irlandais-Unis, destinée à exercer sur le sort de l'Irlande une si puissante influence, et qui appelait tous les citoyens à s'unir sans distinction de croyances religieuses dans l'intérêt de la liberté du pays. Tone fut choisi la même année par les catholiques pour agent et secrétaire de leur comité.

Il faut lire dans les Mémoires de Wolfe-Tone, publiés et complétés par son fils, le récit journalier de ses efforts et de son dévouement à la noble cause qu'il servait. Ces mémoires, où l'âme sincère et courageuse, l'esprit ferme et serein de Tone se montrent sans voile, et auxquels des affections de famille passionnées ajoutent un charme extrême, ont été cités avec bonheur par un homme digne de sentir et de faire admirer tous les nobles sentiments. M. Gustave de Beaumont, dans son beau livre sur l'Irlande, a parlé plusieurs fois de Wolfe-Tone, et ce sont les fragments de mémoires qu'il a cités dans les notes de son ouvrage qui nous ont inspiré un vif intérêt pour ce martyr de la cause irlandaise. Ces mémoires, tout à fait inconnus en France, ne sont point traduits, et cependant ils pourraient être considérés comme un document de notre histoire. Wolfe-Tone, obligé de fuir son pays où il était en butte à toutes les persécutions du pouvoir, vint en France avec la mission de solliciter du gouvernement une invasion en Irlande. Il fit partie des trois expéditions successives que la France envoya pour délivrer ce pays; fait prisonnier dans la dernière de ces campagnes, il mourut à trente-cinq ans avec l'héroïsme et la simplicité qu'on admire dans sa vie.

Nous extrayons la relation du procès et la mort de Wolfe-Tone de l'appendice ajouté par son fils à ses mémoires. Mais il est bon de faire précéder ce fragment d'un rapide aperçu sur la situation de l'Irlande à l'époque où eut lieu l'expédition qui provoqua cet héroïque dévouement.

Deux expéditions avaient déjà été tentées dans le but de délivrer l'Irlande. La première avait manqué par la mauvaise conduite de la flotte et par l'indécision d'un des chefs ; la se-

conde par la seule faute des éléments. La mort du général Hoche, qui avait encouragé vivement les généreuses tentatives inspirées par les souffrances de l'Irlande, fit peser sur ce pays un nouveau et irréparable malheur. Napoléon éprouvait une secrète répugnance pour ces expéditions, projet favori de Hoche. L'armée d'Angleterre fut privée de ses meilleures troupes que Napoléon emmena en Égypte. Les débris désorganisés de cette armée furent placés sous le commandement du général Kilmaine, incapable, par sa santé, de conduire une entreprise active. Cependant, de nouvelles secousses ayant ébranlé l'Irlande, une troisième expédition fut résolue. L'extrait suivant des mémoires du fils de Wolfe-Tone, nous offre, avec la relation de la mort de son père, le récit de cette dernière et malheureuse tentative :

« Le gouvernement irlandais avait réussi dans son infernal dessein de pousser le peuple à une insurrection prématurée. Les chefs des Irlandais-Unis avaient organisé le plan d'un soulèvement général; mais des traîtres se trouvèrent dans leurs rangs, on les arrêta tous; le brave lord Édouard Fitz-Gerald fut tué et la capitale mise à l'abri. Néanmoins, les paysans de Kildau, de Carlow et de quelques districts du Nord, se levèrent, et prirent les armes, exaspérés par les excès insupportables de la soldatesque cantonnée chez eux. Mais ces insurrections partielles d'une multitude déguenillée, sans armes et sans chefs, manquant d'union et de concert, contre lesquelles mon père s'était si souvent élevé, ne pouvaient avoir aucun résultat; elles furent successivement écrasées par les forces considérables qu'on envoya pour les combattre, et le règne de la terreur fut établi partout sans bornes et sans mesure. La France, dans les plus mauvais jours de Robespierre, ne tomba jamais plus bas, et jamais son gouvernement ne poursuivit d'une main moins avare ses sanguinaires mesures. La population tout entière fut abandonnée à la merci d'une milice furieuse et indisciplinée. Les moindres agents de l'autorité exerçaient un pouvoir sans contrôle; on fouetta, on tortura, sans jugement, des individus, afin de leur arracher des aveux, et cela dans la capitale même, dans les cours du château et sous le toit du vice-roi. Les campagnes s'éclairèrent d'incendies nocturnes, et retentirent

des cris des tortures ; ni le sexe ni l'âge ne furent épargnés, et les baïonnettes des soldats chassèrent dans les marais, pour qu'ils y mourussent de faim, des hommes, des femmes, des enfants nus et sans asile. Ceux qui se fièrent aux capitulations furent entourés et égorgés par des dragons au moment même où ils rendaient leurs armes, et pas un citoyen, quelque innocent et inoffensif qu'il fût, ne put se mettre à l'abri des informations et des poursuites.

» La noble résistance du petit comté de Wexford mérite d'être particulièrement rappelée. Elle fut telle, qu'elle alarma un moment le gouvernement irlandais sur le succès de ses mesures. Ce petit district, qui comprend à peu près cent cinquante mille âmes, entouré par la mer et les montagnes, et séparé du reste de l'Irlande, avait pris une faible part au mouvement révolutionnaire ; car sa population avait peu de communications avec le dehors, et était remarquablement paisible et heureuse. Il a été établi par M. Édouard Hay qu'avant l'insurrection ce district ne comptait pas plus de deux cents Irlandais-Unis. Il aurait peut-être été permis de supposer d'après ces circonstances, que, si une insurrection éclatait dans ce canton, ses habitants, moins organisés et moins préparés que ceux des districts du Nord, auraient été soumis plus aisément, et auraient donné avec moins de risque un éclatant exemple au reste de l'Irlande. Les soldats, livrés à eux-mêmes, commirent pendant quelque temps tous les excès possibles chez ces innocents paysans. Un noble lord, qui commandait un régiment de milice, se distingua par l'invention du bonnet de poix ; un autre officier, digne de servir sous ses ordres, se faisait appeler *le gibet ambulant.* Mais pourquoi rappeler ces faits gravés dans les cœurs et la mémoire de tout Irlandais ? A la fin, poussés à bout, les habitants du Wexford, au nombre de vingt ou trente mille, se levèrent, et armés de piques, de faux, de bâtons, en deux ou trois combats, ils s'emparèrent des villes principales et chassèrent tous les soldats du comté. Leur modération envers leurs persécuteurs, au moment de la victoire, fut aussi remarquable que leur courage dans la bataille. Leur douceur, et on peut dire leur délicate et chevaleresque générosité envers les femmes et les enfants de l'aristocratie qui tombèrent en leurs mains, furent encore plus admirables. Le noble lord dont j'ai parlé plus

haut fut pris et préservé par leurs chefs du bonnet de poix, qu'il méritait si bien. En reconnaissance de cette conduite généreuse, il s'engagea, à la fin de l'insurrection, à obtenir en faveur de ceux-ci une capitulation, s'ils consentaient à le mettre en liberté, et prit ensuite place dans la cour martiale qui les condamna à être pendus. Tous les efforts du gouvernement furent employés pour soumettre ce petit district; un moment les agents du pouvoir tremblèrent derrière les murs de Dublin de la crainte que les Wexfordiens ne pénétrassent jusque-là. Plusieurs combats furent livrés avec des succès divers, et ce ne fut que lorsque les forces royales les environnèrent de toutes parts, que, rompant leurs rangs, les révoltés se jetèrent dans les montagnes de Wicklow, où leurs chefs capitulèrent successivement. Provoqué et irrité comme il le fut, il est à remarquer que ce pauvre peuple ne donna, pendant toute l'insurrection, que deux exemples de cruauté, le massacre des prisonniers à Scullabogue et au pont de Wexford, et l'un et l'autre eurent lieu pendant la fuite du gros de l'armée, tandis que le reste combattait encore.

» L'indignation des malheureux Irlandais fut aussi vive que légitime contre le gouvernement français qui tant de fois leur avait promis son appui, et semblait maintenant les abandonner dans cette horrible extrémité. Quand lord Cornwallis, envoyé peu de temps après pour mettre un terme au système de terreur qui désolait le pays, fut nommé vice-roi, deux mille volontaires de ce même comté de Wexford s'offrirent pour combattre les Français, et formèrent la fleur de l'armée anglaise qui envahit l'Égypte sous les ordres du général Abercrombie. Leur pétition, modèle de simplicité, d'énergie et d'indignation, est rapportée dans l'appendice de l'*Histoire de l'Instruction de Wexford,* par Hay.

» Quelque faibles et imprévoyants que fussent les membres du Directoire, il faut pourtant les absoudre du crime d'avoir trahi leurs alliés. Le fait est que leur trésor et leurs arsenaux étaient vides, que l'élite de leurs troupes et de leurs vaisseaux était partie pour l'Égypte, que le reste était complétement désorganisé, et que, quand l'insurrection éclata en Irlande, ils n'étaient nullement préparés à la soutenir. Les sentiments de mon père dans cette occasion peuvent être plus aisément devinés qu'exprimés. Le 20 mai, Bonaparte s'était embarqué à Toulon; le 23 du même

mois, l'insurrection éclata. A chaque nouvelle relative à une arrestation, à un engagement, qui parvenait en France, mon père conjurait les généraux et le gouvernement de porter secours à ses concitoyens dans leur lutte héroïque et désespérée, et insistait auprès d'eux sur la nécessité de profiter pour eux-mêmes de l'occasion favorable qui allait leur échapper si rapidement. On commença les préparatifs sans délai; mais l'argent, les armes, le munitions, les vaisseaux, tout manquait. A la fin de juin, l'insurrection était presque étouffée, et ce ne fut que vers le commencement de juillet que mon père fut appelé à Paris pour se concerter avec les ministres et de la guerre de la marine sur l'organisation de la nouvelle expédition.

» A cette époque, son journal cesse, et les papiers publics, les souvenirs de ma mère et quelques lettres particulières sont les seuls documents que je possède sur les événements qui suivirent.

» Le plan de la nouvelle expédition fut de débarquer dans plusieurs ports d'Irlande de petits détachements, dans l'espoir d'entretenir l'insurrection et de distraire l'attention de l'ennemi, jusqu'à ce qu'une occasion favorable permît de faire prendre terre au principal corps d'armée, commandé par le général Kilmaine. Dans ce but, le général Humbert, avec environ mille hommes, prit ses quartiers à La Rochelle, le général Hardy, avec trois mille hommes, à Brest, et le général Kilmaine, avec neuf mille hommes, forma la réserve. Conçu à temps, ce plan eût été judicieux; mais, longtemps avant que la première de ces expéditions partielles fût prête à mettre à la voile, l'insurrection était entièrement vaincue sur tous les points; le peuple était écrasé, désarmé, découragé et dégoûté de ses alliés, et le gouvernement irlandais, ayant réuni tous ses moyens, était parfaitement préparé au combat. Des fugitifs de tous rangs et de toutes sortes arrivaient en foule de ce malheureux pays, exaspérés par de récentes souffrances et par leurs récents combats. Quand ils virent la lenteur des préparatifs de la France, ils s'écrièrent qu'ils ne demandaient que des armes, et que, si le gouvernement voulait seulement les mettre à terre sur la côte, le peuple irlandais lui-même, sans aucune aide, suffirait pour reconquérir sa liberté. Ce parti, plus brave que sage, avait pour chef principal une ancienne victime de cette

cause, James Napper Tandy. Son zèle fut souvent indiscret et peu éclairé, et il fit plus de mal que de bien. Napper Tandy se vantait que trente mille hommes prendraient les armes à son apparition, et le Directoire fut ébloui par ces déclarations, que contredisaient les assertions constantes de Tone. Mon père croyait que dix ou quinze mille hommes de troupes françaises étaient absolument nécessaires pour commencer les opérations.

» La ruine de l'expédition fut encore avancée par la précipitation et l'indiscrétion d'un brave, mais imprudent et ignorant officier. Ce fait, peu connu, est un exemple frappant du désordre, de l'indiscipline et de la désorganisation qui commençaient à prévaloir dans l'armée française. Humbert, brave officier de fortune, dont le cœur était meilleur que la tête, impatient des délais du gouvernement, et enflammé par les récits des réfugiés irlandais, prit la résolution de commencer l'entreprise sous sa propre responsabilité, et d'obliger ainsi le Directoire à le seconder ou à l'abandonner. Vers le milieu d'août, il assembla les marchands et les magistrats de la Rochelle, les força de lui avancer une faible somme d'argent, et tout ce dont il avait besoin, comme réquisition militaire; puis, montant à bord de quelques frégates et vaisseaux de transport, avec mille hommes, mille mousquets, mille louis et quelques pièces d'artillerie, il ordonna aux capitaines de mettre à la voile pour l'entreprise la plus désespérée peut-être dont l'histoire fasse mention. Trois Irlandais l'accompagnaient, mon oncle Mathieu Tone, Barthélemy Teeling de Lisburn, et Sullivan, neveu de Madgett, dont le nom se trouve souvent dans ces Mémoires. Le 22 août, ils prirent terre sur la côte de Connaught, dans la baie de Killala; immédiatement ils assiégèrent cette petite ville et s'en emparèrent.

» Cette tentative, tout étrange et toute désespérée qu'elle fût, aurait pu réussir si elle avait été conduite avec la vigueur et la promptitude qui en avaient marqué le commencement; Humbert, soldat obscur et sans éducation, eût alors pu faire une révolution, et couvrir son nom d'une gloire immortelle. L'insurrection était à peine étouffée, et ses cendres eussent pu aisément être ranimées; mais Humbert débarqua sur un coin isolé, sauvage et écarté de l'île. Au lieu de se porter avec rapi-

dité, comme on l'y engageait fortement, dans les montagnes de l'Ulster, centre de l'organisation des Irlandais-Unis, et d'appeler le peuple aux armes, il s'amusa, pendant une quinzaine de jours, à commander l'exercice aux paysans qui se joignaient à son drapeau, et à jouir de l'hospitalité de l'évêque de Killala. Ce prélat rendit un service signalé au gouvernement d'Irlande, en arrêtant ainsi le général français. Au combat de Castlebar, Humbert défit un corps nombreux qui avait, en toute hâte, été dirigé contre lui, sous les ordres du général Lake. J'ai entendu raconter, sans pouvoir cependant répondre de l'authenticité de l'anecdote, que, dans cette occasion, aussitôt que les auxiliaires irlandais eurent fait feu, ils jetèrent leurs fusils comme inutiles, et coururent à la charge avec leurs piques. A la suite de ce combat, il régna, pendant quelques jours, une terreur panique; mais le vice-roi, lord Cornwallis, marcha en personne; toutes les forces du royaume furent mises en mouvement, et Humbert, promptement entouré, fut confiné derrière le Shannon, par des troupes vingt fois supérieures aux siennes. A la fin, il s'aperçut du piége dans lequel il était tombé, et essaya, ce qu'il aurait dû faire d'abord, de s'ouvrir un chemin au delà de cette rivière, et de se jeter dans les montagnes du Nord. Environnée à Ballinamure, le 8 septembre, par une armée entière, sa petite bande, après une vigoureuse résistance, fut obligée de mettre bas les armes. Les Français furent reçus à composition, et échangés peu de temps après; mais les Irlandais furent égorgés sans pitié, et les cruautés exercées sur des paysans sans défense dévouèrent pour des siècles à la haine des districts du Connaught la mémoire du général Lake.

» Des Irlandais qui accompagnaient Humbert, Sullivan parvint seul à s'échapper, sous le déguisement d'un Français. Mathieu Tone et Teeling furent amenés chargés de fers à Dublin, jugés et exécutés.

» La nouvelle de la tentative de Humbert, comme on l'imagine, jeta le Directoire dans la plus grande perplexité. Pourtant, il se détermina aussitôt à presser les préparatifs, et à envoyer au moins la division du général Hardy, pour seconder Humbert dans le plus court délai possible. Le rapport des premiers avantages de Humbert, qui parvint en France peu de temps

après, augmenta l'ardeur du gouvernement français, et accéléra ses mouvements. Mais tel était l'état de la flotte française et des arsenaux, que ce ne fut pas avant le 20 septembre que cette petite expédition, consistant en un vaisseau de ligne et huit frégates, sous les ordres de l'amiral Bompart, et trois mille hommes de débarquement, sous les ordres du général Hardy, fut prête à mettre à la voile. La nouvelle de la défaite de Humbert n'était pas alors parvenue encore en France.

» Paris était en ce moment rempli d'émigrés irlandais, avides de combats. Je lis dans les journaux du temps, et dans des productions plus récentes, que non moins de vingt-quatre chefs des Irlandais-Unis s'embarquèrent avec l'expédition du général Hardy, et Lewines, agent des Irlandais-Unis, à Paris, est nominativement mentionné. Cette assertion est fausse. La masse des Irlandais-Unis s'embarqua dans un petit navire, sous les ordres de Napper Tandy. Ils arrivèrent le 16 septembre à l'île de Raghlin, sur la côte nord-ouest de l'Irlande, où ils apprirent le désastre de Humbert; ils se bornèrent à répandre quelques proclamations, et s'enfuirent à Norway. Trois Irlandais seulement accompagnèrent mon père sur la flottille de Hardy; seul il fut embarqué sur le vaisseau amiral *le Hoche,* et les autres Irlandais furent mis à bord des frégates. Voici leurs noms : MM. T. Corbett et Mac-Guire, deux braves officiers qui sont morts depuis au service de la France, et un troisième gentilhomme, allié de Russel, qui est encore vivant, et dont il ne convient pas, à cause de cela, de citer le nom.

» Dans la vie de Curran, écrite par son fils, je trouve consignée l'anecdote suivante qu'il a dû tenir de son père. Il raconte que dans la nuit qui précéda le départ de l'expédition, on agita, parmi les Irlandais-Unis qui en faisaient partie, la question de savoir si, dans le cas où ils tomberaient aux mains de leurs ennemis, ils devraient se laisser mettre à mort, selon la sentence de la loi, ou prévenir leur sort par une mort volontaire. M. Tone soutint avec son éloquence et son animation ordinaire, que, sous quelque point de vue qu'il considérât le suicide, il ne le trouvait jamais justifiable. Une personne de la compagnie ajouta que, sous le rapport des considérations politiques, il vaudrait mieux ne pas enlever, par une mort volontaire, au gouvernement irlandais, le discrédit dont le couvri-

raient de nombreuses exécutions, et que cette idée fut hautement approuvée par M. Tone. Le fond de cette anecdote est vrai, mais on n'a pas compris le sens des paroles de mon père.

» A l'époque de cette expédition, il n'en espérait nullement le succès, et ne considérait qu'avec le plus profond désespoir l'avenir des affaires en Irlande. Telle était la malheureuse indiscrétion du gouvernement, qu'avant son départ, il lut lui-même dans *le Bien Informé*, journal de Paris, un récit détaillé de tout l'armement dans lequel son propre nom était inséré en toutes lettres, avec la circonstance de son embarquement à bord du *Hoche*. Il n'y avait, par conséquent, aucun espoir de secret. Depuis longtemps mon père demandait avec instance qu'on renonçât à l'idée de pareilles entreprises sur une petite échelle ; mais il avait aussi déclaré à plusieurs reprises que, si le gouvernement envoyait seulement un caporal et six soldats, il trouverait de son devoir de les accompagner. Mon père ne voyait aucune chance pour que la grande expédition de Kilmaine fût jamais prête, et, par conséquent, il se décida à partir avec Hardy. Sa résolution était mûrement et inflexiblement prise : dans le cas où il tomberait aux mains des ennemis, il était décidé à ne point souffrir l'indignité d'une exécution publique. Il ne considérait point cela comme un projet de suicide, — acte que, dans toutes les circonstances ordinaires, il taxait de faiblesse ou de frénésie, — mais comme le simple choix du genre de sa mort. Et, en effet, l'excessive sensibilité nerveuse de sa constitution, à la plus légère idée d'un outrage à sa personne, aurait suffi pour le déterminer à ne jamais supporter l'attouchement d'un bourreau. Ce fut à dîner, dans notre propre maison et en présence de ma mère, peu de temps avant son départ de Paris, que le gentilhomme dont il a déjà été question proposa que les Irlandais laissassent au gouvernement toute la honte et l'odieux de leur exécution. L'idée frappa mon père comme burlesque, et il y applaudit hautement. « Mon cher ami, dit-il, n'ajoutez rien de plus, vous n'avez jamais mieux parlé en votre vie. » Et après le départ de l'interlocuteur, il rit de bon cœur de l'idée de déshonorer le gouvernement irlandais, en lui permettant de le pendre. Mon père ajouta qu'il ne comprenait point comment des gens pouvaient

discuter s'ils devaient ou ne devaient point choisir leur propre mort, et consultaient dans une telle occasion; qu'il ne donnerait jamais de conseils à personne, seulement que, « s'il plaisait à Dieu, il ne leur laisserait pas ses pauvres os à ronger. » Cette conversation a pu se renouveler à Brest, mais tels étaient certainement les sentiments de mon père sur ce sujet.

» Le 20 septembre 1798, la fatale expédition mit enfin à la voile de la baie de Camaret; elle consistait en un vaisseau de ligne, *le Hoche*, de 74 canons; *la Loire*, *la Résolue*, *la Bellone*, *la Coquille*, *l'Embuscade*, *l'Immortalité*, *la Romaine* et *la Sémillante*, frégates; *la Biche*, schooner-aviso. Pour éviter la flotte anglaise, Bompart, excellent marin, prit un large détour à l'ouest, puis au nord-est, dans le but de venir aborder sur les côtes septentrionales de l'Irlande, où les forces de la France devaient être moins attendues. Il rencontra cependant des vents contraires, et il paraît que sa flottille fut dispersée, car le 20 octobre, après vingt jours de croisière, il arriva à l'entrée de Loch-Swilly, avec *le Hoche*, *la Loire*, *la Résolue* et *la Biche*. Il fut aussitôt signalé, et au point du jour, le matin suivant, 11 octobre, avant qu'il pût entrer dans la baie ou débarquer ses troupes, il aperçut la flotte de sir John Barlase Warren, consistant en six vaisseaux de ligne, un vaisseau rasé de soixante canons et deux frégates, qui arrivaient sur lui. Il n'y avait aucune chance d'échapper pour le grand et pesant bâtiment de guerre. Bompart donna sur-le-champ aux frégates et au schooner le signal de la retraite à travers les basses eaux, et se prépara seul à honorer le drapeau de son pays et de la liberté, par une défense désespérée. Dans ce moment, un canot de *la Biche* vint prendre ses derniers ordres. Ce petit bâtiment avait les meilleures chances d'échapper; tous les officiers français suppliaient mon père de monter à son bord. « Notre combat est sans espoir, lui disaient-ils, nous serons prisonniers de guerre, mais vous, que deviendrez-vous? — Sera-t-il dit que j'aie fui, tandis que les Français livraient la bataille pour mon pays? » telle fut sa réponse. Il refusa leurs offres, et se décida à rester et à tomber avec le vaisseau. *La Biche* parvint à échapper, et je vois mentionné dans des publications récentes que d'autres Irlandais profitèrent de cette occasion de salut. Le

fait est faux, aucun d'eux n'eût agi ainsi, et, d'ailleurs, mon père était le seul Irlandais à bord du vaisseau *le Hoche*. L'amiral anglais dépêcha deux bâtiments, le vaisseau rasé et une frégate, à la poursuite de *la Loire* et de *la Résolue*, et *le Hoche*, aussitôt entouré par quatre vaisseaux de ligne et une frégate, commença à soutenir un des engagements les plus obstinés et les plus désespérés dont l'Océan ait jamais été le théâtre. Durant six heures, il soutint le feu de toute une flotte, et ce ne fut que lorsque ses mâts et ses agrès furent enlevés, lorsque ses bordages ruisselèrent de sang, que ses voiles et ses cordages pendirent en lambeaux, que les blessés remplirent le pont, que la carcasse du bâtiment s'ouvrit à chaque nouveau coup, et fit cinq pieds d'eau, que son gouvernail fut emporté, que ce beau vaisseau enfin flotta sur les eaux semblable à un débris démantelé, et que de ses batteries démontées il ne put plus répondre un seul coup de canon au feu incessant de l'ennemi, ce fut alors seulement qu'il amena.

» *La Résolue* et *la Loire* furent bientôt atteintes par les bâtiments anglais. La dernière était près de couler bas; elle fit pourtant une défense honorable. *La Loire* soutint trois attaques et repoussa les frégates anglaises; elle avait presque assuré sa fuite, mais assaillie par *l'Anson*, vaisseau rasé de soixante canons, elle se rendit après un combat de trois heures, entièrement démâtée. Les autres frégates, poursuivies dans toutes les directions, *la Bellone, l'Immortalité, la Coquille* et *l'Embuscade* furent prises; *la Romaine* et *la Sémillante*, à travers mille dangers, atteignirent séparées des ports de France.

» Mon père commandait une des batteries pendant l'action; au rapport de tous les officiers qui revinrent en France, il combattit en désespéré, et comme s'il eût cherché la mort. Quand le vaisseau amena, confondu avec les autres officiers, il fut quelque temps sans être reconnu, car il avait acquis tous les dehors et le langage d'un Français. Les deux flottes furent dispersées dans toutes les directions, et ce ne fut que quelques jours plus tard que *le Hoche* fut amené dans le lac Swilly, et que les prisonniers mis à terre furent dirigés sur Letterkenny. Cependant des bruits avaient dû circuler sur la présence de mon père à bord du *Hoche*, car le fait était connu publiquement à Paris; mais on pensait qu'il avait été tué dans le combat, et je crois

volontiers que les officiers anglais, respectant la valeur d'un ennemi vaincu, ne firent point de recherches pour vérifier ce bruit. Ce fut un gentilhomme, bien connu dans le comté de Derry comme un meneur du parti orangiste, magistrat dans ce comté, sir George Hill, qui se chargea de le découvrir; ayant été le compagnon d'études de mon père au collége de la Trinité, il connaissait bien sa personne et sa figure. En Espagne, les grands et les nobles de première classe se glorifient de servir de familiers et d'espions à la sainte inquisition ; il était réservé à l'Irlande d'offrir un exemple semblable. Les officiers français furent invités à déjeuner avec le comte de Cavan, qui commandait le district; mon père était assis confondu parmi eux, quand sir George Hill entra dans la chambre, suivi des agents de police. Regardant attentivement toute la compagnie, il distingua bientôt la personne, objet de sa recherche, et s'arrêtant devant elle, dit : « Monsieur Tone, je suis *très-heureux* de vous voir. » Mon père, se levant aussitôt avec le plus grand sang-froid, et dédaignant toute tentative pour se cacher, répondit : « Sir George, je suis heureux de vous voir; comment se porte lady Hill et votre famille? » Conduit dans la pièce voisine par les agents de police, une injure imprévue l'y attendait. Cette chambre était pleine de militaires, et l'un d'eux, le général Lavau, qui les commandait, ordonna que mon père fût mis aux fers; il déclara qu'en quittant l'Irlande pour entrer au service de France, mon père n'avait point renoncé à son serment d'allégeance, et que, resté sujet anglais, il devait être puni comme un traître. Saisi d'une violente mais courte indignation, en se voyant l'objet d'un traitement si indigne et si lâchement cruel envers un prisonnier de guerre, mon père arracha son uniforme, et s'écria : « Ces fers ne souilleront point les insignes de la nation libre que j'ai servie. » Reprenant alors son calme ordinaire, il offrit ses membres aux chaînes; et quand elles furent fixées, il dit : « Je suis plus fier de porter ces chaînes pour la cause que j'ai embrassée que je ne le serais d'être décoré de l'étoile et de la jarretière d'Angleterre. » Les amis de lord Cavan ont affirmé que cette extrême, et j'ajouterai cette inhumaine sévérité, avait eu pour cause les paroles outrageantes prononcées par mon père, quand il avait vu qu'il ne jouirait pas des priviléges d'un prisonnier de guerre. Cette supposition est

non-seulement contredite par toutes les habitudes de son caractère et toute sa conduite, mais aucun témoin n'en a jamais parlé, et on n'a cité que ses nobles réponses aux railleries du général Lavau.

» Quant à ce dernier, je ne sais de lui que cette anecdote consignée dans les journaux du temps. Si, comme son nom semble l'indiquer, il était Français et émigré, cette coïncidence serait curieuse, et sa conduite moins excusable encore.

» Une autre version de cette histoire, que j'ai vue pour la première fois dans le *London New-Monthly Magazine*, établit que M. Tone fut reconnu, ou, selon un autre récit, qu'il aurait eu l'imprudence de se faire reconnaître à une de ses vieilles connaissances, à la table de lord Cavan, et que cette personne informa en toute hâte sa seigneurie de l'hôte qu'il possédait. Le récit qui nous parvint en France était conforme à la première version que j'ai donnée; mais à mes yeux les différences entre ces deux récits sont de peu d'importance, et ne consistent que dans la manière employée par lord Hill pour donner avis de sa reconnaissance.

» De Letterkenny, mon père fut sans délai transféré à Dublin. Dans le recueil que j'ai déjà cité, je lis que, selon l'usage, il fit toute la route à cheval, enchaîné, sous une escorte de dragons. C'est la première fois que j'entends raconter cette dernière indignité. Pendant son voyage, l'inaltérable sérénité de sa contenance, au milieu de cette rude soldatesque et sous les regards craintifs de ses concitoyens frappés de stupeur, excita l'admiration universelle. Reconnaissant dans un groupe de femmes pressées aux fenêtres une jeune dame de sa connaissance : « Voilà, dit-il, mon ancienne amie, miss Beresford; combien elle est jolie ! » A son arrivée à Dublin, il fut enfermé dans la prison du prévôt, aux baraques de Dublin, sous la garde du major Sandys, homme dont l'insolence, la rapacité et la cruauté, ont laissé un long souvenir dans cette ville et sa banlieue, où il exerçait, en digne instrument de la faction qui l'employait, une autorité despotique.

» Quoique le règne de la terreur tirât à sa fin, et que lord Cornwallis eût rétabli quelque apparence d'ordre légal et d'administration régulière dans le royaume, pour un prisonnier aussi important aux yeux du parti protestant que le fondateur

et le chef de la société des Irlandais-Unis, et le plus formidable de leurs adversaires, on ne pouvait s'en remettre aux délais et aux formes ordinaires de la justice. Bien que la *Cour du banc-du-roi* tînt alors ses assises, on fit des préparatifs prompts pour traduire sommairement mon père devant une cour martiale.

» Mais, avant que je ne fasse le récit de son jugement et l'exposé de sa défense, il sera nécessaire d'effacer quelques impressions erronées sur ce sujet, que j'ai trouvées consacrées et dans la vie de Curran par son fils, et dans les nobles et libres commentaires du *London New-Monthly Magazine*. Dans ces deux ouvrages on veut faire prévaloir l'idée que mon père, qui avait eu de bonne heure le dégoût de l'étude du droit, et qui n'avait qu'une imparfaite connaissance des lois anglaises, considéra sa commission française comme une protection, et voulut s'en servir en ce sens pour se défendre. Il est impossible de lire le discours qu'il prononça dans son procès et de conserver cette opinion. Quoiqu'il se moquât souvent de son peu de connaissance dans la science du droit, mon père savait parfaitement que le parti qu'il avait pris l'exposait à toute la rigueur des lois anglaises. Il n'ignorait pas non plus que, selon la coutume du pays et par la teneur même de ses lois, son procès, tel qu'il fut conduit, n'était pas régulier. Il ne fut point légalement condamné; car, quoique sujet de la couronne (non d'Angleterre, mais d'Irlande), il n'avait prêté aucun serment militaire, et par conséquent la cour martiale qui le jugea n'avait aucun pouvoir pour prononcer sur son sort, qui appartenait aux tribunaux criminels ordinaires. Mais le cœur de mon père était brisé de la perte de toutes ses espérances, et il ne souhaitait pas leur survivre. Mourir avec honneur était son seul désir, et sa seule requête, d'être fusillé comme un soldat. Dans ce but, il préféra être jugé par une cour martiale, et montra les brevets de ses commissions françaises, non point pour défendre sa vie, mais comme preuve de son rang dans l'armée, ainsi qu'il l'établit lui-même dans le procès.

» S'il était nécessaire de montrer par de nouvelles preuves que mon père était parfaitement préparé au sort que lui réservaient les lois anglaises, son journal, écrit pendant l'expédition de Bantry-Bay, m'en offrirait une incontestable. « Si nous sommes pris, écrit-il le 26 décembre 1796, mon sort ne sera

pas doux; ce que je puis espérer de mieux est d'être fusillé comme *émigré rentré,* à moins que je n'aie la bonne fortune d'être tué dans le combat; car, assurément, si l'ennemi veut nous prendre, il devra combattre pour nous avoir. Peut-être serai-je réservé à un jugement, dans le but de frapper les autres de terreur. et dans ce cas je serai pendu comme un traître et éventré, etc. Quant à être éventré, *je m'en fiche.* Si jamais ils me pendent, ils peuvent bien m'éventrer s'il leur plaît. Quelles agréables perspectives! Rien au monde ne peut me soutenir à présent que la conviction intime que je suis engagé dans une cause juste et sainte. »

» Mais mon père savait aussi que des considérations politiques l'emportent souvent sur la lettre de la loi. La seule chance sur laquelle il comptât était que le gouvernement français interviendrait et le réclamerait de tout son pouvoir. Il savait que le cabinet anglais pourrait céder à cette intervention et aux menaces de sévères représailles, ainsi qu'il le fit un an après dans l'affaire de Napper Tandy. Un fait curieux, et qui n'est peut-être pas connu du brave militaire lui-même qui en était l'objet, c'est que sir Sidney Smith était détenu au Temple par Carnot dans ce but, plutôt comme un prisonnier d'État que comme un prisonnier de guerre.

» Le jugement de mon père fut différé de quelques jours, parce que les officiers désignés pour composer la cour martiale avaient reçu ordre de marcher. A la fin, le samedi 10 novembre 1798, une nouvelle cour fut formée; elle se composait du général Loftus, qui remplissait les fonctions de président; des colonels Vandeleur, Daly et Wolfe, du major Armstrong et du capitaine Curran; M. Patterson remplissait les fonctions d'avocat général.

» Dès le matin, de très-bonne heure, les approches de la prison vreint se former une affluence de spectateurs empressés et pleins d'anxiété. Aussitôt que les portes s'ouvrirent, ils se précipitèrent dans la salle et en remplirent jusqu'au moindre coin. Tone parut avec l'uniforme de chef de brigade (colonel); la fermeté, le calme et la sérénité de toute sa contenance donna à l'assemblée, frappée de stupeur, la mesure de son âme. Ses plus ardents ennemis, quoi qu'ils pensassent de ses principes politiques et de la nécessité d'un grand exemple, ne purent lui refuser

les louanges que méritaient sa résolution et sa magnanimité.

» Les membres de la cour ayant prêté le serment ordinaire, le procureur général informa le prisonnier que la cour martiale devant laquelle il paraissait, était instituée par le lord lieutenant du royaume, pour juger s'il avait ou n'avait pas agi traîtreusement et hostilement contre Sa Majesté, à laquelle, comme sujet naturel, il devait obéissance, par le fait même de sa naissance dans le royaume : et, conformément à l'usage, il lui demanda s'il s'avouait ou non coupable.

Tone. — Je ne veux point donner à la cour une peine inutile, et désire lui épargner la tâche frivole d'interroger les témoins. J'admets tous les faits allégués, et demande seulement l'autorisation de lire un discours que j'ai préparé à cette occasion.

Col. Daly. — Je dois avertir le prisonnier, qu'en admettant ces faits, il admet à son préjudice qu'il a agi traîtreusement envers Sa Majesté. Est-ce là son intention?

Tone. — En dépouillant l'accusation de ses termes techniques, elle entend, je présume, par le mot *traîtreusement,* dire que j'ai été pris les armes à la main contre les troupes du roi, dans mon pays natal. J'admets cette accusation dans son sens le plus étendu, et demande de nouveau à exposer à la cour les motifs et les raisons de ma conduite. »

» La cour, alors, répliqua qu'on entendrait son discours pourvu que Tone se renfermât dans les bornes de la modération. Il se leva et commença en ces mots :

« Monsieur le président et messieurs de la cour martiale, je ne prétends point vous donner la peine d'apporter des preuves juridiques pour me convaincre légalement d'avoir agi avec hostilité à l'égard du gouvernement de Sa Majesté Britannique en Irlande. J'admets le fait. Depuis ma plus tendre jeunesse j'ai regardé le lien qui joint l'Irlande à la Grande-Bretagne comme la honte et la malédiction du peuple irlandais, et j'ai toujours été convaincu que, tant que ce lien durerait, ce pays ne serait jamais ni libre ni heureux. Mon esprit a été confirmé dans cette opinion par l'expérience de chacune des années qui se sont succédées, et par les conclusions que j'ai tirées de chacun des faits accomplis sous mes yeux. En conséquence, je me déterminai à employer tous les moyens dont mes efforts individuels pouvaient disposer, dans le but de séparer ces deux pays.

» Je savais que l'Irlande n'était pas en état de briser seule le joug ; je dus donc chercher du secours partout où l'on pouvait en trouver. Mon honorable pauvreté rejeta des offres qui eussent pu paraître extrêmement avantageuses à tout homme dans ma position; je restai fidèle à ce que je considérais comme la cause de ma patrie, et cherchai dans la république française un allié pour sauver trois millions de mes concitoyens de... »

» Ici le président interrompit le prisonnier, et lui fit observer que ce langage n'était point de nature à diminuer les charges élevées contre lui, et qu'il ne pouvait d'ailleurs être tenu dans un tribunal public. Un membre dit que ce langage paraissait uniquement calculé pour enflammer les esprits d'une certaine classe de personnes (les Irlandais-Unis) dont plusieurs étaient probablement présents, et que par conséquent la cour ne devait pas le souffrir. Le procureur général ajouta que, si M. Tone, en mettant ce papier sous les yeux de la cour, avait eu l'espoir d'atténuer les charges de l'accusation, il s'était trompé, et que l'effet serait tout à fait contraire à son intention, si on le laissait continuer plus longtemps.

Tone. — Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ce point, puisqu'il paraît désagréable à la cour, mais je continuerai de lire le peu de mots qui restent.

Le général Loftus. — Si le reste de votre discours, monsieur Tone, est dans le même sens que ce que vous avez déjà lu, n'hésiterez-vous pas à continuer, connaissant l'opinion de la cour ?

Tone. — Je crois qu'il n'y a rien dans ce qui me reste à dire, qui puisse l'offenser. Je désire exprimer mes sentiments et ma reconnaissance pour les catholiques, dans la cause desquels je suis engagé.

Le général Loftus. — Ceci ne me semble avoir aucun rapport aux charges qui pèsent contre vous, et que vous devez seules discuter. Si vous avez quelque chose à fournir pour votre défense ou l'atténuation des charges, la cour vous entendra; mais elle vous prie de vous renfermer dans ce sujet.

Tone. — Je me renfermerai donc dans l'exposition de quelques points relatifs à mes rapports avec l'armée française. Etranger à tous les partis dans la république française, sans intérêt, sans argent, sans intrigues, la franchise et l'intégrité de

mes vues m'éleva à un rang élevé dans ses armées. J'ai obtenu la confiance du Directoire exécutif, l'approbation de mes chefs, et j'ose ajouter l'estime et l'affection de mes braves camarades. Quand je repasse ces circonstances de ma vie, j'éprouve une secrète et intime consolation qu'aucun revers de fortune, aucune sentence infligée par cette cour, ne pourrait m'ôter ni affaiblir. Je me suis engagé dans l'origine sous le drapeau de la république française, avec l'espoir de sauver et de délivrer ma patrie; dans ce but, j'ai affronté parmi les étrangers les chances de la guerre; dans ce but j'ai plus d'une fois bravé les périls de l'Océan, que je savais couvert des flottes triomphantes de la puissance à laquelle il était de mon devoir et de ma gloire de m'opposer; j'ai sacrifié tout l'avenir de ma vie, j'ai courtisé la pauvreté, j'ai laissé une femme bien aimée sans protecteur, et des enfants que j'adorais, sans père. Après de tels sacrifices, pour une cause que j'ai toujours consciencieusement regardée comme la cause de la justice et de la liberté, ce n'est pas un grand effort, aujourd'hui, d'y ajouter le sacrifice de ma vie.

» Mais j'entends dire que ce malheureux pays a été la proie de toutes sortes d'horreurs. Je m'en afflige sincèrement. Je prie qu'on se rappelle que j'ai été quatre ans absent d'Irlande, et que ces souffrances ne peuvent m'être attribuées. J'ai voulu, par une noble et loyale guerre, amener la séparation des deux pays. J'étais préparé à une guerre franche; mais si, au lieu de cela, un système d'assassinats privés a été employé, je le répète, je le déplore, il ne serait donc pas juste de m'en accuser. Ces atrocités, à ce qu'il paraît, ont été commises des deux côtés. Je ne les déplore pas moins; je les déteste de tout mon cœur, et j'en appelle avec confiance à tous ceux qui connaissent mon caractère et mes sentiments pour confirmer cette assertion. Avec eux, je n'ai besoin d'aucune justification.

» Dans une cause comme celle-ci, le succès est tout. Le succès, aux yeux du vulgaire, fait le mérite. Washington réussit, et l'entreprise de Kosciusko manqua.

» Après un combat noblement soutenu, combat qui aurait excité le respect et la sympathie d'un ennemi généreux, le sort fit de moi un prisonnier. Je fus amené ici chargé de fers comme un criminel. Je mentionne cette circonstance par égard pour les autres; quant à moi, j'y suis indifférent; je suis préparé au

sort qui m'attend, et je méprise également la plainte ou la prière.

» Quant à l'union de ce pays et de la Grande-Bretagne, je le répète, tout ce qui a pu m'être imputé, paroles, écrits, actions, je l'avoue ici de propos délibéré. J'ai parlé et agi avec réflexion, dirigé par mes principes, et suis prêt à en subir les conséquences. Quelle que soit la sentence de cette cour, j'y suis préparé. Les membres qui la composent accompliront certainement leur devoir; j'aurai soin de ne point manquer au mien. »

» Ces paroles furent prononcées d'un ton si magnanime, si plein d'une noble et calme sérénité, qu'elles parurent affecter profondément et visiblement tous les auditeurs, sans en excepter les membres de la cour. Il se fit alors une pause, et le silence régna dans la salle jusqu'à ce que Tone lui-même le rompit, pour demander s'il n'était pas d'usage d'assigner un délai entre la sentence et l'exécution. Le procureur général répondit que les voix seraient prises sans délai, et que le résultat en serait transmis aussitôt au vice-roi. Si donc le prisonnier avait quelques observations de plus à faire, c'était le moment.

Tone. — Je désire ajouter quelques mots relatifs à un seul point, au mode de punition. En France, nos *émigrés*, qui se trouvent à peu près dans la situation où je suppose que je suis devant vous, sont condamnés à être fusillés. Je demande que la cour m'accorde la mort d'un soldat, et me laisse fusiller par un peloton de grenadiers. Je sollicite cette indulgence plutôt par égard pour l'uniforme que je porte, l'uniforme de chef de brigade dans l'armée française, que par aucune considération personnelle. Pour appuyer ma prétention à cette faveur, je prie la cour de vouloir bien prendre la peine de parcourir mes brevets et lettres de service dans l'armée française. On verra par ces papiers que je ne les ai pas reçus comme un masque pour me cacher, mais que j'ai été longtemps et de bonne foi officier au service de France.

Le procureur général. — Vous devez sentir que les papiers auxquels vous en appelez seront contre vous des preuves irrécusables.

Tone. — Oh! je le sais bien. J'ai déjà admis tous les faits, et maintenant je produis les papiers comme preuves d'entière conviction.

» Les papiers furent alors examinés; ils consistaient en un brevet de chef de brigade du Directoire, signé par le ministre de la guerre; une lettre de service qui accordait à Tone le rang d'adjudant général, et un passe-port.

Le général Loftus. — Dans ces papiers, vous êtes désigné comme servant dans l'armée d'Angleterre.

Tone. — J'ai servi dans cette armée quand elle était commandée par Bonaparte, par Desaix et par Kilmaine, qui, comme moi, est Irlandais. Mais j'ai aussi servi ailleurs.

» Comme on lui demanda s'il n'avait rien de plus à répondre, il dit que rien de plus ne lui importait, et qu'il s'estimerait d'autant plus heureux que Son Excellence accorderait dans un moins long délai son approbation à la sentence. Il considérerait comme une faveur que cette confirmation fût donnée dans une heure.

» Le général Loftus dit alors que sans aucun doute la cour soumettrait au vice-roi le discours qui lui avait été lu, et lui ferait connaître en même temps l'objet de la dernière demande du prisonnier.

» En transmettant ce discours, cependant, le général prit soin d'en effacer toute la partie qu'il n'avait point permis au prisonnier de lire, et qui contenait les dernières et suprêmes paroles du premier apôtre de l'union irlandaise, du martyr de la liberté d'Irlande, à ses concitoyens. Lord Cornwallis refusa la dernière demande de mon père, et il fut condamné à mourir de la mort des traîtres, dans les quarante-huit heures, le 12 novembre. Mon père avait prévu cette cruauté; car l'Angleterre, depuis les temps de Lewellyn de Galles, de Wallace d'Écosse, jusqu'à ceux de Tone et de Napoléon, n'a jamais montré ni merci ni générosité à un ennemi tombé.

» Alors, mon père, dans la parfaite et froide possession de lui-même, résolut d'exécuter son dessein et de prévenir la sentence.

» Le jour qui suivit se passa dans une espèce de consternation; un nuage de terrible stupeur semblait peser sur la ville de Dublin. L'appareil d'une autorité militaire et despotique fut partout déployé; pas un homme n'osait se fier à son plus proche voisin, pas un de ces pâles citoyens ne trahissait par un regard ses sentiments ou sa sympathie. La terreur qui régnait à Paris sous le

régime des jacobins, ou à Rome, durant les proscriptions de Marius et de Sylla, ne fut jamais plus profonde ou plus universelle que celle de l'Irlande à cette fatale et honteuse époque. En un mot, ce fut ce sentiment de terreur qui, peu de temps après, fit acquiescer passivement le peuple irlandais à l'union et à la perte de son nom comme nation. Des nombreux amis de mon père, et de ceux qui avaient partagé ses principes et sa carrière politique, plusieurs avaient péri sur l'échafaud, d'autres végétaient dans les donjons, et le reste tremblait d'être enveloppé dans son sort par suite de la manifestation la plus légère. Une noble exception mérite d'être signalée.

» Jean Philpot Curran, le célèbre orateur et patriote, s'était, dans sa carrière politique, attaché au parti whig; mais ses principes théoriques allaient plus loin que ce parti, et lorsque la marche de l'administration vers le despotisme se prononça, quand les persécutions commencèrent, dans les années 1794 et 1795, et particulièrement cette dernière année, aux assises de Drogheda, à l'occasion du procès de Bird et d'Hamill, dans lequel ils furent l'un et l'autre appelés comme conseils, Curran ouvrit son cœur à mon père; et sur ce point principal, la nécessité de rompre toute connexion entre l'Irlande et l'Angleterre, ils furent tout à fait d'accord. Curran se renferma prudemment dans l'exercice de ses fonctions au barreau, où ses talents furent si éminemment utiles et où il éleva un impérissable monument à sa propre gloire et à celle de son pays. Il fallait bien qu'il restât un lieu et une voix par lesquels la vérité pût quelquefois se faire entendre. Il évita de se mêler aux assemblées des Irlandais-Unis; mais si le projet de délivrer l'Irlande eût réussi, il aurait été des premiers à saluer son indépendance et à s'y rallier. Dans cette occasion, joignant ses efforts à ceux de M. Pierre Bunowes, il mit noblement tout en œuvre pour sauver son ami.

» La sentence de mon père était évidemment illégale. Curran savait cependant très-bien qu'en en remettant le jugement au tribunal légitime, le résultat serait définitivement le même et que mon père ne pouvait être acquitté. Mais, dans cette hypothèse, les délais de la justice pouvaient être mis en jeu, et le point important, celui de gagner du temps, était atteint; le gouvernement français ne pouvait, pour son propre honneur,

manquer d'intervenir, et l'affaire de purement légale serait devenue un objet de réclamations diplomatiques.

« Mon père avait beaucoup d'adversaires politiques, mais peu d'ennemis personnels ; il était généralement aimé et respecté pour sa vie publique et privée. Sa modération aussi était connue et appréciée de ceux qui craignaient une révolution, et qui comptaient sur lui comme sur un médiateur dans le cas où un semblable événement serait arrivé. En un mot, il ne semblait pas impossible de parvenir à le sauver par quelque arrangement avec le gouvernement. Déterminé à soulever un obstacle en faveur du prévenu, et à porter son jugement devant la cour du Banc-du-roi, qui tenait alors ses assises sous la présidence de lord Kilwarden, homme de la vertu la plus pure et la plus indulgente, et qui tempéra toujours la justice par la compassion, Curran s'efforça pendant toute la journée du 11 d'organiser une souscription dans ce but. Mais la terreur avait fermé toutes les portes, et je tiens de Curran lui-même que, même parmi les meneurs catholiques, dont plusieurs étaient fort riches, pas un n'osa souscrire. Curran, alors, se décida à agir seul. On n'attend, sur ces circonstances, aucun commentaire de la part du fils de Théobald Wolfe-Tone. Ces mêmes hommes avaient agi noblement vis-à-vis de mon père, dans des temps antérieurs, et dans des circonstances presque aussi périlleuses ; la crainte universelle alors doit leur servir d'excuse.

» Le jour suivant, 12 novembre (jour fixé pour l'exécution), la scène qui se passa à la cour du Banc-du-roi fut solennelle et terrible au plus haut degré. A l'ouverture de la séance, Curran s'avança, conduisant le vieux père de Tone, qui affirma que son fils avait été traduit devant une réunion d'officiers lesquels s'intitulaient eux-mêmes *cour martiale*, et par eux condamné à mort ! Je ne prétends point, dit Curran, que M. Tone ne soit pas coupable du crime dont il est accusé. Je présume que les officiers étaient gens d'honneur. Mais il est établi par les débats, comme un fait incontestable, que M. Tone n'avait aucune commission militaire au service de Sa Majesté, et que, par conséquent, aucune cour martiale ne pouvait connaître d'aucun crime à lui imputé, tant que la cour du Banc-du-roi tenait ses assises en qualité de grande cour criminelle du royaume. Dans des temps où la guerre sévit avec fureur, quand les hommes

sont opposés aux hommes dans les champs de bataille, on peut supporter les cours martiales; mais toute l'autorité des lois est pour moi, quand je soutiens ce principe sacré et immuable de la constitution, que la loi militaire et la loi civile sont incompatibles, et que la première cesse par l'existence même de la dernière. Ce n'est point toutefois le moment d'argumenter sur cette importante question. Il faut que mon client paraisse devant cette cour. Il doit être mené à la mort aujourd'hui même, il est peut-être conduit au supplice tandis que je vous parle. Je requiers la cour de maintenir la loi, et d'ordonner qu'un décret d'*habeas corpus* soit expédié au grand prévôt des prisons de Dublin et au major Sandys, avec l'ordre d'amener Wolfe-Tone.

Le *chief-justice*. — Qu'un ordre soit à l'instant préparé.

Curran. — Mon client peut mourir, tandis que l'ordre se prépare.

Le *chief-justice*. — Monsieur le shériff, rendez vous aux prisons, annoncez au grand prévôt qu'un ordre se prépare, de suspendre l'exécution de M. Tone; et veillez à ce que l'exécution n'ait pas lieu.

» La cour attendit, dans l'agitation et l'anxiété la plus vive, le retour du shériff. Il reparut promptement et dit : « Milord, j'ai été aux prisons conformément à vos ordres. Le grand prévôt dit qu'il doit obéir au major. Le major Sandys qu'il doit obéir à lord Cornwallis. » M. Curran annonça en même temps que M. Tone père venait de revenir, après avoir produit l'acte d'*habeas corpus* auquel le général Craig ne voulait point obéir. Le chef de justice s'écria : « Monsieur le shériff, assurez-vous de Wolfe-Tone, arrêtez le grand prévôt et le major Sandys, et montrez au général Craig l'ordre de la cour. »

» L'impression générale fut alors que le prisonnier serait conduit au supplice malgré l'ordre de la cour. Cette appréhension pouvait se lire sur le visage de lord Kilwarden, homme qui, dans les plus mauvais temps, conserva un religieux respect pour les lois, qui d'ailleurs sentait, je puis le dire, pour le prisonnier tous les sentiments de pitié et de respect, et qui avait déjà dans une occasion presque aussi périlleuse contribué à le sauver de la vengeance du gouvernement. L'expression de sa figure en ce moment était magnifique, selon le mot d'un témoin oculaire.

» Le shériff revint enfin avec les fatales nouvelles. On avait refusé de l'admettre dans les prisons ; mais il avait été informé que M. Tone, qui s'était blessé lui-même dangereusement la nuit d'auparavant, n'était pas en état d'être transporté. Un chirurgien français émigré, qui avait fermé la blessure, fut appelé et déclara qu'avant quatre jours il ne lui était pas possible de dire si le coup serait mortel. La tête du prisonnier devait être maintenue dans une certaine position, et une sentinelle fut placée auprès de lui pour l'empêcher de parler, car le plus petit mouvement l'aurait tué aussitôt. Le chief-justice ordonna qu'on rédigeât un ordre de suspendre l'exécution.

» Il faut que je rassemble mes forces pour écrire les détails qui restent à donner sur la fin de la vie de mon père. Les secrets d'une prison d'État, et d'une prison semblable à celles de Dublin à cette époque, sont rarement pénétrés, les rapports qui nous parvinrent furent peu nombreux et concis.

» Aussitôt que mon père apprit le refus de sa dernière requête, sa résolution fut prise avec la même fermeté et le même sang-froid qu'il avait montrés dans tout le cours de cette affaire. Pour épargner la sensibilité de ses parents et de ses amis, il refusa de voir qui que ce fût, et ne sollicita que la permission d'écrire. Pendant les journées du 10 et du 11 novembre, il s'adressa au Directoire, au ministre de la marine, au général Kilmaine et à M. Shee, en France, et à plusieurs amis en Irlande, pour recommander sa famile à leurs soins. J'insère ici sa lettre au Directoire, la seule dont nous ayons obtenu copie.

De la prison du prévôt, Dublin, ce 20 brumaire an VII de la république (10 novembre 1798).

« L'adjudant général Théobald Wolfe-Tone (dit Smith) au Directoire exécutif de la république française. »

« CITOYENS DIRECTEURS,

» Le gouvernement anglais, déterminé à ne pas respecter mes droits de citoyen et d'officier français, m'ayant traduit devant

une cour martiale, j'ai été condamné à mort. Dans ces circonstances, je vous prie de recevoir mes remercîments pour la confiance dont vous m'avez honoré, et que, dans un moment semblable, j'ose dire avoir bien méritée. J'ai servi la république fidèlement, et ma mort, aussi bien que celle de mon frère, victime comme moi et condamné de la même façon il y a à peut près un mois, le prouveront suffisamment. J'espère que les circonstances dans lesquelles je me trouve m'autoriseront, citoyens directeurs, à vous supplier de prendre en considération le sort d'une femme vertueuse et de trois enfants en bas âge, qui n'ont point d'autre ressource et qui, en me perdant, seront réduits à une extrême misère. J'ose, dans une telle occasion, rappeler à votre souvenir que j'ai été expulsé de mon propre pays en conséquence de mes efforts pour servir la république; que, sur l'invitation du gouvernement français, je vins en France; que, depuis que j'ai eu l'honneur d'entrer au service de France, j'ai toujours fidèlement, et avec l'approbation de tous mes chefs, rempli mon devoir; enfin, que j'ai sacrifié à la république tout ce qu'un homme a de plus cher : — ma femme, mes enfants, ma liberté, ma vie. Dans ces circonstances, j'en appelle avec confiance à votre justice et à votre humanité en faveur de ma famille, bien sûr que vous ne les abandonnerez pas. C'est la plus grande consolation qui me reste en mourant.

» Salut et respect.

» T. W. Tone (dit Smith),

» Adjudant général. »

Alors, d'un cœur et d'une main fermes, il écrivit à ma mère les deux lettres suivantes :

De la prison du prévôt, baraques de Dublin.
Le 20 brumaire an VII (10 novembre 1798.)

« MON TRÈS-CHER AMOUR,

» L'heure est venue où nous devons nous séparer. Comme aucune parole ne pourrait exprimer ce que je sens pour vous et pour nos enfants, je ne l'essayerai point ; la plainte serait au-dessous de votre courage et du mien ; soyez sûre que je mourrai comme j'ai vécu, et que vous n'aurez aucun sujet de rougir de moi.

» J'ai écrit en votre faveur au gouvernement français, au ministre de la marine, au général Kilmaine et à M. Shee. Je désire que vous consultiez particulièrement ce dernier. J'ai écrit en Irlande à votre frère Henry, et à ceux de nos amis qui doivent aller en exil, et qui, j'en suis sûr, ne vous abandonneront pas.

» Adieu, très-cher amour ; il me semble impossible de finir cette lettre. Donnez mon amour à Marie, et, sur toutes choses, rappelez-vous que vous êtes à présent le seul parent de nos chers enfants, et que la meilleure preuve que vous me puissiez donner de votre affection sera de vous conserver pour les élever. Que le Dieu tout-puissant vous bénisse tous.

» A vous pour toujours,

» T. W. TONE. »

« *P. S.* Je crois que vous avez en Wilson un ami qui ne vous manquera pas. »

» Cet homme pur et vertueux ne manqua pas en effet à ma mère, et seul de tous ceux sur lesquels comptait mon père, il remplit l'attente de son ami. Il fut pour ma mère un frère, un protecteur, un conseiller pendant tout le cours de nos malheurs ; et quand au bout de dix-huit ans nous fûmes ruinés une seconde fois par la chute de Napoléon, il quitta son propre pays pour offrir à ma mère sa main et sa fortune, et pour partager notre sort en Amérique.

Voici la seconde lettre :

« TRÈS-CHER AMOUR ,

» Je ne vous écris qu'une ligne , pour vous apprendre que j'ai reçu de votre frère Édouard l'assurance de sa détermination de vous prêter tout le secours et la protection qui seront en son pouvoir, et je lui ai écrit pour l'en remercier bien sincèrement. Votre sœur m'a fait aussi donner des assurances de la même nature , et exprimer le désir de me voir , ce que j'ai refusé , étant décidé à ne parler à aucun de mes amis , pas même à mon père , par humanité pour eux et pour moi. C'est une grande consolation pour moi que votre famille se soit décidée à vous secourir. Quant au mode de cette assistance , je laisse à leur affection pour vous et à votre propre et excellent sens de déterminer de quelle manière il sera plus honorable pour toutes les parties.

» Adieu , très-cher amour ; conservez votre courage comme j'ai gardé le mien. Mon esprit est aussi tranquille en ce moment qu'à aucune époque de ma vie. Chérissez ma mémoire , et surtout conservez votre santé et vos forces pour le salut de nos si chers enfants.

» Votre affectionné pour toujours.

» T. W. TONE. »

11 novembre 1798.

» On a dit que le soir de ce jour mon père put voir et entendre les soldats élevant devant ses fenêtres le gibet qui lui était destiné. Cette même nuit , d'après le rapport de ses geôliers , il se fit une profonde blessure au cou avec un canif qu'il était parvenu à cacher. La sentinelle s'en aperçut bientôt , et un chirurgien fut appelé à quatre heures du matin , qui arrêta le sang et ferma la plaie. Il annonça que le prisonnier, ayant manqué l'artère carotide , pouvait survivre , mais qu'il était dans le plus extrême danger. On a dit que Tone murmura pour

toute réponse : « Je regrette d'avoir été si mauvais anatomiste. » Qu'il me soit permis de jeter un voile sur le reste de cette scène.

» Étendu dans un donjon, sur son grabat sanglant, le premier apôtre de l'union irlandaise, le plus illustre martyr de l'indépendance de l'Irlande, compta chacune des lentes heures des sept derniers jours et des sept dernières nuits de sa silencieuse et lente agonie. Il ne fut permis à personne de l'approcher. Éloigné d'une famille adorée et de tous les amis qu'il aimait si tendrement, les seules formes qu'il vit glisser autour de lui furent celles du geôlier et des grossiers gardiens de la prison; les seuls sons qui frappèrent son oreille mourante furent les pas pesants de la sentinelle. Il conserva cependant jusqu'au bout le calme de son âme et la pleine possession de ses facultés. La conscience, le sentiment intime de mourir pour sa patrie et pour la cause de la justice et de la liberté, éclaira comme une brillante aurore ses derniers moments et soutint constamment sa force. Il n'y a point de situation que ces sentiments ne fassent supporter à l'âme d'un patriote.

» Vers le matin du 19 novembre, mon père fut saisi des spasmes qui précèdent la mort; on dit que le médecin qui le veillait chuchotta auprès de lui à voix basse que, s'il faisait la moindre tentative de mouvement, ou prononçait la moindre parole, il expirerait à l'instant; l'ayant entendu, et faisant un léger mouvement, mon père répliqua : « Je trouverai encore des paroles pour vous remercier, monsieur; c'était la nouvelle la mieux venue que vous pussiez me donner; car pourquoi voudrais-je vivre encore? » Et retombant en disant ces mots, il expira sans autre effort.

» En terminant ce douloureux et effroyable récit, je dois parler d'une opinion partie de source respectable, et d'après laquelle la fin de mon père aurait été avancée par ses geôliers, fait qu'on explique par les efforts de la cour pour arracher Tone à la juridiction militaire; les geôliers, pour cacher leur crime, auraient répandu le bruit de sa mort volontaire. Ce n'est certes pas un devoir pour moi de les disculper; mais la détermination de mon père, antérieure même à son départ de France, et qui était connue de nous, ainsi que les termes de sa dernière lettre, me portent à croire que sa fin fut volontaire. Il n'est pas non

plus vraisemblable que le major Sandys et ses satellites exercés eussent accompli un meurtre avec assez de maladresse pour que leur victime survécût huit jours à leur attentat. S'il en fut ainsi, on ne doit pas considérer cette mort comme un suicide ; ce fut seulement la résolution d'une âme ferme de déjouer par un acte volontaire la brutale férocité de ses ennemis, et d'éviter la honte de leur contact.

» Mais, d'un autre côté, on ne peut pas nier que le caractère de ces hommes n'autorise la pire conclusion. Les détails de la mort de mon père et ses dernières paroles ne parvinrent au public qu'à travers leurs rapports ; personne n'eut la permission de l'approcher après sa blessure ; aucun médecin ne put venir auprès de lui, excepté le chirurgien de la prison, étranger et émigré français. Pourquoi l'enquête du coroner ne fut-elle pas faite sur son corps, comme elle fut faite sur le corps de Jackson, dans la cour même où il mourut? La résistance opposée par l'autorité militaire à l'ordre du président de la cour, fut indécente et violente à l'excès ; ce fut même seulement contraints par la fermeté de lord Kilwarden, que les agents du gouvernement firent connaître la blessure du prisonnier, quoique, suivant leur propre rapport, le coup eût été porté la nuit précédente. Serait-il possible que, craignant l'intervention des tribunaux civils, ceux qui gardaient mon père prisonnier eussent hâté sa fin? ou, ce qui serait plus atroce encore, en admettant le fait qu'il se fût frappé lui-même, auraient-ils eu l'intention de cacher cette blessure, de satisfaire leur basse et féroce vengeance, et d'insulter l'ennemi mourant, qui s'était flatté de leur échapper, en le traînant hors de la prison en cet état, et en l'exécutant de leurs propres mains? Il est certain que les préparatifs du supplice continuèrent jusqu'au moment où une autorité supérieure intervint ; que le coup dont le prisonnier s'était frappé fut caché avec le plus grand soin, aussi longtemps que cela fut possible, et que pas une âme ne fut autorisée à approcher du prisonnier et à lui parler durant sa longue agonie. Le lecteur décidera entre ces horribles soupçons. Quant à ce qui se passa dans la prison du prévôt, le secret en restera pour jamais enseveli parmi les sanglants et coupables mystères de ce pandémonium.

» Si des accusations si noires et si sanglantes peuvent s'élever

avec quelque apparence de probabilité contre les agents du gouvernement de l'Irlande, la violence, la cruauté, l'illégalité des mesures qu'il toléra par une complète impunité dans ses employés, non-seulement les autorise, mais leur donne une trop effroyable vraisemblance. Quant à moi, j'ai simplement recueilli, ainsi que je l'ai fait pour tout le cours de cet ouvrage, de la façon la plus complète et la plus sincère, les faits qui me sont parvenus, sans y ajouter ni commentaire, ni opinion. »

LES AMOURS

DU

CHEVALIER DE PLÉNOCHES

ET

DE MADEMOISELLE QUATRE-SOUS.

I.

Ce que c'était que Plénoches. — Première aventure périlleuse, mais qui finit gentiment.

Dans le temps que la fronderie était oubliée, et que la cour se remettait de ses traverses par les ballets et les divertissements, il y avait dans une chétive campagne, auprès de Corbeil, un pauvre gentilhomme nommé chevalier de Plénoches. On s'intéressait à lui dans sa province, parce qu'il avait l'humeur douce et mélancolique, et qu'il manquait d'argent, ce qui est une triste

chose pour un homme bien né. Les vieilles femmes l'aimaient à cause de sa complaisance à ne les point contredire ; mais, comme il n'en n'était pas plus riche, il s'ennuya de sa ville natale et se résolut à voyager.

Il n'eût tenu qu'à monsieur son père de lui laisser du bien, car le bonhomme en avait honnêtement deux mois avant sa mort. lorsqu'il s'avisa de se ruiner en un tourne-main. Des gens qui revenaient de Paris lui dirent que le bœuf salé y était à un prix fou ; or M. de Plénoches avait sa fortune en bestiaux. Au lieu d'envoyer à Paris ses bœufs tout en vie pour les saler après, comme le bon sens le voulait, il les tua d'abord, les fit saler et les expédia. C'était au mois d'août. La corruption s'y mit en route, et il fallut jeter la marchandise aux ordures avant qu'elle fût au marché; notre homme en mourut de chagrin.

Plénoches le fils ne se lamenta point de son malheur. Il peigna ses cheveux avec autant de soin que d'ordinaire, continua de se mettre proprement et de bien récurer sa rapière et ses pistolets, car il montrait beaucoup d'ordre dans les petites choses. Il était grand et de belle taille; il avait la parole un peu lente quoiqu'il ne manquât point d'esprit, et vous l'eussiez cru volontiers sage et ménager, ce qui est rare parmi les garçons de vingt-cinq ans.

Tout ce qui lui restait vendu, notre chevalier ne se trouvait à la tête que d'une somme d'argent insuffisante pour entreprendre d'aller à Paris. Il fit donc des visites en matière d'adieux à tous ses amis de Corbeil, et leur emprunta dix pistoles à chacun ; c'était trop peu de chose pour qu'on osât les refuser. Une seule personne lui répondit par une échappatoire; c'était un vieux rusé d'usurier qui disait partout que Plénoches, ayant eu un grand-père mort en état de démence, sa folie éclaterait quelque beau jour. Quoi qu'il en fût, le chevalier trouva les cent pistoles dont il avait besoin pour son voyage. Il monta en selle et partit pour la capitale, suivi de son unique valet nommé Champignon.

En arrivant au bourg de Villeneuve, Plénoches s'arrêta dans une hôtellerie où venait de descendre le duc de Longueville, qui s'en allait à son château de Coulommiers où il menait sa fille. Mme de Longueville était déjà morte alors ; comme Plénoches se

tenait à l'écart par respect, le prince, ayant remarqué qu'il était bien à cheval et qu'il saluait de fort bonne grâce, le fit prier à dîner par un de ses pages.

On allait se mettre à table, quand des gens de la campagne vinrent se jeter aux genoux de M. de Longueville en le suppliant de les délivrer d'un homme du pays qui faisait un peu le brigandeau. Cet homme avait une maison fortifiée avec fossés et poternes quoiqu'il ne fût point noble, et tous les jours, il commettait quelque violence nouvelle tant sur les biens que sur les personnes. Le duc s'informa si les tyrannies de ce quidam méritaient qu'on le fit arrêter, et, comme on lui répondit que ce serait un grand service rendu au canton, il voulut y envoyer vingt-cinq de ses gentilshommes.

— Le moyen n'est pas bon, ce me semble, dit Plénoches; c'est exposer la vie de gens qui valent mieux que ce bandit, car il ne se rendra point sans une bataille. Si vous voulez me laisser faire, je vous l'amènerai ici sans qu'il en coûte une goutte de sang.

— Mais vous allez risquer d'être tué, dit Mlle de Longueville.

— Je n'aurai point ce bonheur-là, répondit Plénoches en chargeant ses armes. Il suffit que je ne me soucie guère de mourir pour que la vie tienne à moi comme le diable après sa proie.

— Voyons un peu comment vous allez vous y prendre, disait le prince avec curiosité.

— Je n'en sais trop rien; mais je trouverai le moyen sur la route. Plénoches s'informa où demeurait cet homme et comment il s'appellait. On lui montra de loin la maison, et on lui apprit que le bandit se nommait Pardillan.

— Fort bien, dit-il; dans un quart-d'heure je serai revenu.

Notre aventurier monta sur son cheval le plus tranquillement du monde, et gagna la plaine comme un chevalier errant. Chemin faisant, il appela son écuyer Champignon auprès de lui afin de bien préparer ses batteries, et voilà comme ils exécutèrent leur manœuvre :

En arrivant en face du châtelet, le chevalier s'arrêta tandis que l'écuyer poussait jusqu'à la porte. Celui-ci fit sonner résolument la clochette. Un des écumeurs de grande route mit le nez au guichet pour demander ce que c'était :

— Annoncez, je vous prie, à M. Pardillan que le chevalier de Plénoches, mon maître, veut lui souhaiter le bonjour et lui donner, en passant un avis qui lui importe fort.

Il n'y avait point à vingt lieues à la ronde un air plus simple et plus niais que la mine du valet Champignon, et cet air servait admirablement sa grosse finesse naturelle. On ne se défia de ses paroles en aucune façon ; au bout de cinq minutes Pardillan lui-même vint au guichet.

— Monsieur, lui cria le chevalier, je suis aise de voir un brave comme vous. Il paraît que vous avez joué quelque tour à des paysans de Villeneuve ; ces manants ont adressé des plaintes au duc de Longueville. Tenez-vous en garde, car j'ai ouï dire qu'on veut envoyer contre vous. Ne bougez de votre maison ; je vous en donne avis.

— Grand merci ! monsieur, répondit Pardillan ; à qui dois-je ce signalé service ?

— Je suis le chevalier de Plénoches. Je vais cherchant fortune dans le mince équipage que vous voyez.

— Vous plairait-il faire avec nous le coup de pistolet contre ceux qui viendront pour nous attaquer ? Vous aurez votre part de notre gâteau.

— Ce serait avec grand plaisir, si parmi les gens de M. de Longueville, il ne s'en trouvait que je ne voudrais pas tuer ; mais si vous m'offrez de l'avoine pour mon cheval et une bouteille de vin, je les accepterai.

— Soyez le bien-venu, je vais vous faire ouvrir.

Pardillan s'avança sur le seuil par politesse, pour singer les gens de qualité qui se donnent la droite de la porte. Plénoches lui mit tout à coup une main sur le collet, et de l'autre il lui posa le canon de son pistolet sur l'estomac.

— Vous êtes à moi, notre maître Pardillan, lui dit-il. Si vous bougez vous êtes mort, car je me soucie peu d'être tué après cela par vos domestiques.

Champignon tira aussitôt de sa pochette un grand bout de corde et lia les bras du bandit. En moins d'une minute il le chargea sur son cheval ; les gens de Pardillan accoururent afin de le dégager, mais le chevalier les assura si fermement qu'il lui allait faire sauter la cervelle, que personne n'osa plus souffler mot. M. de Plénoches et son laquais retournèrent à Ville-

neuve plus vite qu'ils n'étaient venus. Le prince et ses gentilshommes furent bien surpris en voyant le brigandeau garrotté; ils battaient des mains et entouraient le chevalier en l'accablant de questions.

— Voilà le coupe-jarret que je vous avais promis, monsieur le duc, dit Plénoches avec son flegme habituel.

Pardillan écumait de rage.

— Vous avez fait le sot, lui disait le chevalier. Je vous avertis qu'il faut vous tenir enfermé si vous ne voulez être pris! et vous m'allez ouvrir la porte dans l'instant même!

Le duc s'écriait que le tour était galamment et hardiment mené à sa fin. Mlle de Longueville, qui était alors dans sa petite jeunesse, admira le courage et le sang-froid de Plénoches, et pria son père de l'avoir à son service.

— Mettons-nous à table premièrement, dit le prince, car nous vous avons attendu pour dîner, monsieur le chevalier.

Le repas fut animé de la plus belle gaieté du monde. Plénoches conta son expédition en peu de mots sans rodomontade, et le récit n'en fut que plus divertissant. On lui donna beaucoup d'éloges, et on but en son honneur.

— D'où vient, monsieur Plénoches, disait le prince, que vous ne riez jamais?

— C'est, monseigneur, que pour rire, il faut avoir du rose dans l'esprit, un chemin uni et frayé devant le pas de son cheval, et sur la tête un ciel clair.

— Oui-dà! votre avenir a donc du sombre? Est-ce qu'un garçon décidé comme vous l'êtes peut sentir des inquiétudes et du souci?

— Monseigneur, j'ai déjà reçu quelques averses de bonne pluie sur les épaules et j'en attends d'autres encore, ne sachant ni que faire ni où je vais; j'ai un peu de philosophie pour tout manteau de voyage, et bon cœur contre mauvaise fortune.

— Vous plairait-il vous attacher à moi? Je vous servirai de guide et tâcherai de vous raccommoder avec le sort.

— J'accepte avec reconnaissance, si votre altesse veut bien se contenter d'un gentilhomme qui n'a rien que sa bonne volonté.

— Vous êtes à moi, et je vous donne à ma fille. C'est elle qui

désire que je vous prenne. Son oncle, M. le prince (1), lui avait promis un écuyer; mais je vous choisis de préférence. Vous vous connaissez en chevaux et vous avez l'air prudent autant que résolu ; c'est vous qui conduirez ma fille à la promenade.

— Je vois, dit Plénoches, que mon étoile n'est point trop méchante, monseigneur, puisqu'elle m'a jeté sur votre passage et que me voici, par un coup inespéré du hasard, au service d'une aimable princesse.

— Ceci vous rendra donc la belle humeur?

— Je ne promets point à mademoiselle de la divertir beaucoup. L'enjouement n'est guère dans ma nature.

— Ne vous en embarrassez pas, dit la petite princesse. C'est particulièrement votre sérieux qui m'amuse.

— Tout est pour le mieux alors.

— Le plus sûr moyen, reprit le duc, et le plus prompt pour remettre en bon point un beau garçon auquel il ne manque autre chose que du bien, c'est de le marier. Nous vous trouverons une femme qui vous fera riche.

— C'est cela, disait Mlle de Longueville en riant; il nous faut marier M. Plénoches.

Le repas achevé, notre chevalier entra aussitôt dans ses fonctions nouvelles en homme qui s'y entend. Il offrit son genou au pied mignon de la petite princesse pour la faire sauter à cheval et veilla sur elle pendant le voyage. Lorsqu'elle monta en carosse, il se tint près de la portière et lui conta des histoires. Il fit ainsi sa cour le long du chemin, comme s'il eût toujours vécu dans le beau monde. En arrivant à Coulommiers, on lui donna une chambrette fort jolie avec un lit moelleux. Devant que le sommeil lui fût venu, le chevalier admira comme le ciel mène à sa guise nos destins, et il remercia Dieu de cette heureuse journée, ainsi que le doit un honnête gentilhomme.

II.

Comment Plénoches fit amitié avec la princesse.—Deuxième aventure, moins périlleuse que l'autre.

Mlle de Longueville n'avait, en ce temps-là, que seize ans;

(1) Le grand Condé.

elle n'en paraissait pas davantage, était fort mignonne de tous ses membres, avec des cheveux blonds, des traits enfantins et le plus petit pied du monde; mais ses prunelles noires et les jeux de son visage annonçaient un esprit au-dessus de cet âge innocent, et ils tenaient parole. Elle avait une intelligence prompte qui devinait la pensée avant qu'on l'eût dite et qui saisissait également toutes choses; aussit donnait-elle souvent son mot sur la politique, tout en badinant, et avec tant de sens que des têtes blanches en étaient émerveillées. Les sots prennent volontiers l'esprit pour de la malice; ils craignaient donc un peu la petite princesse, mais sans raison, car il n'y avait pas de meilleure âme sous le ciel. Mlle de Longueville avait de la gaieté sans malveillance. Elle trouvait souvent sujet de rire, là où les autres ne voyaient d'abord rien de divertissant, jusqu'à ce qu'elle eût mis le doigt sur la drôlerie qu'on n'aurait point aperçue sans elle. Le comique dans le caractère l'amusait plus que dans les circonstances, et voilà pourquoi elle aimait fort les originaux. Elle leur prêtait souvent plus de plaisant qu'ils n'en avaient et les jugeait d'une manière qui tenait à sa propre originalité. Pour cette raison, elle fut accusée de s'engouer des gens à la légère; mais comme on la vit plus tard conserver ses amis, on sut que ce reproche n'était point fondé. Pour la faire assez connaître, il ne faut pas omettre un dernier trait; c'est qu'avec son goût pour le rire, elle savait admirer les belles choses et louer les grandes actions; elle tenait même de la princesse, sa mère, plus de romanesque et de sensibilité que son humeur ne l'aurait fait croire.

On a vu au précédent chapitre comment notre chevalier avait eu le bonheur de plaire tout d'abord à Mlle de Longueville. Ce premier penchant devint une bonne et gentille amitié. Au gré de la petite princesse, la conversation n'avait pas tous ses agréments lorsque Plénoches n'était pas là. Il est vrai que le chevalier avait des façons à lui de dire et de penser qui n'étaient celles de personne. Comme il arrive le plus ordinairement qu'on demeure pendant des années auprès des gens sans qu'ils vous connaissent, tout le monde tenait notre gentilhomme pour une tête calme; mais le lecteur saura bientôt qu'il était capable des folies de la pire espèce, qui sont celles dont on s'acquitte tranquillement après en avoir bien délibéré. Le duc s'y trompait

comme les autres. Il se louait fort d'avoir placé un garçon sûr et prudent auprès de sa fille, qui jouait trop souvent avec ses chevaux à risquer de se rompre le cou ; mais plus d'une fois il arrivait que la demoiselle entraînait son écuyer à sauter les fossés, et c'était pour elle une ample matière à rire, car elle avait trop de pénétration pour ne point deviner ce que cachait la première écorce de Plénoches. Une chose contribuait surtout à entretenir les gens dans la fausse opinion qu'ils avaient du chevalier, c'est qu'il était bon à consulter et qu'il voyait plus sainement dans les affaires d'autrui que dans les siennes. Il ne fallait qu'une passion, ou simplement une fantaisie, pour le mener à des extravagances qu'il n'eût conseillées à personne. Ce qui est étrange, c'est qu'on ne voulut jamais le reconnaître pour ce qu'il était et que, dans ses plus beaux moments de folie, on se borna toujours à dire :

— Est-il possible qu'un garçon si sage fasse comme un insensé !

Tant les esprits vulgaires ont de peine à outrepasser les premières apparences !

Lorsque Mlle de Longueville s'en revenait d'une promenade avec ses robes gâtées pour avoir traversé des mares ou des buissons, elle apaisait son père par ce seul mot :

— M. Plénoches m'accompagnait.

— En ce cas, il n'y avait point de danger, répondait le duc.

Il est vrai que le chevalier veillait en effet sur le trésor confié à sa garde, et qu'il savait éviter les accidents. Quant à ceux qui voyaient de leurs yeux les tours de la jeune altesse, ils s'écriaient :

— Combien la princesse est imprudente, puisque M. Plénoches lui-même ne peut venir à bout de la retenir !

Un jour que Mlle de Longueville courait dans la campagne avec son gardien, ils arrivèrent au bord d'une rivière qui formait une belle cascade ayant bien deux toises de hauteur. Le site était agréable, et ils mirent pied à terre. La princesse, apercevant une barque attachée au rivage, y sauta légèrement, et pria le chevalier de la promener sur l'eau. A peine eurent-ils quitté le bord que la demoiselle eut un étrange caprice.

— Monsieur Plénoches, dit-elle, je suis prise d'un furieux désir que vous me permettrez de satisfaire, si vous avez vrai-

ment de l'amitié pour moi ; c'est de laisser le bateau suivre le cours de la rivière jusqu'à ce que nous tombions du haut de la cascade.

— Je ne puis permettre cela, répondit Plénoches. Je ne suis pas aussi habile pour naviguer que pour mener les chevaux ; il vous pourrait arriver de tomber avec moi dans la rivière.

— Eh bien ! nous en serons quittes pour nous mouiller un peu, car vous savez nager.

— Il ne suffit pas que je sache nager ; nous sommes éloignés du château ; vous ne pourriez pas changer d'habits, et vous gagneriez du mal.

— Voici là-bas une maison de plaisance où nous irons demander l'hospitalité pour sécher nos habits, si nous venons à nous mouiller. Ce sera une petite aventure qui nous divertira. Je brûle de l'envie de savoir ce qui arrive lorsqu'on tombe dans une cascade.

— Ne s'agit-il que de le savoir ? je veux bien vous en donner le spectacle, en m'y laissant choir tout seul. Vous verrez cela du rivage,

— Ce n'est pas la même chose que d'être dans le bateau. Je veux faire le saut périlleux moi-même. Ne me refusez pas ce plaisir.

Notre gentilhomme résista longtemps aux prières de son altesse ; mais elle prit ses manières les plus gracieuses, en l'appelant d'un air charmant son cher chevalier, son bon ami monsieur Plénoches, en sorte qu'il lui fallut bien céder. La barque fut abandonnée au cours de la rivière. Ce n'était pas une grosse malice que de prévoir ce qui en devait arriver : ils tombèrent à l'eau de compagnie. Plénoches porta la princesse en nageant jusqu'au rivage.

Elle était ravie de cet accident, et riait de la plaisante mine qu'ils avaient tous deux en sortant de la rivière. Ce qui la réjouissait davantage était d'avoir entraîné son gardien à cette belle expédition.

— Monsieur Plénoches, disait-elle, je suis le jeune Grec Achille, et vous êtes le centaure Chiron, son gouverneur. Je deviendrai un paladin accompli sous votre direction. Çà ! maintenant, trouvez un moyen de nous sécher, vous qui avez la prudence d'un serpent.

Plénoches fit partir à toutes brides son valet Champignon, pour annoncer au petit château qu'on voyait au loin, la visite de Mlle de Longueville. Il commanda qu'on préparât des lits et qu'on allumât du feu pour sécher les hardes.

— Pourvu, disait la princesse, que nous ne trouvions pas dans ce manoir quelque géant peu courtois ou quelque méchant enchanteur, comme dans les Amadis!

Afin de suivre le fil de cette histoire, nous devons dire au lecteur ce qu'était ce château, et quelles gens l'habitaient. On appelait ce séjour Montanglos. Le logis était assez beau, et les terres en donnaient un gros revenu. Il appartenait à une famille qui portait un nom connu dans la robe. Pendant deux siècles, les Quatre-Sous avaient été du parlement. Mme Quatre-Sous et sa fille demeuraient seules à la campagne pour l'instant, M. Quatre-Sous, auditeur des comptes, et son fils Montanglos étant retenus à Paris par leurs emplois.

Lorsque Mlle de Longueville arriva au château, elle trouva sur la porte les deux dames qui la reçurent comme elles le devaient, c'est-à-dire du mieux qui leur fut possible. Toutes choses étaient préparées d'avance, les lits chauffés au charbon, les cheminées garnies de bons fagots, et les cuisines en grande agitation. Mlle Quatre-Sous eût mis avec empressement sa garde-robe entière au service de la princesse; mais elle avait la taille trop grande pour une si mignonne personne, et il fallut recourir au lit de la châtelaine. Plénoches fut assez heureux pour rencontrer un habit de chasse de M. Montanglos, qui lui allait parfaitement, et il n'eut pas besoin de se coucher. Malgré tous les feux du monde, les jupons ne purent sécher avant une grande heure. Mlle de Longueville reçut les soins de ses deux hôtesses avec cette grâce, qui lui gagnait les cœurs, mais à travers laquelle on sentait toujours la princesse. Une collation avait été préparée à la hâte; elle y fit honneur, et donna un libre cours à sa gaieté. Au moment du départ elle voulut embrasser Mlle Quatre-Sous, et lui mit une chaîne d'or au cou en la priant de la garder en souvenir de cette aventure. On se promit de se revoir, et il fut convenu que les deux dames viendraient passer quelques jours à Coulommiers.

Dans le trajet du retour, la princesse frappa de sa baguette sur l'épaule de Plénoches, en lui disant :

— Je gage que je devine à quoi rêve mon vénérable gouverneur avec cette mine grave et ce front penché. On croirait à le voir qu'il médite sur quelque point de philosophie; mais je sais bien qu'il a en tête une folie. Vous songez à Mlle Quatre-Sous, chevalier. Dites-moi ce que vous pensez de cette jeune fille.

— Elle est fort jolie, et je songeais à ses grands yeux bleus qui ont de la douceur et à ses mains qui sont d'une blancheur parfaite.

— C'est cela. Elle vous a donné dans la vue. Je la crois digne de vous. Elle a du bien ; il faut que M. le duc vous marie avec elle.

— Il n'est pas certain du tout que M. Quatre-Sous voulût un gendre avec un aussi petit bagage que le mien ; et quoique la jeune fille soit charmante, ce n'est point d'une femme comme elle que j'avais fait la rêverie.

— Et comment donc la voudriez-vous?

— Je l'aimerais mieux de votre humeur, avec votre esprit et tous vos agréments ; mais je sais bien que parmi les personnes de ma condition, je ne trouverais jamais la pareille de votre altesse.

— Monsieur mon gouverneur, je vous défends les propos galants avec moi. Mlle Quatre-Sous vous convient. Elle aura de la gaieté quand elle vous connaîtra comme moi, et pour de l'esprit, cela ne lui manquera point si elle vous aime. Je veux que vous l'épousiez.

— Il ne m'appartient pas de faire le difficile. Je prendrais bien volontiers Mlle Quatre-Sous pour ma femme.

— Laissez-moi le soin de conduire cette affaire.

M. de Longueville, qui adorait sa fille et ne lui savait rien refuser, écouta complaisamment l'histoire que lui fit la princesse de sa visite à Montanglos. Elle tourna son récit en chapitre de roman, et après avoir bien amusé le duc avec cette aventure, elle lui confia son envie de donner Mlle Quatre-Sous à son protégé.

— Mais, dit le prince, M. Quatre-Sous est le plus riche des auditeurs des comptes. Il a de la morgue ; on le dit mal commode à mener, sans compter qu'il regarde de près à ses écus.

— Eh bien! s'il aime l'argent, le moyen de le gagner est

simple. Il faut donner une grosse somme à M. Plénoches.

— Nous verrons cela, mademoiselle, nous verrons cela.

— Par grâce ! ne traînons pas en longueur ; si le mariage ne se fait point tout prochainement, je n'y prendrai plus aucun plaisir.

Le duc riait de cette passion que mettait sa fille à une fantaisie ; mais il s'inquiéta pour elle en voyant que tout le reste du jour elle ne faisait que soupirer en répétant :

— Ah ! que je voudrais donc marier Plénoches avec Mlle Quatre-Sous ! Que je vais souffrir jusqu'à ce que j'y aie réussi ! Et M. le duc qui ne veut point m'y aider ! Je ne dormirai pas de cette nuit s'il ne me promet de me secourir. Je n'ai déjà plus d'appétit, et demain je vais avoir le visage tout pâle.

— Le méchant enfant que vous êtes ! s'écria le prince en asseyant sa fille sur ses genoux. Ne vous agitez pas ainsi. Je ferai ce qui vous plaira. Nous marierons votre Plénoches. Nous donnerons ce que voudra M. Quatre-Sous. J'enverrai demain prier ces dames de venir à Coulommiers. Êtes-vous satisfaite ?

— Je savais que vous m'aimiez trop pour me refuser une chose qui me tient si fort au cœur.

— Vous dormirez cette nuit ?

— Si je ne dormais pas, ce serait donc de joie en pensant combien vous êtes un tendre père, et demain j'en aurais meilleur visage. Envoyez aujourd'hui même un page à Montanglos, et ne parlons à personne de notre dessein.

Le prince de Condé, beau-frère de M. de Longueville, venait d'arriver, en sorte que la compagnie était fort nombreuse ; mais on avait logé beaucoup de monde dans les maisons de la ville qui étaient proches du château. La petite princesse fit retenir un bel appartement pour les dames de Montanglos, et le soir elle se mit au lit transportée d'aise, en répétant cent fois :

— La bonne journée que nous aurons demain ! Je vais donc faire la fortune de notre ami le chevalier de Plénoches !

Quand on a seize ans et qu'on est princesse, on ne saurait soupçonner les obstacles sans nombre que l'homme rencontre en ses moindres projets. Le lecteur verra bientôt que le sort ne prend nul souci des volontés d'une petite altesse, et comment Mlle de Longueville avait devant elle une juste montagne de difficultés.

III.

Plénoches devient amoureux et s'en trouve bien.

Midi n'était pas encore sonné quand Mme Quatre-Sous et sa fille débarquèrent à Coulommiers du fond d'un vieux carrosse de campagne. La princesse les mit tout d'abord sur un bon pied dans le château en leur faisant un tendre accueil à rendre jalouses les dames de la cour. Elle les mena elle-même par la main au moment de leur révérence au duc et à M. le prince, puis elle déclara du ton le plus agréable qu'elle ne les voulait plus quitter de la journée. Mme Quatre-Sous, qui était de franche roture, ne s'était jamais vue en pareille passe. Elle ne se pouvait tenir de montrer sa joie et ne savait plus ce qu'elle faisait. En d'autres circonstances on aurait pu rire de ses airs bourgeois; mais la princesse ne voulut point souffrir qu'on se moquât d'elle. Quant à sa fille, étant jeune et belle, on lui trouva plus de monde qu'elle n'en avait; les hommes la virent de fort bon œil, et les dames n'en dirent point trop de mal, à cause de sa noblesse de robe qui n'en faisait pas une rivale.

Tout occupée de ses beaux plans de mariage, la petite princesse avait inventé dans sa tête un moyen de prévenir Mlle Quatre-Sous en faveur de Plénoches.

— Mademoiselle, lui dit-elle à l'oreille en riant, n'avez-vous pas regardé l'autre jour la figure de ce gentilhomme qui m'accompagnait ?

— Je n'y ai pas fait grande attention, princesse.

— C'est que je trouve qu'il vous ressemble comme s'il était votre frère.

— Il n'est pas possible.

— Ce n'est point pour vous faire un mauvais compliment au moins que je le dis, car ce gentilhomme est d'un fort agréable visage; mais je veux savoir si quelqu'un voit la chose comme moi. — Ne vous semble-t-il pas, madame la marquise, ajouta-t-elle en s'adressant à une dame qui se trouvait là, que mademoiselle a de la ressemblance avec M. le chevalier de Plénoches ?

— Assurément, répondit la marquise; cela m'a frappée comme vous.

La princesse savait à l'avance que cette dame n'aurait garde de la contredire.

— Du reste, poursuivit-elle, mademoiselle en jugera tout à l'heure. Le chevalier va venir et il ne manquera pas de lui faire ses civilités. Tenez : je l'aperçois là-bas qui cause avec le duc mon père. Ne trouvez-vous pas que ce sont des traits tout semblables?

— Absolument semblables, dit la marquise.

— Le chevalier n'a point les cheveux comme mademoiselle, puisqu'il est brun ; ses yeux ne sont pas bleus, et sa bouche est d'une autre forme; mais, sauf ces légères différences, il a beaucoup de Mlle Quatre-Sous. Qu'en pensez-vous, madame?

— Je pense comme votre altesse.

— Leurs deux fronts, surtout, sont bien pareils, n'est-ce pas vrai, madame?

— Tout à fait pareils, dit la marquise par complaisance.

— M. le chevalier est, du reste, un fort joli cavalier, un de ceux qui plaisent généralement.

— Je n'en ai jamais ouï mal parler.

— Croiriez-vous, mademoiselle, qu'on ne lui connaît pas encore une maîtresse?

— C'est un original, dit la marquise.

— Le duc, mon père, l'aime avec passion. Le voici qui vient à nous.

Plénoches rendit ses devoirs à Mlle Quatre-Sous avec des tournures de discours qui lui étaient propres, quoiqu'il fallût bien dire environ les mêmes choses que tout le monde.

La ruse de la petite princesse n'était point maladroite; Mlle Quatre-Sous ne faisait que suivre des yeux le chevalier à la dérobée. Sans doute, elle ne lui eût point accordé sans cela tant d'attention. C'eût été pour elle un grand déplaisir qu'une figure à son image n'eût pas d'agréments. Après nous-mêmes, ce qui a le plus de raisons d'être beau, c'est ce qui nous ressemble.

Le contre-coup de cette manœuvre porta tout droit dans le cœur de Plénoches. Il finit par s'apercevoir que la demoiselle le regardait beaucoup, et il en tira simplement cette conclusion,

qu'elle n'avait point de peine à le voir; c'est un puissant motif d'aimer une femme que de croire qu'on lui plaît. Le soupçon qu'il n'était pas indifférent donna plus d'assurance à Plénoches, et plus d'envie de paraître aimable. Il avait assez bonne grâce naturellement et de la douceur dans l'abord; Mlle Quatre-Sous le distingua. La princesse, qui avait impatience de savoir ce qu'elle pensait, lui fit avouer que c'était le cavalier qui fût le plus à son goût parmi les habitants de Coulommiers. Quant à Plénoches, il trouva la jeune fille charmante, et il fit bien, car elle l'était. Je donne donc le moyen imaginé par Mlle de Longueville, comme efficace toutes les fois qu'on voudra rendre amoureuses l'une de l'autre deux personnes qui se rencontrent pour la première fois.

La princesse ne pensait qu'à fournir au chevalier des occasions de causer avec sa belle. Il n'y avait pas à dire non à une altesse, quand elle voulait une promenade ou courir en nacelle sur les pièces d'eau.

— Monsieur Plénoches, disait-elle, faites donc voir à Mlle Quatre-Sous une telle chose qui me vient d'Angleterre, tel tableau qui est d'un grand peintre, ou tel endroit du jardin où l'on a une vue admirable.

Il semblait ainsi que ce fût pour obéir à la princesse, que le chevalier ne bougeait d'auprès de la jeune fille.

Notre chevalier n'était pourtant pas le seul admirateur des mérites de Mlle Quatre-Sous. On sait que la suite du prince de Condé, qui formait la cabale des petits-maîtres, était l'élite des plus jeunes et des plus galants gentilshommes. Il y en avait là de fort raffinés, avec les poings sur les hanches, des manteaux en étalage, et tant de plumes aux chapeaux, qu'on ne leur voyait plus les yeux. Les uns parlaient phébus comme des dieux, et les autres savaient admirablement grasseyer à demi-voix; mais ils semblaient tous trop présumer d'eux-mêmes, comme si nulle vertu n'eût été de taille à leur résister. Ces airs-là ne plaisent pas à bien des femmes. Mlle Quatre-Sous, en particulier, s'estimait, à bon droit, valoir autant qu'une duchesse du côté de la beauté : c'est pourquoi elle fut choquée de ces allures de conquérants. Plénoches, étant plus modeste, lui fut plus agréable. Elle reçut les petits-maîtres, qui la régalèrent de leurs phrases de comédies, avec une civilité froide qui

les éloigna bientôt, tandis que notre chevalier gagna tout doucement quelques pieds dans ses affections.

Le lecteur ne sera pas fâché sans doute d'apprendre que Mlle Quatre-Sous avait de ces beautés qui font des impressions profondes à ceux qui en sentent bien le charme. Son regard était à l'ordinaire comme distrait et rêveur, mais d'une rêverie pure qui ressemblait à celle d'un ange. Ses traits avaient de la fierté, mais on la devinait cependant prompte à s'émouvoir. Sa taille de roseau, quoiqu'elle n'eût point de maigreur, et les airs de sa tête, qu'elle penchait souvent de côté, lui donnaient une apparence d'héroïne de roman. Hors ses épaules, qui étaient un peu étroites, il n'y avait rien à redire à toute sa personne, et ce défaut même était comme nécessaire pour bien aller avec le reste. Pour son esprit, plutôt que d'avoir du brillant, c'était une intelligence parfaite, capable de comprendre celui des autres, de l'aimer, et d'exprimer le plaisir qu'elle prenait à une conversation au-dessus du commun.

Il n'y avait pas en ce temps-là, comme aujourd'hui, mille nécessités de convenance pour embarrasser les gens. Les rapports entre les personnes étaient plus faciles et plus libres; on ne s'informait pas si tel cavalier parlait plus souvent à telle dame qu'aux autres, ou bien, si on le remarquait, ce n'était point pour en rien dire de mal. A la cour surtout, chacun songeait à ses affaires et n'avait pas le loisir d'examiner ses voisins. Mme Quatre-Sous, qui était chargée d'embonpoint, ne ne pouvait pas courir à la suite de sa fille et de la princesse, qui avaient les pieds trop lestes pour elle. Mlle de Longueville, en témoignant tant d'amitié à la simple fille d'un auditeur des comptes, faisait un acte de grande condescendance; Mme Quatre-Sous en avait la cervelle tout à l'envers, et se voyait déjà, dans l'avenir, aux soupers du roi parmi les dames debout.

On sait que Plénoches accompagnait par devoir la princesse, et comme Mlle Quatre-Sous ne la quittait guère, on rencontrait partout ce trio devisant et folâtrant selon qu'il est permis au bel âge de la jeunesse. Il y avait cependant les dames d'honneur qui ne perdaient pas la trace ainsi que des limiers; mais elles suivaient de trop loin pour gêner en rien les conversations. Quand Plénoches n'était point présent, Mlle de Longueville disait de lui tout le bien imaginable à sa nouvelle amie. Elle lui

apprenait à voir ce qu'elle trouvait de plaisant et d'aimable dans l'esprit et le caractère du chevalier, en sorte que la jeune personne en eut bientôt l'imagination toute pleine. Un matin que ces trois inséparables se promenaient sous de grands arbres, la princesse, ayant chuchoté à l'oreille de Mlle Quatre-Sous, s'adressa tout à coup à Plénoches :

— Monsieur le chevalier, quel âge avez-vous !

— Vingt-six ans, princesse.

— Et vous n'avez encore d'amour pour aucune belle de céans ! Vous ne portez les couleurs de personne ! Il est temps que cela finisse. Nous allons nous établir en manière de tribunal, mademoiselle et moi, afin de décider pour quelle dame vous aurez à soupirer désormais.

— Je supplie votre altesse de ne pas se donner cette peine, car mon choix est fait; et si je n'en dis rien encore, c'est par discrétion et par crainte.

— Vous avez choisi sans me consulter ! ce n'est pas bien; mais je soupçonne de quel côté vos yeux se sont tournés; je gage que c'est sur l'un des juges du tribunal ?

— Votre altesse connaît mes plus secrètes pensées.

— Nous nous en doutions bien toutes deux. Il est amoureux de vous, mademoiselle, et j'ai dessein de vous faire marier ensemble par le duc mon père, si vous n'avez pas de répugnance pour M. Plénoches.

— Princesse, dit la demoiselle en rougissant, attendez au moins que M. le chevalier se soit expliqué entièrement.

— Il est vrai que je vous aime, mademoiselle, reprit Plénoches. Je ne croyais pas, avant de vous voir, que je pusse avoir un sentiment plus fort que mon dévouement et mon amitié pour son altesse, et de là venait que je n'avais encore soupiré pour aucune femme; mais il en est autrement aujourd'hui. Je me déclare l'admirateur de vos charmes avec une double ardeur, à présent que j'ai l'agrément de la princesse. Je me mets à vos pieds, et j'attends un mot de votre bouche pour être le plus heureux des hommes ou le plus à plaindre.

Il mit un genou en terre devant Mlle Quatre-Sous. Plénoches avait parfois un regard qui pénétrait fort profondément; ce regard lui fit deviner que la réponse serait favorable; mais la demoiselle en était assez troublée.

— Chevalier, dit la princesse en riant, ce que vous demandez là est un mot qui coûte beaucoup aux lèvres d'une femme.

— Eh bien! priez mademoiselle de vous le dire tout bas, et votre altesse me le répétera.

Les deux jeunes filles se parlèrent encore à l'oreille. Mlle Quatre-Sous tendit sa main à Plénoches, et pendant que le chevalier l'embrassait avec transport, la princesse lui dit :

— Voici ses propres paroles : « Je suis aise qu'il m'aime et, de mon côté, je pensais à lui. »

Ils furent interrompus par l'arrivée d'un personnage qui parut subitement; c'était M. l'avocat Patru, qui demeurait à sa terre de Pommeuse, et avait ses entrées à Coulommiers comme voisin et comme bel esprit.

— Ne suis-je pas de trop? dit-il en s'arrêtant au détour d'une allée.

— Venez, monsieur, reprit la princesse. Vous êtes témoin que mademoiselle accepte le chevalier pour son galant. Ce sera un mariage bientôt conclu.

M. Patru secoua la tête :

— Le père Quatre-Sous n'est pas un homme qu'on mène comme on veut.

— M. le duc et moi nous saurons bien l'attendrir.

— Ce ne sont pas des caresses qu'il faudra, mais de bons écus sonnants.

— On lui en donnera.

— En ce cas tout ira sur des roulettes.

M. de Longueville arrivait avec sa suite. Après avoir embrassé sa fille, il s'approcha de Mlle Quatre-Sous, et comme Patru s'était retiré en arrière par discrétion, le duc dit en souriant :

— M. Patru serait-il votre serviteur, mademoiselle?

— Non, monsieur le duc, répondit-elle, je n'ai pas eu de serviteur jusqu'à ce jour.

— En ce cas, je vous en veux choisir un moi-même.

— C'est une chose faite, dit la petite princesse. En disant qu'elle n'en avait point jusqu'à ce jour, Mlle Quatre-Sous entendait qu'elle venait d'en prendre un tout à l'heure, et de ma main.

— Vous allez vite en besogne, petite fille, reprit le duc en riant. Vous accepterez donc pour mari notre ami Plénoches, mademoiselle?

— Si mes parents y consentent, ce sera bien volontiers.

— Nous ferons en sorte qu'ils trouvent le parti à leur goût; et d'abord j'en parlerai ce matin à madame votre mère.

Ce fut un coup de foudre pour Mme Quatre-Sous, quand un page lui vint annoncer qu'elle recevrait, dans une heure, la visite de M. le duc à son appartement. Elle tira de ses caisses la plus belle robe qu'elle eût et se mit beaucoup de poudre à la tête, quoique la mode en fût passés pour la seconde fois, parce qu'elle se souvint d'avoir eu des triomphes aux bals de la régence. La bonne dame avait été très-jolie, il y avait longtemps. Elle consulta sa fille pour savoir ce que le prince pouvait lui vouloir dire; on pense bien que la demoiselle feignit de n'en rien soupçonner. M. de Longueville se présenta bientôt, tenant par la main la princesse. On se fit bien des salutations et on prit des siéges.

— Madame, dit le duc, je vous viens adresser une requête au nom de ma fille. Mlle Quatre-Sous est une aimable personne que nous voudrions avoir souvent auprès de nous.

— Que d'honneur vous me faites, monsieur le duc! s'écria la bonne dame en multipliant les révérences.

— Afin donc de fixer mademoiselle auprès de ma fille, je vous demande sa main pour un de mes gentilshommes, dont je veux faire la fortune, et qui d'ailleurs a de l'amour pour elle.

— Je ne suis pas pour vous rien refuser, monseigneur. Mon consentement vous est donné; mais je ne cache pas à votre altesse que celui de mon mari est nécessaire.

— Cela n'est pas douteux. Nous tâcherons de l'obtenir. Le vôtre est tout ce qui nous occupe pour aujourd'hui. Nous vous prierons ensuite de nous aider à gagner monsieur l'auditeur.

— De tout mon cœur, monsieur le duc, de tout mon cœur. Je dirai à mon mari : Quatre-Sous, son altesse est venue en personne me voir. Entendez-vous, Quatre-Sous? en personne! Son altesse m'a hébergée, nourrie, choyée, toute une semaine, avec notre fille, à Coulommiers, sans qu'il m'en coûtât rien.

Elle m'a comblée de politesses. Ce n'est pas un petit honneur pour nous que de nous frotter à du monde de cette qualité. Quatre-Sous comprendra cela, monsieur le duc. Il sera flatté de voir votre altesse et de lui parler ; quoiqu'il ait une tête de bois, monsieur le duc, une vraie tête de bois. Il faut la croix et la bannière pour lui arracher un : *comme vous voudrez*. Je ferai tout mon possible, monsieur le duc.

— Je vous remercie pour moi et pour ma fille.

— Cette chère belle enfant! pardon, altesse! Elle aime donc bien ma fillette?

— Madame, s'écria la princesse, je ne puis me passer de sa compagnie.

— Cela charmera mon mari. N'est-ce point trop de curiosité que de vous demander qui est le gentilhomme?

— On le nomme M. le chevalier de Plénoches.

— Je l'ai vu, je l'ai vu ; un beau garçon, et bien civil, qui m'a dit : « J'ai plus d'envie de vous être agréable que vous ne sauriez le croire, madame Quatre-Sous. » Je comprends à présent comment il entendait la chose. C'est galant à lui, d'avoir fait politesse à la mère devant que d'en conter à la fille. Il est fort bien vêtu, ma foi! Et vous dites qu'il n'a pas grand argent?

— Il ne possède que mon amitié ; mais elle vaut quelque chose. Je lui donnerai ce que M. Quatre-Sous voudra.

— L'amitié de votre altesse vaut de l'or. Je ne me sens pas d'aise, monsieur le duc. Il faudrait que Quatre-Sous perdît la raison pour ne point vouloir se rendre.

— Vous me faites un sensible plaisir, dit la princesse. Souffrez que je vous baise la joue, madame Quatre-Sous. Je vais envoyer M. de Plénoches pour qu'il vous adresse lui-même sa demande, ainsi que son devoir l'ordonne.

— Voilà qui est dit. Je le recevrai comme il le mérite.

A partir de ce moment, Plénoches, ayant l'approbation de la mère, fit ouvertement sa cour à la demoiselle. On le plaça près d'elle à table. Le duc ne passait plus auprès de Mme Quatre-Sous sans lui faire un bout de conversation, ni la petite altesse sans lui tenir mille propos gracieux comme elle les savait si bien tourner.

— Je tremble que M. Quatre-Sous ne refuse son consentement, disait un soir la princesse.

— Ne craignez rien, répondit la bonne dame, je réponds de lui.

— C'est que cela me donnerait le plus cruel chagrin de ma vie.

— Je m'y ferais hacher plutôt que de céder à mon mari.

— On n'est sûr des choses que quand elles sont finies, dit Plénoches. Je gage que j'aurai mille traverses.

— J'ai écrit à Quatre-Sous et, dans trois jours, nous aurons sa réponse.

— Si vous donniez à M. le chevalier une promesse de mariage signée de vous et de votre fille? reprit la princesse. Vous pourriez, après cela, faire entendre à M. l'auditeur que vous êtes engagée.

Monsieur le duc, ajouta-t-elle en appelant son père, la promesse serait déposée entre nos mains. Vous ne la rendrez que s'il n'y a vraiment pas moyen de toucher M. Quatre-Sous.

— Je m'intéresse trop à Plénoches pour accepter un dépôt de cette sorte. Il m'arriverait peut-être de le lui donner par faiblesse. Mais voici le père gardien des capucins qui me vient parler d'affaires; nous pouvons mettre une promesse de mariage entre ses mains.

La promesse fut écrite et signée de Mme Quatre-Sous et de sa fille. Le père gardien, témoin de cet engagement, serra capucinalement le papier dans sa robe.

On en était là quand un courrier, tout plein de poussière, entra dans les cours du château. On appela Mme Quatre-Sous pour lui donner une lettre que cet homme apportait de Paris. C'était un écrit de M. l'auditeur Quatre-Sous. On en verra le contenu dans le suivant chapitre.

IV.

Comment M. Quatre-Sous et son fils Montanglos s'en vinrent troubler la fête et rabattre les joies de nos amoureux.

Dans le temps où le cœur de notre héroïne prenait de tendres sentiments pour l'honnête Plénoches, M. Quatre-Sous le père, ne sachant rien de ce qui se passait à Coulommiers, songeait à

marier sa fille. C'était un homme bien avisé que M. l'auditeur, qui cherchait à voir les choses de loin. Au milieu des travaux du semestre, il lui vint à l'esprit qu'il pouvait former une alliance de sorte que sa fille fût heureuse et qu'il y trouvât tout ensemble des avantages pour lui et pour Montanglos. Depuis longtemps il avait dessein d'acheter une charge de conseiller et de céder à son fils sa place d'auditeur (1). Il ne lui manquerait donc plus, après cela, que de choisir son gendre dans la cour des comptes, afin d'y établir solidement son crédit.

La charge de conseiller coûtait de 60 à 80,000 livres, et c'était pour économiser cette grosse somme que M. l'auditeur regardait de près à ses dépenses. Les émoluments n'étaient pas forts : ils s'élevaient à 100 écus. Ajoutez à cela le plat de poissons que les gens de la halle donnaient à chaque conseiller le premier jour de carême, et puis la brioche de Pâques fournie par la corporation des pâtissiers, et qui valait un louis d'or, et vous comprendrez que l'intérêt du principal était bien mince ; mais on avait des travaux qui se payaient séparément; on pouvait faire la besogne des confrères les plus paresseux ou les plus riches, en sorte qu'il était aisé à un homme laborieux de gagner 5,000 livres par an.

Après avoir ruminé tout cela dans sa cervelle, M. Quatre-Sous jeta les yeux sur un conseiller de la cour, nommé M. Vertamont, qui était jeune encore et qui avait de nombreux amis, des protecteurs et du bien. Ce Vertamont était un grand ladre, avec une face jaunie par le travail, qui n'avait eu de sa vie le mot pour rire, et qu'on appelait par dérision *plume d'oie ;* mais les raisons qui l'eussent rendu peu agréable à notre héroïne étaient celles justement par où il plaisait au père. On lui fit en dessous main des ouvertures. Quand il ouït parler de 100,000 livres que M. Quatre-Sous donnait à sa fille, il dressa les oreilles et courut demander la jeune personne en mariage. Ils s'accordèrent nettement dès la première entrevue, se donnèrent les mains et leur foi de gentilshommes gratte-papiers qu'ils seraient bientôt gendre et beau-père.

Ce bel arrangement conclu en parole, M. Quatre-Sous reçut

(1) L'emploi d'auditeur répondait à celui de référendaire.

la lettre de son épouse qui l'informait des choses faites à Coulommiers et de la démarche de M. de Longueville. Notre auditeur faillit tomber à la renverse, tant il fut surpris et en colère. S'il n'eût été au plus avant de ses occupations, il eût pris le chemin de la Brie sur l'heure; mais, ne pouvant quitter Paris ce jour-là, il écrivit à sa femme la réponse dont voici la teneur:

« Vous êtes une grande folle, madame Quatre-Sous. N'avez-vous point de honte de ne savoir pas, à votre âge, garder votre fille! Vous nous en donneriez de belles, si je vous laissais la bride sur le cou!... Je ne sais ce que c'est que votre M. Plénoches et n'en veux rien apprendre davantage. Tirez, s'il vous plaît, votre révérence à M. le duc de Longueville, et faites en sorte de déguerpir au reçu de la présente. Allez coucher le soir même à Montanglos, si vous ne voulez que j'aille en personne mettre fin à vos sottises. Quand vous aurez pris congé avec politesse de M. le duc et de la princesse, je vous avertirai de mes desseins sur notre fille et des engagements que j'ai pris d'un autre côté.

» Je vous fais mes baise-mains, et suis, en attendant l'assurance que vous m'avez obéi,

» Votre affectionné mari,

» QUATRE-SOUS,

» Auditeur à la cour des comptes. »

M. l'auditeur eût mieux réussi dans ses volontés, s'il eût pris un ton plus doux; mais la bonne dame eût éprouvé de la honte à montrer ce poulet à Plénoches et à la princesse. Ce n'était pas une femme comme elle qu'on pouvait appeler folle, lorsque des personnes de haute qualité lui témoignaient de l'estime. Elle déchira la lettre sans la faire voir à Mlle de Longueville, et déclara que son mari avait perdu le sens. Cependant, après cet acte de hardiesse, Mme Quatre-Sous conta le soir à sa fille ce que lui avait écrit son mari, et toutes deux délibérèrent pour savoir s'il fallait ou non obéir. La jeune demoiselle se prit à pleurer en déclarant qu'elle mourrait si on la voulait marier à

un autre que M. Plénoches. Elle se plaignit amèrement de ce que M. son père s'engageait avec des gens qu'elle ne connaissait pas et sans consulter ses inclinations. Finalement, comme elle avait du sang des Quatre-Sous dans les veines, elle releva fièrement sa tête blonde en disant qu'on apprendrait si elle était une marionnette qu'on pût faire aller avec un fil, et que M. l'auditeur n'était pas au bout, s'il la voulait tyranniser. Mme Quatre-Sous, la voyant toute hors d'elle-même, la caressa en lui promettant qu'elle ne serait point forcée dans ses inclinations. Il fut résolu qu'on resterait à Conlommiers sans s'inquiéter des lettres et des colères paternelles.

Le premier soin de notre héroïne fut d'avertir Mlle de Longueville et Plénoches de ce qu'avait écrit M. Quatre-Sous. Un autre conseil secret fut tenu par là, où la raison n'eut pas grande part. Plénoches ne voulait point chercher quatre chemins; il proposa un enlèvement et de s'aller marier au prochain village. La demoiselle y eût consenti, si la princesse, qui était la plus sage des trois, n'eût assuré que cette ressource était bonne à garder pour la dernière. Rien n'était encore perdu tant que M. de Longueville n'aurait pas parlé lui-même au père. Nos amants eurent du moins la consolation de trouver, dans leur désespoir, un beau prétexte pour se faire des serments de s'aimer toujours et pour s'embrasser tendrement. Ils échangèrent leurs rubans et leurs mouchoirs en gage de leur amour, et, ne voyant pas que ce fût de sitôt l'heure d'une séparation, ils se sentirent tout consolés.

M. de Longueville fut mis au courant par sa fille de ce qui était arrivé. Il adressa un sourire à Mlle Quatre-Sous et à Plénoches, et les appela *ses enfants*, en leur commandant d'avoir bon courage et confiance dans son désir de les obliger. Le soir, au moment où Plénoches prenait congé du prince, il en reçut cette aimable parole:

— Vos affaires n'étaient pas en bon charroi ce matin, chevalier; mais, à cette heure, elles vont mieux. Je travaille pour vous être utile, et vous en aurez bientôt la surprise.

Cependant, Mme Quatre-Sous avait fait réponse à son mari par l'exprès qui avait apporté la lettre, qu'elle savait garder sa fille et que M. l'auditeur eût à dormir tranquille. Le père, médiocrement satisfait de ce message, murmurait incessamment

dans sa large mâchoire, et cherchait ce qu'il devait résoudre. M. l'avocat Patru, dans un voyage qu'il fit à Paris, le rencontra au palais, et lui frappant sur l'épaule, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Père Quatre-Sous, tandis que vous fouillez des papiers ici, on vous cajole votre fille sous les ombrages de la Brie.

— Pardieu ! mon cher monsieur Patru, vous me tombez à propos. Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait de ma fille à Coulommiers.

L'avocat raconta ce qu'il avait vu, et comment il croyait les choses fort avancées.

— Corbleu ! s'écria M. Quatre-Sous, il n'y a pas une minute à perdre. Il faut partir aujourd'hui même. Ah ! je vous mettrai ce monde-là dans la droite route, je vous en réponds. Je me moque de tous les ducs, princes et chevaliers, moi. Je suis noble aussi par ma charge.

M. l'auditeur courut chez son président et obtint une permission de s'absenter pour huit jours. Il en était à ses préparatifs de départ et fermait ses porte-manteaux, en faisant à son fils Montanglos une leçon de ce qu'il faudrait dire à M. de Longueville, lorsqu'un page du prince le vint interrompre :

— Monsieur, dit le gentilhomme, je vous suis envoyé par M. le duc de Longueville. Son altesse a le désir de vous voir.

— Son altesse me verra bientôt, monsieur, car je pars aujourd'hui avec l'ordinaire de la Brie.

— Vous seriez trop longtemps en route, monsieur Quatre-Sous. J'ai en bas un des carrosses de son altesse qui nous mènera grand train ; mes gens vont descendre vos bagages. Êtes-vous accompagné ?

— J'ai avec moi mon fils Montanglos, que voici.

— Je suis charmé de connaître M. de Montanglos. Nous ferons amitié dans le chemin, monsieur. Son altesse a conçu de l'estime pour vous, et brûle d'impatience de vous le dire.

— Ne vous pressez pas trop de nous adorer, monsieur, de peur que son altesse, ne venant à perdre sa tendresse pour nous, vous ne soyez obligé de ne plus nous aimer du tout.

— Ah ! ce n'est pas bien, monsieur Quatre-Sous, de répondre à mes civilités par de la brusquerie. Si l'on vous aime, on pourrait néanmoins vivre sans cela, cher monsieur Quatre-

Sous, et c'est pour vous faire honneur ; mais ne nous fâchons pas. Vous êtes pressés, messieurs, et moi de même. Vos lits sont commandés à Coulommiers pour ce soir ; il faut arriver avant minuit.

— Nous sommes à vos ordres, monsieur.

Des laquais vinrent enlever les bagages, et on partit au grand trot dans un magnifique carrosse à six chevaux. A travers leur mauvaise humeur, M. Quatre-Sous et son fils Montanglos ne laissèrent pas de remarquer avec plaisir qu'on leur ôtait partout le chapeau sur la route, et qu'on leur témoignait un profond respect dans les auberges, à cause des armoiries du prince qui étaient sur le carrosse. Le page de son altesse régala ses hôtes en grand seigneur, et leur montra tant de déférence avec des manières de vrai gentilhomme, que leur aigreur était bien diminuée avant qu'ils eussent fait six lieues. Ils n'arrivèrent à Coulommiers qu'à une heure après minuit, en sorte que tout le monde était couché. On conduisit M. Quatre-Sous et son fils Montanglos à l'appartement qu'on avait loué en ville pour eux. Un valet de chambre du château les servit, et le gentilhomme les quitta fort amicalement en leur souhaitant un bon sommeil. Les lits étaient doux, la maison tranquille, les meubles riches, les rideaux en belles soies d'Avignon. Nos deux robins, de furieux qu'ils étaient d'abord, devinrent plus traitables et s'endormirent tout enchantés du grand luxe de cour où ils se voyaient plongés.

Le lendemain au réveil, M. l'auditeur, à force de rechercher en lui-même, finit par retrouver un peu de sa colère de la veille. Il remonta son fils Montanglos qui était fort apaisé ; c'était une maladresse que d'avoir accepté le carrosse et le logement. Il n'y avait plus moyen, après cela, de ne point écouter M. de Longueville.

— Mais, malgré tout, disait M. Quatre-Sous, cela nous oblige seulement à de la politesse, nullement à céder sur nos résolutions.

Pour se bien mettre en train de gronder et d'être méchant, notre homme s'en alla, dès le grand matin, au logis de sa femme et lui lava, comme on dit, son bonnet. Ils étaient entre quatre yeux, et se régalèrent de se bien quereller comme de bons époux. Mme Quatre-Sous haussait les épaules à tout ce

que débitait M. l'auditeur; elle l'appela pauvre sot, quand il lui voulut apprendre ce qu'elle aurait dû faire. Pendant cela Montanglos gourmandait sa sœur, qui ne leva pas seulement les yeux de son aiguille et finit par déclarer qu'il l'ennuyait et qu'elle aurait assez d'écouter M. son père, sans que d'autres lui vinssent rompre les oreilles. On gagna ainsi tout doucement dix heures du matin. Le page de service annonça que les deux nouveaux venus pouvaient faire leur entrée au château.

Mlle de Longueville avait voulu que nos deux voyageurs fussent reçus avec une solennité à les étourdir. Elle s'était vêtue d'une robe à queue; ses femmes l'entouraient. M. de Longueville avait derrière lui quarante de ses gentilshommes. Le prince de Condé brillait au milieu des petits-maîtres. On faisait belle contenance comme s'il se fût agi de recevoir un ambassadeur. Il y avait de la broderie et des pierres sur tous les habits; la princesse avait prié les jeunes gens de tenir leur sérieux et de parler avec politesse à ses hôtes. Cette comédie était bien préparée, on introduisit M. Quatre-Sous et son fils Montanglos par les grandes portes. Le lecteur se fera volontiers une idée de l'embarras où furent nos deux robins au milieu des épines de l'étiquette. M. l'auditeur débuta par saluer jusqu'à terre un officier de bouche qui traversait les antichambres. Il perdit la tramontane en mettant le pied dans le salon, et promena son pourpoint noir et son gros ventre vers les différents groupes, sans pouvoir trouver M. de Longueville. Le maître des cérémonies le saisit heureusement par le coude au moment où il faisait ses compliments à un étranger. Le digne homme était tout essoufflé de sa gaucherie, et secouait sa large perruque grise comme une crinière. Quant au fils Montanglos, il trottait derrière son père, les coudes au corps, et semblait un petit scribe de notaire venant de dresser un contrat. Cependant le duc et sa fille parlèrent si obligeamment à M. Quatre-Sous, qu'un auditeur moins infatué que lui en aurait eu le cœur gagné du coup. M. de Longueville le mit à l'aise en l'interrogeant sur les choses de son emploi; puis, son altesse mena notre homme près d'une fenêtre en lui disant :

— Nous avons à causer d'affaires ensemble, monsieur l'auditeur.

— Je sais, monseigneur, ce que vous m'allez dire, répondit

le père Quatre-Sous en reprenant toute sa morgue. Il m'en coûtera beaucoup de contrarier votre altesse; mais la main de ma fille est promise.

— Elle l'est donc par deux côtés à la fois, monsieur, car le chevalier de Plénoches a reçu promesse de mariage signée de votre femme et de la jeune demoiselle.

— Par la cordieux! ma femme est une carogne et ma fille une folle.

— Avant de se fâcher, dit la princesse; il faut apprendre à monsieur l'auditeur combien nous aimons sa fille; que je la veux avoir pour ma compagne; que nous la mènerons à Saint-Germain; que toute la cour est ravie de la connaître, et que son esprit et ses charmes lui font un devoir de rester parmi nous. Monsieur Quatre-Sous s'adoucira en pensant qu'il aura en nous des amis aussi francs et d'aussi bonne compagnie que MM. les conseillers. Il serait injuste et de mauvais goût, monsieur de nous traiter mal, et d'être fier parce que nous sommes de qualité. Les princes ne sont pas plus méchants ni plus à dédaigner que les gentilshommes de robe.

— Je n'ai garde, princesse, de vouloir être fier avec vous qui valez plus que moi.

— Eh bien! parlons-nous sans aigreur. Monsieur le duc veut mettre votre fille en meilleur lieu que vous ne pourriez le faire. Nous n'avons à vous proposer que des marchés où vous ne sauriez perdre, et d'ailleurs la chère demoiselle a donné son cœur à notre protégé, de sorte que vous l'allez rendre malheureuse si vous ne nous cédez.

— Vous me jetez dans une terrible incertitude, princesse.

— Bon cela, mousieur Quatre-Sous, j'aime ce langage, il est d'un père tendre et d'un homme aimable. Notre procès est gagné, car vous ne voudrez pas faire de la peine à tant de monde.

— Pour aller droit au but et rendre l'accommodement facile, dit le duc, sachez, monsieur, que je donnerai au chevalier de Plénoches ce qui sera nécessaire.

— Monsieur le duc, je suis riche pour un homme de robe, plus riche que bien des habits à galons d'or.

— Tant mieux, monsieur Quatre-Sous; mais je ne suis pas pauvre non plus.

— Ce n'est pas douteux, altesse ; je veux dire qu'il me suffirait que mon gendre eût autant que ma fille.

— Il aura autant qu'elle, monsieur. Qu'avez-vous dessein d'accorder en mariage à mademoiselle Quatre-Sous?

— Deux cent mille livres.

— Eh bien ! je donne deux cent mille livres au chevalier.

M. Quatre-Sous, qui n'en voulait donner que cent mille, croyait se tirer d'affaire par cette bravade ; mais dans sa vanité de robin, il ne savait point ce que c'était qu'un grand seigneur, et il se trouva pris au trébuchet.

— Quoi ! vraiment ! monsieur le duc, dit-il en balbutiant ; votre altesse irait se saigner d'une si grosse somme pour un petit gentilhomme qui ne lui est point parent !

— Ce sont paroles échangées, monsieur. Il ne tiendra qu'à vous de donner cent mille livres de plus pour enrichir votre fille du double.

— Diable ! c'est assez comme cela pour ma bourse.

— La chose est convenue, je signerai au contrat.

— Un moment, monseigneur ! laissez-moi le temps de réfléchir. Rien n'est arrêté tant qu'il n'y a pas d'écrit.

— Ma parole vaut un papier, monsieur. Nous donnons chacun deux cent mille livres. J'aime Plénoches ; son beau-père sera toujours le bienvenu chez moi. Ce m'est un grand plaisir de vous avoir trouvé si bon et si raisonnable, Comment avez-vous été logé ici? Êtes-vous satisfait? Resterez-vous parmi nous à vous délasser des travaux du semestre?

M. Quatre-Sous, circonvenu par tous les côtés, essaya vainement de ramener sur le tapis l'affaire du mariage. Son altesse ne lui en parla plus que comme d'une chose bien et dûment conclue.

— Que la peste étrangle les grands seigneurs, les gens de cour, les princes et leurs valets? dit-il tout en fureur quand il se trouva seul.

M. l'auditeur soulagea son humeur en grondant sa femme, et en envoyant à tous les diables le fils Moutanglos quand il lui voulut donner son avis. Plénoches le vint saluer :

— Vous voilà donc, s'écria le bonhomme, beau séducteur de filles, qui savez arracher des promesses de mariage !

— Ah ! monsieur Quatre-Sous, répondit Plénoches, parlez

plus doucement. Il me serait pénible d'avoir un beau-père sans oreilles, et je me verrai obliger de vous couper les vôtres si vous me dites des injures.

— Avec ou sans oreilles, monsieur, vous ne me tenez pas encore pour votre beau-père.

— Je sens déjà que vous le serez, monsieur, au respect que vous m'inspirez et à l'amour que j'ai pour votre aimable fille.

— C'est bon ; nous verrons qui l'emportera. Tout n'est pas encore achevé.

M. Quatre-Sous et son fils Montanglos, furieux de leur mauvais succès, et honteux au fond d'avoir mal réussi à cause de leur sottise, conspirèrent ensemble pour rétablir leurs affaires. Plénoches, qui les regardait de près et avait des amis partout, fut averti en dessous-main que M. l'auditeur devait enlever sa fille dans la soirée pour la mener à Paris sans prendre congé de personne. Notre chevalier courut en informer M. de Longueville, qui donna ordre de fermer à la nuit les portes de la ville. La surprise et le dépit de M. Quatre-Sous furent grands, lorsqu'il trouva des gardes aux murailles de Coulommiers et les portes closes. Il rentra tout écumant dans le château, et s'en alla chez son altesse; mais au moment d'éclater en reproches, il se vit apostrophé lui-même d'un ton fort sévère :

— Monsieur, lui dit le prince, j'allais envoyer à votre recherche. Il paraît que vous vous considérez ici comme violenté. Si vous ne savez pas comment on se doit conduire chez les gens de ma sorte, je vais vous l'apprendre. On ne s'enfuit point en larron d'une maison où l'on vous a fait honnêteté. C'est moi qui ai voulu qu'on fermât les portes, afin de vous donner cette leçon avant votre départ. Je ne prétends retenir personne par force, encore moins un homme de peu comme vous. Il fera jour demain matin, monsieur; si vous n'êtes ni plus civil, ni mieux conseillé que ce soir, vous pourrez aller où il vous plaira, Je vous donne congé; aussi bien, puisqu'un robin n'a pas compris l'honneur que je lui faisais, je serai aise qu'il nous vide le plancher. Soyez averti, monsieur, que je laisse carte blanche à M. Plénoches pour vous jouer tous les tours qu'il pourra, et faire valoir sa promesse de mariage.

Notre homme essaya de prendre la parole; mais le duc lui tourna les talons en disant :

— Je suis votre serviteur, monsieur Quatre-Sous.

On verra tout à l'heure comment Plénoches prétendit user de la carte blanche donnée par son altesse.

V.

Plénoches commence à se bien faire connaître pour ce qu'il est. — Aventures de grand chemin.

Le lendemain notre auditeur, se croyant dégagé de toute obligation envers M. de Longueville, à cause des paroles un peu dures qu'on lui avait dites, voulut traiter de puissance à puissance avec son altesse; il députa son fils pour demander si on lui permettrait enfin de quitter Coulommiers. Le prince répondit que tous les Quatre-Sous étaient libre de se retirer. On s'embarqua pour Montanglos, dans le vieux carrosse qui avait amené les dames. Notre héroïne mit la tête à la portière en passant devant les fenêtres de Plénoches ; tous deux se firent des signes d'adieux en agitant leurs mouchoirs. La demoiselle versa de ses yeux bleus les plus jolies larmes du monde, et le chevalier prit le ciel à témoin de son désespoir, selon la coutume des amants malheureux.

Ce n'était point un esprit à rêver creux longtemps que M. Plénoches. Après avoir bien fait sonner ses éperons sur le plancher de sa chambre et soulagé son cœur par quelques petites imprécations, il se promit tout bas de servir bientôt à M. Quatre-Sous un plat de son métier. Après la tête d'un fou, ce qui engendre les plus belles extravagances, c'est bien celle d'un amoureux en peine, et notre chevalier réunissait les deux qualités ensemble. Mais, avant de rien entreprendre, il s'en alla recevoir les consolations et les avis de la princesse.

— Je cherchais justement les moyens de vous rapprocher de votre amie, lui dit Mlle de Longueville. Un enlèvement me paraît aujourd'hui la seule ressource que nous ayons ; mais si vous avez quelque chose à démêler avec la justice, M. le duc n'osera point se déclarer pour vous. Il faut que je vous assure d'abord son appui.

La petite altesse déploya ses grâces enfantines pour solliciter du prince l'autorisation d'exécuter un rapt. M. de Longueville fronça les sourcils et fit sa mine grise :

— Je ne puis donner les mains à cela, répondit-il, vous me feriez une méchante affaire. Montanglos est sur les terres de mon gouvernement ; que dirait-on si je favorisais des actes que j'ai mission d'empêcher? Lorsque j'ai menacé M. Quatre-Sous de laisser carte blanche à Plénoches, je n'entendais pas que le chevalier dût sortir des voies légales. Il aura sa promesse de mariage, c'est à lui de s'en servir ; qu'il cherche à voir sa maîtresse, à s'introduire dans la maison du père, s'il est possible ; enfin qu'il se comporte en amoureux de comédie ; cela n'est point défendu ; mais un enlèvement est chose grave, dont le parlement pourrait s'émouvoir.

Outre l'amitié que la princesse avait pour Plénoches, elle se promettait un grand plaisir à voir comment le chevalier s'y prendrait pour enlever sa belle, et quelles drôleries sortiraient de cette cervelle timbrée, car elle aimait l'extraordinaire et les gens qui avaient du bizarre. Elle prit si fort à cœur les intérêts de son chevalier, qu'elle parlait des affaires et des amours de Plénoches comme si c'eût été les siennes. On les voyait tous deux ensemble se concertant du matin au soir, et quand on demandait à la princesse comme elle se portait :

— Je ne suis pas bien, répondait-elle. Nous avons du chagrin ; nos amours nous tourmentent beaucoup.

Un jour qu'elle n'avait point d'appétit, le duc s'informa si elle était incommodée.

— Assurément, dit-elle, et votre altesse en sait bien la raison. Vous ne voulez pas que nous enlevions Mlle Quatre-Sous ; cela me rend triste comme vous voyez.

— Petite fille, reprit son altesse en riant, je vous permettrai d'enlever cette demoiselle quand elle ne sera plus dans mon gouvenerment. Faites votre coup de main à Paris, et amenez la belle chez moi ; je vous donnerai refuge.

Tout le monde, aimait Plénoches à Coulommiers, en sorte que notre amoureux eût trouvé, parmi les jeunes gens, de bonnes tête chaudes et des bras vigoureux prêts à l'aider. Après trois grandes journées d'ennui, notre héros prit son cheval un matin, et s'en alla droit à Montanglos. On y était à dîner lors-

qu'il entra dans le réfectoire, le pistolet au poing. Il salua les dames et, s'adressant à M. Quatre-Sous :

— Monsieur, lui dit-il, quoique vous m'ayez montré bien de la rigueur, la religion vous ordonne de ne point souhaiter la mort de votre prochain ; or je m'en allais mourir de douleur si je n'eusse revu mademoiselle votre fille ; c'est pourquoi me voici. Dieu seul sait l'avenir et si je serai ou non votre gendre ; mais en attendant, vous voyez en moi un gentilhomme fort à plaindre, dont vous devez avoir pitié. Souffrez que, pour me rendre un peu le cœur à la vie, j'entretienne un instant mademoiselle en votre présence, sans manquer au respect dont je fais profession pour vous.

— Est-ce que vous perdez la raison, monsieur? s'écria le père. On ne fait pas ainsi ; on ne s'introduit pas dans les maisons sans l'agrément des gens.

— Cher monsieur Quatre-Sous, je n'ai qu'une folie, c'est mon amour pour mademoiselle. Les autres font à leur idée ; pour moi, voilà comme je fais, et c'est justement votre agrément que je vous demande.

— Eh bien ! corbleu ! je vous le refuse.

— Cela m'afflige, car il faudra donc que je m'en passe. Je pourrais brûler la moustache avec ce pistolet au premier qui me voudrait gêner, ainsi ne me poussez pas à cette extrémité. Ne nous fâchons point, si vous m'en croyez. Je n'en ai que pour une minute.

Plénoches donna l'ordre aux laquais de lui présenter un siége, et s'assit à côté de sa maîtresse.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'espère que vous m'excuserez. Je n'ai pu vivre plus de trois jours sans vous voir ; les chimères les plus cruelles me venaient assiéger. Il me semblait que, loin de moi, vous m'alliez oublier. Je veux savoir si vous m'aimez encore. Mon bonheur dépend de vous, car je ne doute pas que le ciel ne finisse par nous sourire, si vous avez de la persévérance autant que moi. Puisque nous ne pouvons nous parler sans témoins, dites-moi tout haut ce que vous pensez, et si je me dois livrer au plaisir ou au désespoir.

— Monsieur le chevalier, répondit la demoiselle avec émotion, mon père peut m'empêcher d'être à vous, mais non de vous aimer. Je ne suis pas libre de vous donner ma main ni de vous

retirer mon cœur ; l'un m'est aussi impossible que l'autre.

— Vous êtes une impertinente, ma sœur, interrompit Montanglos qui voulait faire le gentilhomme; et vous, monsieur, je vous engage à vous retirer.

— Ma chère âme, reprit Plénoches, vous m'avez rendu le courage et les forces. Prenons patience. J'ai des raisons de croire qu'il nous viendra bientôt d'heureux jours.

Le chevalier baisa tendrement la main de sa belle.

— A présent, monsieur Montanglos, ajouta-t-il, me voici à vos ordres. Je serai charmé de me couper la gorge avec vous galamment; cela vaudra mieux que de vous donner des coups de bâton, car j'aurais fini par là.

— Je ne me battrai pas avec un fou, répondit Montanglos.

— Alors il faudra que j'en revienne aux coups de bâton. Vous les aurez la première fois que vous donnerez à mademoiselle des noms injurieux ; tenez-vous cela pour dit, et soyez plus doux. Il sied mal à un petit garçon comme vous de faire le tyranneau. Monsieur l'auditeur, je vous présente mes civilités. Madame Quatre-Sous, tenez-moi pour l'homme qui vous aime et vous estime le plus. Au revoir, monsieur Montanglos.

Plénoches remonta sur son cheval, et revint à Coulommiers l'esprit un peu soulagé, avec une histoire à conter à Mlle de Longueville, dont cette aimable princesse s'amusa deux jours, et qui fit dire à toute la cour :

— Voyez combien l'amour nous jette hors de nous-mêmes, puisque le bon et le sage Plénoches s'est vu poussé à faire une pareille bizarrerie!

Au fond, le chevalier avait raisonné sur son étrange visite à Montanglos. Il voulait obliger le père de sa belle à quitter ce château, et le moyen était bon, car de peur d'une nouvelle algarade, M. l'auditeur résolut d'emmener sa famille à Paris. Comme les sots ont coutume de tout faire sottement, M. Quatre-Sous, au lieu de partir sans bruit, transforma ses laquais en gens de guerre, et se mit en campagne avec une escorte de dix hommes. Il y avait jusqu'aux garçons de charrue qui portaient mousquet et gardaient le carrosse de voyage. Plénoches en eut avis, et se proposa, comme une simple partie de plaisir, d'inquiéter un peu nos robins pendant leur route. Trois gentilshommes de ses amis s'offrirent à lui ; en y ajoutant le valet

Champignon, la troupe fut ainsi composée de cinq personnes qui valaient bien les dix estafiers de campagne de M. Quatre-Sous.

Au petit train dont allait le coche de M. l'auditeur, on pensa qu'il n'arriverait pas avant la nuit au bourg Guérard, situé à quelques lieues de Coulommiers, et nos jeunes fous le voulurent rejoindre en cet endroit. La troupe partit au galop, encouragée par les rires de la princesse et après avoir promis à M. de Longueville qu'on ne commettrait aucune violence. Pour ne point prendre le convoi par les derrières, on se jeta dans les traverses; au bout d'une heure de marche, on aperçut, du haut de la colline, le carrosse entouré de son monde, qui cheminait sur la grande route.

— Il les faut avertir de notre présence, dit un gentilhomme; approchons-nous à travers les bois et tirons nos pistolets en l'air.

Pendant l'espace d'une lieue, M. Quatre-Sous, entendant des explosions autour de lui, pensa mourir d'effroi, et crut qu'il allait avoir affaire à des ennemis innombrables. Son fils Montanglos et lui commençaient à se repentir de leur rodomontade et regrettaient leur maison. Cependant, Plénoches ayant pris les devants, le vacarme cessa, et l'armée des robins se remit de ses frayeurs. Il était nuit close lorsqu'on vit les maisons du bourg Guérard. Trois hommes que M. Quatre-Sous envoyait en éclaireurs, s'arrêtèrent tout à coup, disant qu'on ne pouvait plus avancer. Deux grosses charrettes sans attelage fermaient le chemin. Dans ce moment Plénoches et ses amis sortirent des bois et se montrèrent. Ils attaquèrent la troupe avec tant d'impétuosité, que les laquais transformés n'eurent pas le temps de coucher leurs mousquets en joue; les uns, ayant le pistolet sur la gorge, se laissèrent désarmer, et les autres prirent la fuite. Il y eut plusieurs coups de feu tirés, mais heureusement personne n'en fut atteint. Notre chevalier ouvrit la portière du carrosse et reçut dans ses bras sa maîtresse éperdue. Le danger et l'obscurité diminuent bien la pruderie des femmes: aussi Plénoches reçut de sa belle des étreintes charmantes et des mots pleins de tendresse qui lui semblèrent délicieux, quoique la peur y fût pour une bonne moitié. Nos amants eurent donc encore un instant d'adoucissement à leurs peines. La demoiselle ne s'étonna

point quand le chevalier assura qu'il avait livré ce combat et couru les bois pour la revoir et lui jurer une dernière fois de lui être fidèle; tant l'amour fait excuser de choses !

Madame Quatre-Sous, au milieu du désordre, ne cessait de répéter à son mari :

— Voilà ce que c'est que de se brouiller avec les gens de cour!

Montanglos avait fui à travers champs. M. l'auditeur, tout replié sur lui-même dans le fond du carrosse, demeurait immobile :

— Seriez-vous blessé? lui demanda sa femme.

— O ciel! s'écria Plénoches, M. Quatre-Sous est-il blessé?

M. Quatre-Sous, le menton sur la poitrine et les bras étendus, ne voulait plus remuer. On l'entraîna par les jambes hors de son coche :

— Vous mériteriez que je fusse mort! dit-il enfin avec colère, car vous avez tiré sur moi. Qui vous dit que je ne suis pas blessé, puisque vous avez tiré sur moi? Est-ce en tirant sur un père qu'on travaille à devenir son gendre?

On sait que Plénoches n'était pas rieur; il ne put néanmoins regarder la figure de M. l'auditeur sans lui rire au nez, tant la crainte et l'indignation mêlées ensemble rendaient cette figure plaisante à voir.

— Eh! monsieur Quatre-Sous, dit-il, ce sont vos gens qui ont tiré en se sauvant, et non pas moi.

— Allez! allez! criait le père, vous êtes un tueur, un brigand. Vous n'aurez jamais ma fille, homme sanguinaire.

— Vieillard méchant! reprit Plénoches, si vous n'étiez point ici sur les terres que M. de Longueville gouverne, je vous ôteterais votre fille. Vous n'êtes pas digne d'avoir un tel trésor en votre possession; mais tenez-vous pour averti : vous voyez ce que je sais faire. Je vous enlèverai votre enfant, comme il est vrai que vous êtes un poltron. Avant une semaine, vous aurez de mes nouvelles à Paris.

Les voyageurs remontèrent en carrosse. On détourna les charrettes, et le coche partit privé de son escorte. M. Quatre-Sous arriva enfin au bourg Guérard, où le souper et un bon lit le rétablirent de ses traverses. Montanglos le vint rejoindre vers minuit. Plénoches et ses amis regagnèrent Coulommiers avant le coucher de la princesse, et Mlle de Longueville prit tant de

plaisir à écouter le récit de cette aventure de la bouche du chevalier, qu'elle ne rentra dans ses appartements qu'à trois heures du matin.

Notre héros avait pourtant commis une faute en irritant à ce point M. Quatre-Sous contre lui. Le bonhomme garda toujours sur le cœur les coups de pistolet qui l'avaient effrayé. Dans la suite des temps, chaque fois qu'on lui reprocha de n'avoir pas voulu donner sa fille au chevalier, il répéta :

— Il serait plaisant vraiment que j'eusse accepté pour gendre mon propre meurtrier !

VI.

Malheur et désespoir de Plénoches. — Comment le valet Champignon le détourne de se tuer.—Tout n'est jamais perdu pour un amoureux.

En arrivant à Paris, M. Quatre-Sous fit appeler Vertamont, et le présenta sur-le-champ à sa fille, en disant que c'était là le mari qu'elle aurait, à moins qu'elle ne préférât vivre et mourir vierge. La demoiselle fit une moue dédaigneuse en regardant le prétendu des pieds à la tête, et lui demanda si ce n'était point lui qu'on nommait, par sobriquet, *Plume-d'Oie*.

— Il est vrai, répondit le galant, ce surnom m'a été donné parce que je fais plus de besogne, à moi seul, que tous mes confrères ensemble. Je m'en ris et n'en gagne pas moins mes dix mille livres, bon an mal an.

— Et moi, monsieur, je me ris de vos dix mille livres ; je vous déclare que j'ai donné mon cœur à un autre.

— Ce sont propos de fillette en colère, interrompit M. l'auditeur. N'y prenez pas garde, monsieur Vertamont, et ne laissez pas de faire votre cour ; la mignonne s'adoucira, elle rendra justice à vos bonnes qualités, et son cœur vous reviendra tout naturellement, lorsqu'elle ne verra plus ce muguet farci de rubans, qui l'a ensorcelée.

— Mademoiselle a vécu parmi les petits-maîtres de M. le prince, reprit Vertamont en ricanant ; nous ne savons pas tourner, comme eux, les fadaises de romans, ni jeter les hauts cris pour un madrigal ; nous ne savons pas mettre l'épée au poing

pour un oui ou pour un non, et singer les héros d'Amadis ; mais nous ne vendons point nos châteaux pour les convertir en habits brodés ; nous n'avons pas le luxe sur les épaules, et la misère au logis. Nous tenons de bons morceaux sonnant dans nos buffets, et ne craignons point l'avenir. Nous laissons à nos enfants une profession avec de l'argent, et non pas une rapière pour tout bien, avec leur chemin à faire. Vous avez donc envie d'être duchesse, mademoiselle?

— Mon dieu ! s'écria la pucelle qui perdait patience, je sais bien que le tabouret n'est pas fait pour moi ; mais est-ce donc une si grande ambition, que de ne pas vouloir un mari aussi mal bâti que vous l'êtes ? Il faut, monsieur, pour être une honnête femme, qu'on ait de l'estime pour son époux ; or je ne doute pas que vous ne demandiez ma main à cause du bien que possède mon père, puisque j'en aime un autre que vous. D'ailleurs, votre personne et votre esprit me sont déplaisants ; si vous continuez à me vouloir épouser malgré ce que je vous dis-là, j'en aurai plus mauvaise opinion de vous. Je suis votre servante, monsieur, et je vous déclare que je vous verrai le moins qu'il me sera possible.

Mlle Quatre-Sous rentra dans sa chambre sans écouter les ordres de son père, qui la voulait retenir.

— Nous n'avons pas trop bien réussi pour le premier jour, dit M. l'auditeur ; mais les choses iront mieux demain. Revenez dîner avec nous, et tenez ferme; il serait étrange, qu'avec mon agrément et tout le loisir désirable d'entretenir ma fille ; vous ne vinssiez point à bout de lui plaire.

Vertamont revint assidûment dans la maison, et continua son jeu maladroit, de tourner en dérision la jeunesse de Coulommiers, en sorte qu'il n'était guère plus avancé dans les bonnes grâces de sa prétendue, le quatrième jour que le premier.

Au bout de ce temps, on eut avis que Plénoches était arrivé à Paris. Le chevalier, avec sa sagesse accoutumée, voulait tout d'abord couper la gorge à Vertamont, battre Montanglos et forcer le logis de M. Quatre-Sous ; mais on lui représenta que ce n'était point le moyen d'obtenir une fille que d'assommer ses parents.

M. de Longueville avait fait donner à Plénoches sa promesse de mariage par le père gardien des capucins. Des gens de chi-

cane, qu'il s'en alla visiter, lui promirent de tirer bon parti de cette pièce. La demoiselle n'étant pas encore majeure, sa signature n'avait pas grand poids; mais celle de la mère était chose de conséquence. On fit une opposition en bonne forme au mariage avec M. Vertamont, et puis les parties convinrent entre elles de choisir des arbitres qui jugeraient le cas sans qu'on pût revenir sur l'arrêt.

Pendant huit jours que durèrent les délibérations, Mlle de Longueville fit écrire par le duc, son père, à tous les arbitres, pour leur recommander les intérêts de son protégé. C'étaient des gens de robe, mais jaloux de M. l'auditeur à cause de sa morgue. Leur arrêt condamna le père à payer au chevalier de Plénoches la somme de quatre mille livres, à moins qu'il ne lui voulût donner sa fille.

— Vertudieu ! s'écria notre auditeur, quatre mille livres pour avoir la permission de marier ma fille à qui bon me semble ! je ne donnerai pas seulement un quart d'écu ; j'aime mieux qu'elle reste vierge jusqu'à sa mort.

Cependant Mlle de Longueville, qui ne voyait le plus ordinairement, en toutes choses, que des matières à se divertir, écrivit une lettre de félicitation à Plénoches, en le priant de faire instances pour qu'on lui donnât ses quatre mille livres, ou la demoiselle promise, afin, disait-elle, de tâcher que le dépit rendît encore plus comique la figure du vieux robin. Le chevalier trouva un sergent qui dressa une sommation en bonne forme. La princesse eût bien ri, si elle eût pu voir la mine de M. Quatre-Sous au moment où il lut cette sommation ; mais une méchante idée prit aussitôt naissance sous la perruque de M. l'auditeur, et, du coup, les espérances de notre héros en furent terriblement endommagées.

Le père Quatre-Sous s'en alla montrer cette pièce à sa fille.

— Voilà un bel amour que vous avez inspiré, ma chère enfant ! lui dit-il ; votre chevalier demande ses quatre mille livres, et renonce à votre main pour ce prix-là. Il préfère encore, à votre personne accompagnée d'une dot, cette somme ronde sans mariage. Tous ces hommes ne songent qu'à l'argent. Avec une douzaine de filles ainsi séduites, le cavalier se fera bientôt une fortune. Vertamont est plus généreux que lui, car

il payera volontiers, pour vous épouser, ce que votre amoureux réclame.

M. l'auditeur, ayant mis sous les yeux de sa fille la sommation de Plénoches, vint à bout sans peine de lui faire envisager la chose de ce vilain côté. L'ignorance de notre héroïne, en matière de chicane, rendait cette supercherie facile à un vieux retors comme il l'était. La pauvre petite en devint toute pâle, et se mit à pleurer.

— Ne te désole point, ma mie, lui dit M. Quatre-Sous. Tu sauras, par l'expérience, que l'amour de l'argent est au fond de tous les cœurs, et qu'il ne se faut point fier aux tendres discours des jeunes gens; la vie est pleine de ces tromperies. Je te donnerai un honnête mari, qui t'aimera pour toi et non pour tes écus; si ce n'est Vertamont, ce sera un autre pour qui tu n'auras point de répugnance, et que nous choisirons ensemble.

— Si M. Plénoches est indigne de moi, répondit la demoiselle en redoublant ses pleurs, il m'importe peu d'avoir M. Vertamont ou tout autre pour mari.

N'omettons pas de dire, en passant, que cette réponse prouve la grande innocence de Mlle Quatre-Sous. Les jeunes filles ne parleraient pas de la sorte si on leur apprenait bien quelle chose est le mariage, quels sont les droits de l'époux, et jusqu'à quel point elles donnent leur personne et leur liberté; mais la plupart, ne le sachant que le lendemain des noces, reconnaissent trop tard qu'elles ont agi à l'aveugle.

M. Quatre-Sous, se croyant en veine de réussir, courut chez Vertamont et lui conta ses malices.

— A présent, lui dit-il, pour achever de gagner l'estime de ma fille, il vous faut payer noblement les quatre mille livres.

— Ouais! dit Vertamont en devenant jaune comme un louis d'or; ce n'est point ma faute si votre femme a fait la sottise de signer une promesse. C'est à vous de payer.

— Est-ce que vous n'épouseriez pas bien ma fille pour quatre mille livres de moins? reprit le père.

Vertamont resta coi devant cet argument; mais, en retrouvant le fil de ses idées, il riposta par un argument aussi beau.

— J'épouserais, en effet, votre fille si elle avait quatre mille livres de moins; mais, comme vous ne la pouvez marier à per-

sonne sans donner cette somme à M. Plénoches, en supposant que nous ne puissions pas nous accorder, vous seriez de même obligé de payer pour prendre un autre gendre. C'est donc bien à vous qu'il appartient de lâcher l'argent.

— Fort bien ! répliqua le père ; mais je ferais de même à un autre gendre la condition de payer pour avoir ma fille ; ainsi, votre excuse ne vaut rien.

— Mais, je n'ai pas d'argent.

— Je vous en ferai prêter.

— Au diable ! cela me coûtera des intérêts.

— Vous êtes un vilain, monsieur Vertamont.

— Et vous un avaricieux, monsieur Quatre-Sous.

Après d'autres propos galants de gendre à beau-père, ils tombèrent enfin d'accord. M. l'auditeur promit de donner un présent de six cents livres au premier enfant qu'aurait sa fille, et Vertamont consentit à payer les dommages-intérêts. Il en alla parler à sa prétendue en homme sans délicatesse ; mais notre héroïne, plus touchée de son malheur que de tout le reste, n'y prit pas garde et consentit à signer le contrat.

Plénoches était, un matin, enfermé chez lui ; il s'ennuyait de ne pouvoir pénétrer auprès de sa maîtresse, et de n'en avoir aucune nouvelle. Un projet d'enlèvement commençait à lui bien mûrir dans l'esprit, lorsqu'il reçut la visite d'un laquais noir qui lui apportait quatre mille livres.

— Qu'est ceci ? dit-il en changeant de visage.

— C'est l'argent que vous avez demandé, monsieur le chevalier. Mon maître, le conseiller Vertamont, vous l'envoie et vous prie d'en donner quittance.

— Quittance ! quatre mille livres ! reprit Plénoches effrayé. Il va donc épouser Mlle Quatre-Sous ?

— La chose est faite, monsieur. On a célébré le mariage ce matin, à Saint-Germain-des-Prés.

A ces mots, Plénoches prit ses armes, enfonça son chapeau sur ses yeux, et sortit sans écouter le laquais de Vertamont, ni les cris de son valet Champignon, qui voyait bien le désespoir où il était.

Dans son premier transport, notre héros voulait courir auprès de son infidèle, pour l'accabler de reproches ; c'est le besoin le plus pressant d'un amant abandonné ; mais il paraît

que ses idées se brouillèrent en chemin, car il se trouva, au bout d'une heure, dans la campagne, au bord de la rivière, sans savoir comme il y était venu.

— Puisque le ciel m'a conduit là, dit-il, c'est une preuve qu'il faut que je finisse mes jours dans cette eau. Je me vais faire sauter la cervelle avec un pistolet, en me jetant dans la rivière.

Heureusement, il y avait en cet endroit quelques roseaux, et notre chevalier, qui voulait rendre le dernier soupir en un lieu net et propre, tira sa rapière pour abattre les herbes. Pendant cette opération, son valet Champignon accourut bien à propos.

— Que faites-vous donc là, monsieur le chevalier? dit-il.

— Je vais me tuer, répondit Plénoches en continuant de faucher.

— Vous tuer! monsieur le chevalier, et pourquoi, je vous prie? de quelle utilité sera-ce pour vos amours?

— Pour mes amours, il n'y a plus rien à faire; je me veux donc détruire, n'ayant à espérer que des soucis en ce monde.

Le valet Champignon employa les meilleurs raisonnements pour détourner son maître de ce dessein; mais, voyant qu'il ne réussissait point, il s'avisa de lui donner une raison de fou, qui ébranla Plénoches sur-le-champ:

— Ce n'est point vous-même qu'il faut tuer, mais bien plutôt votre rival, monsieur le chevalier. Quand vous lui aurez donné de votre épée dans le ventre, votre maîtresse sera veuve.

Notre héros cessa tout aussitôt de faucher en écoutant cela.

— Elle sera veuve, poursuivit Champignon, et partant libre de vous épouser. D'ailleurs, il n'est point douteux qu'on n'ait employé des supercheries, ou peut-être la violence, pour la marier à ce pince-maille de conseiller. Il sera toujours assez tôt pour vous faire enterrer, quand vous aurez éclairci la chose, et j'ai peine à comprendre qu'un gentilhomme de votre mérite cède ainsi la place à un ladre robin, sans lui rompre seulement une côte ou deux.

— Tu as, pardieu! raison, répondit le chevalier. Je veux soulager ma douleur en cassant les épaules à ce Vertamont. Retournons à Paris, et faisons résistance contre le malheur. J'étais un grand ingrat de me vouloir tuer, car il me reste en-

core des ressources et l'amitié de Mlle de Longueville, qui aurait eu du chagrin de ma mort.

Avant de rentrer dans la ville, Plénoches exhala quelques plaintes qui eussent fait honneur au *berger extravagant ;* puis il reprit son humeur naturelle, et songea aux moyens de s'expliquer avec son infidèle. On ne doit point s'étonner que, dans sa cruelle situation, il lui soit passé des chimères par l'esprit ; mais, du moins, il fit trêve aux gémissements, et se prépara mûrement et en homme de bon sens à commettre des folies.

— Il me vient une excellente idée, dit-il à son valet. Non-seulement je puis assommer Vertamont, mais n'ai-je pas encore l'espoir de lui planter des cornes comme il le mérite? J'avais dessein d'enlever ma maîtresse, rien ne m'oblige à y renoncer. Je la retirerai à son mari, et nous irons vivre ensemble chez les Allemands.

— Prenez garde, monsieur, dit le valet ; c'est un cas à être pendu que de voler la femme d'un autre.

— Eh ! puisque je m'allais faire sauter la cervelle, je n'ai rien de pis à craindre.

Le premier soin de Plénoches fut d'envoyer Champignon jaser avec les gens de M Vertamont, pour reconnaître les habitudes de la maison, et recueillir les bruits publics sur la façon dont le mariage s'était fait. Son dépit fut extrême lorsqu'il apprit la ruse de M. Quatre-Sous, et la méchante idée qu'on avait donnée de lui à sa belle.

Il n'est pas de persévérance comparable à celle d'un amant qui s'est mis en tête un projet. Plénoches se posa, un matin, en faction devant le logis de Vertamont, résolu à n'en bouger de tout le jour. Le conseiller sortit sur le midi pour aller à ses affaires :

— Monsieur, lui dit notre héros en l'abordant avec civilité, vous m'avez noirci dans l'opinion de votre femme d'une manière lâche et honteuse. Il se peut que vous fussiez aussi amoureux d'elle que je le suis, et que toutes les voies vous soient bonnes pour arriver à vos fins ; mais, à présent que vous avez gagné la partie contre moi, je prétends faire savoir à votre femme que je ne méritais point de perdre son estime. C'est assez pour moi de la voir mariée à un autre, sans qu'elle me méprise

encore. Veuillez donc m'apprendre à quel moment il vous plaira de me donner accès auprès de Mme Vertamont.

— Ma femme n'est point de la cour, monsieur; elle ne veut voir que les personnes de sa condition. Nous ne sommes pas dignes de recevoir des gentilshommes de votre qualité.

— Ne raillons pas, monsieur, je vous prie. Vous m'avez entendu : quand faut-il que je me présente chez vous?

— A la Chandeleur, monsieur le chevalier, à la Chandeleur ou aux vendanges.

— J'aurais désiré, monsieur, m'expliquer avec Mme Vertamont, avant que de démêler mes comptes avec vous; mais, puisque vous me refusez ce plaisir, je commencerai donc par ce qui vous regarde. Nous aurons, s'il vous plaît, à nous couper la gorge au soleil de demain.

— Au diable? je n'ai point envie de me faire couper la gorge.

— Je m'en doutais, que vous étiez tout ensemble un traître, un menteur et un poltron, monsieur Vertamont; mais je saurai bien vous contraindre à tirer l'épée. Faites provision de patience, car je vous en ferai souffrir de toutes les façons.

— Je me battrai avec mes armes, monsieur Plénoches, c'est-à-dire la plume en main, avec les procureurs pour seconds.

— Ah! vous ne riez plus, lorsqu'il s'agit de votre peau, monsieur le plaisant; c'est pourtant bien de l'honneur que je vous fais, de vouloir croiser le fer avec un pied-plat comme vous, monsieur de l'écritoire.

— Tant d'honneur ne m'est point nécessaire, monsieur de la bourse vide.

— Je vous aurais déjà donné des coups de bâton, si je ne respectais le nom que porte votre femme, monsieur de l'écu rogné.

— Un bon procès vous mettrait à la raison, monsieur de la poche percée.

— Je me moque de la chicane, monsieur du parchemin.

— Et moi, des voies de fait, monsieur de l'expédient.

— Ne vous en prenez qu'à vous-même, de ce qui vous arrivera, monsieur de la main crochue.

— Ma femme sera bien gardée, monsieur du crédit perdu.

— Pas assez bien que je ne vous fasse une paire de cornes, monsieur de la petite semaine.

— C'est ce qu'on verra, monsieur de l'industrie.

— Au revoir donc, monsieur de l'usure.

— Serviteur, monsieur de la dette criarde.

Il n'est tel, comme on sait, qu'un avare qui se met en frais pour ouvrir largement sa bourse; M. Vertamont, averti des intentions du chevalier, assembla ses valets et leur fit une belle distribution d'argent pour les exhorter à bien garder la maison. Plénoches leur fut signalé afin qu'on lui montrât visage de bois s'il venait à paraître; mais les domestiques de tous temps ont eu l'intelligence *épaisse*, comme disait Mme de Rambouillet.

Le soir même du jour où il s'était querellé avec notre héros, au milieu de la rue, M. Vertamont conduisit sa femme à la comédie. En arrivant à l'hôtel de Bourgogne, le mari descendit le premier de son carrosse de louage; Plénoches, qui se trouvait là, mit aussitôt la tête à l'autre portière :

— Madame, dit-il, c'est un grande sujet de désespoir pour moi que votre infidélité. J'aurais déjà mis fin à ma triste vie, si je ne savais qu'on m'a dépeint à vos yeux sous de vilaines couleurs. Une fois que j'aurai pu vous parler pendant une heure et vous prouver combien on m'a calomnié, je mourrai satisfait.

— Venez donc, ma chère, cria Vertamont. Ne voyez-vous pas que je vous attends?

— Hélas! répondit la dame au chevalier, j'ai déjà mille raisons de regretter ce que j'ai fait. Je suis coupable envers vous, mais le ciel m'en punit sévèrement. Vous êtes bien vengé du mal que je vous ai causé.

— Holà! madame la conseillère, cria le mari, est-ce que vous dormez?

— Je vous aime encore trop à cette heure, reprit Plénoches, pour souhaiter de me venger. Puissiez-vous être heureuse loin de moi!

— Voyez un peu si elle bougera de place! dit Vertamont.

— Heureuse! reprit la dame; cela n'est pas possible, chevalier.

— A qui donc parlez-vous? demanda le mari.

— Ah ! reprit Plénoches, ma peine serait moins amère si je savais du moins que vous n'avez pas donné votre cœur à un autre.

— Corbleu ! s'écria Vertamont, êtes-vous folle de me laisser ainsi les pieds dans la boue?

— Mon cœur ne sera jamais à personne.

Le mari perdit patience. Il remonta dans le carrosse, et mettant le nez à l'autre portière, il se trouva en face de Plénoches.

— C'est donc pour causer avec ce galant que vous me faites faire le pied de grue? dit-il en colère. Eh bien, vous ne verrez point la comédie, madame.

Vertamont donna l'ordre à ses gens de retourner à son logis. Au moment où le carrosse partait, Plénoches, mettant un louis dans la main du valet, monta derrière. Il entra ainsi jusque dans la cour de M. le conseiller. Le mari allait descendre, lorsqu'il aperçut encore le visage du chevalier à la portière.

— Mais c'est donc un diable rouge ! s'écria-t-il.

— Je n'ai pas fini, madame, dit Plénoches. Sachez que, malgré votre manque de foi, malgré tous les maris du monde et les sujets que je devrais avoir de vous haïr, je ne renoncerai jamais au bonheur de vous plaire et de vous posséder.

Tandis que Vertamont s'élançait au dehors pour obliger Plénoches à sortir, notre héros saisit la main de Mme la conseillère et la couvrit de baisers, puis il se retira, plus heureux dans son cœur qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Vertamont le rejoignit comme il allait passer le seuil de la porte cochère.

— Chevalier vaurien, dit-il en fureur, je te veux étrangler de mes mains.

Il allait peut-être sauter à la gorge de son ennemi, si Plénoches, reculant d'un pas, n'eût levé sa canne en l'air sans montrer d'émotion. Notre chevalier sortit fièrement et laissa tomber de sa bouche ce mot terrible qui glaça le robin jusqu'au fond de l'âme :

— Vertamont, j'ai l'assurance qu'avant huit jours tu seras c... !

VII.

Comment nos amants perdent le boire et le manger. — Plénoches revient à lui-même par une belle extravagance.

Ce n'est pas seulement dans les comédies de ce temps qu'on voyait les amoureux se servir de déguisements pour tromper les jaloux. La pratique en était commune ailleurs que sur le théâtre. M. Vertamont n'était pas encore rétabli du coup que lui avait porté le pronostic cornu du chevalier; il s'en allait rôdant, la tête penchée sous le poids de l'inquiétude, lorsque Plénoches, ayant graissé la patte au suisse de la maison, s'introduisit chez sa belle sous les habits d'un marchand de rubans. Avec ce coup d'œil habile qu'ont les femmes, Mme la conseillère reconnut son amoureux. Elle l'emmena dans sa chambre, sous couleur de choisir à son aise les rubans dont elle avait besoin, et renvoya ses domestiques.

— Chevalier, dit-elle aussitôt qu'ils furent seuls, vous n'aviez donc point demandé vos quatre mille livres en disant qu'à ce prix vous renonceriez volontiers à ma main?

— Ah! madame, me connaissiez-vous si peu que de me faire cette injure? Devrais-je avoir besoin de me justifier?

— Pourquoi donc avez-vous envoyé des sommations à mon père, en réclamant le payement de cette somme?

— Parce que je savais l'avarice de M. Quatre-Sous et celle de votre prétendu. J'espérais ainsi les détourner tous deux de faire ce mariage; on s'est servi de mon ardeur à vous désirer pour me perdre dans votre estime; mais pouvais-je penser que leurs artifices vous trouveraient aussi crédule? Leur ruse était grossière, et d'ailleurs il est malaisé à un amant de prévoir qu'on le puisse accuser d'une basse cupidité.

— Hélas! que de malheurs, faute d'un mot d'explication!

— N'est-ce pas plutôt vous, ingrate, qui avez feint de me croire coupable pour manquer à vos serments?

— Ne m'accusez point, chevalier; je suis assez malheureuse sans que vous acheviez de m'accabler par vos reproches.

— Mais ne me direz-vous pas au moins que vous me rendez votre estime ?

— Ai-je besoin de vous le dire ? Ne voyez-vous pas mes regrets et mes larmes ?

Plénoches se jeta aux genoux de Mme Vertamont.

— Ce n'est point assez, dit-il en lui prenant les mains. Il faut encore me rendre votre amour, si vous ne voulez que je meure.

— Hélas ! chevalier, je le pensais bien que vous en viendriez à me faire cette demande; mais ne devons-nous pas songer à ma réputation ?

— Eh ! madame, qui donc aurait le courage de mal parler de vous sachant de quelle perfidie on a usé pour vous marier ? Ce serait plutôt si vous m'étiez cruelle qu'on vous blâmerait. Tout le monde nous donne l'absolution d'avance. Ce Vertamont est haï et méprisé. Quiconque a l'âme tendre s'intéresse à notre infortune.

— Les hommes sont méchants; au lieu de me chercher des excuses, ils feindraient de me trouver criminelle. Une fois mariée, je n'ai plus qu'à pleurer le reste de mes jours.

— Je suis perdu si vous vous attachez avec cette complaisance à votre douleur.

— Chevalier, consolez-vous en pensant que jamais je n'aimerai un autre que vous, et moi je prendrai patience jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de finir mes chagrins par la mort.

— Ah ! je comprends que vous ne m'avez jamais aimé, s'écria Plénoches au désespoir. Vous n'osez point m'avouer en face que vous m'avez manqué de foi volontairement. Ce Vertamont est plus riche que moi, c'est la seule raison de votre infidélité.

La jeune dame ne put endurer ce reproche. Elle tomba dans les bras de son ami en l'appelant ingrat de l'air le plus doux du monde. Plénoches ne douta plus qu'on ne l'aimât aussi tendrement que jamais. Ce moment l'eût payé de tous ses ennuis s'il eût été de plus longue durée; mais M. Vertamont parut et, trouvant sa femme et le porte-balle qui s'embrassaient, poussa un cri de surprise. Il reconnut incontinent Plénoches, car notre héros, voyant son bonheur s'enfuir et l'occasion perdue, donnait de bonne foi l'importun à tous les diables. Le conseiller

n'était pas brave, comme on l'a pu remarquer ; mais son ennemi n'avait point d'épée ni de bâton, à cause du déguisement. L'instant était favorable pour l'attaquer avec avantage. Vertamont saisit une courte rapière et vint à lui, le bras haut, pour lui percer la poitrine. Plénoches esquiva le coup en reculant. Ils se mirent alors à tourner à l'entour des meubles, l'un se sauvant et l'autre écumant de rage, ce qui eût fait une scène divertissante pour Mme la conseillère, s'il ne se fût agi des jours de son amant. Par bonheur, Plénoches était leste et adroit. Il détourna d'une main l'épée de son adversaire, et lui appliqua de l'autre un si rude coup à poing fermé qu'il l'envoya tomber assis dans une vaste corbeille à mettre les vieux papiers. Il gagna ensuite les dehors avant que les cris de Vertamont eussent assemblé les valets, et cette aventure lui fournit matière à une lettre dont Mlle de Longueville et toute la compagnie de Coulommiers s'amusèrent fort.

Cependant le mari savait à n'en pouvoir douter qu'à la première rencontre il serait fait quelque entaille à son contrat de mariage. Il redoubla de soins à garder sa femme et ne la perdit plus de vue un seul instant. Il n'alla plus à ses affaires et ne quittait pas le logis. Le pouvoir d'un mari n'est point peu de chose quand une fois il en vient à ces moyens extrêmes. Le droit de ne s'éloigner jamais d'une semelle et de partager jusqu'au lit d'une femme est une formidable puissance. Vertamont en usa dans la plus grande rigueur. Il ne laissait pas même à Mme la conseillère le loisir de songer à ses ennuis ou de se recueillir dans son oratoire. La jeune dame amassait une furieuse haine contre son jaloux, au milieu de ces tyrannies ; mais le robin ne s'en inquiétait pas, ayant plus de souci de son front que du cœur de sa femme. Il pensait d'ailleurs que, de ce côté, ses affaires étaient gâtées sans remède, et sans doute il n'avait pas tort. Mme la conseillère était fort à plaindre. Le chagrin et les vexations de toutes sortes lui firent perdre l'appétit et la santé. Cette fleur de jeunesse qui épanouissait ses joues, menaçait de se flétrir. C'était un spectacle affligeant que de voir des traits si beaux n'exprimer que la tristesse. Les bonnes gens du quartier, voyant passer Mme Vertamont au bras de son mari, murmuraient en disant que le conseiller donnait du poison à sa femme, et que c'était une grande pitié qu'on

ne l'en empêchât point. Notre héros ne rencontrait plus sa maîtresse que le dimanche à la messe, et tous deux se regardaient avec langueur en poussant des soupirs à fendre les colonnes. M. Patru, qui en fut témoin un jour, en eut le cœur touché :

— Ces soupirs-là, disait-il, appartiennent à une douleur bien véritable, et je m'étonnerais s'ils n'annonçaient pas un orage tout prêt à éclater.

En effet, la cervelle de Plénoches fermentait horriblement, sans qu'il y parût beaucoup à sa figure et à ses manières. Trois gentilshommes, qui arrivaient de Coulomniers, lui apportèrent un jour une lettre de Mlle de Longueville :

« Mon pauvre chevalier, lui écrivait la princesse, que me vient-on d'apprendre ? Vous vous en allez dépérissant d'ennui et d'amour ! C'est un grand souci pour moi, qui vous aime et vous estime fort. Je n'oserais vous exciter à sortir de l'inaction si l'on ne m'eût appris, en même temps, que notre chère demoiselle Quatre-Sous était aussi malheureuse et fâchée de son sort, que vous l'êtes du vôtre. J'y ai songé toute une nuit, et voici ce que je crois vous devoir conseiller : Il faut que vous preniez un parti, soit en renonçant à votre maîtresse, soit en ayant recours à tous les moyens en votre pouvoir pour l'enlever. Le premier parti est le plus sage et, par cette raison, je doute qu'il soit de votre goût; cependant, je vous en ferai comprendre le bon côté. Vous nous reviendrez à Coulommiers. L'amitié du duc, mon père, et celle que je vous porte, vous tireront de peine avec l'aide du temps, ce sûr consolateur des amants infortunés. Nous vous trouverons une femme digne de vous. Je sais bien que la seule pensée de donner votre cœur à une autre que votre maîtresse, vous révoltera d'abord ; mais des exemples sans nombre ont prouvé que la chose n'était pas impossible. Le second parti que je vous propose vous plaira davantage, et je n'ai pas besoin de vous dire les agréments que vous y trouverez. Quel que soit votre penchant, décidez-vous au moins avec promptitude, et ne vous laissez point mourir dans la consomption. Si je ne vous connaissais à fond, et si je m'étais arrêtée, comme la plupart de vos amis, à cette écorce trompeuse, qui vous a valu la réputation d'un homme grave, je vous ap-

prouverais de rester courageusement dans les souffrances; mais, entre nous, la vie que vous menez est contre votre naturel. Revenez à vous, si vous ne voulez que nous pleurions bientôt votre mort. Ce serait une grande sottise au chevalier de Plénoches, que d'être sage avec obstination dans l'affaire qui lui tient le plus au cœur, lorsque la folie le doit tirer de peine. Soyez donc tout à fait sage, comme un philosophe de l'antiquité, ou bien, reprenez vos allures d'habitude, et faites-vous fou comme je vous ai connu. En deux mots, ou renoncez à votre maîtresse, ou servez à M. Vertamont un plat de votre invention.

» Vous trouverez, dans les deux cas, l'appui que vous peuvent donner mon crédit et mon amitié. Je ne veux point que la semaine s'achève sans que nous vous ayons à Coulommiers. Je vous donne ma main à baiser, et suis

» Votre affectionnée,

» CLÉLIE (1) DE LONGUEVILLE. »

— Eh bien! chevalier, dirent les jeunes gens qui avaient apporté cette lettre; qu'allez-vous résoudre?

— C'est à présent, répondit Plénoches, que je suis un fou de vivre, comme je le fais, dans les soupirs. Mes yeux s'ouvrent enfin, messieurs; la princesse m'a rendu un signalé service, en me rappelant à moi-même. Vous plairait-il de me prêter les mains, pour mener à bien une petite aventure?

— Nous sommes à vous, chevalier; nous connaissons votre prudence et votre courage. Commandez et nous obéirons. Que voulez-vous entreprendre?

— Un enlèvement, messieurs.

— Cela nous convient. Quel jour choisissez-vous pour le coup de main?

— Celui qui nous éclaire et l'heure présente.

(1) La princesse prenait ce surnom à cause de son goût pour l'exercice du cheval. Son véritable nom était Geneviève.

— Bon cela ! il ne faut pas remettre au lendemain ; et comment allons-nous faire ?

— Pardieu ! marcher tout droit au logis de Vertamont, mettre sa femme dans un carrosse, et partir.

— C'est admirable !

Il n'y avait pas deux heures d'écoulées, quand un carrosse gris, comme étaient tous ceux de louage, s'arrêta devant la maison de Vertamont. Plénoches et les trois gentilshommes en descendirent et traversèrent, d'un pas mesuré, les cours et les vestibules. M. le conseiller les vint recevoir en haut des degrés :

— Que demandez-vous, messieurs ? dit-il en avisant son ennemi. Je n'accepterai point de duel et ne connais que les voies processives.

— Il ne s'agit pas d'un duel, monsieur, répondit le chevalier. Je viens entretenir un instant Mme Vertamont en votre présence ; il faut bien que je vous fasse ma visite et mes compliments de noce.

— Je vous en dispense, monsieur.

— Et où serait la civilité, monsieur Vertamont ? Votre femme est une ancienne connaissance à moi ; je lui viens faire mon présent de mariage.

— Elle n'en a que faire.

— Pardonnez-moi, monsieur ; je crois qu'elle l'acceptera de bonne grâce.

Tout en parlant, Plénoches et ses amis entrèrent dans un salon. Notre héros prit la clochette et appela un laquais :

— Avertissez Mme Vertamont, dit-il, que le chevalier de Plénoches l'attend ici avec de la compagnie. — Ne vous effrayez point, monsieur le conseiller, poursuivit-il, ce sont peut-être des adieux éternels que je vais faire à votre femme.

— Plaise au ciel que vous disiez vrai ! mais tout ceci ressemble furieusement à un mauvais tour.

— Eh ! n'avez-vous pas les voies processives de votre côté ?

— Je m'y jetterai à tête perdue, si vous commettez des violences ici ; je vous en préviens.

— Ce sera parfaitement fait, monsieur Vertamont.

La jeune dame entra bientôt. Elle était pâle de visage, et fort émue, mais aussi belle que jamais.

— Madame, lui dit Plénoches, ayant senti qu'il m'était impossible de vivre plus longtemps loin de vous, je viens mettre ma vie en vos mains. Je vais me tuer en sortant d'ici, et j'ai voulu vous dire adieu pour la dernière fois, avant que de rendre l'âme. J'ai amené trois gentilshommes de mes amis pour qu'ils entendent mes paroles et me déclarent, par toute la terre, un imposteur et un poltron si je n'ai accompli mon dessein au jour de demain.

— Eh quoi ! s'écria la jeune dame, voulez-vous donc empoisonner tout le reste de ma vie ? Ne savez-vous pas combien je suis à plaindre déjà, sans me donner encore ce dernier coup, plus cruel que les autres ? Si vous aviez autant d'amour pour moi, que vous l'assurez, vous craindriez d'augmenter mes chagrins. Monsieur Plénoches, c'est bien mal à vous de m'enfoncer ainsi le poignard dans le cœur.

Mme Vertamont posa les mains sur son visage, pour cacher des pleurs, dont l'excès dérange toujours les plus beaux traits du monde ; mais elle n'en pleurait pas moins tout de bon, car elle aimait tendrement notre héros.

— Il n'y a plus à marchander, madame, reprit Plénoches. Je préfère mille fois la mort à l'état où je suis. Si je ne dois plus espérer de vous posséder, il faut que je mette fin à mes supplices.

— Hélas ! que je suis malheureuse ! dit la jeune dame avec des sanglots.

Vertamont seul ne se voulait pas attendrir :

— Chevalier, dit-il, que ne vous mettez-vous au couvent ? ce serait bien plus sage.

— Il est vrai que vous seriez aussi sûrement débarrassé de moi, mais ce n'est pas mon compte. Mes ennuis et mon désespoir finiront aujourd'hui d'une façon ou d'une autre ; c'est un point résolu.

— Le méchant ! l'ingrat ! disait la dame ; l'ingrat, qui me veut abandonner !

— Il n'est plus qu'un moyen de m'arrêter, reprit Plénoches ; vous pouvez encore me rendre à la vie.

— Parlez, chevalier ; je donnerais mes jours pour sauver les vôtres.

— Il faut partir avec moi. Monsieur le conseiller, je

suis mort si Mme Vertamont ne vous quitte pour me suivre.

— Que la peste soit de votre moyen, chevalier ! crevez plutôt dix mille fois.

— Je le ferai, si madame est aussi inflexible que vous.

— Ce que vous demandez est-il possible ? dit la dame.

— Rien n'est plus aisé. J'ai un carrosse en bas ; donnez-moi votre bras et partons. Laissez cet homme que vous n'aimez point, et qui vous rend malheureuse, pour venir avec un amant qui vous adore. La chose est simple et naturelle.

— Vous n'êtes pas dans votre bon sens, dit la dame.

— Allons, mes amis, reprit Plénoches, je vois bien qu'il me faut mourir à l'instant ; ce sera fait dans une minute.

Il se tourna vers la porte.

— Arrêtez ! dit Mme Vertamont ; n'est-il donc plus possible de vous rendre la raison ? écoutez-moi encore.

— Je n'écoute plus rien.

La jeune dame témoigna, par tous les signes de la douleur, les combats qu'elle éprouvait en son âme ; mais, voyant que son amant allait périr infailliblement, elle courut au chevalier et, lui prenant le bras, elle s'écria :

— Puisque vous voulez que je me perde pour vous conserver, soyez satisfait : je vous suis.

Ayant ainsi annoncé, par cette belle antithèse, que la passion l'emportait sur les scrupules, Mme Vertamont disparut avec notre héros. Le mari voulut se jeter au-devant d'elle, mais les trois gentilshommes se placèrent contre la porte, et le retinrent par force.

Au bout d'une heure, la carrosse était déjà loin sur le chemin de Coulommiers, accompagné par les amis de Plénoches qui l'avaient rejoint à cheval.

VIII.

Tribulations de M. Vertamont. — Le bruit arrive aux oreilles d'un grand roi. — Désespoir amoureux.

Les infortunes de notre héros et les airs languissants de Mme la conseillère étaient assez connus dans la bourgeoisie. Tout le

monde s'intéressait à ces jeunes gens qui s'en allaient mourant d'amour l'un pour l'autre. Après la fuite de sa femme, notre mari courut dans la ville comme un insensé, demandant justice à ceux qu'il rencontrait et poussant les hauts cris. M. Patru fut le premier qu'il trouva sur son chemin.

— Ne vous affligez pas trop pour une simple paire de cornes, lui dit l'avocat ; ce n'est point un sujet à se tourner le sang. Je connais des époux qui en portent de plus longues que les vôtres et qui n'en vivent que mieux. Si vous faites du bruit, on saura votre accident et on en rira.

— Je me moque des rires, s'écriait Vertamont. Il me faut justice et qu'on me pende mon ravisseur, ou je crierai par-dessus les toits.

La seconde personne que le conseiller rencontra était une bonne dame qui lisait fort son Scudéry et qui avait du *roman*.

— Ces pauvres enfants ! dit-elle en écoutant les discours du mari ; les voilà donc unis, après bien des douleurs ! Laissez-les en paix, monsieur, et ne leur allez point faire de mal.

Vertamont, furieux de ne trouver pas dans les autres plus de sympathie pour ses infortunes, marcha tout droit chez son beau-père.

— Vous m'avez donné une belle pécore de femme ! lui dit-il ; ne s'est-elle pas enfuie de chez moi ce matin ?

— Enfuie ? répondit M. Quatre-Sous. La chose est grave. Il faut que vous l'ayez maltraitée.

— Point ! c'est pour aller avec son chevalier Plénoches.

— On l'aura enlevée malgré elle.

— Je vous dis qu'elle est partie avec le pendard volontairement sous mes yeux.

— C'est impossible ! vous l'auriez retenue.

— Oui, si trois vauriens de gentilshommes ne m'eussent arrêté.

— C'est donc contre son gré qu'elle est partie ?

— Volontairement, vous dis-je ; en plein jour, à midi, en carrosse de louage, à ma barbe, au vu de mes gens et de tout le quartier.

— Un enlèvement ne s'est jamais fait ainsi, monsieur Vertamont.

— C'est la première fois, j'en demeure d'accord; mais enfin cela est comme je vous le dis.

— Votre histoire n'a pas d'apparence, mon gendre; je ne saurais y croire.

— Que la fièvre vous étrangle ! je m'amuserais donc à inventer que je suis trompé, joué sous la jambe et traité comme George Dandin ? Si vous ne me croyez point, venez à mon logis et trouvez-y votre fille ; je vous en défie.

— Elle doit y être, mon gendre. Elle n'en serait point partie sans me demander avis.

— Par le diable ! ceci passe les mesures. Vous êtes un vieux fou.

— Holà ! n'est-ce pas vous plutôt qui avez la tête dérangée ? Allez vous êtes un sot. Vous ne méritiez point d'épouser une femme comme la vôtre, et si elle vient à vous tromper, ce sera bien fait.

— Ah ! que ne puis-je vous la rendre, la vilaine !

— Oui-da ! et la dot avec, je pense ?

A ces mots, Vertamont reprit le sens et devint plus tranquille. L'idée des cent mille livres qu'il avait reçues lui donna au moins du souriant à l'imagination au milieu de ses traverses. Une femme coûte de l'argent par les nippes qu'il lui faut donner et le train de maison dont elle a besoin. Notre avare se sentit un peu remis de son trouble en songeant que l'économie venait en balance avec son veuvage. Cependant, son humeur étant colérique, il souhaitait fort la vengeance et ce penchant combattit en son âme avec l'avarice.

M. Quatre-Sous finit par comprendre que sa fille avait bel et bien abandonné Vertamont; son orgueil de gentilhomme bourgeois jeta feu et flammes. Il assembla ses parents et ses amis du parlement et de la cour des comptes; il leur exposa le dommage fait à son nom, et que l'insulte devait rejaillir sur le corps de la magistrature. De son côté, Vertamont poussait tant de clameurs qu'on l'écoutait par force. Ces deux passions s'entr'aidant l'une l'autre, toutes les robes de Paris commencèrent à s'émouvoir. Une réunion de mines austères eut lieu chez le président Lenoir, de la cour des aides. On y résolut qu'il y aurait une plainte et un procès instruit, et qu'on irait jusqu'au pied du trône, s'il le fallait, pour obtenir que le ravisseur fût mis aux mains de la justice.

Tandis que l'orage s'amassait ainsi, M. de Longueville, en voyant arriver chez lui nos amants tout palpitants de joie et de craintes, tomba dans un véritable embarras. Ce prince, qui d'ailleurs aimait Plénoches, avait ri des amours du chevalier à cause du plaisir qu'y prenait sa fille, mais il était loin de croire que notre héros fût capable d'enlever une femme par violence et de l'amener à Coulommiers. Il trouva la chose étrange et Plénoches indiscret.

— Comment, disait-il à la princesse, ce garçon a-t-il pu faire une pareille folie? Il me met dans une alternative fâcheuse, ou de le livrer à ses juges, ou de me compromettre pour le sauver.

Peut-être le chevalier eût-il perdu cette puissante protection sans Mlle de Longueville, qui mit tout en œuvre pour remonter son altesse. Il fut décidé que Plénoches se cacherait dans une maisonnette, en attendant qu'on essayât d'apaiser ses ennemis; mais le prince déclara que si M. Vertamont redemandait sa femme, il fallait qu'on la lui rendît.

— Du moins, disait la princesse, nos amants auront quelques semaines à vivre ensemble le plus doucement du monde.

On reçut bientôt l'avis à Coulommiers du grand bruit que menaient les Quatre-Sous à Paris. La saison tournait au froid et les feuilles commençaient à tomber des arbres, lorsque le duc revint à la cour en laissant Plénoches dans sa retraite.

Le roi était alors à Saint-Germain et au plus avant de sa liaison avec Mlle de La Vallière. Selon la mode des personnes qui logent l'amour en leur cœur, le jeune monarque avait de l'indulgence pour les faiblesses pareilles à la sienne; mais la reine mère et sa bru, qui étaient dévotes et qui murmuraient sur les dérangements de Sa Majesté, formaient un parti dans lequel étaient les vieux conseillers, les prélats et les gens de l'ancienne cour.

Louis XIV ne voyait sa favorite que chez elle, dans le secret, en compagnie de quelques amis intimes et des beaux esprits; mais comme les rois ont le malheur de ne pouvoir cacher rien de leurs actions, tout le monde savait bien qu'il y avait une passion sous ce jeu. La cabale des deux reines prenait des airs plus affligés à mesure que l'amour du roi s'en allait croissant. Le moyen était maladroit pour détourner ce prince de la favo-

rite, car Louis XIV craignait l'ennui et ne pouvait souffrir les mines maussades.

Un beau jour, qu'on reçut à Saint-Germain des gens de robe, l'affaire de Plénoches y fut contée. M. de Longueville, en arrivant au petit jeu de la reine, reçut ce mauvais compliment :

— Il paraît, mon cousin, que votre château de Coulommiers est devenu maison de femmes débauchées ?

— Comment l'entend Votre Majesté ? demanda le duc.

— On m'a dit qu'un de vos gentilshommes s'y est réfugié avec une personne qu'il a enlevée. Je ferai compliment au roi du bel exemple que donne la noblesse française. En Espagne, le coupable d'un tel crime eût été déjà mis en jugement, et les grands ne lui eussent point donné asile.

— Ici, madame, répondit le duc en rougissant, on secourt les malheureux et on a pitié des imprudents. On ne livre point à la justice un pauvre diable que la passion a égaré. C'est le métier des recors et de la police d'arrêter les coupables ; le nôtre est de ne refuser à personne assistance et hospitalité. Reste à connaître lequel vaut mieux d'un Espagnol ou d'un Français.

— Les imprudents et les coupables ne le seraient point si les princes ne les encourageaient à le devenir ; mais je sais, mon cousin, que vous êtes le champion des ravisseurs de femmes.

En effet, M. de Longueville avait eu déjà dans sa maison un homme accusé de rapt. La rencontre était malheureuse, et quand le duc rentra chez lui, mademoiselle sa fille le vit fort troublé par l'apostrophe de la reine. D'un autre côté, le roi fut informé du scandale qui se menait parmi les gens de robe, et de l'agitation où ils étaient. Louis XIV, au milieu de ses faiblesses, avait en vénération la justice et les bonnes mœurs. Il fut affligé du bruit causé par cette histoire, car il eût désiré que la cour fût plus sage que lui-même. Heureusement il apprit la chose dans les conversations avec ses amis et de la bouche de M. de Lauzun, qu'il aimait fort alors. Le favori conta plaisamment comment Plénoches avait exécuté le coup ; il peignit Vertamont avec les couleurs du ridicule qu'il maniait admirablement. Sa Majesté ne put se défendre de rire dans le particulier ; mais c'eût été différent en public, si M. de Longueville n'eût eu le bon esprit d'arriver le premier au lever du lendemain.

Le duc se vit accueilli avec froideur. M. de Lauzun, qui était présent, lui vint présenter ses respects, comme s'il n'eût pas été menacé d'une querelle, et lui dit à l'oreille de tâcher à tourner la conversation au badinage. Le roi était embarrassé, parce que M. de Longueville ayant rang de prince du sang par alliance, et Monsieur étant alors à Saint-Cloud, c'était à lui de présenter la chemise. On a mauvaise grâce à gronder une personne qui vous rend ses services d'aussi près. Sa Majesté voulut attendre pour entrer en colère, qu'elle fût habillée entièrement.

Il ne restait plus à mettre que l'épée; le gentilhomme de la chambre l'allait offrir, quand M. de Lauzun, poussant le duc par le coude, lui fit signe d'en regarder le nœud. M. de Longueville reconnut sur ce nœud un bouquet d'émeraudes que la maîtresse du roi avait porté la veille.

— Voilà, dit-il en saisissant l'à-propos, un nœud d'épée d'un goût incomparable. Ce n'est point, je gage, un marchand qui a fait cela, mais quelque fée avec des doigts mignons.

— Moi, je gage que vous vous trompez, dit Lauzun en souriant avec Sa Majesté d'un air fin. Il n'y a, au contraire qu'un marchand habitué au métier qui puisse atteindre à la perfection. Je tiens la gageure. De combien la voulez-vous faire?

— De cent louis.

— J'y consens, si toutefois Sa Majesté permet qu'on lui adresse une question.

— Je le permets, dit le roi. Vous avez perdu, Lauzun; ce nœud n'est pas l'ouvrage d'un marchand.

Lauzun se mit à rire en homme qui savait d'avance comment finirait la gageure, et qu'il n'y pouvait que gagner.

— Vous croyez peut-être, reprit le roi, que vous me divertissez avec vos rires? Sachez, au contraire, que vous êtes un fâcheux dans cet instant, car j'avais envie de quereller M. de Longueville.

— Ce sont des baladins, répondit Lauzun hardiment, ceux qui rient quand ils n'en ont point envie; pour moi, cela ne m'arrive jamais.

— Mon cousin, ajouta le roi, vous avez une méchante affaire sur les bras.

— C'est vrai, sire, répondit le duc. Je donne asile à un pauvre et bon gentilhomme qui a commis une faute par excès d'amour.

— Oter une femme à son mari et à sa famille, c'est un crime à punir sévèrement. Il faut que justice se fasse.

— Si Votre Majesté connaissait ce roman aussi bien que moi, elle serait peut-être disposée à l'indulgence. Les deux amants sont pleins d'aimables qualités.

— Ce n'est point une raison pour donner de mauvais exemples. Quoi! monsieur, lorsque des rois en sont réduits à prendre mille précautions pour cacher une intrigue amoureuse, de petits gentilshommes s'en iraient braver les lois, le front haut?

— Les rois sont heureux dans leurs amours, sire, tandis que le pauvre gentilhomme allait mourir de douleur, s'il n'eût cédé à sa folie.

— Votre histoire a donc bien de l'extraordinaire?

M. de Longueville, voyant la curiosité du roi, lui raconta brièvement les traverses de Plénoches, la morgue de M. Quatre-Sous, la cupidité de Vertamont et les supercheries qui avaient amené le mariage. Sa Majesté prit goût au récit, et demanda plus de détails. Finalement, sa colère tomba, et, au lieu de vouloir la punition de Plénoches, le roi témoigna le désir que les choses fussent accommodées à l'amiable.

— Il faut avouer, dit-il, que la promesse de mariage et les dommages-intérêts accordés à ce jeune homme établissent l'ancienneté de sa passion et l'imprudence des parents. Cependant, comme les droits d'un mari sont sacrés (1), je veux qu'on arrange ainsi l'affaire : ce Vertamont reprendra sa femme, et renoncera au procès, pourvu que le jeune homme lui rende les quatre mille livres données par les arbitres. J'en ferai parler aux Quatre-Sous par M. le premier président.

Lorsqu'il porta cette heureuse nouvelle à sa fille, M. de Longueville fut étonné de voir qu'elle n'en avait pas une grande joie.

— Songez-donc, lui disait-il, que Plénoches échappe ainsi à une ruine complète, sinon à la mort.

— Vous avez raison, répondait-elle; mais une nouvelle séparation nous fera tous mourir de chagrin. Ce que je vois de bon

(1) Sa Majesté n'avait pas encore eu ses querelles avec M. de Montespan.

à cet accommodement, c'est que nos amants ont encore du répit pour vivre ensemble le plus doucement du monde.

Les lenteurs des affaires, si déplorables communément, procurèrent cette fois à Plénoches les plus beaux moments de sa vie. Les intérêts de notre héros furent défendus avec chaleur par M. de Longueville qui était ferme de caractère, et qui eût regardé comme une lâcheté d'abandonner un ami dans l'infortune. Ce prince n'avait de faiblesses que pour sa fille, et c'était elle qui l'engageait, sous main, à élever des chicanes, afin de prolonger le séjour de son favori à Coulommiers. Deux mois s'écoulèrent en visites et en discours, pendant lesquels, comme le disait cette charmante princesse, nos amants vécurent le plus doucement du monde; mais, toutes choses ayant une fin, l'accommodement s'acheva selon les désirs du roi.

Plénoches, retiré avec sa maîtresse dans une maisonnette, avait le bon esprit de goûter les délices de chaque jour, comme si son bonheur eût dû être éternel. Quand des amoureux reçoivent de ces grandes faveurs du ciel, ils l'en remercient volontiers, en s'imaginant que désormais la céleste protection les tient à l'abri de toute peine. Cette confiance démontre assez que les heureux ont l'âme bonne, et les dieux sont bien cruels de n'en point tenir plus de compte qu'ils ne le font.

Un soir, nos amants étaient assis auprès d'une fenêtre. Mlle Quatre-Sous regardait le soleil d'automne qui s'en allait expirant dans le fond des bois, et Plénoches, la tête posée sur le giron de sa maîtresse, pensait à part lui qu'il n'était rien d'aussi beau que les yeux où il se mirait dans cet instant. Ils tressaillirent tous deux à la fois, lorsqu'ils entendirent un grand bruit de chevaux qui galopaient sur les feuilles, et troublaient le silence de la forêt. Un carrosse, bien escorté, s'arrêta devant la maisonnette.

— Nous sommes perdus! s'écria Mme Vertamont; voici qu'on me vient chercher.

— Ne dites point cela, répondit Plénoches; il faudra qu'on me tue avant que je vous laisse aller.

Le chevalier courut à ses armes.

— Je savais bien, dit M. de Longueville en entrant, que je faisais prudemment de venir ici en personne. Laissez vos pistolets, mon pauvre Plénoches; ma parole est donnée que je ramènerai

madame à Paris. Vous ne voudrez pas, après ce que j'ai fait, me mettre en mauvaise position. Tenez-vous pour heureux de n'avoir point à payer plus chèrement votre algarade.

Plénoches laissa choir ses armes, et l'excès de la douleur lui ôtant la parole, il tendit ses bras à sa maîtresse, où Mme Vertamont se jeta toute en pleurs.

— Hélas ! monsieur le duc, dit la jeune dame, vous n'avez point songé à une chose qui rendra les arrangements superflus.

— Quelle chose ? demanda le prince.

— C'est que je n'ai pas six mois à vivre, une fois que je serai rentrée chez mon mari.

— On ne meurt point ainsi, madame. Reprenez courage et mettons-nous en chemin.

Nos amants s'embrassèrent encore et montèrent dans le carrosse de son altesse. Le prince était si touché de leur chagrin qu'il leur eût de grand cœur donné la volée, comme à des oiseaux, s'il n'eût été lié d'honneur. Plénoches, étourdi par ce coup du sort, comme s'il ne l'eût point prévu, ne sentit tout son mal qu'en voyant les murs de la ville. Une fois persuadé qu'il n'était plus en son pouvoir aucun moyen de résister à son malheur, il fit ce qui arrive souvent aux tempéraments mélancoliques, il baissa la tête et demeura écrasé par son désespoir.

IX.

Conclusion des amours. — Mort de Mlle Quatre-Sous et de la princesse. — Fin bizarre de notre héros.

M. de Longueville, pensant que la séparation dernière de nos amants ne pouvait manquer de leur déchirer le cœur, éloigna Plénoches sous un prétexte, et partit avec la jeune dame pour le logis de Vertamont.

— Monsieur, dit-il au mari, cet accommodement s'étant fait par ordre du roi, c'est au nom de Sa Majesté, qu'en vous rendant votre femme, je vous conjure de la bien traiter. Si elle vous a manqué, vous n'êtes pas non plus exempt de tout reproche. Que ses fautes et les vôtres soient donc oubliées, et

vivez avec elle en honnête mari comme s'il n'était rien arrivé.

Vertamont assura qu'il pardonnait les injures qu'il avait reçues : les larmes de la jeune dame furent mises sur le compte de son repentir ; mais le duc assura, au retour de cette visite, que le mari avait fait une méchante grimace qui ne présageait rien de bon.

Personne n'a jamais su comment les choses s'étaient passées entre les époux dans leur tête-à-tête après la sortie du prince. Le troisième jour de l'accommodement, un voisin, qui était allé voir notre héroïne, revint en disant que la pauvre dame avait déclaré ne pouvoir supporter sa triste position. Vers le midi, en quittant la table, Mme la conseillère fut prise de douleurs à l'estomac qui la faisaient beaucoup souffrir. On appela un médecin qui reconnut les effets du poison. En moins de six heures, le mal résistant à tous les remèdes, cette infortunée personne rendit l'âme sans avoir rien dit que ces paroles sinistres :

— Je vais donc cesser d'être malheureuse !

Les commères du quartier ne manquèrent pas de faire une rumeur, et de crier que M. le conseiller avait empoisonné sa femme ; mais il fut prouvé par le témoignage des valets que Mme Vertamont s'était donné la mort. On l'avait vue tirer de sa pochette une poudre blanche qu'elle avait mangée en guise de sel et qu'on présuma être du sublimé.

C'en était fait de Plénoches si par bonheur Mlle de Longueville ne se fût trouvée à Paris quand arriva cet événement. La princesse devina que notre héros ne voudrait point survivre à sa maîtresse. Elle l'envoya aussitôt prier de venir chez elle, avant que de rien résoudre.

— Chevalier, lui dit-elle, je vais connaître, dans cette grande occasion, jusqu'où peut aller votre amitié pour moi et combien elle a de vivacité. Je ne doute point que vous n'ayez dessein de vous tuer. Si vous ne craignez pas de me causer un chagrin qui me fera beaucoup de mal, et dont il me faudra bien du temps pour me remettre, accomplissez votre projet, je ne vous arrêterai plus. Si, au contraire, vous avez partagé l'amitié que je vous accorde, vous serez retenu par la crainte de me faire une peine qui serait peut-être la plus grande de ma vie. C'est moi qui ai tout mis en œuvre pour amener cet amour entre vous et

votre maîtresse, et je ne m'en consolerai jamais s'il faut que je vous aie donné la mort à tous deux. Vous sentez-vous assez de courage, et m'aimez-vous assez pour vivre encore après tant de maux? Je vous en aurai de la reconnaissance. Vous aviez eu raison de compter que l'amour vous devait rendre heureux, puisque c'est, dit-on, ce qu'il y a de plus doux au monde; mais puisqu'il ne vous est plus possible d'espérer rien de cette passion, l'amitié vous peut encore procurer des jours d'un bonheur sans agitation. La mienne s'augmentera par le besoin que vous en aurez, et je vous l'accorderai égale à celle d'une sœur, autant que le permettra l'espace que la naissance a mis entre nous. Lorsque je serai mariée, je vous prendrai pour mon chevalier d'honneur; vous ne me quitterez plus, et nous vieillirons auprès l'un de l'autre en parlant souvent ensemble de vos chagrins et du beau temps de vos amours.

Pour une personne aussi jeune qu'elle l'était, la princesse montrait la connaissance qu'elle avait du cœur de l'homme en disant à Plénoches qu'il ne pouvait plus songer à être heureux par l'amour. Notre héros se fût indigné d'un langage différent, et n'eût pas manqué de tenir ferme dans ses mauvais desseins pour prouver qu'on ne savait pas l'étendue de sa douleur. La pensée d'être fidèle à la mémoire de Mlle Quatre-Sous et de n'aimer jamais d'autre femme lui parut agréable. Il lui sembla doux d'être un exemple de constance et de n'avoir plus en son cœur d'autres sentiments qu'une douleur sans remède et une pure amitié pour la princesse. Il promit à Mlle de Longueville de vivre pour la servir et ne la plus quitter. Il tint parole; mais un homme est fort à plaindre quand il a éprouvé de grands maux en sa jeunesse, car il n'est pas de raison pour que cela lui épargne les traverses des autres âges. Notre héros n'était pas au bout de ses malheurs.

Comme Plénoches atteignit trente ans pendant les aventures dont nous avons parlé, M. de Longueville, qui l'aimait davantage à mesure qu'il le connaissait mieux, lui offrit de le marier à quelque riche personne de la cour. Le chevalier n'y voulut rien entendre; et quand son altesse le grondait obligeamment de son obstination, il répondait :

— Que voulez-vous, monseigneur? je ne puis plus ressentir d'amour. Il y a en moi quelque chose de ce côté qui a perdu la vie.

Je ne suis plus bon que pour servir votre altesse et ses enfants.

Et en vérité il ne quittait la petite princesse non plus que s'il eût été son ombre. Le lecteur se doit rappeler quelle part extrême Mlle de Longueville avait prise aux amours de Plénoches, jusque-là que sa joie ou sa tristesse étaient selon que ces amours allaient bien ou mal. Notre héros lui rendit la pareille quand lui vinrent les premiers troubles de son jeune cœur. Tout excellent qu'était le duc, il avait sur le mariage des idées de père, et c'est chose commune que celles des enfants soient différentes. Bien que la princesse ne fût point encore en état de prendre un mari, à cause de sa santé qui était fort chancelante, plusieurs grands seigneurs demandèrent sa main à l'avance. La petite altesse avait sans doute une inclination qu'elle tenait secrète, car elle ne trouvait personne à son goût. Il en arriva des querelles entre elle et son père, dont Plénoches eut du souci. Deux années s'écoulèrent au milieu de ces débats. Enfin tout semblait près de s'accommoder à la satisfaction de chacun, lorsqu'une fièvre ardente enleva Mlle de Longueville à tant de gens qui l'avaient en adoration. Ce fut une douleur générale à la cour et une blessure profonde au cœur de Plénoches. La princesse l'avait fait venir auprès de son lit avant que de prendre les sacrements, pour lui dire ces mots :

— Chevalier, vous allez avoir dans un autre monde les deux personnes qui vous étaient le plus chères, votre maîtresse et votre meilleure amie. Prenez patience en attendant que vous veniez à nous. Je rendrai bon compte à Mlle Quatre-Sous de la façon dont vous avez gardé son souvenir. Afin que vous songiez aussi à moi, et que vous ayez pour cela toute liberté, je vous laisse cent mille écus sur les biens de ma mère.

Depuis ce jour malheureux, on ne vit jamais sourire Plénoches. M. de Longueville avait encore un fils, dernier héritier de son nom et de ses grands biens. Notre héros s'étant donné à lui le vit périr au passage du Rhin, en 1672. Le jeune prince fut tué sous les yeux de son oncle de Condé, qui commandait l'armée. Les mémoires de ce temps et les lettres de Mme de Sévigné en ont fort retenti.

N'ayant plus rien qui le retînt à la cour, Plénoches rentra dans sa province et retrouva sa maison de Corbeil comme il l'avait laissée. Il y vécut quelques années en homme farouche, ne

voyant point ses voisins, car ses malheurs lui avaient donné de l'hypocondrie. Le valet Champignon était la seule personne dont il eût l'abord pour agréable.

Son humeur bizarre n'ayant fait qu'accroître dans l'isolement, il se mit un jour en tête de redresser les torts à la ronde. Lorsqu'il apprenait qu'un gentilhomme avait commis des tyrannies, ou qu'il rendait la vie dure à ses gens ou à sa famille, Plénoches le sommait de se conduire plus doucement ou de se battre avec lui. Plusieurs de ses cartels furent relevés, et il eut le bonheur d'en sortir sans recevoir de grosses blessures. Le premier défi qu'il envoya ainsi fut à un père qui voulait contraindre sa fille unique à entrer en religion, afin de lui garder le bien qu'elle avait. Notre chevalier donna de son épée dans la poitrine de cet homme, et l'obligea de marier la demoiselle comme elle le souhaitait. Une autre fois, ayant su qu'un gentilhomme du pays ne respectait point les clôtures des champs et ravageait les terres d'autrui en courant le gibier, Plénoches acheta trente chiens pour le plaisir de les mettre sur un lièvre dans les bois de ce gentilhomme. Une querelle s'ensuivit avec un duel. Notre héros blessa encore son adversaire et lui fit payer rançon à ceux dont il avait gâté les blés.

La cervelle de notre héros se monta sans doute par ce succès jusqu'à un degré proche de la folie. On parlait fort en ce temps-là des méchancetés d'un certain Montsoreau, qui venait de l'assassin de Bussy-d'Amboise. C'était un homme féroce qui pendait ses paysans à des branches, détroussait les passants, levait des impôts forcés et fabriquait encore de la fausse monnaie. Un jour que Plénoches s'ennuyait, il lui prit l'envie d'aller chercher ce Montsoreau jusqu'au fond de la Bretagne ; il courut un pays fort sauvage pendant un grand mois avant de le joindre. Il le trouva enfin par hasard dans une hôtellerie où ce brigand battait le pauvre monde et volait l'argent au lieu de payer sa dépense. Plénoches entra dans l'auberge comme Montsoreau se mettait à table, et jeta par terre d'un revers de sa canne les pots et les bouteilles. Il sauta ensuite à la gorge de son adversaire, et lui mettant la pointe de l'épée sur l'estomac, l'obligea de crier merci. Montsoreau promit tout ce qu'on voulut ; mais, lorsqu'il se vit relâché, il prit vilainement un pistolet dont il tua notre héros par derrière à bout portant.

Ainsi finit le chevalier de Plénoches, comme il avait vécu, c'est-à-dire singulièrement. Il était environ dans sa quarantième année. Le valet Champignon le fit mettre en terre au cimetière d'un petit village sur les côtes du Morbihan. Comme il ne laissait aucun héritier, son bien retourna au roi, qui en fit présent à Mlle de Blois, fille naturelle de Mme de Montespan et de Sa Majesté. Depuis lui, personne n'a porté ce nom de Plénoches, qui avait de l'étrange comme le personnage et que lui seul a fait un peu connaître.

Quant aux Quatre-Sous, ils demeurèrent fameux dans la robe. Pendant bien des années, on a dit en manière de proverbe : « Il n'y a point de chambre des comptes sans Quatre-Sous. » Ils ne donnèrent pas de démenti à leur sang et se montrèrent de père en fils aussi avares qu'orgueilleux.

PAUL DE MUSSET.

LES

BATEAUX A VAPEUR

EN ORIENT.

Dans le port de Stamboul, en face de la douane turque et assez près du Vieux-Sérail, mouillent ordinairement les paquebots à vapeur français, russes, autrichiens et turcs; car la Turquie a, elle aussi, une compagnie qui exploite ce genre de navigation. Les paquebots français, ne parcourant qu'une seule ligne, n'y apparaissent que tous les dix jours; les paquebots russes, allant à Odessa, partent et arrivent deux fois par mois; mais les paquebots autrichiens, qui semblent vouloir s'emparer de toute la navigation du Levant, la mer Noire comprise, y sont en permanence.

Voici comme on s'y est pris à Constantinople pour que le pavillon ottoman flottât à bord de quelques *steamboats*.

Un ministre, dont la perspicacité avait fini par découvrir qu'un bateau à vapeur est le meilleur moyen d'établir des communications rapides entre les provinces si éloignées les unes des autres qui composent l'empire turc, ne voulut cependant pas entraîner son maître, feu le sultan Mahmoud, en de trop

grandes dépenses ; il fit donc venir un jour, à son divan, entre onze heures et midi, les plus considérables d'entre les *sarrafs* (banquiers) arméniens.

Après les salutations d'usage, les pauvres sarrafs, dans une anxiété difficile à peindre, attendaient humblement qu'il plût au visir de leur apprendre ce que le gouvernement de Sa Hautesse réclamait de leur fidélité, de leur parfaite soumission. Bientôt le ministre leur parla de l'intérêt, on ne peut plus réel, on ne peut plus vif, que le prince portait à tous ses sujets rayas et autres ; il leur dit que le cœur de Mahmoud saignait chaque jour, en voyant de son palais de Béchik-Tach les bateaux à vapeur étrangers s'emparer, pour ainsi dire, du commerce de l'empire. — Pour remédier à un tel état de choses, continua-t-il, le sultan (que l'Éternel le couvre de sa bénédiction !) a pensé que les sarrafs ne pouvaient mieux employer une partie imperceptible des trésors qu'ils ont entassés sous son règne bienfaisant, qu'à faire construire quelques-uns de ces bateaux.

— Dieu est miséricordieux ! répondirent les sarrafs, il permet que nous puissions témoigner au prince notre dévouement le plus absolu ; nous ferons donc construire ces navires avec solidité et avec le plus grand luxe ; mais nous prierons Sa Hautesse de ne pas trouver mauvais que notre orgueil s'élève jusqu'à les lui offrir.

— Non, non, dit en les interrompant le visir ; jamais le sultan (que l'ombre du Très-Haut protége son trône !) ne consentirait à un pareil sacrifice. Les temps sont changés ; aujourd'hui, la violence et la fourberie ont fait place à la justice et à l'équité. Le sultan, non-seulement n'accepterait pas votre offre, mais il s'en offenserait, et vous pourriez vous repentir de l'avoir faite. Occupez-vous donc de la construction de ces navires en toute sûreté, en tout repos d'esprit ; faites une concurrence fructueuse pour vous à ces pavillons étrangers qui viennent s'enrichir à nos dépens. Établissez d'abord une ligne de Stamboul à Smyrne, et puis une autre de Stamboul à Trébisonde ; ce sont les deux meilleures lignes à exploiter, Sa Hautesse le pense avec raison. Tout ce qu'elle vous demande, pour prix de l'idée qu'elle vous donne, c'est, lorsqu'elle aura des troupes à faire transporter, soit à Samsouz, soit à Sinop, soit à Trébisonde, soit à Smyrne, de vous charger du transport de ces troupes gratuitement.

— Sur notre tête et sur nos yeux! dirent en s'inclinant profondément les sarrafs, le sultan sera obéi.

Les paquebots furent construits à grands frais, ils arrivèrent successivement à grand appareil et à grand bruit d'artillerie dans le port de Stamboul ; mais le bénéfice le plus réel des entrepreneurs a été de prendre gratuitement à bord de ces navires les bataillons du sultan ; car les voyageurs donnent et donneront bien longtemps encore la préférence aux paquebots français et autrichiens, mieux commandés et mieux tenus. Quant au visir, il a d'autant plus à s'applaudir d'avoir été l'intermédiaire entre le souverain et les banquiers, que son maître a disposé, comme s'ils étaient à lui, de navires qui ne lui avaient rien coûté d'achat, qui ne lui coûtaient rien d'entretien, et qui naviguaient précisément sur les seules lignes où il y eût des soldats à transporter.

C'est toujours une chose curieuse à visiter qu'un paquebot à vapeur partant de Constantinople. Sur l'avant du navire se groupent des Grecs, des Syriens, des Persans, des Turcs, des Albanais, des Maugrebins. Les uns déjà installés fument gravement ; les autres causent avec volubilité et à grand renfort de gestes ; ceux-ci prennent leur repas ; ceux-là étendent le tapis sur lequel ils vont s'accroupir. Il en est même qui, dès les premiers moments, oubliant le prophète, sans doute parce qu'ils naviguent sous pavillon chrétien, se font servir des liqueurs et principalement du rhum ; mais ne croyez pas qu'ils se contentent d'une petite dose. Ils boivent le rhum, comme les ivrognes de France boivent le vin. Voilà comment les Turcs entrent dans la civilisation ! C'est l'orgie qui les prend par la main et qui, en les initiant à son culte, semble vouloir leur prouver qu'il y a, loin du Coran et du paradis que le prophète annonce, des félicités qu'il ne faut pas dédaigner.

Du reste, ce n'est pas seulement en Turquie que le rhum et le vin feront damner plus d'un croyant. En Afrique, j'ai vu nombre de musulmans, hommes et femmes, s'en revenir à la ville, en décrivant, sur la route, des circonvolutions qui attestaient peu de solidité dans les jambes, et un affaiblissement de l'autorité que le moral doit toujours exercer sur le physique. Un jour, à Alger, je m'approchai d'un homme venu des confins du désert ; je lui demandai : — Combien gagnes-tu par jour? —

Trente sous, me dit-il. — Et du temps du dey, que gagnais-tu? — Six sons. — Alors tu es bien plus riche qu'autrefois? — Non, car tout a augmenté de valeur ; et puis, il y a le vin. — Comment, malheureux! tu bois du vin? Et Mahomet! — Et toi, répliqua-t-il, ne manges-tu pas de la viande le vendredi? et Jésus-Christ ! — Vous comprenez que cette conversation me guérit de l'envie de faire le moraliste, et que depuis lors je me gardai bien d'aller prêcher à des Turcs.

Parmi ceux qui ne boivent pas, à bord des paquebots, vous remarquerez toujours les juifs. Le juif est marchand, en tous temps, à toute heure, en tous lieux : il a, dès lors, toujours besoin de toute sa raison. Il ferait volontiers boire les autres au risque de les damner; car ce n'est pas pour le paradis qu'il se prive de boire; c'est pour gagner. Toutefois, s'il y a des passagers musulmans qui oublient la loi religieuse, il en est d'autres qui s'en souviennent pour eux, et qui cherchent même à la leur rappeler. Un soir, j'étais près du timonier; un personnage marchant avec gravité s'approche de nous, et nous demande de quel côté est la Mecque. Je consulte la boussole, et je lui donne le renseignement dont il avait besoin. Alors il se dirige vers les tambours qui couvrent et protégent les roues du bateau; il y monte ; puis, le visage tourné vers la ville sainte, il appelle les vrais croyants à la prière. Aussitôt chacun se réveille, chacun regarde de quel côté est tourné l'iman, et voilà les prières qui commencent sans que rien puisse distraire les fidèles.

A voir l'empressement avec lequel aujourd'hui les musulmans et les giaours montent à bord des paquebots à vapeur, on serait tenté de croire qu'ils ont adopté ce genre de transport, tout de suite et sans nulle hésitation; il n'en est rien cependant. Les paquebots à vapeur soulevèrent des questions très-délicates parmi les musulmans, et peu s'en est fallu qu'on n'écrivît, pour et contre, des consultations dogmatiques très-profondes, comme on en a écrit pour et contre le café à une autre époque. Il s'agissait, pour les gens essentiellement religieux, de savoir s'il était permis de s'embarquer sur des navires qui vont contre le vent; car aller contre le vent, disait-on, n'est-ce pas aller contre la volonté de Dieu ? Je n'ai assurément pas la prétention de trancher une question si délicate ; mais, si j'avais été uléma ou muphti, j'aurais dit, de prime abord, ce qu'on a dit après réflexion :

que, puisque Dieu avait créé un moyen d'aller contre le vent, ce n'était pas aller contre la volonté de Dieu que d'user de ce moyen.

Les juifs virent dans cette voie de transport un autre inconvénient : les paquebots partant à des époques fixes, il arrive quelquefois que ces époques se trouvent correspondre avec le jour du sabbat ; or Dieu a défendu aux juifs de se mettre en voyage à pareil jour. Il fallait donc, ou ne pas profiter d'une occasion qui ne se présente que deux ou trois fois par mois, et peut-être manquer une affaire lucrative, ou bien trouver un moyen de tourner la difficulté, tout en respectant le principe sacré de l'observation du samedi. Avec des esprits ingénieux comme ceux des juifs, surtout quand il s'agit d'argent, le moyen ne devait pas tarder à être découvert ; on a trouvé, en effet, qu'il suffit, pour rester dans les prescriptions de la loi, d'aller coucher à bord le vendredi, et l'on a l'âme en repos le jour suivant.

L'embarras était plus grand pour les juifs qui s'embarquent aux Dardanelles, où le bateau ne fait que passer. Il n'y avait pas moyen, là, de se rendre à bord dès la veille ; mais, que ne peut l'intelligence de l'homme ! Le juif des Dardanelles va coucher le vendredi soir sur un canot attaché au rivage, et le lendemain matin, quand arrive le paquebot, il saute à bord, l'esprit content, la conscience calme ; car, cela encore ne s'appelle pas entreprendre un voyage le jour du sabbat.

De tous les bateaux à vapeur qui partent de Constantinople, le plus intéressant à visiter, sous le rapport des voyageurs, est, sans contredit, celui qui dessert la ligne de Trébisonde.

Je devais aller à Thérapia rendre visite à l'ambassadeur de France, l'honorable amiral Roussin : il y a quatre lieues de Constantinople à Thérapia, et, comme le vent du nord régnait depuis plusieurs jours, la direction des paquebots autrichiens me fit l'honneur de m'offrir, pour m'épargner le désagrément d'une course à cheval par la pluie et la neige, de profiter du départ du paquebot de Trébisonde. J'acceptai avec empressement cette offre d'autant plus agréable que le directeur des paquebots venait lui-même à Thérapia.

Au moment de monter dans le canot qui devait nous porter à bord du bateau à vapeur, un Turc arrive en grande hâte et d'un air tout effaré : « Monsieur ! monsieur ! criait-il, daignez m'en-

tendre : un de mes esclaves, fugitif depuis dimanche (nous étions au jeudi), est à bord du paquebot; je l'ai vu et je viens le réclamer ; il m'a coûté 4,000 piastres ! Vous ne voudriez pas me faire perdre tout cet argent? » Nous nous arrêtâmes pour écouter ce Turc et pour lui demander quelles preuves il pourrait donner à l'appui de son assertion. « Comment, quelles preuves ! répondit-il, j'ai trois témoins à bord, et, de plus, un soldat de police qui veille sur lui, parce que, l'ayant retrouvé, je ne veux pas qu'il m'échappe derechef. »

Bien que je ne sois pas de l'association pour l'affranchissement des noirs, j'éprouvai du regret de ce que le fugitif avait été découvert par son maître.

On donna passage au Turc dans notre embarcation, et chacun de nous profita de la circonstance pour intervenir en faveur d'un pauvre diable qui ne nous paraissait pas coupable le moins du monde. Nous engagions le maître à se montrer humain, à ne pas frapper son esclave; nous lui faisions observer que la douceur devait être plus efficace, pour le retenir, que la colère ; et lui, d'un air patelin, nous répondait : « Soyez tranquille, je ne suis pas méchant; d'ailleurs, s'il tombait malade, est-ce que je n'y perdrais pas? Je serai très-bon, très-indulgent, très-affectueux même. Tenez, quand on me l'aura remis, en revenant de bord, nous le placerons là, sur ce banc; nous le tiendrons par son vêtement pour qu'il ne s'échappe pas et pour que je puisse user d'indulgence ; car, s'il s'échappait encore, vous sentez qu'il me serait absolument impossible de ne pas lui faire donner cent, deux cents coups de bâton. » En disant cela, notre homme cherchait à lire dans nos yeux s'il finirait par nous intéresser assez à la perte de son esclave, pour que nous consentissions à faire l'office de gendarmes.

Ce brave Turc était content d'avoir retrouvé ses 4,000 piastres ; mais il y avait sur son visage, mêlée à toutes les marques de la joie la plus vive, une sorte de préoccupation. Était-ce un reste du chagrin qu'il avait éprouvé? Était-ce un pressentiment?

Le dialogue que je viens de reproduire finissait à peine, que déjà nous arrivions à bord. Le Turc, sans autres formalités, monte le premier, ce qui n'était pas trop conforme aux règles de la politesse ; mais ce qui pouvait paraître excusable pour deux

raisons : d'abord il était Turc; puis, il avait grande envie de voir, par ses propres yeux, si son homme n'était pas parvenu à se soustraire à la surveillance de ses gardiens :

— Où est-il, votre esclave? demandâmes-nous au Turc.

— Le voilà, monsieur.

Aussitôt un grand garçon, qu'à la coupe de son visage on reconnaissait pour être né dans la Circassie, quitta la natte sur laquelle il était assis, fumant un narguilé tout neuf.

— Cet homme est-il ton maître? lui demanda-t-on.

— Lui! je ne le connais seulement pas.

— Ah! tu ne me connais pas, Sélim! Eh bien! en voici qui te reconnaîtront.

— Faites-les parler si vous le voulez, vous en avez le droit, car vous les avez payés pour cela.

Les témoins, interrogés, déclarèrent unanimement qu'ils reconnaissaient parfaitement Sélim et qu'il était l'esclave du Turc.

Je gémissais du sort qui attendait le malheureux Circassien, bien que sa position ne parût pas beaucoup l'inquiéter; enfin le capitaine du paquebot, convaincu que le Turc avait raison, conviction que, du reste, tout le monde partageait à bord, donna l'ordre de livrer Sélim; mais celui-ci, tirant un papier de sa poche, s'écria : « Ces hommes sont des imposteurs; je n'ai jamais été esclave; je suis libre et sujet russe : voici mon passeport. »

Au même instant, un employé de la chancellerie russe, que le hasard paraissait avoir amené dans le port, et qui, probablement par hasard aussi, avait eu envie de visiter le paquebot, se trouva sur le pont. On soumit le passe-port à sa vérification, et il fut trouvé très-valable.

Jamais je n'ai vu figure pareille à celle du maître de Sélim; il était, en un moment, de rose et réjoui devenu jaune et crispé. L'infortuné voulut se permettre quelques observations, on lui dit de s'adresser à l'ambassade russe, et on le pria de quitter le navire; mais comme il ne se pressait pas de se conformer à cette injonction, et que l'heure du départ venait de sonner, on se servit du propre soldat de police dont il s'était fait accompagner pour l'obliger à descendre dans le canot. Le paquebot commençait déjà à marcher, que nous entendions encore au loin

une voix crier : « Russe! il n'est pas Russe! il est mon esclave, et je l'ai payé 4,000 piastres. »

Quant au Circassien, il s'était tranquillement remis à fumer son narguilé, et roulait dans sa main plusieurs pièces de monnaie, à l'aide desquelles il devait pouvoir aller plus loin que Trébisonde. Peut-être avait-il payé son passe-port, sa bourse et son narguilé, de la promesse de tenir le gouvernement moscovite au courant des choses qui se passeraient dans son pays; peut-être aussi le gouvernement russe a-t-il cru trouver, en aidant les Circassiens à secouer l'esclavage, un moyen d'envoyer des gens qui lui fussent dévoués, dans un pays où il trouve une grave résistance.

Si quelquefois le paquebot de Trébisonde emporte, comme dans cette circonstance, des esclaves qui ont conquis leur liberté, c'est par ce paquebot aussi qu'arrivent à Constantinople les Circassiennes destinées à peupler les harems. Ce sont de jeunes filles vendues par leurs parents à des marchands, qui les conduisent à travers les croisières russes, à Trébisonde d'abord, et à Constantinople ensuite. Ne vous figurez pas que ces femmes soient tristes, qu'elles regrettent leur famille, leur pays. Elles quittent leur père et leur mère comme ceux-ci se séparent d'elles. Pourquoi pleurerait-on au moment du départ? Les parents ont reçu pour prix de leur fille de l'argent qui doit les aider à vivre dans leurs vieux jours, et la fille va changer toutes les fatigues de la vie des champs contre la douceur de la vie du harem. Il est triste d'avoir à le dire; mais n'y a-t-il pas quelquefois des faits analogues dans notre état social? Déjà, à bord du paquebot, commence pour les Circassiennes une ère nouvelle; le marchand qui les a achetées peut bien, par économie, coucher sur le pont et rester exposé pendant la traversée aux intempéries de l'atmosphère; mais il a soin de louer le grand salon pour ses esclaves, et les voilà dès lors dans une chambre élégante, dansant, se balançant devant les glaces, y admirant leurs charmes, estimant ce qu'elles valent de piastres, faisant des rêves d'avenir. L'une se voit sultane, l'autre se contenterait d'être achetée par un pacha; elles se promettent réciproquement leur protection. Mais ces beaux succès ne peuvent pas être obtenus aussi vite qu'elles le désireraient : il faut, en premier lieu, qu'on les ait guéries d'un mal qui les atteints presque en naissant. Le dirai-je? pas une de

ces houris n'en est exempte; toutes sentent s'agiter sous l'épiderme l'insecte qui produit la gale. Il faut, après leur guérison, qu'elles reçoivent une certaine éducation, qu'elles apprennent le turc, qu'elles apprennent à jouer d'un instrument. Tout cela fait elles sont conduites dans des lieux où on les expose en vente, et quelquefois les marchands en obtiennent jusqu'à 60,000 piastres (15,000 francs).

J'ai parlé, au commencement de cette lettre, des paquebots à vapeur français qui apparaissent tous les dix jours dans le port de Stamboul. C'est une idée heureuse que la création de cette marine postale à vapeur que la France a répandue sur la Méditerranée; elle initie nos trop casaniers compatriotes à tous les mystères de la vie levantine. Elle nous met à même, par le bon marché des transports et par la rapidité des traversées, de connaître dans tous ses détails de production, de consommation et de mœurs, une partie du monde où l'on prenait du café depuis cent ans, lorsqu'on s'est imaginé d'en boire en France. Peut-être en viendra-t-on un jour à développer cette belle création que quelques ports de mer ont vue avec des yeux de jalousie, sans se douter d'abord que la route d'Alexandrie n'est pas seulement la route postale d'Égypte, mais qu'elle est aussi celle de l'Inde. Ce qu'il est bon de remarquer à ce propos, c'est que Bordeaux reçoit par les paquebots du Levant presque autant de lettres que Marseille.

Je traiterai une autre fois la question des bâteaux à vapeur en Orient, considérée au point de vue du commerce et de la politique.

De Ségur-Dupeyron.

M. INGRES

ET

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Dans la séance que l'Académie des beaux-arts a tenue dernièrement pour faire son rapport sur les envois de l'école de Rome, et pour décerner les grands prix aux élèves qui ont mérité d'être admis au nombre des pensionnaires de la Villa-Médicis, il y a eu, comme en bien des choses, deux parts : celle d'un amusement frivole ou d'un ennui passager pour le public, celle d'un débat sérieux pour les personnes qui s'intéressent véritablement à l'avenir de l'art. Nous laisserons de côté la première part qui a absorbé le peu d'attention dont la presse est encore capable, pour nous occuper de la seconde qui, il faut avoir le courage de le dire, dépasse la mesure ordinaire de son intelligence. Si c'était M. Nanteuil qui occupait le fauteuil du président, si c'était M. Huyot qui était assis à côté de lui, combien de verres d'eau sucrée M. Raoul-Rochette a bus durant la succession de ses discours, voilà sans doute des questions dignes de la sagacité de

la critique ; elles ont été traitées d'une manière si profonde, si nouvelle, si péremptoire, que nous nous garderons bien d'y revenir. Posons-nous d'autres problèmes, par exemple, celui de savoir quel était le sens des paroles que nous avons entendu prononcer dans cette séance.

M. Raoul-Rochette a rempli, à lui seul, toute cette solennité académique ; en qualité de secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts, il a lu le rapport des différentes sections sur les travaux des élèves de Rome ; c'est au même titre qu'il a proclamé les noms des nouveaux lauréats, et qu'il a fait l'éloge de Lesueur, l'auteur des opéras de la *Caverne* et des *Bardes*, décédé depuis quelques mois. Ouvrir la carrière aux jeunes gens, juger ceux qui y sont entrés, fermer le tombeau d'un artiste qui l'a parcourue, c'est une tâche grave, et bien faite pour un esprit élevé. En l'accomplissant, le secrétaire de l'Académie des beaux-arts nous a-t-il montré que le corps dont il était l'interprète comprît convenablement l'autorité que son institution a voulu lui donner sur le développement de nos arts ?

A Dieu ne plaise que nous voulions rendre M. Raoul-Rochette responsable des idées et des leçons dont il s'est fait l'organe ! nous avons nous-même considéré sa nomination aux fonctions de secrétaire perpétuel de la quatrième classe de l'Institut comme un gage donné aux progrès du siècle, et au raisonnable mouvement des choses, par une compagnie que son aversion pour tout ce qui est jeune et vivant avait trop longtemps compromise aux yeux de l'opinion publique. Ce qu'elle avait accordé sur ce point et sur quelques autres, l'Académie des beaux-arts semble avoir eu hâte de le retirer, en faisant passer par la bouche de son secrétaire des sentiments et des principes que les jalousies intérieures des diverses sections peuvent bien enfanter, mais qui ne sauraient convenir à un homme placé par son savoir, par son goût, par son impartialité, au-dessus des rivalités mesquines des coteries.

Pour dire le mot, que personne n'a prononcé, et qui se trouvait au fond de toutes les phrases et de tous les esprits, une accusation en forme contre M. Ingres, tel est le résumé de cette séance. Un blâme sévère, adressé en termes exprès au directeur de l'école de Rome, a été l'unique préambule du rapport de l'Académie ; puis à mesure qu'il passait à l'examen des divers envois de pein-

ture, de sculpture et d'architecture, le rapporteur ajoutait adroitement à la mercuriale, ici des remontrances vives et précises, là des insinuations qui, si elles n'attaquaient pas l'homme même, s'acharnaient peut-être, hélas! sans le savoir, contre les tendances qui font, à notre gré, sa grandeur et la gloire de notre patrie. Enfin il n'est point jusqu'à l'éloge de feu Lesueur, qui, malgré la différence des deux talents, n'ait été jusqu'à un certain point transformé en satire; car en faisant remarquer que le professeur de musique n'imposait point à ses élèves un système arrêté, le secrétaire perpétuel semblait critiquer les principes fixes, la manière tranchée, l'enseignement austère du professeur de peinture.

Je ne saurais, pour ma part, accorder, avec les règles strictes de la convenance, ces taquineries contre un absent, contre un artiste qui emploie à relever la Villa-Médicis de l'état de délaissement où elle était tombée, un temps que la postérité regrettera. Mais c'est à un code plus grave que celui de la civilité qu'il appartient de décider ce débat. Dernièrement M. Pierre de Cornélius, revenant à Munich, après avoir visité la France, disait à ses compatriotes qu'il n'avait vu à Paris qu'une chose, le plafond de *l'Apothéose d'Homère*, par M. Ingres. Quel absurde plaisir peut-on prendre à rabaisser un homme, en qui seul les nations étrangères reconnaissent encore la suprématie de l'école française? Que le vulgaire ignore des beautés qui sont au-dessus des forces actuelles de son entendement, et aille offrir son culte à des talents qui flattent les penchants inférieurs de la nature, on ne saurait s'en étonner dans un temps où, plus encore que la peinture, les lettres et la musique, ces arts privilégiés de l'intelligence, se sont vouées à un matérialisme déshonorant. Mais qu'une compagnie, fondée pour résister aux entraînements fâcheux, et pour guider la multitude, se plaise dans les erreurs qu'elle devrait corriger, c'est ce qu'il est plus difficile de comprendre et d'excuser.

Les reproches les plus graves, adressés au directeur de l'école de Rome, se réduisent à deux points principaux. L'Académie croit d'abord qu'il est de son devoir de l'avertir de conduire les pensionnaires à une égale distance des deux écueils de l'innovation. Il paraîtra à tout esprit sérieux que la marche d'un sage professeur devrait être toute contraire, et que jeter les élèves

sur une terre où ils pourraient rencontrer à la fois l'innovation et l'imitation, ce serait leur rendre le plus grand de tous les services. Dans l'art, comme dans toutes les autres choses humaines, il y a deux conditions indispensables à remplir : résumer en soi la tradition de ses devanciers, la transformer ensuite en vertu du principe de vie et d'originalité que chacun porte en soi. Voilà donc que l'imitation et l'innovation, qui sont formellement condamnées par l'Académie, se trouvent être les deux pôles nécessaires de toute bonne doctrine.

En second lieu, l'Académie, assez maladroite à définir ce qu'elle repousse dans M. Ingres, et cherchant du moins à arborer un drapeau sur lequel on puisse lire un signe de ralliement clair et fécond, a exprimé, par l'organe de son secrétaire, qu'il n'y avait qu'un système qui méritât les suffrages des artistes, et que ce système était celui de la nature et de la vérité. Les personnes qui ont étudié consciencieusement l'histoire et la théorie de l'art, aperçoivent sous ces deux mots, qui semblent les plus simples et les plus nets dont on puisse se servir, la plus incroyable confusion d'idées, de vues et d'objets, dont les annales des opinions humaines aient peut-être offert l'exemple. Demandez aux élèves de M. Ingres quel est le système que leur maître leur enseigne : celui de la nature et de la vérité, vous diront-ils. Et cependant c'est avec ces deux mêmes mots que l'Académie pense foudroyer M. Ingres et ses élèves ! Ceci, à tout prendre, ne nous paraît tourner ni à l'avantage de M. Ingres, ni à celui de l'Académie ; et j'ai grand peur que la méprise ne soit un peu des deux côtés.

M. Ingres n'a déposé nulle part la théorie de son enseignement, et personne ne saurait lui en faire un devoir, ni le juger d'après des idées qu'il n'a jamais formulées ; mais on n'en pourrait dire autant de l'Académie : par la loi même de sa fondation, elle est forcée à avoir une doctrine publique, transmise régulièrement et conservée en dépôt dans ses ouvrages. Or je ne sais par quelle fatalité de notre esprit et de notre goût, il s'est trouvé qu'incapable jusqu'à ce jour d'édifier par elle même une philosophie des beaux-arts, la France a généralement admis et imposé à ses corps savants celle d'un critique étranger, de Winckelmann, devant le génie duquel nous sommes tout disposé à incliner notre faible raison. Mais qu'ai-je lu dans Winckel-

mann, qui a passé jusqu'ici pour l'oracle de nos académies? Y ai-je trouvé cette vaine formule de la nature et de la vérité, ce prétexte banal de mille discussions interminables où le secrétaire de la quatrième classe de l'institut a replongé la science, prête à s'affranchir de ses vieilles entraves et à prendre un essor nouveau? Non; Winckelmann ne soutient pas la doctrine du naturalisme, il a professé celle de l'idéal avec un enthousiasme puisé aux sources divines où il voulait retremper l'art. Sans doute l'idéal est aussi un mot, et nous pourrions bien demander qu'on modifiât la définition que Winckelmann en a donnée. Mais aujourd'hui, que devient même ce mot en présence des attractions insurmontables qui poussent la section de peinture vers le matérialisme décoré des titres de la nature et de la vérité? C'en est-il fait? Après avoir refoulé, au nom de Winckelmann, des tentatives généreuses qui avaient pour but de dépasser l'ancien exemplaire de l'idéal sans cesse grandissant aux yeux de l'homme, l'Académie va-t-elle briser elle-même le cercle dans lequel elle était restée abritée? Après avoir défendu l'entrée du temple à la fougue peut-être inconsidérée d'une génération nouvelle, va-t-elle elle-même en démolir les murs, et se suicider dans son sanctuaire, à la face de la multitude?

En réalité, toute la question se réduit à ceci : L'Académie en est venue à avoir peur d'elle-même. Car le principe qu'elle redoute et qu'elle combat dans toutes les directions, n'est pas autre que celui qui a présidé à sa fondation, et auquel elle a dû autrefois son éclat. Les premières années de ce siècle (pour ne point remonter au delà) ont vu une sorte de rénovation s'accomplir dans le développement des arts, sous l'influence d'une étude plus sévère de l'antique. Tandis que Canova était frappé par tous ces profils fins et gracieux, découverts chaque jour sur les murs de Pompeï, et qu'il s'efforçait d'en reproduire le sourire délicat sur le marbre, deux Français, Louis David et M. Percier, remplissaient chez nous une mission analogue et ramenaient la peinture et l'architecture, de l'imitation des artistes du XVIe siècle à celle des grandes pratiques de la Grèce et de Rome. En se plaçant même au point de vue borné de leur époque, on peut parfaitement justifier leur entreprise; car, en admettant qu'on n'ait affaire qu'à une nation d'imitateurs, il vaut mieux sans doute lui conseiller de remonter à la véritable source des tradi-

tions du beau, que de l'engager à copier une époque qui n'est elle-même que le reflet d'une autre. Mais pour qui considère les choses de plus haut, le grand mouvement qui a prosterné Canova, David et Percier aux pieds des monuments antiques, a une raison plus sérieuse et plus profonde. D'un côté, la société moderne tend de plus en plus à se rapprocher de certaines faces de la société antique, avec lesquelles l'art est dans des rapports intimes; par la liberté, par la philosophie, par le culte peut-être exagéré de l'homme qui est le résultat de ces deux tendances, nous rejoignons le siècle de Socrate et celui de Cicéron que les grandes époques antérieures à la nôtre n'ont guère rappelés que par le génie et par la politesse. Pendant que nous entrons ainsi dans une communication plus étroite avec le fond même de l'antiquité, d'un autre côté la réflexion, qui prend presque partout la place de l'imagination et de la foi, achève de nous rendre impropres à l'invention véritable, et nous assujettit par là aux formes et aux règles de l'art ancien. En effet, le sentiment esthétique ne saurait périr en nous qu'avec la vie; et s'il ne peut être satisfait par l'inspiration, il demande à l'intelligence des plaisirs et une issue qu'elle est en état de lui accorder. Toutefois l'intelligence ne pouvant se donner à elle-même le vêtement qui constitue, à proprement parler, l'apparence visible du beau, il s'en suit naturellement qu'elle est obligée de le demander aux temps qui ont joui des dons précieux de l'imagination et de la spontanéité. Ainsi nous sommes, pour notre part, tout à fait d'accord avec les doctrines académiques en ce point que les artistes actuels ne sauraient trop étudier l'histoire de l'art, et que, dans cette histoire, ils ne sauraient accorder une trop grande considération à l'art des anciens. Mais voici l'endroit où l'Académie nous paraît reculer devant son principe, et se poser à elle-même, sans y prendre garde, une question de vie ou de mort.

Canova a modelé ses statues sur les peintures de Pompéï; David a composé ses peintures d'après les statues de la dernière époque de l'art; Percier a établi ses principes d'architecture d'après les édifices de la renaissance grecque, qui éclata à Rome sous les règnes de Trajan et d'Adrien. Je le demande, est-ce dans sa décadence que nous devons imiter l'antiquité? Devons-nous l'étudier dans une période où le principe de son art est

étouffé sous le luxe des détails, ou corrompu par le mauvais goût? Qui ne voit, au contraire, que ce qu'il importe de connaître, de pénétrer, de s'approprier, c'est le principe même dans sa pureté, dégagé de toutes les enveloppes et de toutes les altérations? Mais si nous voulons arriver jusqu'à lui, si nous voulons posséder ce germe que notre réflexion doit féconder encore, renonçons au culte des époques secondaires et à l'idolâtrie des formes dégénérées; remontons, à travers les temps et en dépit des admirations vulgaires, jusqu'aux époques primordiales dans le flanc desquelles ce divin embryon a tressailli pour la première fois. N'est-ce point là ce que M. Quatremère de Quincy lui-même a enseigné dans tous ses ouvrages? N'est-ce point sur ce fondement que M. Huyot établit sa renommée, lorsque, revenant de l'Égypte et de la Grèce, il déconcerta, par ses puissantes restaurations des monuments primitifs de la ville des Pharaons et de celle de Minerve, l'école de M. Percier, qui ne voyait rien au delà des étroits horizons de la renaissance romaine?

Les plus grands travaux de l'art et de la théorie de notre époque s'accomplissent dans cette direction; et ce sont précisément ceux-là que l'Académie condamne, et en haine desquels elle a dicté le rapport que nous avons entendu dans la dernière séance. Sous peu de jours, doit arriver à Paris ce tableau de *Stratonice,* auquel M. Ingres a consacré tous les loisirs de son séjour à Rome; on pourra se convaincre, en voyant ce chef-d'œuvre, si parmi les académiciens qui ont blâmé le directeur de notre école, il en est un qui soit capable, je ne dis pas de rendre, mais de comprendre seulement l'antique comme il l'a fait. Qu'est-il besoin de preuves nouvelles? Ne possédons-nous pas cette *Apothéose d'Homère* qui eût arraché des larmes d'enthousiasme à Winckelmann, et qui, croyons-en l'admiration des étrangers, sera un jour considérée comme l'une des plus enviables merveilles de ce Paris qui en renferme de si grandes et de si rares? Ce n'est pas sans raison que nous associons ainsi le nom de M. Ingres et celui de Winckelmann. Lorsque l'esprit, affranchi de toutes les préventions et de tous les étonnements ordinaires, s'efforce de classer le plafond du Louvre, il est aussitôt conduit à rappeler la classification de l'*Histoire de l'art.* L'auteur de ce beau livre a résumé toutes ses études et

tous les résultats de sa noble intelligence dans un tableau digne à la fois des plus grands penseurs et des plus grands poëtes. Les Grâces, que les Grecs firent sœurs, mais non point égales, deviennent pour lui la personnification et, pour ainsi dire, le vivant symbole de son système. Semblable à la Vénus céleste, la première Grâce se suffit à elle-même, veut être recherchée et ne fait point d'avances; elle est trop élevée pour se manifester beaucoup aux sens, et ne veut parler qu'à l'esprit. La seconde Grâce, ainsi que la Vénus terrestre, tient plus de la matière; elle n'est que la compagne de la première, et elle l'annonce à ceux qui ne sont pas initiés dans le secret de goûter la Grâce céleste. La première correspond à l'idée de l'art dorien, la seconde à celle de l'art ionien. Mais, après la grâce du sublime et la grâce du beau, vient la grâce souriante, celle des faunes antiques, aux lèvres relevées par les coins, celle que Corrége a poussée à une haute perfection, et qui, avant et après lui, a toujours été la plus connue des modernes. Un seul, oui, un seul d'entre eux a réalisé parmi nous une image de la grâce sublime qui se voila de bonne heure même pour les Grecs; et cet artiste en qui Winckelmann eût salué le digne élève de Polygnote et de Scopas, nous l'abreuverons d'amertume et de dégoût jusqu'à ce que nous le proclamions sans rival sur sa tombe!

Il y a encore des académiciens qui prennent ce qu'on appelle la manière de M. Ingres, pour l'effet isolé d'une organisation particulière, pour l'aberration solitaire d'un talent qu'on voudrait bien pouvoir nier, ne pouvant le comprendre. Il suffirait cependant d'ouvrir les yeux pour voir qu'il n'en est rien. M. Ingres s'est placé sous le patronage de Raphaël, et l'accompagnant dans ses deux sentiers, il a poursuivi chez les artistes chrétiens, plus haut que Pérugin, et chez les artistes grecs, plus haut que Phidias, la double série d'études que son guide avait bornées à ces deux maîtres. Il nous a donc véritablement remis en possession du principe même des deux arts qu'une époque plus heureuse transfigurera sans doute dans une dernière fusion. Mais il n'aura point seul contribué à ce résultat important. Dernièrement, à propos des marbres d'Égine, nous exposions comment la découverte de ces beaux morceaux avait renouvelé la théorie esthétique de l'antiquité, en dégageant l'élément dorien de l'idée jusqu'alors compacte et confuse de

l'art hellénique. Ce que nous avons dit, en cette circonstance, de la sculpture grecque, est vrai non-seulement pour tout l'art des Grecs, mais encore pour celui de tous les peuples civilisés. Dans tous les arts il y a un élément dorien ; et ce n'est pas un des moindres devoirs de notre siècle que de retrouver partout et de définir cet élément primordial. Nous avons sous les yeux des preuves nombreuses qui nous forcent à croire que cette tâche sera dignement remplie.

L'architecture avait pris les devants, la voix des théoriciens s'était fait entendre; mais lorsqu'elle a été recueillie par les artistes, chose singulière! leur fidélité à suivre ses leçons, et peut-être leur zèle à les compléter, n'ont trouvé dans l'Académie que des froideurs et des répulsions inexplicables. Tout en reconnaissant que les jeunes architectes de l'école de Rome se distinguaient par un empressement louable, le rapport du secrétaire perpétuel déguisait avec peine certaines préventions contre l'objet et la tendance de leurs travaux. En effet, les quatre *restaurations* envoyées par les pensionnaires de Rome représentaient des monuments qui embrassaient les siècles de la république romaine, et qui ne dépassaient pas celui d'Auguste; voilà donc l'époque dorienne de l'art romain devenue à son tour le principal sujet des études de l'architecture! Vouloir étudier Rome dans son principe, faire pour son caractère monumental, ce que Nieburh a fait pour son histoire ethnographique et politique, ce doit être évidemment un crime irrémissible pour des hommes qui n'ont vu l'art romain que dans le règne d'Adrien, et l'histoire romaine que dans Tite Live. Plus les beaux ouvrages de ces élèves qui rendent déjà leurs maîtres jaloux approchent de la perfection, plus on entoure de restrictions les éloges qu'on ne peut leur refuser. M. Clerget, qui a fait une restauration des ruines du mont Palatin, et qui a déployé dans cet admirable travail des trésors d'imagination et de vrai savoir, a été écorché, comme en passant, par les traits de la satire académique, afin qu'il n'ignorât point qu'on redoute en lui un auxiliaire de plus pour cette phalange de studieux et brillants esprits qui attendent ici que le temps ait forcé pour eux les portes du sanctuaire.

Si nous avons un reproche à faire aux sculpteurs de l'école de Rome, c'est de nous avoir envoyé des ouvrages qui montrent

qu'ils n'ont pas su s'associer à cette tendance sévère et intelligente des études. Mais au Salon, M. Jouffroy, l'un des derniers pensionnaires qui soient sortis de la Villa-Médicis, avait exposé une composition vraiment antique, dans le nouveau sens qu'il faut s'habituer à donner à ce mot; nous avons admiré ce morceau charmant, et en le retrouvant au Luxembourg, mêlé à des statues mignardes sans grâce, nous avons été plus frappé encore des analogies qu'il offrait avec le grand mouvement de l'art contemporain vers l'antiquité sérieusement comprise. Quant à la peinture, il est bien évident, quoi qu'on ait dit, que M. Ingres n'a pu l'enseigner à ses élèves que selon les facultés de chacun d'eux. Lorsqu'il a rencontré un talent profondément réfléchi comme celui de M. Flandrin, il lui a communiqué ce qu'il avait de style austère et indifférent aux séductions sensuelles; mais trouvant, par exemple, dans M. Roger un esprit plus disposé à sentir la convenance extérieure des formes que leur principe interne, il serait extraordinaire qu'il eût pu développer en lui ce que la nature n'y avait pas mis. Cependant faudrait-il lui faire un reproche d'avoir convié à des beautés plus élevées un artiste né peut-être pour celles qui ne sont que du domaine de l'élégance ? Je ne le pense pas. Si dans le tableau que M. Roger a envoyé de Rome cette année, les têtes des hommes et des femmes qui écoutent la prédication de saint Jean portent l'empreinte d'une vie qui n'arrive point à se traduire vivement à travers l'épiderme, il y aurait de l'injustice à accuser M. Ingres d'un défaut qui résulte évidemment d'une propension marquée de l'auteur pour la manière de M. Delaroche; mais quant à la figure même du saint Jean, dont le geste appelle éloquemment le ciel, comme faisait aussi celui du *Saint Symphorien,* il est assez probable que la belle inspiration qui en a dicté les lignes à M. Roger l'aurait moins heureusement éclairé, si l'école de Rome avait eu un tout autre directeur. En comparant l'espèce de vignette à laquelle M. Papety a dû son prix, et l'étude qu'il a exécutée dans la seconde année de son séjour en Italie, on peut également se convaincre du salutaire effet que l'influence de M. Ingres a produit sur ce jeune artiste.

Il reste encore un grief capital, auquel nous n'avons point touché, et dont nous ne pouvons néanmoins rendre raison qu'en quelques paroles. On accuse M. Ingres de manquer de

couleur et d'en professer le mépris. Comment répondre à ce reproche ? Par l'histoire tout entière de l'art. Si le Titien avait eu le dessin de Raphaël, ou si Raphaël avait eu la couleur de Paul Véronèse, il y aurait probablement bon nombre de critiques qui seraient ravis des libéralités de la Providence ; pour nous, il nous semblerait que cette magnificence de dons accumulés sur une seule tête n'ajouterait quelque chose à la perfection de l'art qu'en enlevant beaucoup au caractère des artistes. Comme les coloristes ont un dessin qui ne ressemble en rien à celui des dessinateurs, de même les dessinateurs ont une couleur qui ne ressemble pas à celle des coloristes. C'est là sans doute un des plus profonds, mais aussi un des plus irrécusables mystères de l'art. La véritable question est donc de savoir si on préfère la couleur ou le dessin, c'est-à-dire l'image des choses ou bien leur esprit et leur âme; car, par la raison que le choix est le principe même de l'art, selon qu'on partira de l'un ou de l'autre de ces deux termes, on sera forcé d'attacher au terme correspondant un prix et un sens tout différents. Je n'ignore pas que la couleur a aujourd'hui des adeptes fervents qui ne jurent que par Tintoret et par Vélasquez ; mais je sais aussi que nous avons des poëtes qui ont voulu rétablir le culte de Ronsard et de Saint-Amant, et que l'esprit public a solennellement protesté contre ce retour du matérialisme. Ce sont donc des remercîments qu'il faut adresser à l'éminent artiste qui, s'associant aux plus hauts instincts du génie français, dans un temps où tout semble faillir et déchoir autour de nous, a puisé dans l'illustre exception de sa nature la force de maintenir et d'accroître infiniment cette tradition spiritualiste du dessin qui a toujours été la gloire particulière de notre école.

Mais tandis que l'Académie est si peu ménagère du blâme pour qui mérite tant d'admiration, il s'est rencontré dans notre pays un homme digne d'apprécier le génie et capable de le venger. M. le duc de Luynes, dont l'esprit libéral et le goût éclairé sont parmi les plus fermes appuis sur lesquels l'art doive aujourd'hui compter, avait depuis quelques mois chargé M. Duban de restaurer le beau château de Dampierre. L'architecte de l'école des Beaux-Arts trouva dans cette habitation une galerie qui présentait deux vastes parois propres à recevoir une décoration particulière ; il laissa entrevoir au maître du château

que la peinture pourrait seule orner convenablement cet endroit. A peine en eut-il manifesté l'idée, qu'on lui demanda les noms des artistes qui pourraient, selon lui, s'acquitter de cette tâche sans altérer l'harmonie de l'ornementation générale. Fidèle à ses amitiés et à ses admirations tout ensemble, M. Duban nomma MM. Paul Delaroche, Horace Vernet et Ingres. M. de Luynes répondit par un mot qui peint d'un trait et la distinction de son esprit et la nature des talents qu'on venait de lui citer : «J'achèterais, dit-il, un tableau de M. Delaroche et de M. Vernet ; mais je n'en commanderais qu'à M. Ingres. » Puis il ajouta qu'il consacrait à M. Ingres 80,000 francs, et qu'il lui laissait toute latitude pour choisir et pour composer ses sujets, bien persuadé que le peintre de *l'Apothéose d'Homère* ne s'abaisserait pas à retracer de ces événements qui passent sans laisser de lumière après eux, et qu'il voudrait, au contraire, frapper les regards par l'image de quelque grande pensée. M. Duban se chargea de transmettre, en son propre nom, les offres de M. de Luynes au directeur de l'école de Rome; et, pour mieux ménager encore ce noble caractère, éprouvé par de si illustres et de si douloureuses luttes, ce fut à Mme Ingres qu'il les adressa. M. Ingres lui-même s'est hâté de répondre : sa lettre, tout empreinte des plus beaux sentiments, trahit avec effusion le bonheur qu'il a ressenti en se voyant si bien compris. Remords de sa trop longue inaction, fierté d'un cœur haut placé, plaisir enthousiaste de rencontrer au milieu d'une carrière solitaire, un appui dont il peut être glorieux, désir d'attacher dans un même monument son nom et celui de M. Duban, que l'avenir associera, nous le croyons, dans un même culte; l'artiste a tout exprimé avec un élan naïf et sublime qui communique toute son âme. Ainsi, pendant que M. Delaroche peindra les fresques du palais des Beaux-Arts et sa grande salle de Versailles, M. Ingres achèvera, avec les formes austères de son génie, de consacrer chez nous la peinture monumentale, en qui repose entièrement l'avenir de notre école. Les voyageurs qui arrivent à Londres ne manquent jamais de visiter à Hampton-Court les cartons de Raphaël, et à Blenheim les tapisseries de Titien. Un jour, ceux qui viendront s'informer des grandeurs de notre civilisation, feront de même un pèlerinage à Dampierre; ils trouveront là, dans une solitude propice, loin des vaines et passagères rumeurs, deux pages de

peinture qui, avec *l'Apothéose d'Homère,* complèteront le type le plus élevé de l'art de notre siècle ; ils y liront aussi, dans un cadre précieux, cette lettre, fidèle témoignage de la fraternité de deux grands artistes et de l'intelligente générosité de leur Mécène.

H. Fortoul.

VOYAGE

DE

SMYRNE A CONSTANTINOPLE.

La plupart des voyageurs qui vont de Smyrne à Constantinople, suivent la route de Pergame et les rivages de la mer Égée ; nous nous mîmes en chemin pour la capitale ottomane, avec l'intention de passer par Magnésie, Kutayeh, Brousse et Nicée. Nous quittâmes Smyrne le 24 février à onze heures du matin. Nous prîmes des chevaux de louage qui devaient être à notre disposition jusqu'à Kutayeh ; là, nous devions prendre des chevaux de poste. Toutes les villes de l'Anatolie et les villages situés sur les routes les plus fréquentées ont des chevaux uniquement destinés au service du gouvernement et à celui des voyageurs. On paye le cheval une piastre par lieue, environ vingt-cinq centimes de notre monnaie.

Magnésie, ou Magnissa, est située à huit lieues au nord-est de Smyrne, au midi d'une belle plaine fécondée par les eaux de l'Hermus, au pied de la gigantesque chaîne du Sipyle, dont les flancs nus et déchirés ont un aspect grandiose et une sauvage

beauté. La physionomie extérieure de Magnésie est variée et pittoresque; une grande colline à pic, couronnée des débris d'une antique citadelle, s'élève au-dessus des coupoles de plomb, des minarets et des cyprès du Champ des Morts qui se trouve au milieu de la ville. Magnésie est une des plus grandes cités de l'Asie Mineure; sa population est de soixante-dix mille Turcs, mille Grecs, autant d'Arméniens, et quatre cents familles juives. Magnésie fait un très-grand commerce de coton, de grains et de tabac. De même que le tabac de Latakié est le meilleur de la Syrie, le tabac de Magnésie est le plus estimé de l'Anatolie.

Le gouverneur de Magnésie se nomme Hadji-Yeuk-Oglou; il appartient à cette famille de Kara-Osman-Oglou, si puissante au temps de la féodalité turque. On connaît l'origine des *déré-beys* ou seigneurs de la vallée: Les premiers conquérants turcs donnèrent aux chefs de leurs troupes des *timars* (petits fiefs) et des *timarets* (grands fiefs), dans le double but de pourvoir à la défense de l'empire et de récompenser des services militaires. D'après un règlement d'Amurat ou Mourad, le fondateur des janissaires, l'hérédité des fiefs se perpétuait de mâle en mâle, et ne revenait à l'État qu'après l'extinction de la famille. De simples propriétaires qu'ils étaient, les déré-beys devinrent de plus en plus indépendants; ils étendirent leur pouvoir et le consolidèrent surtout sous le règne orageux de Mourad III.

La famille de Tschapan-Oglou, à Yousgat, en Cappadoce, et celle de Kara-Osman-Oglou, à Magnésie, étaient devenues, par la faiblesse des sultans, souveraines de l'Asie Mineure. Une union parfaite régnait entre ces deux familles; leurs mœurs, leurs lois, leurs intérêts étaient les mêmes; elles payaient exactement leur redevance à la Sublime Porte, fournissaient chaque année les contigents exigés, et prévenaient avec soin tout sujet de plainte. Des présents distribués avec intelligence leur assuraient des protecteurs au divan et parmi les janissaires. Si quelque demande de la Porte leur paraissait trop onéreuse, les déré-beys se mettaient vite en mesure pour se défendre, car, indépendamment des soldats qu'ils étaient obligés de fournir chaque année au sultan, ils pouvaient mettre en campagne plus de cent cinquante mille hommes armés. Leur cavalerie était surtout remarquable par la richesse des équipements et par la beauté des chevaux.

Ismaël-Bey et le fameux Ali étaient dans la Turquie d'Europe ce que les Tschapan-Oglou et les Kara-Osman-Oglou étaient dans l'Asie Mineure. La famille du pacha de Yanina est éteinte; il reste encore un membre de la famille d'Ismaël-Bey, c'est ce Youssouf-Pacha qui, pour sauver sa tête, livra Varna aux Russes. Youssouf n'est pas étranger aux mœurs, aux langues de l'Europe; il parle parfaitement le français et l'italien. Le fils d'Ismaël-Bey de Macédoine vit aujourd'hui à Stamboul dans un état de fortune très-médiocre.

D'après le Koran, la terre appartient à Dieu, qui la donne à qui lui plaît; de sorte que toute propriété dérivant du maître des mondes appartient à l'iman suprême (le sultan), qui est son ombre sur la terre. Mahmoud II, s'appuyant sur ce précepte du livre saint, et jaloux aussi de reconquérir pleinement l'autorité impériale, entreprit, en 1811, l'anéantissement des déré-beys. Il commença d'abord par semer la division parmi eux, en faisant accepter aux plus jeunes membres des familles féodales le titre de pacha, et en donnant à de nouveaux pachas le gouvernement des provinces qu'achetaient auparavant les déré-beys. Tschapan-Oglou et Ismaël-Bey refusèrent d'obéir aux volontés de la Porte, mais ils payèrent de leur vie leur opiniâtre résistance. Il n'est resté qu'un petit-fils de Tschapan-Oglou; il vit aujourd'hui oublié à Constantinople. Les Kara-Osman-Oglou se soumirent sans combattre aux ordres du souverain ottoman. Cette famille perdit dans l'Anatolie son antique indépendance; mais elle fut toujours aimée et respectée par le peuple comme au temps de sa puissance. Une sorte de vénération pour la race des Kara-Osman-Oglou empêcherait le sultan de placer à Magnésie ou à Guzel-Hissar des gouverneurs qui ne fussent pas de cette famille. Les voyageurs qui ont parcouru l'Asie Mineure il y a trente ans louent beaucoup les Tschapan-Oglou et les Kara-Osman-Oglou; ceux-ci gouvernaient paternellement les pays qui s'étendaient depuis les portes de Smyrne jusqu'à Tokat, en Arménie. Les Turcs et les rayas étaient également heureux. Les déré-beys favorisaient l'agriculture et le commerce, sources de leurs grandes richesses.

On n'a pas craint de comparer en Europe Mahmoud II à Louis le Gros, à Louis XI, à Richelieu, pour avoir détruit l'hérédité des familles féodales de la Turquie; on a même dit qu'une ère

de prospérité dans l'empire ottoman était née de ces changements ; c'est là une grave erreur. Un rapide passage en Asie Mineure suffit pour montrer que les populations n'ont rien gagné à ces révolutions accomplies par Mahmoud II, d'immenses plaines sans culture et sans habitants prouvent assez la décadence de l'Anatolie sous les nouveaux gouverneurs. Les Turcs et les rayas regrettent la domination paternelle de Tschapan-Oglou et de Kara-Osman-Oglou. Au lieu de travailler à rendre au pays un sort meilleur, les pachas aujourd'hui ne songent qu'à profiter de leur emploi de peu de durée pour s'enrichir aux dépens du peuple.

Revenons à Magnésie. Cette ville, qui fut dans le commencement du xve siècle la résidence de quelques souverains ottomans, conserve des édifices dignes d'une grande cité turque. On y voit des établissements de bains, de vastes karavanserais. Entre autres belles mosquées, on remarque celle qui fut construite par Amurat ou Mourad II. Cette mosquée, appelée *Mourad-Djamissi*, possède des richesses considérables, que lui avait léguées son auguste fondateur. Une partie des revenus de Mourad-Djamissi sert à l'entretien de deux hôpitaux, de deux imarets (cuisines publiques), et d'un médressé (collége) ouvert à tous les enfants musulmans de la cité. Le souvenir de Mourad II est resté au milieu du peuple turc de Magnésie comme un brillant modèle de la vaillance unie à la piété. « Après une conquête, disent les Osmanlis de Magnissa, sultan Mourad (que Dieu bénisse!) s'occupait à construire des mosquées, des khans, des hôpitaux, des imarets et des médressés. Le magnifique empereur donnait tous les ans mille pièces d'or aux descendants mâles du prophète; il en envoyait deux mille aux croyants des saintes villes de la Mecque, de Médine et de Jérusalem. » J'ai vu, à une demi-heure au nord de Magnésie, une grande tour à moitié démolie, couverte de lierre et de mousse. C'est la tour que Mourad II s'était choisie pour retraite après la trève de dix ans conclue avec les Hongrois. Fatigué du bruit des camps, des agitations de la vie, ne pensant plus qu'à échanger les soucis du trône contre les douceurs d'une tranquille existence, Mourad disait à son visir Khalil-Pacha :

» Depuis longtemps, le pied sans cesse dans l'étrier, l'épée toujours hors du fourreau, je n'ai cessé d'agir pour le bien de

la religion ; il est temps que je quitte l'empire, et que j'aille dans la retraite m'entretenir avec le Tout-Puissant. Oui, je suis résolu à consacrer au repentir les instants qui me restent, et à poser mon pied sur le coussin du repos. Qu'ai-je à faire de la couronne et de mes armes ? Je ne veux plus songer qu'à laver mes fautes dans les larmes de la componction ; je veux aller finir ma vie au sein de la tranquillité. Là, je lirai sans cesse le Koran ; là, sans cesse je louerai l'Éternel. Je veux éloigner de ma main ce royaume périssable, et semer dans les champs de mon cœur les grains de l'amour de Dieu. Que mon auguste fils, Mahomet, prenne ma place, que son règne soit glorieux et fortuné ; que pendant sa durée il n'y ait point de malheureux, que l'on n'entende aucun soupir (1) ! »

Voltaire a mis Mourad II au rang des *philosophes,* parce que ce prince avait voulu renoncer aux grandeurs de ce monde ; il est probable que Voltaire eût parlé autrement d'un empereur chrétien qui se serait fait moine.

M. Michaud a raconté, dans son *Histoire des Croisades,* comment Mourad II, à la tête de soixante mille soldats, quitta son ermitage pour voler contre les Hongrois qui venaient de violer le traité dont l'exécution avait été jurée d'un côté sur l'Évangile, de l'autre sur le Koran. « Bientôt la victoire, dit Kodja-Effendi, semblable à une jeune fiancée, écarta son voile importun, et se montra radieuse aux regards empressés du triomphant monarque. » Après la bataille de Varna, le sultan victorieux revint dans sa retraite de Magnésie, et reprit la robe de derviche. La révolution d'Andrinople l'obligea à remonter une troisième fois sur le trône. Mourad fit alors conduire son fils à Magnésie, et lui dit d'attendre que les années l'eussent mûri avant de régner. Le vainqueur de Ladislas garda le pouvoir jusqu'à sa mort.

Après une journée de repos à Magnésie, nous reprîmes notre route à l'orient. Nous avions à droite la chaîne du Sipyle, à gauche la plaine arrosée par l'Hermus, où Antiochus, roi de Syrie, fut vaincu par Scipion l'Asiatique. Les Turcs appellent l'Hermus *Ghidés,* nom d'une ville de la Phrygie-Épictète, non

(1) *Bibliothèque des Croisades*, troisième partie.

loin de laquelle le fleuve prend sa source. Le cours de l'Hermus est de soixante-dix lieues; ce fleuve, qui se jette dans le golfe de Smyrne, entre Phocée, berceau de Marseille, et Kara-Bournou, l'ancien cap Malana, reçoit dans son sein le Pactole et l'Hyllus. L'Hermus est large et profond lorsqu'il roule ses eaux bourbeuses à travers la plaine de Magnésie. Au bout d'une heure de marche, nous passâmes le fleuve sur une grande barque de forme triangulaire, appartenant à deux vieux Osmanlis à barbe blanche.

Cinq heures de marche conduisent de Magnésie à *Papasleh* (village des papas). Ce bourg se compose de cent maisons, toutes grecques; ces Grecs, qui ne sont pas propriétaires des terres qu'ils cultivent, payent d'abord par *extrêma* (1) une taxe foncière de 5 piastres (1 franc). Ensuite le gouverneur de Magnésie fait prélever la dîme sur toutes les récoltes; tous les villages du pachalik d'Hadji-Yeuk-Oglou, sont administrés de la même manière. Le Grec qui m'a donné ces détails me disait aussi que non-seulement les papas des villages de l'Asie Mineure achetaient leur ordination, mais qu'ils sont encore obligés de payer, chaque année, 605 piastres à l'évêque de Philadelphie, pour la place qu'ils occupent. Le papa est de plus responsable des actes des rayas envers le gouvernement turc. Le prêtre grec exerce sur ses ouailles une double autorité civile et religieuse. Dans le bourg de Papasleh habite un seul Turc chargé de la levée des impôts.

Le trajet de Papasleh à l'extrémité orientale du mont Sipyle est de quatre heures. On dépasse successivement les villages turcs de Daliléli, de Belleu; puis à droite, dans une vaste plaine sans arbres, s'offre aux regards la nécropole des familles royales de la Lydie. Vous apercevez une infinité de tumulus en terre, terminés en cône. Parmi ces antiques sépulcres, il en est un qui s'élève au-dessus de tous les autres : c'est celui d'Alyattes, fils de Gygès et père de Crésus. Ce tertre colossal a deux cents pieds d'élévation, et six stades de circonférence; sa base est formée d'énormes pierres de taille. Hérodote regardait le tombeau d'Alyattes comme le plus grand de la Lydie, et comme

(1) L'extrêma équivaut à quarante-cinq pas carrés environ.

inférieur seulement aux pyramides d'Égypte et aux monuments de Babylone. Le père de l'histoire nous apprend que ce sépulcre extraordinaire, qui a l'apparence d'une colline, fut construit par trois classes du peuple, dont l'une se composait des filles de joie. L'historien grec avait vu, au sommet de la funèbre demeure de l'empereur lydien, cinq blocs de marbre sur lesquels étaient gravés, en caractères helléniques, ce que chacune des trois classes avait fait : la plus grande partie du monument était l'œuvre des prostituées. Vous savez qu'il était permis aux jeunes filles de la Lydie de se prostituer pour se former une dot qui leur donnait le droit de se choisir un mari. De pareils désordres dans les mœurs étaient loin de révolter l'esprit des anciens, car l'olympe mythologique avait des autels pour la prostitution.

Le lac Gygéen, appelé Coloé par Strabon, à cause d'un temple de Diane coloénne qui s'élevait sur ses bords, est à peu de distance au nord de la nécropole lydienne. Le lac, dont la circonférence peut-être parcourue environ en deux heures, est borné à l'ouest et au septentrion par des montagnes bleuâtres et légèrement boisées. Il est très-poissonneux. On aperçoit des cabanes de pêcheurs sur le côté oriental et quelques barques attachées au rivage. Des cygnes et d'autres oiseaux aquatiques voltigeaient par milliers sur la surface des eaux. Ce lac fut creusé sous le règne de Gygès pour recevoir les débordements de l'Hermus et du Pactole. Il est probable que la terre qui servit à la construction des tumulus lydiens a été tirée de la vallée où s'étendent maintenant les flots tranquilles du lac Gygéen.

Nous passâmes la nuit du 27 février au village de Bergamah, situé à deux lieues au nord-est de Sardes. Nous remontâmes à cheval le lendemain à la pointe du jour, et, nous dirigeant vers le nord à travers une plaine marécageuse, nous arrivâmes au bourg d'Adala, composé de cent maisons musulmanes. En sortant d'Adala on passe l'Hermus à gué. Depuis ce village jusqu'à Koulah, l'ancienne Clamyda, on chemine pendant cinq heures sur des collines basses tristes et dépouillées. Cette contrée est remplie de traces d'éruptions volcaniques ; les anciens l'avaient appelée avec raison *Katakékauméné* (pays brûlé). « Des flammes sortent souvent de cette terre, dit Strabon, et les vignes croissent dans un sol tout composé de cendres. » Sous le règne de Tibère un violent tremblement de terre renversa en un seul

jour treize cités qui s'élevaient dans cette région désolée.

Koulah est située au milieu d'une grande vallée de forme ronde. La cité présente un sombre aspect ; elle est tristement groupée au pied d'un rocher mis en morceaux par le feu des volcans. Toutes les maisons sont construites en pierres de laves. La population de Koulah est de six mille Turcs et quinze cents Grecs. Il y a cinq ans que Koulah tirait encore de grands revenus du commerce de l'opium ; ce commerce est tombé depuis que le gouvernement s'en est réservé le monopole. Le gouvernement vend 200 piastres l'oke (deux livres et demie) ce qui lui coûte 80 piastres. La principale ressource des habitants de Koulah se réduit maintenant à la fabrication des tapis qu'on expédie à Stamboul et à Smyrne. C'est des manufactures de Koulah que sortent les plus beaux tapis de l'Asie Mineure.

L'honorable M. Van-Lenep, consul de Hollande à Smyrne, nous avait recommandés à un Grec de Koulah, appelé Kodja Michaëli. Ce Grec nous a donné, pendant trois jours, une bonne et douce hospitalité dont je garderai toujours le souvenir. Michaëli est aimé et respecté de tout le monde ; il est *barataire*, et ce titre, qui lui donne tous les priviléges des Turcs, achève de faire de lui un personnage important dans la cité. Michaëli est en rapport d'amitié avec les notables osmanlis de Koulah ; il voulut nous conduire chez un Turc de ses amis qui appartient au corps des ulémas : nous fûmes charmés de notre visite ; rien dans ce pays n'est plus intéressant pour un voyageur européen que d'entrer en conversation avec un savant osmanlis.

L'uléma se nommait Mohamed-Effendi. Nous le trouvâmes accroupi au coin d'un divan et fumant son long chibouk. Devant lui était une table vermoulue sur laquelle on voyait quelques livres turcs. Le savant était entouré d'une quinzaine d'enfants à qui il enseignait le Koran. Mohamed-Effendi nous pria de nous asseoir en face de lui sur des tapis et des coussins. Je n'avais jamais vu une plus belle figure de vieillard ; son large front couvert de rides, ses yeux bleus, vifs et doux, sa longue barbe blanche, son turban vert (signe distinctif des descendants du prophète ou des musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque), donnaient à sa noble physionomie un caractère qui commandait le respect et la vénération.

Mohamed-Effendi nous demanda si nous étions Français ou

Moscovites. Au seul nom de Français, il inclina doucement la tête; puis il dit : « Péki, péki (c'est bien, c'est bien), tout Français est savant, et tout savant est Français. »

L'uléma de Koulah avait parfois cherché à connaître quel est le paradis des chrétiens; il regardait notre passage dans sa demeure comme une bonne occasion de s'instruire des joies de la vie à venir promise aux fidèles enfants de l'Évangile. Mohamed-Effendi voulut le premier nous parler du séjour céleste dont le prophète d'Arabie a fait espérer la jouissance aux vrais croyants. « Les élus de Dieu, dit l'uléma, iront vivre éternellement dans un monde où se trouvent trois fleuves, le premier coule du miel, le second du lait, et le troisième un vin exquis. Les élus se promèneront sous l'ombrage des bananiers, des palmiers, et sous l'ombrage d'une infinité d'autres arbres disposés dans un ordre admirable; ils jouiront de leurs épais feuillages aux bords des eaux qui jaillissent de toutes parts. Là, une multitude de fruits divers s'offriront à la main qui voudra les cueillir. Les élus reposeront sur des lits enrichis d'or et de pierres précieuses; ils se regarderont avec bienveillance, ils seront servis par des enfants d'une éternelle jeunesse qui leur présenteront, dans des coupes de différentes formes, des vins dont la vapeur ne leur montera point à la tête et n'obscurcira point leur raison. Près d'eux seront les houris aux beaux yeux noirs, ces houris dont la blancheur égale l'éclat des perles. »

Après avoir terminé son récit, l'uléma nous pressa de questions sur le paradis des chrétiens. Il demandait là de bien grandes choses, car il est toujours plus facile de peindre les douleurs que les joies, et l'éloquence chrétienne a toujours mieux reussi à décrire les tortures de l'enfer éternel que les félicités réservées aux amis de Dieu. Je n'entrepris point de donner à notre interlocuteur une idée des joies spirituelles du paradis chrétien; comment aurais-je pu lui retracer l'infini bonheur qui suivra la possession de Dieu? L'homme est arrivé sur la terre avec un ardent besoin d'aimer et de comprendre; l'amour et la science sont les deux sources d'où découlent les plus nobles joies d'ici-bas, et le ciel des chrétiens sera la réalisation de tous les vœux de l'âme, l'accomplissement de tous les désirs de l'esprit, la connaissance profonde du beau, du grand, du vrai. Comment faire comprendre de telles félicités aux musulmans,

qui ne s'arrêtent qu'aux choses visibles, qu'aux espérances charnelles? Voulant donc opposer des images aux images du paradis de Mahomet, je me ressouvins de cette Jérusalem céleste qui avait apparu au sublime solitaire de Pathmos. Je lui montrai la cité de Dieu telle que Jean la contemplait dans ses rêves.

— Un de nos prophètes, nommé Jean, dis-je à l'uléma, fut transporté en esprit sur une haute montagne, et il vit une cité resplendissante qui descendait d'auprès de Dieu. Cette ville du ciel avait une muraille grande et haute, construite en or, en diamant et de pierres précieuses. La ville a douze portes, dont chacune est gardée par douze anges, et douze noms qui étaient ceux des douze tribus d'Israël. Trois de ces portes paraissent à l'orient, trois au midi, trois à l'occident et trois au septentrion. Ces portes ne se ferment point chaque soir, car là il n'y a plus de nuit. La sainte cité n'a besoin ni de soleil, ni de lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'éclaire et Jésus-Christ en est le flambeau. Les nations marcheront vers cette lumière, et les rois de la terre lui apporteront leur gloire. Un grand fleuve jaillit du trône de Dieu et se promène au milieu de la ville. Sur un des rivages du fleuve, dont les ondes sont transparentes comme le cristal, est l'arbre de vie; les feuilles de cet arbre servent à guérir les nations. Dans cette ville du ciel il n'y aura plus de malédictions, Dieu essuiera les larmes des élus, et la mort ne sera plus, ni le deuil ni la douleur.

L'uléma prêta à ces paroles une oreille attentive, puis il dit : Dieu est grand ! il est notre père à tous. Soyons justes, bons, et nous trouverons grâce devant sa divine miséricorde.

Nous partîmes de Koulah le 3 mars à neuf heures du matin. Notre route se poursuivit au nord, à travers un pays nu, aride et bouleversé par d'anciens tremblements de terre. Après une heure et demie de chemin, nous repassâmes l'Hermus sur un vieux pont de pierres. Nous nous retrouvâmes bientôt dans une étroite vallée sans arbres et couverte de ruines antiques. Ce sont de grands pans de murs en grosses pierres de taille, des colonnes brisées, des arceaux à demi enfoncés dans la terre, et un théâtre dont l'enceinte à demi comblée laisse voir encore quelques gradins de marbre blanc. Trois niches de cinq pieds de haut apparaissent sur le flanc d'un rocher voisin, au sommet

duquel s'élévait jadis une citadelle. Ces niches sont placées les unes à côté des autres ; une d'elles garde la statue d'un homme, aux pieds duquel un chien est couché ; on voit dans la niche du milieu deux femmes agenouillées autour d'un cerceuil. Ce groupe, qui n'a rien de remarquable, est taillé dans le roc vif. Deux sources d'eau minérale, séparées seulement par un espace de quinze pouces, jaillissent du milieu de l'emplacement de la cité. L'une des sources est brûlante, l'autre est glacée ; toutes deux ont cependant un goût de soufre très-marqué. Ces eaux, comme celles d'Hiérapolis, sont excellentes pour les maladies de la peau et pour les douleurs rhumatismales. Des lambeaux d'étoffe blanche sont suspendus en manière d'*ex-voto* aux touffes de joncs qui croissent autour des deux sources. Les eaux serpentent à travers l'emplacement de la cité, puis elles se réunissent et forment un grand bassin où tout le monde peut se baigner. Les murs qui entourent le bassin ont été construits aux frais des habitants de Koulah. J'ai cherché en vain dans les auteurs anciens le nom de la ville dont nous avions vu les derniers vestiges. Les gens du pays lui donnent le nom d'Émir-Amman (bains du prince). A un quart-d'heure au nord de la vallée est un petit bourg nommé Scheïlik-Oglou.

D'Émir-Ammam à Takmak, il y a dix heures de marche ; le seul village qu'on rencontre dans ce trajet est celui de Zérélech, situé sur la rive gauche de l'Hermus. Takmak se compose de cent maisons turques ; c'est le chef-lieu d'un district qui a neuf villages sous sa dépendance. Le gouverneur de Takmac est un Circassien dont le nom a retenti dans l'histoire ottomane de ces derniers temps. C'est ce fameux Akmet-Nourri qui était seliktar (porte-glaive) de Kourschid-Pacha, général en chef de l'armée turque en 1822. Cet Akmet-Nourri, à la tête de vingt hommes, entra dans le kiosque du terrible pacha de Yanina pour l'attaquer. Après avoir pris part au meurtre du satrape d'Albanie, il apporta lui-même la tête du visir à Stamboul, et la présenta au sultan Mahmoud, qui, en récompense de cette action, lui donna une pelisse d'honneur qu'il porte encore. Akmet-Nourri nous raconta la fin tragique d'Ali-Pacha. Je ne rapporterai point son récit. Il est conforme à celui de M. de Pouqueville et de R. Walsh ; ce dernier avait vu, dans la cour du sérail, sur un bassin d'argent, au haut d'un pilier en mar-

bre, la tête sanglante de Tépélélenli, qui ressemblait, dit le voyageur anglais, *à la tête de saint Jean-Baptiste.*

Le 4 mars, à l'aube naissante, nous prîmes congé de l'ancien séliktar de Kourschid-Pacha; cinq heures de marche dans la direction nord-est nous conduisirent de Takmak au village de Hineh, composé de cent familles turques. Nous fûmes accueillis, dans ce bourg, de la manière la plus aimable, la plus empressée, par un beau jeune homme de vingt-sept ans qui en est le gouverneur. Ce jeune aga passa la soirée avec nous dans le maison qu'il avait mise à notre disposition; il nous intéressa vivement en nous racontant lui-même son histoire. La voici :

« Je naquis à Chio, nous dit-il, Chio qui fut jadis une des plus riches, des plus florissantes îles de l'Archipel. Mon père, appelé Pétraki, était un des principaux propriétaires de Chio. Ma mère, dont la belle et douce image est restée au fond de mon cœur, portait le nom d'Élenco (Hélène); elle était très-habile dans la broderie des étoffes en soie si recherchées aux époques prospères de mon pays natal. J'avais une sœur appelée Andronica. On me donna, en venant au monde, le nom de George. A neuf milles au nord de la capitale de Chio, non loin d'un lieu élevé d'où le regard embrasse la vaste étendue de la mer, est une grotte où se trouvent un autel de pierre et des gradins taillés au ciseau autour du roc. Cette grotte est appelée *École d'Homère.* Mon grand-père disait qu'on se rassemblait jadis tous les jours dans cette grotte pour réciter les ouvrages d'un poëte nommé Homère. Chio se glorifie d'avoir donné naissance à ce grand homme qui fut dieu de son vivant, car, ajoutait mon aïeul, l'autel de la grotte avait été élevé en son honneur.

« En face de l'*École d'Homère* se déployaient autrefois d'immenses jardins plantés d'oliviers, de vignes, de mûriers, de figuiers, d'orangers, et surtout de lentisques, arbrisseaux d'où l'on tirait une résine parfumée qui embaumait la bouche des femmes. La maison de mon père était située dans un de ces charmants jardins. Là notre vie s'écoulait heureuse; là, chaque dimanche, de jeunes hommes et de jeunes filles se réunissaient pour danser la romaïka, gracieuse danse dont l'origine remonte, dit-on, aux anciens âges de la Grèce. Une jolie barque,

ornée de peintures, nous servait pour nous promener dans le port, le soir, quand la mer était calme et que les étoiles brillaient au ciel. Cette douce existence fut, hélas! bientôt brisée, anéantie. En 1822, épouvantable époque du massacre de nos compatriotes, mon père, ma mère et mon grand-père furent au nombre des victimes tombées sous le glaive des Ottomans. On pilla, on incendia notre maison, et nos parents disparurent au milieu des flammes qui consumèrent la demeure paternelle. Je venais d'atteindre ma quatorzième année, ma sœur avait alors douze ans. Nous devînmes tous les deux esclaves d'un marin turc qui nous emmena à Smyrne et nous vendit à un marchand de tabac mahométan. Je restai un mois avec ma sœur dans la même maison; nous pouvions nous voir, nous parler chaque jour, et c'était pour nous une source de grandes consolations; mais, un jour, on me prit mon Andronica, on m'enleva cette compagne si chère, qui fut vendue à je ne sais quel musulman. La main du malheur pesa alors de tout son poids sur ma tête. Ma sœur était le seul être qui me restait en ce monde, le seul être que je pusse aimer encore. Dans mes entretiens avec elle, j'oubliais quelquefois que je n'avais plus de patrie, de liberté, plus de père ni de mère. Mon affection pour ma sœur était si grande, si profonde! Ah! comme je pleurai ma pauvre Andronica! Avec elle avait disparu mon dernier bonheur, ma dernière joie, mon dernier espoir; j'ignorais son destin, j'avais perdu sa trace sur la terre, et la vie était devenue pour moi une effroyable solitude. Je priai Dieu qu'il m'ouvrît le tombeau, si je ne devais plus retrouver ici-bas ma sœur bien-aimée.

» Peu de jours après cette horrible séparation, le marchand de tabac, qui se nommait Sélim, me vendit à Kara-Osman-Oglou, pacha de Magnésie. Alors commença pour moi une vie toute pleine d'amertume et d'affreux tourments. Je me voyais esclave d'un Turc, d'un ennemi de ma nation, moi, le fils de Pétraki et d'Elenco, moi, jadis si heureux, si libre à Chio, au sein de ma famille qui me chérissait! Combien furent cruelles mes souffrances d'esprit pendant les deux longues années que je passai dans le palais de Kara-Osman en qualité de domestique! Il n'aurait tenu qu'à moi de mettre fin à mon dur esclavage en abjurant la religion du Christ pour celle de Mahomet.

Les gens de la maison du gouverneur de Magnésie, et Kara-Osman lui-même, m'engageaient fréquemment à me faire Turc. Je résistai à leurs vives sollicitations. Dans mes songes, la nuit, il me semblait entendre la voix de ma mère me crier du haut des cieux de ne pas abandonner la foi chrétienne, la foi de mes pères. Mon obstination à rester chrétien m'attirait chaque jour de nouvelles insultes; cette fidélité religieuse, dont je me glorifiais dans ma conscience, m'avait fait tomber au dernier rang des esclaves.

» Akmet-Nourri-Séliktar, alors chef du district de Takmak, comme il l'est encore en ce moment, passant un jour à Magnésie, Kara-Osman-Oglou me donna à lui comme il lui aurait donné un cheval ou un fusil de prix. Une tendre sympathie s'établit tout de suite entre Akmet-Nourri et moi. Il m'enseigna à lire le turc et à écrire dans cette langue : j'étais devenu à la fois son ami, son saraf (caissier) et son kiaïa (secrétaire.) Akmet-Nourri m'entretenait quelquefois de la beauté de sa religion; il me faisait lire le Koran, et m'engageait à apprendre par cœur des passages de ce livre. Akmet me disait quel bonheur ce serait pour lui si, étant déjà unis par l'amitié, nous pouvions l'être par nos sentiments religieux.

» En 1828, la Russie, profitant de l'affaiblissement de la Turquie, qui venait de perdre sa flotte à Navarin et qui comptait à peine trente mille hommes encore peu instruits dans la tactique européenne, la Russie déclara la guerre à la Porte Ottomane. Akmet-Nourri, qui est Circassien, et qui a sucé avec le lait la haine des Moscovites, tressaillit de joie en apprenant cette nouvelle, et se prépara pour aller combattre les éternels ennemis de son pays. Quelques jours avant son départ, Akmet-Nourri vint dans ma chambre pendant la nuit. Je dormais, il me réveilla, s'assit sur la natte où j'étais couché, et me dit : « George, tu sais combien je t'aime, tu sais combien ta vie est nécessaire à ma vie; je vais partir pour l'armée, et la pensée de me séparer de toi ne peut entrer dans mon esprit. Il faut que tu me suives, George! Il faut que tu sois à côté de moi partout, dans tous les temps et dans toutes les circonstances. Je veux maintenant que tu sois mon égal en toutes choses; je te donnerai de belles armes, je te donnerai mon plus beau cheval de bataille, et tu gagneras de la gloire en combattant à côté de

moi. Mais tu le sais, George, lorsque tu seras dans les rangs de l'armée de notre magnifique empereur, je ne puis te présenter aux Osmanlis comme un esclave, comme un djiaour : il faut que je te présente comme mon frère en religion et en amitié. »

» Ces paroles, prononcées par Akmet en me serrant la main et d'une voix émue, ces paroles jetèrent le trouble dans ma tête et dans mon cœur. Ma profonde amitié pour Akmet-Nourri, l'impossibilité de me séparer de lui, l'amour de la liberté et je ne sais quel brûlant désir de me signaler dans les combats, tout, en un mot, ô *beyzadés-francis*, (gentilshommes français) m'enleva la force de résister. Je jurai à Akmet-Nourri de le suivre dans les périls des batailles, dans ses pratiques religieuses et (que Dieu me pardonne!) je reçus le nom d'Ismaël..... L'entraînement irrésistible de l'amitié me fit oublier un jour la foi de mes aïeux; mais à présent je suis devenu plus calme, je me retrouve chrétien au fond de mon âme et, pour me délivrer d'un remords de toutes les heures, j'aspire à reprendre ce nom de George que mon père et ma mère m'avaient donné.

» Akmet-Nourri se couvrit de gloire dans cette guerre de 1828 qui ensevelit cent mille Russes dans les plaines de l'Albanie. Après le traité d'Andrinople du 6 juillet, ce traité qui ouvrit à la Russie toutes les portes de l'empire ottoman, je revins à Takmak avec Akmet-Nourri. Mon bienfaitaur m'a donné une grande preuve d'affection en me nommant gouverneur de Hineh et de quatre autres villages non loin d'ici.

» L'an dernier, par une belle matinée du mois d'avril, j'étais seul assis au pied du saule qui s'élève sur le bord du ruisseau que vous avez pu voir en arrivant à Hineh. Une brise légère agitait les branches du saule; l'eau du ruisseau s'en allait en murmurant à travers la prairie; les oiseaux chantaient, leurs mélodieux concerts se mêlaient aux mille bruits de la nature, mon âme était doucement émue, et j'étais plongé dans une délicieuse rêverie. De riantes pensées naissaient dans mon esprit, et je ne sais quel secret pressentiment de bonheur remplissait mon cœur lorsqu'on vint m'annoncer qu'une femme voilée, accompagnée par quatre zeïbéïs (gardes musulmans), m'attendait à la porte de mon konak (logement.) Akmet-Nourri-Seliktar m'avait promis une de ses esclaves; cette promesse venait de s'ac-

complir. J'allai vers cette femme et je la pris par la main pour la conduire dans ma demeure. En marchant à côté d'elle, mon cœur battait avec violence, et mes genoux tremblaient tellement que je tombai sur une des marches de l'escalier de ma maison. L'inconnue me tendit la main pour me relever. Une fois dans l'appartement, elle ôta son voile, et je sentis mes entrailles s'émouvoir à la vue de cette belle figure qui me rappelait ma mère. J'attachais mes regards sur elle; ma bouche était muette. Cette femme me regardait aussi avec agitation. Ma langue se délia enfin : « Est-ce que tu n'es pas Andronica, ma sœur chérie? m'écriai-je... » C'était bien elle; c'était ma sœur! Je me précipitai dans ses bras, je la couvris de mes baisers, nous pleurions ensemble de joie et de bonheur, nous nous faisions mille questions à la fois. Ma bonne Andronica me dit qu'elle avait toujours vécu dans le harem d'Akmet-Nourri depuis qu'on nous avait séparés à Smyrne. Nous partîmes tout de suite pour Takmak. Lorsqu'Akmet-Nourri eut appris notre merveilleuse rencontre, il me dit : « Une sainte amitié me lie à toi, Ismaël; si tu le veux et si ta sœur le veut aussi, nous serons doublement unis; Andronica sera mon épouse légitime. » Mais, pour qu'Andronica devînt épouse légitime d'Akmet-Nourri, il aurait fallu qu'elle abjurât la foi chrétienne. La sœur de George résolut de refuser la brillante vie que lui promettait le titre d'épouse légitime d'Akmet-Nourri, plutôt que de renoncer à cette religion du Christ qui aurait dû toujours être la mienne. Maintenant mes jours s'écoulent avec ceux d'Andronica. Notre généreux ami vient souvent visiter le frère et la sœur que la Providence a réunis. »

Ismaël, aga de Hineh, dont je viens de rapporter l'intéressante histoire, nous indiqua les ruines d'une ancienne ville que les Turcs appellent *Soleïmanleh*, situées à une heure au sud de son village. Un voyageur anglais, qui a récemment passé dans cette contrée, avait dit à Ismaël que les ruines de Soleïmanleh étaient celles de l'antique Blondum. Je ne trouve dans Strabon qu'une seule ville de ce nom, et cette ville est placée, par le géographe d'Amasie, au delà du mont Cadmus, en Carie. Or Soleïmanleh se trouve dans la Phrygie-Brûlée. Je n'ai pu découvrir dans les vieux livres le véritable nom de la cité dont je vais décrire rapidement les débris.

Ce qui frappe, en arrivant, c'est la position de Soleïmanleh. Vous voyez un plateau d'une lieue d'étendue, qui présente la forme d'une mandoline; si l'on excepte le point septentrional, le plateau est environné, de tous côtés, de précipices d'une grande profondeur, au fond desquels serpentent de clairs ruisseaux ombragés par des peupliers et des platanes; ces précipices tenaient lieu de remparts. La cité n'avait qu'une seule entrée, qui se voit encore vers le nord; c'est une porte formée de deux arceaux auxquels se joignent, de chaque côté, deux fortes murailles en pierres de taille. Non loin de là, parmi des chênes et de hautes broussailles, apparaissent quelques arcades d'un aqueduc, et un monceau de débris d'architecture qui marquent l'emplacement d'un temple païen. A l'orient de la porte, au penchant de la colline, nous vîmes un théâtre d'une grande dimension, et les vestiges d'un stade; les ruines répandues sur le plateau ne méritent pas d'être mentionnées. Un rocher d'un mille de longueur se montre à l'est du théâtre; ce rocher est percé, d'un bout à l'autre, de grottes sépulcrales; c'était la nécropole de la cité. La façade de chaque grotte présente une arcade taillée au ciseau; l'intérieur offre deux ou trois cercueils pratiqués dans le flanc du rocher. Ces chambres funéraires servent, maintenant, de retraite aux troupeaux des Yourouks nomades, dont on aperçoit les tentes de poils de chèvres ou d'étoffe noire, au fond des précipices de Soleïmanleh.

Nous avons mis six heures de chemin à nous rendre de Soleïmanleh à Houschak, l'antique Pelta, mentionnée par les auteurs anciens, dans leur récit de la marche de Cyrus le jeune.

BAPTISTIN POUJOULAT.

L'ITALIE

TELLE QU'ELLE EST.

I.

La Société Italienne.

Il y a peu de voyageurs qui n'apportent avec eux en Italie un bagage de préventions plus ou moins lourdes, et qui ne s'étonnent bientôt en leur âme et conscience de trouver tant de différence entre les mœurs qu'ils avaient imaginées et celles qu'ils sont à même d'observer par leurs propres yeux. Ainsi, quiconque se sent encore quelque jeunesse au cœur et ne se voit pas trop de cheveux blancs sur la tête, arrivera en Italie tout infatué des conquêtes faciles qu'il doit faire dans ce pays des belles femmes et des grandes passions ; mais notre homme en sera probablement pour ses frais de préméditation galante,

et jurera peut-être, à son retour, que l'Italie est devenue la terre classique de la vertu et de la froideur. Voilà les dames italiennes réhabilitées en saintes ou en tigresses, parce que le chercheur d'aventures, Anglais, Russe ou Français, n'a pas rencontré sur son chemin une seule intrigue pour ses menus plaisirs.

On lui avait pourtant dit que l'Amour, le plus païen des dieux, était toujours l'idole chérie de l'Italie chrétienne; on lui avait dit que cet Amour ne se gênait pas le moins du monde dans un si charmant asile, et que, tout enfant qu'il fût aujourd'hui comme autrefois, il avait là les cent bras de Briarée et les bottes de sept lieues du Petit Poucet, avec lesquelles il ne restait jamais en route. L'amour est, de toutes les illusions, celle qu'on perd la dernière, et l'on s'y cramponne souvent, quand les autres nous ont abandonnés sans pitié. C'est donc l'amour, ou si l'on ne veut pas profaner un mot qui sera éternellement consacré, c'est la galanterie qui sert de mobile secret à tout voyage d'Italie entrepris par un homme *seul*, sous prétexte de santé, d'étude ou d'instruction. Cet homme *seul* partira un jour, avec un délicieux plan de roman érotique, médité et arrangé dans sa tête : il ne rêve que tendres entretiens, mystérieux rendez-vous, billets doux anonymes, escaliers dérobés, masques, voiles et poignards; il espère que les fibres naguère insensibles de son cœur vont se ranimer et recevoir une harmonieuse vibration au passage rapide de sentiments aussi suaves, aussi légers, aussi variés que les parfums des fleurs; il se représente les Italiennes semblables à des roses qui ne demandent qu'à être cueillies plutôt que de se flétrir sur leur tige. Innocence nulle, femmes complaisantes, maris trompés et insouciants de l'être, tels sont les renseignements qu'il a empruntés à la tradition orale et à l'opinion écrite; telles sont les notions préliminaires qu'il a prises de toutes mains, relativement à la moralité italienne en général : l'imagination s'est faite la complice empressée des mensonges débités et imprimés sur ce thème favori; l'imagination, trop aveugle compagne de l'homme, et surtout de l'homme qui voyage seul, l'introduit dans un palais enchanté, le pousse de déception en déception, et le laisse enfin stupéfait vis-à-vis de la réalité, réduite à des proportions chétives et communes.

Car on ne lui avait pas dit que sa qualité d'étranger opposerait d'insurmontables difficultés à ses projets d'amoureux triomphateur; on ne lui avait pas dit que cette qualité lui fermerait les portes des cœurs, en lui ouvrant celles des salons, et qu'on refuserait de l'admettre dans l'intime confidence des secrets du logis; on ne lui avait pas dit que les Italiens, naturellement ombrageux et dissimulés, ne s'effrayent guère de l'invasion permanente du *forestier*, comme ils appellent l'étranger de tous les pays, mais ne lui permettent pas de pénétrer dans l'intérieur des familles; on ne lui avait pas dit que les femmes, élevées dans les mêmes préoccupations de défiance, sinon de haine, à l'égard des étrangers, ont peine à vaincre cette espèce de répugnance qui les éloigne d'eux, et ne leur accordent pas plus le rôle de confident que celui d'amant; on ne lui avait pas dit, que pour obtenir *ses entrées* dans une société vraiment italienne, il serait d'abord obligé de se naturaliser pour ainsi dire Italien, en reniant son caractère naturel et ces habitudes de monde élégant qu'il avait si laborieusement acquises; de se donner les allures du lieu, si maussades et si grossières qu'elles lui paraissent, et de se prêter corps et âme au genre *sans gêne* qui contraste d'ordinaire avec son éducation et ses goûts; on ne lui avait pas dit que, pour achever cette pénible et longue initiation qui est motivée par la crainte de se livrer à un espion malveillant ou moqueur, il devrait renoncer à importer aucune innovation dans les idées qu'il trouverait établies, tant l'esprit italien se complaît avec une indolence instinctive au milieu de ses routines les plus impardonnables. Voilà pourquoi la plupart des voyageurs parviennent à connaître l'Italie, mais peu ou point les Italiens.

Le malheureux touriste, qui n'a fait que traverser la société italienne sans y obtenir, à force de persévérance et d'adresse, la confiance qu'on n'accorde jamais à un nouveau venu, retournera chez lui complétement désappointé, et il écrira sur son journal de voyage quelque malédiction formulée de la sorte ou à peu près : *Il n'y a pas de société en Italie ! il n'y a pas d'esprit de conversation, pas de distractions du cœur, pas d'occupations des sens. Les femmes ne savent point aimer, et les hommes ne se soucient pas qu'on les aime.* Ce voyageur, ne fût-il pas avantageux (et tous le sont plus ou

moins), a trouvé le contraire de ce qu'on lui annonçait et de ce qu'il s'était promis. Au lieu d'une société originale, caractérisée, particulière enfin à l'Italie, il n'a trouvé qu'une mauvaise et pâle copie des usages de France et d'Angleterre; au lieu de ces entretiens familiers, piquants, animés, pleins de verve et d'entraînement, qu'il espérait depuis son départ de Londres ou de Paris, il n'a trouvé que des conversations banales, décousues, languissantes, sans éclat et sans charmes; enfin, au lieu de cette langue si expressive et si mélodieuse, si abondante et si pittoresque, prononcée avec de douces voix et accompagnée de ce regard velouté qui appartient aux yeux méridionaux, il n'a trouvé qu'une désagréable contrefaçon de sa propre langue estropiée, déguisée, méconnaissable. Le touriste soupire, prend ses tablettes et y dépose cette profonde observation : *L'Italie ne se souvient plus même de la langue Pétrarque et du Dante, elle apprend à écorcher l'anglais et le français! Italie, où es-tu?*

Or dans la bonne compagnie d'Italie, il faut distinguer les personnes qui recherchent les étrangers de celles qui les évitent et les tiennent à distance. C'est avec les premières seulement que le voyageur fait aussitôt connaissance, dès qu'il entre dans le monde, c'est-à-dire dès qu'il est présenté aux membres du corps diplomatique accrédités dans les principales villes, et ce sont ces Italiens-là qui s'efforcent à perdre leur individualité nationale, à parler d'autres langues que la leur, à copier des mœurs et des modes exotiques, sans doute, dans le but d'attirer les étrangers, de les engager à la résidence et de donner ainsi à la société italienne le mouvement, l'animation et la vie qui lui manquent. Ces Italiens, quoique agissant d'après des vues larges et élevées, semblent pourtant s'accorder avec leurs compatriotes des classes inférieures, qui appellent *mauvaise année* celle où des milliers de voyageurs riches et désœuvrés ne sont pas venus fondre de tous les points du globe sur l'Italie, non pour la dévorer comme ferait une armée de sauterelles, mais pour y laisser leurs plumes, comme des oiseaux de passage. Le peuple italien accueille avec joie ces hôtes toujours nouveaux qui sont pour lui une moisson annuelle qu'il n'a pas la peine de semer et qui lui tient lieu d'industrie en même temps que de commerce; mais il ne calcule pas qu'une pareille res-

source est, à beaucoup d'égards, factice et même dangereuse, puisque le bien-être momentané qu'elle lui procure est payé trop cher en échange de ce qu'elle lui enlève d'originalité native; car le contact journalier des étrangers de tous les pays modifie et détruit irréparablement l'ancien type de la société italienne.

Cette société se ressent d'ailleurs du défaut d'union qui a toujours existé entre les différents gouvernements d'Italie. Avec l'union, la force et la consistance lui ont manqué; faible, divisée, elle est devenue plus aisément accessible aux influences qui tendent à sa destruction entière. Parmi ces influences, on doit compter surtout celle de l'occupation autrichienne dans la Lombardie, occupation peu envahissante, il est vrai, mais profondément enracinée par la politique. Malgré l'antipathie constante que le peuple de cette province garde contre les Autrichiens, malgré l'éloignement froid et dédaigneux que leur témoigne la noblesse, particulièrement à Milan en leur fermant volontiers les portes de ses palais et de ses loges au théâtre, il est malheureusement certain qu'une occupation étrangère, de quelque nature qu'elle soit, finit tôt ou tard par influer sur la condition morale d'un pays et amène insensiblement une *fusion* définitive. Cette fusion serait faite à présent en Lombardie, si l'occupation était française plutôt qu'autrichienne; car les Français, moins réservés, moins flegmatiques, moins défiants que les Autrichiens, trouveraient aussi plus de sympathie, plus d'accueil et plus de confiance. Mais les effets de l'occupation, pour être plus lents et plus occultes, n'en sont pas moins inévitables, et la fusion, qui commence dans quelques localités voisines de Venise, gagnera du terrain et parcourra successivement toutes les classes de la société. Ce sera, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une persévérante et silencieuse *infiltration* autrichienne, tandis que c'eût été une rapide et turbulente *invasion* française.

Il n'y a qu'un petit nombre de salons ouverts en Italie, et la plupart appartiennent aux personnages du corps diplomatique ou bien à de riches étrangers qui viennent s'établir pour quelque temps dans une ville de leur choix. Ces salons se ressemblent tous et n'ont pas une physionomie qui leur soit propre. Fréquentés presque exclusivement par des étrangers de passage, ils sont, dans des proportions plus restreintes, calqués sur ceux

des grandes capitales de l'Europe. Ce sont les salons de Paris avec moins d'entrain, moins de mouvement, moins de cliquetis d'idées et de paroles ; ce sont les salons de Vienne ou de Berlin, avec moins d'étiquette et d'uniformité ; ce sont les salons de Londres, avec moins de cohue et d'ennui.

On conçoit aisément qu'il ne faille pas chercher, dans de semblables réunions cosmopolites, à étudier la société italienne qui se réfugie maintenant dans l'intérieur des familles pour y défendre les vieilles traditions contre les dangers de l'imitation étrangère. Les Italiens, en général, préfèrent l'intimité au grand monde. Par cette raison, ils ne reçoivent presque jamais chez eux, et comme les grands seigneurs sont ordinairement portés à la sauvagerie, tout en aimant à se mettre à leur aise, ils s'entourent seulement de gens subalternes qui prennent le rôle de complaisants et qui n'entraînent dans aucun frais de réception leurs fiers et avares patrons.

Ces gens subalternes, qui n'ont souvent ni emploi spécial, ni profession déterminée, et qui ne font point partie de la mauvaise compagnie, quoiqu'ils ne soient précisément pas de la bonne, se rattachent à celle-ci par leur naissance et à l'autre par leurs relations. Ces parasites bénévoles des familles riches ou puissantes ne se rencontrent peut-être plus qu'en Italie. Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette classe à part les *clients* qui, chez les anciens, faisaient foule autour de chaque citoyen riche ou puissant, se dévouaient à sa fortune, et vivaient à ses dépens, en étalant avec un orgueilleux cynisme leur esclavage doré. Les nouveaux clients, dans la moderne Italie, forment la cour des nobles et même des parvenus. On voit, parmi eux, tantôt des prêtres qui possèdent des bénéfices ecclésiastiques dépendant de la famille même, tantôt des abbés en petit collet qui ont été ou sont encore chargés de diriger l'éducation des enfants de la maison, tantôt des médecins de second ordre qui n'ont pas de malades, tantôt des avocats qui n'ont pas de causes, puis des régisseurs, des hommes d'affaires, et parfois, mais plus rarement, des artistes, peintres, statuaires ou architectes, qui attendent qu'on ait besoin de leurs services. Tels sont les éléments fondamentaux qui composent la coterie intime d'une maison italienne.

Un pareil entourage, trivial ou vulgaire, plaît aux maîtres de

maison, qu'il n'entraîne dans aucune dépense extraordinaire, et favorise naturellement l'indolence de ceux-ci : confinés dans un petit monde qui est à eux et qui ne communique pas avec le dehors, ils évitent donc d'en sortir, et ils échappent ainsi aux regrets ou aux dépits de la comparaison. Dans quelques villes cependant, à Florence, par exemple, et surtout à Naples, les personnes distinguées du pays ne dédaignent pas les assemblées des étrangers de distinction, et savent goûter une conversation étendue et variée, qui ne ressemble guère à celle de leurs compatriotes dans leurs cercles purement italiens. A Florence et à Naples, on se lasse de ces réunions domestiques où règnent à la fois la monotonie et le *sans-gêne,* pauvres et vides d'entretiens, entrecoupées de silences et de bâillements, tout à fait ignorantes de ce qui constitue le bon ton et les belles manières. C'est tout le contraire à Rome : les préjugés les plus mesquins et les plus sévères en même temps s'opposent à ce que les habitants se mêlent avec les étrangers qui viennent tous les ans peupler les hôtels déserts de la ville éternelle, et l'on peut dire que, dans les salons qui s'ouvrent à Noël et se ferment à Pâques, ce qu'on rencontre le moins, ce sont des Romains.

Les Romains mènent une vie très-retirée; ils ont l'air de se cacher dans leurs vastes palais dégradés, où portes et fenêtres sont si mal closes que l'air y pénètre de tous côtés, où l'on ne trouve de tapis que sur les murailles, où l'on ne sait ce que c'est qu'une cheminée, où les pendules ne marquent jamais l'heure, où l'on est privé de tous les agréments et même de toutes les commodités que la civilisation actuelle a mis à la portée des plus médiocres existences. Ces tristes descendants des Lucullus et des Pompée de Rome antique végètent obscurément dans une arrière chambre mal meublée, bien sale et nullement chauffée, tandis que leurs appartements de cérémonie exposent tableaux et toiles d'araignée aux malins commentaires de quiconque paye en sortant le droit de rire de l'avarice des propriétaires; car ceux-ci ne rougissent pas de mettre à contribution, par l'entremise de leurs valets en livrée, la curiosité de l'amateur qui visite leurs tableaux et l'industrie du peintre qui les copie. C'est ainsi que certain prince romain lève un tribut sordide sur les études des jeunes artistes qui travaillent dans sa galerie.

En revanche, on peut citer une maison romaine qui, par ses

bienfaits sans nombre, quoique marqués au coin de l'ostentation, par les commandes qu'elle fait sans cesse aux artistes, quoique sans goût et sans discernement, et enfin par l'emploi assez large d'une fortune colossale, pourvoit à la subsistance des malheureux, encourage les arts et fait à elle seule les honneurs du pays, en appelant à des fêtes brillantes et multipliées les étrangers de toutes les nations et de tous les rangs que chaque hiver attire à Rome avec des lettres de crédits considérables de leur banquier respectif. C'est une espèce de dédommagement que le duc Torlonia croit devoir accorder le plus poliment possible aux voyageurs qui se plaignent d'être trop rançonnés par le noble banquier, ou plutôt la réception opulente, qui attend le soir tout individu auquel on a vendu le matin l'argent au poids de l'or, se trouve comprise dans l'énorme droit de commission, de courtage et de change. La charité du duc Torlonia ne diminue pas la lèpre de mendiants qui dévore Rome; sa magnificence n'a pas encore fait naître un génie ou même un chef-d'œuvre; sa facile et pompeuse hospitalité ne compose pas un salon élégant ni agréable; mais, du moins, son exemple ne devrait pas être perdu pour des maisons d'une illustration plus ancienne et d'une fortune presque égale, que l'on croirait éteintes, si l'on ne remarquait encore leurs écussons surmontés de chapeaux rouges et de mitres papales au frontispice de leurs palais, et quelquefois, dans le Corso, leurs carrosses pesants à dorure noircie, attelés de chevaux faméliques et encombrés de gothique livrée.

Le salon du banquier-duc est présidé par la vieille duchesse, sa mère, qui a plus de quatre-vingts ans, et qui conserve un simulacre de jeunesse qu'elle emprunte peut-être à l'or potable. La taille encore droite et élevée, le port majestueux, elle reçoit avec politesse et dignité tous les étrangers des deux sexes, même les plus ridicules de tournure et de toilette, que l'aveugle déesse de la banque envoie exprès pour remplir les salons du duc Torlonia, qu'on a surnommé mal à propos le *Rotschild de Rome*, comme s'il avait la prépondérance politique, le génie financier, les vues hautes et vraiment libérales de M. le baron Rotschild de Paris! Lorsque la duchesse Torlonia est l'âme des grandes fêtes que son fils donne au palais du Borgo, près de Saint-Pierre, on lui trouve un si bel air, malgré ses rides et son

fard, malgré son âge avancé qui n'a pas altéré l'éclat de ses cheveux noirs, il y a tant de noblesse dans son maintien, tant de majesté dans sa démarche, qu'on croit voir une ancienne matrone romaine, une Cornélie environnée de ses enfants, et que ce monument vivant de l'amour maternel semble être en harmonie avec le Colysée et les Thermes de Caracalla, les plus imposantes ruines de l'antiquité, à cette différence près que les ruines de la duchesse Torlonia portent, au lieu d'herbes et de lichen, plusieurs millions en diamants et en perles fines.

Les fêtes du Borgo sont plus bruyantes que divertissantes; la foule y est considérable, mais si mélangée, si bigarrée, qu'on se coudoie en même temps avec un marchand de la Cité de Londres et avec un grand-maréchal de Russie, avec un commis voyageur et avec un peintre célèbre. Tout individu qui prend chez le banquier un sac de 1000 fr. à escompte 6 pour 100 sur billet à vue, reçoit avec son bordereau une carte d'invitation. Là, on admire une collection d'Anglaises grotesques qui surpassent la caricature de Potier dans les *Anglaises pour rire :* les unes sont affublées de plumes, d'aigrettes, de rubans et de brimborions, comme l'attelage d'un cardinal; les autres ont pour coiffure leur bonnet de nuit ou leur chapeau de voyage. La plupart de ces figures édentées, desséchées, tannées, momifiées, ne font pas oublier la mesquinerie et le mauvais goût du décor de la salle de danse grossièrement peinte en draperies bleues et blanches, à l'instar des bastringues de la barrière du Maine à Paris. Les princes étrangers qui traversent Rome ou qui y séjournent sont ordinairement les dieux de ces bals, concerts ou raouts, dans lesquels, il faut l'avouer, les maîtres de maison n'affichent aucune fatuité d'argent et se piquent d'être gracieux à l'égard de tout le monde. Aussi la satisfaction des invités se manifeste dès le lendemain par de nouvelles demandes de fonds à Son Excellence; car si le banquier est duc dans ses salons, le duc est horriblement banquier dans ses bureaux; c'est une sainte alliance de grandeur et de petitesse, de magnificence et d'usure.

Le salon du prince Borghèse était un des plus agréables de l'Italie, avant que la mort prématurée de sa charmante fille, la duchesse de Mortemar, et sa maladie de langueur causée par le chagrin de cette grande perte, eussent suspendu ces réunions

moins nombreuses, plus choisies et mieux ordonnées que celles du banquier romain. On était sûr de trouver dans cette maison la meilleure compagnie et le meilleur accueil. Cette société n'existe plus aujourd'hui que dans les souvenirs des personnes qui l'ont vue en toute sa gloire nobiliaire, spirituelle et artistique. Le prince Borghèse n'a pas survécu longtemps à sa fille que pleurent encore les salons de notre faubourg Saint-Germain.

Le duc de B.... s'imagine avoir aussi un salon, parce qu'à jours fixes il fait allumer les bougies, et ouvrir à deux battants les portes de son palais. Non-seulement il invite peu d'étrangers, mais encore les Romains, qu'on rencontre dans cette maison, sont des figures qu'on n'a pas rencontrées ailleurs. Le duc et la duchesse de B.... ont, en effet, au plus haut degré la manie italienne de s'entourer de subalternes; ils ne se bornent pas à rassembler des *clients* de la plus basse espèce, ils se font même des clientes, moins attrayantes, il est vrai, que celles de l'empereur Néron : ils possèdent chez eux, à leurs concerts du vendredi, fort convenables du reste pour l'ordonnance et le service, un rare médailler de vieilles têtes de femmes vraiment curieuses par leur toilette, leurs manières et leur jargon pitoyables. Ce sont les merveilles du ridicule à Rome.

Les ambassadeurs et ministres étrangers, résidant à Rome, se partagent entre eux les soirées de la semaine pendant le carême; quand un deuil diplomatique ne vient pas payer les violons pour se taire, on danse aux ambassades en plein carnaval. Les réceptions de l'ambassadeur de France, qui ont lieu tous les mardis, et celles de l'ambassadeur d'Autriche, tous les lundis, sont les plus solennelles et pourtant les moins gaies. L'Autriche et la France font assaut d'exquise politesse et de bonne mine vis-à-vis de leur société hebdomadaire. M. le comte de Latour-Maubourg est un des derniers représentants de notre ancienne cour, et il se renferme dans les limites rigoureuses d'une urbanité toujours avenante, quoique froide et digne : il montre aux Romains mal élevés, criards et incultes, de la papauté moderne, ce qu'était un gentilhomme français à l'époque où nous avions encore des gentilshommes, une cour éclairée et polie, une société aristocratique. Mme de Latour-Maubourg, de son côté, fait de grands frais d'accueil avec une grâce et une gentillesse essentiellement

françaises. Néanmoins, une atmosphère de glace et d'ennui pèse sur les grandes assemblées de l'ambassade, toutes resplendissantes d'ailleurs d'habits brodés, de croix, de pierreries, de fraîches parures et de jolies femmes. Cet ennui provient du cérémonial établi dans la forme des réceptions ainsi que de la distribution des appartements. Le nom des arrivants est répété par trois fois avec fracas, d'abord dans l'antichambre des valets de pied, ensuite dans celle des valets de chambre, et en dernier lieu dans le salon qui précède celui où se tiennent l'ambassadeur et l'ambassadrice : là, un huissier qu'on apelle à Rome *il gentiluomo d'onore*, espèce de monsieur en habit noir, en culotte et en bas, avec boucles d'or aux souliers, s'avance vers vous le chapeau à la main, vous fait un profond salut, et s'en va redire tout bas à l'oreille du maître de la maison votre nom déjà plus ou moins écorché en passant par trois bouches différentes. On ne sent jamais mieux ce qui manque de sonorité et de noblesse à un nom, que dans cette éclatante épreuve que subissent mal la plupart des noms sortis de la révolution de juillet. Ce n'est pas la seule cause de la gêne qu'on éprouve, et de la froideur qui règne toujours dans ces représentations officielles de l'étiquette diplomatique. Les appartements, composés d'une enfilade de longues galeries et d'immenses pièces mal éclairées et à peine meublées, s'opposent à la création de ces groupes de quatre ou cinq personnes réunies pour causer ensemble en prenant le thé, petits établissements précieux où chacun peut se choisir une société de prédilection au milieu de la société générale, où se conserve la liberté des entretiens particuliers à la faveur du bruit et du mouvement qui la protégent au lieu de la troubler, asiles d'une riante et simple intimité sous la sauvegarde des indifférents, oasis dans le désert.

Mais, sans doute, ce qui contribue le plus à donner aux soirées des ambassades à Rome une teinte inévitable de solennité et de morne apparat, c'est la promiscuité des calottes rouges et noires qui font tache parmi les brillantes toilettes des femmes ; car, à Rome, les prêtres, les *monsignori* et même les cardinaux, sont furieusement mondains. Ces derniers arrivent de bonne heure et se retirent fort tard ; ils sont traités avec les honneurs et les déférences qu'on n'accorde qu'aux princes de sang royal : on se lève à leur passage, on s'incline devant eux, on leur fait

place; les femmes quittent les siéges qu'elles occupent pour les leur offrir; la maîtresse de la maison va s'asseoir à leurs côtés, leur témoigne des égards et des empressements exclusifs, et ne les abandonne pas avant de les avoir établis à une table de jeu, car les cardinaux jouent au whist ou aux échecs comme de simple mortels. Si c'est un bal auquel ils sont invités, ils se retirent d'ordinaire dans le salon du jeu avant que les quadrilles se forment dans le salon de la danse, et ils écoutent volontiers, de loin, des airs profanes qu'ils reconnaissent pour les avoir déjà entendus dans les cérémonies de l'Église. Quant aux *monsignori* ou prélats, qui ne sont pas tenus à la même observance de gravité que les cardinaux, quoiqu'ils aient aussi des bas rouges ou violets, ils se promènent autour des contredanses, lorgnent les femmes, vont de l'une à l'autre avec des sourires et des propos galants, s'emparent d'un bouquet ou d'un éventail, et font les plus jolis péchés du monde sans le moindre remords. Les étrangers, même les protestants, ont de la peine à s'accoutumer à voir les ministres de la religion se mêler de la sorte à des plaisirs incompatibles avec leur habit et leur caractère; les femmes surtout qui ne sont Romaines ni par l'éducation, ni par la naissance, ne savent pas être gaies et aimables sous les yeux de gens qui seraient des confesseurs au besoin; la présence de ces prêtres mondains jette donc, dans les grandes assemblées, beaucoup de froideur et de contrainte.

Les dames romaines, qui ne s'effaroucheraient pas en recevant les hommages d'un jeune prélat aux regards entreprenants, paraissent rarement aux ambassades et dans les réunions d'étiquette; elles mènent presque toute une vie cachée et qu'on serait tenté de supposer ennuyeuse et monotone, si elles semblaient plus empressées de la changer. On se demande, en effet, à quoi elles passent leur temps dans leur intérieur; que peut faire de son imagination une femme qui ne la distrait pas dans le tourbillon du monde, qui ne l'asservit pas sous l'occupation sérieuse d'une étude suivie, qui ne l'éteint pas, peu à peu, dans les prosaïques détails du ménage? Or ces différents moyens de mater le cœur par l'esprit, ne sont guère du ressort des Italiennes et encore moins, des Romaines qui n'aiment pas la société où elles ignorent l'art de briller, qui n'ont jamais senti le goût de s'instruire ni de s'appliquer à un travail intellectuel, et qui se trouvent placées,

par le mariage même, en dehors de ces soins domestiques d'épouse et de mère qui, dans d'autre pays, appartiennent essentiellement à la condition des femmes.

Les dames romaines, qui ont des maris comme les françaises et des enfants en plus grand nombre que nous n'en avons, Dieu merci ! sont néanmoins toutes, plus ou moins, embarrassés de l'emploi de leur temps. Quelques-unes d'entre elles, il est juste de le proclamer, se vouent, dès leur jeunesse, aux pratiques austères d'une haute piété, fréquentent les églises où il y a des indulgences à gagner, s'y prosternent à deux genoux sur le pavé poudreux, côte à côte avec des lépreux et des mendiants, baisent et mouillent de larmes les crucifix, les madones et les reliquaires en odeur de miracles, se voilent et s'embéguinent ainsi que des religieusee, vont panser de hideuses plaies dans les hôpitaux, visitent les asiles ouverts aux orphelins et aux vieillards, suivent des neuvaines, se nourrissent de sermons et font leur salut au lieu de *faire l'amour*. Entre ces saintes femmes, la princesse de S.... se distingue autant par sa beauté que par ses vertus célestes. Vous la verrez, avec une patience angélique, peigner les cheveux de quelques vieilles atteintes de ces horribles maux qui naissent de la malpropreté et d'un sang corrompu ; vous la verrez encore la noble et charitable créature, vêtue de l'humble costume de sœur pénitentiaire des pèlerins, le soir du vendredi-saint, lavant les pieds de pauvres femmes qui viennent de loin pour recevoir, au jour de Pâques, la bénédiction du pape. Vous la verrez partout où il y a du bien à faire, des exemples à donner, et des devoirs de dévotion à remplir ; elle prie pour ses enfants, pour ses malades, car elle n'a pas à implorer pour elle-même le pardon d'erreurs qui n'ont jamais troublé l'innocence de sa vie. Peut-être, quand elle se livre à une douce extase qui lui vient de la religion, éprouve-t-elle les transports intimes, le saint enthousiasme de cet amour divin, qui suffit à remplir son cœur et à satisfaire son imagination, en lui tenant lieu d'un autre amour.

On citerait plus d'une dame romaine digne d'être comparée à la princesse de S...., sous le rapport de la vie édifiante qu'elles ont choisie en s'éclipsant du monde. Tous les habitants de Rome connaissent le nom de la princesse de C.... qui, jeune encore et si gracieuse, s'est consacrée aussi à cette existence ascétique, comme

pour se conformer aux intentions de son illustre mère, laquelle, peu de temps avant sa mort, organisa un service de dames nobles, appelées à exercer à tour de rôle, dans les hôpitaux, les pénibles et répugnantes fonctions de gardes-malades. Mais enfin, cet héroïque exemple n'est imité que par le petit nombre des femmes de Rome; elles ont toutefois chacune leur confesseur, et se croiraient damnées sans remède si elles manquaient à la messe du dimanche. Ces dames, n'ayant pas d'hôpitaux à desservir le jour, ni de conférences pieuses à entendre le soir, ne se montrent jamais dans les salons et rarement dans les promenades, demeurent constamment au logis où elle ne lisent pas, ne travaillent pas à l'aiguille, ne s'occupent pas de leur maison ni de leurs enfants, ni, à plus forte raison, de leurs maris. En été, elles dorment la moitié du jour et même le jour entier; mais, en hiver, elles ne dorment que la nuit, et la journée se compose de douze ou quinze heures, en Italie comme ailleurs. Ces douze ou quinze heures doivent paraître éternelles à ces belles désœuvrées qui restent étendues sur des coussins, sans user des ressources du miroir et de la toilette pour dévorer le temps. Que font-elles cependant? à quoi pensent-elles, si elles pensent? un Italien vous répondra, tout étonné de votre étonnement: *Che fare di meglio che fare l'amore*!

Les sociétés littéraires, musicales et artistiques, n'existent nulle part à Rome, qui ne produit plus d'artistes ni de littérateurs, mais qui en reçoit de toutes les parties de l'Europe. Ceux-ci se trouvent, il est vrai, un peu dépaysés au milieu des Romains modernes, qui personnifient l'indifférence apathique en matière d'art. Ces Romains, peu dignes de leur nom, connaissent à peine leurs monuments, leurs chefs-d'œuvre, l'histoire de leurs grands hommes; ils sont dénués de la plus légère instruction, et ils n'en sentent jamais le besoin; ils savent seulement que leur ville éternelle est la patrie du beau dans tous les genres, et qu'on viendra toujours y étudier ce beau comme dans un livre ouvert; ils savent aussi combien d'écus sont mis en circulation chez eux par le séjour des étrangers, et n'en demandent pas davantage. L'hiver, ils se retirent, au coucher du soleil, dans leurs appartements malpropres, froids et démeublés; ils jouent aux échecs, bâillent et se couchent. L'été, ils dorment le jour et se promènent le soir par groupes silencieux, en regar-

dant la lune qui fait d'admirables tableaux de chaque perspective ; tout à coup, ils semblent se réveiller et prendre une vie factice, qui se dépense en éclats de voix chromatiques, en mouvements extraordinaires des muscles du visage, et en gestes qui ne rappellent pas mal ceux de leurs marionnettes.

On rencontre çà et là, dans les salons des ambassadeurs ou des étrangers qui ont une maison où l'on dine, quelque improvisateur qui n'improvise pas, et deux où trois archéologues qui se renferment dans leur science, parce que leur science ne se délivre pas gratis. Ils se louent à l'heure dans la journée pour conduire les voyageurs en tournée dans Rome et aux environs ; ils décrivent à merveille les édifices, dont il ne reste pas pierre sur pierre, et ils font à perte de vue d'hypothétiques dissertations qui reviennent plus cher qu'un arpent du terrain même où étaient jadis les belles choses qu'ils ont vues dans leur imagination. Hors de leur service de cicérone, ces antiquaires, membres de toutes les académies italiennes, sont très-avares de leurs paroles, et ils n'ouvrent la bouche qu'à table. On ne coudoie des poëtes que dans les corridors des théâtres où circulent les faiseurs et vendeurs de sonnets en l'honneur de la prima donna ou du ténor en vogue. On n'entend pas même parler littérature dans les séances académiques qui se nourrisent d'ennui et de lourds mémoires sur les antiquités locales. Il y a aussi, dans quelques couvents, d'obscures réunions de savants hérissés de grec, d'hébreu et de chinois. Ces savantissimes ne sont malheureusement pas d'un commerce aussi agréable que M. Drack, bibliothécaire de la Propagande, un des hommes les plus aimables et les plus distingués qui sachent quinze langues, à l'instar du cardinal Mezzofanti. Il faut aussi remarquer que M. Drack est Français. Quant aux femmes, elles ne lisent rien, elles n'ont pas même une teinture de gazette ; elles n'ont retenu par cœur que des centons d'Alfieri, ramassés aux représentations d'*Argentine* ou d'*Aliberti*, et peut-être un ou deux sonnets inspirés par elles-mêmes à leurs adorateurs. C'est là toute la littérature des sociétés romaines.

Quant à la musique, on ne s'en occupe qu'au théâtre, où les chanteurs qui crient le plus ont la palme. Dans les salons, il est rare que des concerts s'improvisent, quoique la plupart des femmes aient la prétention de chanter ce qu'on nomme des *moyens* : c'est un prétexte pour crier sans pitié ni merci. On as-

sure que l'on chantait encore à Rome il y a quinze à vingt ans. Sont-ce les voix ou les oreilles qui changent? Il y a pourtant dans la société certains talents d'amateurs plus ou moins contestables ; mais ces talents ne se réunissent ordinairement que trois ou quatre à la fois et s'exercent à huis clos, jusqu'à ce qu'enrouement s'ensuive. Au reste, on ne cultive que le chant, en fait de musique, et l'on a un profond dédain pour les instruments qui exigent de l'étude et un sens musical plus développé. On ne cite dans Rome que la basse de M. Ingres qui ait le privilége de se faire entendre dans les salons de l'académie de France, et lorsque le roi du piano, Litz, ce génie émané de Mozart et de Beethoven, a voulu donner un concert public, il a été obligé de le composer à lui seul, faute de pouvoir découvrir à Rome un instrumentiste capable de le seconder. C'était sans doute une nouveauté bizarre, que cette soirée musicale dont un piano faisait tous les frais, mais ce piano, enchanté sous les doigt de Litz, valait un orchestre entier et dix orchestres italiens.

Les arts ont encore moins d'accès que la musique dans la société de Rome; ce n'est pas que les peintres, les naturalistes, les graveurs manquent : ils pullulent au contraire, et ils forment le quart de la population; mais ils laissent à la porte des salons leur caractère et leurs goûts d'artistes ; ils ne se distinguent que par leurs cheveux ras et leurs colliers de barbe que les attachés à l'ambassade copient maintenant. Ils ne causent qu'entre eux de leurs travaux et de leurs observations, et pour causer plus à leur aise, ils se rassemblent de préférence dans les cafés de la place d'Espagne, autour d'un bol de punch. L'académie de France offre peut-être le seul salon où les artistes ne cessent pas d'être artistes : M. Ingres, directeur actuel de cette école qu'il s'efforce de ressusciter avec l'âme de Raphaël, est peut-être la seule voix imposante qui s'élève en faveur de l'art qu'on dédaigne et qu'on outrage à Rome. Quand son éloquence de conviction s'échauffe et se répand en élans d'enthousiasme pour le maître par excellence, on l'entoure avec respect, on l'écoute avec émotion, et l'on comprend que cette sainte admiration d'un grand peintre à l'égard du dieu de la peinture ne peut naître, éclater et se répéter sans cesse que sous l'influence immédiate des fresques du Vatican, vis-à-vis de l'in-

comparable panorama de Rome éclairée par ce soleil qui a fait la *Transfiguration*.

Dans les petites villes de l'État romain, on trouve plus qu'à Rome le sentiment des arts et des lettres : à Bologne, cette ville d'université et d'académie, les esprits ne s'isolent pas du rayonnement intellectuel qui part de toutes les capitales de l'Europe. On y trouve des femmes qui ont de la lecture, des hommes qui ne se piquent pas d'ignorance ; on y reçoit les ouvrages nouveaux qui réussissent à passer entre les mailles du filet de la censure ; on y tient des conversations sérieuses, suivies, intéressantes, plus volontiers tournées vers la philosophie que vers la poésie. Un grand reproche qu'on peut faire à la société bolonaise, c'est de tomber quelquefois dans la pédanterie, résultat inévitable des mœurs universitaires. A Ferrare, la société est moins pédante, moins sévère, mais aussi polie, aussi causeuse, aussi active : on dirait une tradition de la cour d'Este au XVIe siècle, lorsque la duchesse Renée de France attirait à elle tout ce qu'elle savait enlever de dames spirituelles et d'hommes instruits à la France. Les habitants de Ferrare n'ont ni défiance, ni préjugés contre les étrangers, qu'ils accueillent avec un gracieux empressement et qu'ils rendent plus difficiles, plus exigeants en affaires d'hospitalité pour le reste du voyage. On juge mieux là qu'ailleurs ce que devait être l'ancienne société italienne, et l'on se prend à la regretter, surtout à mesure qu'on avance vers Naples.

Naples n'a pas de société ; c'est une ville unique où l'on vit plutôt en plein air que dans l'intérieur des maisons, qui ne sont pas même préparées pour recevoir du monde. Les appartements sont exigus et presque dégarnis de meubles. On n'a, pour les éclairer, que des chandelles puantes, ou des bougies peu lumineuses, ou des lampes inférieures à nos quinquets de primitive invention. La vivacité napolitaine ne s'accommoderait pas d'un entretien posé, alternatif, mesuré, retenant ses auditeurs et ses acteurs en un cercle immobile qui se déploie ou qui se resserre sans se briser. Dans les soirées d'hiver, où le théâtre de Saint-Charles ne joue pas, on a des bals dans lesquels on ne pense qu'à danser pour tout de bon ; dans les soirées d'été, moins longues et vraiment délicieuses, on se promène au bord de la mer à pied ou en voiture, ou bien l'on prend des glaces et des sor-

bets devant les cafés de la rue de Tolède, qui exhale d'horribles odeurs animales rehaussées de celle du fromage, plus insupportable pour un odorat français. Cette odeur de fromage parmesan semble être l'atmosphère habituelle de Naples : tout en est imprégné, les haleines, les habits, les maisons, les rues. Lazzarone et grand seigneur participent à la même incommodité, et en quelque lieu qu'on se trouve, même dans le palais du roi, on a le cœur soulevé par ces réminiscences de macaroni. Dans un salon rempli de ces insatiables mangeurs et mangeuses de macaroni, on est poursuivi à chaque pas par l'odeur du fromage, sans que les femmes, qui s'évanouiraient à la moindre senteur de musc, paraissent s'apercevoir de cet odieux parfum.

Les ambassades de Naples se mettent rarement en frais de fêtes et de réceptions, excepté à l'occasion du carnaval, qui a conservé tous ses droits dans cette bienheureuse patrie de Polichinelle; dans les bals qui ont lieu à cette époque, la société ne s'augmente que d'un fort petit nombre d'étrangers, ceux-ci résidant à Rome jusqu'à Pâques, selon les itinéraires les plus usités. Ce n'est qu'au printemps que les étrangers viennent en foule voir à Naples la pousse des premières feuilles, et les ambassades ne se chargent pas de faire rivalité au printemps : les promenades au mont Pausilippe, par la route de Chiaia qui suit le littoral de la mer, remplacent alors toutes les réunions aux lumières, et l'on renonce à s'infecter mutuellement de macaroni. On ne citerait guère qu'une maison de Naples où le macaroni ne sort jamais des limites de la salle à manger; c'est la maison de M. Rotschild, ce banquier, fils et frère de banquiers, qui a dans ses coffres la destinée du royaume des Deux-Siciles, et qui marche l'égal des princes du sang dans tous les pays où l'argent est roi. M. Rotschild de Naples soutient avec splendeur, par le luxe et le confortable de ses réceptions presque diplomatiques, le nom européen de sa famille devant laquelle le pape lui-même se prosterne dans l'intérêt de ses finances catholiques. Un autre banquier, d'origine genevoise et d'un ordre fort inférieur dans la sphère de la banque, M. Meuricofre, jouit à Naples des droits superbes que le duc Torlonia exerce à Rome sur les étrangers qui sont à la fois rançonnés et fêtés. M. Meuricofre n'affiche pas tant de grandeur, de générosité, de prodigalité, que son confrère romain; il ne commande ni statues, ni tableaux, ni cha-

pelles ; il ne plante pas, ne bâtit pas; il n'éblouit personne par son faste, mais il accapare tout le monde par sa bonhomie vraie ou feinte. Il a un salon toujours ouvert, sans cesse renouvelé, où règne un air de liberté et de sans façon qui fait plaisir en comparaison de la gêne et de l'étiquette qu'imposent la plupart des salons d'Italie. M. Meuricofre tire cinq ou six pour cent des sommes qu'on puise dans sa caisse contre un billet à vue sur Londres, Paris ou Saint-Pétersbourg, ce qui n'élève guère l'intérêt annuel qu'à cinquante ou soixante pour cent ; mais il invite à dîner ses correspondants, il les mène au spectacle dans sa loge, il les traite à sa maison de campagne, il est affable, cordial, *tout rond;* chez lui, on danse, on chante, on cause, on s'amuse plus familièrement, plus bourgeoisement que dans aucun salon de Naples ; là, on n'est ni prétentieux, ni fier, ni ridicule, parce que chacun est à son aise, et nul ne regrette son argent.

La société de Venise est moins gaie et moins libre que celle du salon de M. Meuricofre; elle participe de la discrétion, de l'uniformité et du mystère qui caractérisent cette ville sans pareille, que l'imagination se représente, sans beaucoup d'efforts, telle qu'elle était dans ses beaux jours et surtout dans ses belles nuits. La société s'y est morcelée et amoindrie avec les fortunes, mais ce qui en reste encore, à l'ombre de ces palais silencieux au dehors, suffit pour évoquer le charmant fantôme des mœurs vénitiennes que ronge incessamment le système politique autrichien. Sur ces balcons moresques, qui dominent les lagunes, on se rassemble le soir pour respirer le frais des eaux, pour regarder glisser les gondoles sombres, et pour échanger les confidences amoureuses. La société tient ses séances, demi-muettes au clair de la lune, pendant l'été, et dans les bals, l'hiver, avec tous les emportements de la bruyante gaieté du carnaval, qui est endémique à Venise. Dans cette cité déchue, que les âmes mélancoliques ne se lassent pas d'admirer, on voit encore se chercher et se réunir les derniers tronçons d'une société vive, tendre, galante qui avait fixé l'inconstante humeur de lord Byron, et qui perpétue Venise au milieu de ses déplorables ruines. Quand cette société sera tout à fait éteinte, Venise n'existera plus, de même que le corps devient cadavre aussitôt que le cœur a cessé de battre.

Florence, du moins, s'est préservée de la contagion des mœurs autrichiennes qui pénètrent lentement, mais inévitablement, dans la société de Venise, de Padoue, de Vérone et de Milan. Les Florentins, ayant une grande jovialité dans le caractère, et aimant de passion tout ce qui est plaisir, ne sont pas, comme la plupart des Italiens, roides, sauvages et réservés : ils ont au contraire l'abord prévenant et cordial dans le monde. A la vérité, ils ne reçoivent pas chez eux, par économie ; mais ils vont chez les autres, dès qu'on les en prie. Ils se rendent à l'envi aux magnifiques fêtes que donne le grand-duc, et qui rappellent l'époque brillante des Médicis; ils affluent dans les réceptions diplomatiques et dans les salons qui font appel à la haute société de Florence, société aimable, facile, spirituelle, pleine d'attraits et de séductions pour les étrangers. Entre les maisons appartenant à la diplomatie, celle du consul d'Angleterre est une des plus agréables et des plus fréquentées. Lady Augusta F...., Anglaise de naissance, mais élevée en Italie avec tous les soins d'une éducation solide et variée, offre dans ses talents et dans son caractère un assemblage piquant de la femme du Nord et de la femme du Midi, en ce que chacune d'elles a de plus attrayant ; elle est la reine de son salon qu'elle tient sous le charme de ses qualités personnelles. Le consul de France, M. Belloc, a tout ce qu'il faut pour faire aimer son pays, et l'accueil obligeant qu'on est sûr de trouver chez lui, sans morgue et sans apparat, amène dans ses salons la société la plus distinguée de la Toscane. On compte à Florence quelques réunions où les lettres et les arts ont de dignes représentants, même parmi les femmes, qui sont au courant de la littérature française, et qui conçurent, dit-on, l'idée singulière de se former en cour d'amour, il y a deux ans, pour recevoir M. de Balzac.

Tous les hivers, des familles étrangères de distinction viennent s'installer dans cette jolie ville, et y augmentent le nombre des bals, des concerts, des improvisations et des raouts qui lui donnent une physionomie si animée, si mouvante et si française. Ce train de vie est bien préférable à celui qu'on mène à Milan où la récréation par excellence des gens à voiture est la promenade du soir ou de midi, suivant la saison, le long des remparts où circulent deux ou trois files d'équipages que font

ranger des gendarmes galopant, le sabre nu, pour maintenir l'ordre et la police. A Florence, l'activité sociale qui résulte du renouvellement des étrangers résidants, la bonne mine que les indigènes font à leurs hôtes, la facilité avec laquelle ils établissent des relations ensemble, l'indépendance que chacun apporte dans ses habitudes de vie et de société, tous ces avantages, et beaucoup d'autres qui s'y rattachent, ne peuvent trop séduire le voyageur, pourvu qu'il se tienne éloigné de certaines petites intrigues, et qu'il évite de marcher sur les brisées des *cavaliers servants :* c'est à ce prix que Florence lui promet les délices du paradis de l'Italie.

Gênes mérite aussi d'être placée sur la même ligne que Florence, pour les agréments de société qu'elle renferme. On n'y sent point la présence du ver rongeur autrichien. Gênes, ainsi que Venise, garde religieusement les traditions de son ancienne société, qui s'est un peu concentrée pour ne pas se perdre, à mesure que l'occupation étrangère gagne du terrain dans les mœurs publiques. Mais, par un raffinement politique qui fait l'éloge du gouverneur de Gênes, le comte Paoluci, un des hommes les plus éminents que le roi de Sardaigne puisse faire servir à ses desseins, c'est par l'entremise de la société même que l'occupation se fortifie et s'enracine sur le sol de cette fière république. Le comte Paoluci, dont l'esprit est orné et cultivé comme celui d'un Français, fin et adroit comme celui d'un Italien, a compris que le plus prompt et le plus infaillible moyen d'arriver à la fusion génoise et piémontaise était de mettre en fréquent rapport de plaisirs les *esclaves* et les *maîtres,* et pour cela il donne des fêtes splendides, où la noblesse la plus jalouse ne dédaigne pas de paraître et s'accoutume ainsi par degrés à une domination de bon vouloir et de bons procédés. Aujourd'hui on ne conspire plus dans les bals, et le son des violons étouffe bien des rancunes nationales. Il n'y a plus de Génois assez héroïques pour refuser une invitation de l'aimable comte Paoluci, surtout s'il la fait lui-même, avec cette galanterie qui serait française, et des meilleurs temps de notre société polie.

Le consul général de France, M. Tellier de Blauriez, est là pour soutenir cette renommée de bon goût, de tact exquis et de conversation ingénieuse, que nous avons conservée partout

à l'étranger. M. Tellier de Blanriez s'est formé à l'école de M. de Talleyrand, qui, par son esprit, son ton et ses manières, appartenait essentiellement à la société antérieure à nos révolutions ; M. de Blanriez doit à la distinction de son caractère la considération dont il jouit, et qu'il rapporte toute, avec trop de libéralité peut-être, à son gouvernement, qui, grâce à lui, a toujours été représenté dignement dans les États de Gênes. Son salon rassemble une société choisie, parmi laquelle on remarquait, l'année dernière, une des femmes les plus brillantes de l'Italie, Mme la duchesse de Galliéra, fille du marquis de Brignole, ambassadeur de Sardaigne en France. Cette dame, égale à la plupart des supériorités féminines que la France est fière de montrer à l'Europe, donnerait un démenti à tous les reproches qu'on peut adresser à l'éducation négligée des Italiennes, si la sienne, aussi étendue que celle d'un professeur de l'école normale, n'était pas l'ouvrage de notre pays, où elle a été élevée depuis son enfance. On se souvient, en la voyant et en l'écoutant parler, de cette Anna Brignole, qui était de sa famille, et qui, par les agréments de son esprit autant que par ceux de sa figure, faillit rendre fidèle le maréchal duc de Richelieu. La duchesse de Galliéra, plus Française que Génoise, serait, dans tous les salons qui la posséderaient, l'idéal parfait de la haute société.

On désignerait encore à Gênes plusieurs femmes de la première noblesse, qui tiennent dans le monde le rang dû à leur mérite aussi bien qu'à leur naissance. La marquise Durazzo, la comtesse de Serra, la duchesse Spinola et d'autres que leur beauté met hors ligne, rappellent les séduisantes Génoises qui, lors de la conquête de Gênes par Louis XII, subjuguèrent tous ses capitaines et donnèrent même une maîtresse au rigide époux de la reine Anne de Bretagne. Ces grandes dames sont les plus beaux ornements des réunions littéraires et artistiques qui ont lieu à la villa Negroni, chaque fois qu'un étranger célèbre, poëte, peintre ou musicien, est arrêté dans son passage à Gênes par l'impatiente hospitalité du marquis Jean-Charles di Negro, amateur passionné des beaux-arts. Le marquis, dans son palais remarquable par sept étages de jardins ou plutôt de terrasses chargées de plantes exotiques, a reçu des papes, des empereurs, des rois, lord Byron et Meyerbeer. En résumé, la so-

ciété génoise, moins guindée et moins froide que celle de Turin, appartient à la France par l'urbanité de la forme, à l'Italie par la galanterie du fond.

PAUL L. JACOB.
(Bibliophile.)

(*La suite à un numéro prochain*).

AU PIED DES ALPES.

J'irai boire l'eau vierge aux sources des grands fleuves.
Mes pieds se poseront sur l'azur du glacier,
Je veux baigner mon corps aux flots des brises neuves,
L'éther le trempera comme l'onde l'acier.

Dormons sur une cime avec effort gravie,
Dans la neige éternelle il faut laver nos mains.
L'air fait mouvoir là haut des principes de vie,
Allons l'y respirer pur des souffles humains.

J'emprunterai ma force aux forces maternelles;
Nature, ouvre tes bras à ton fils épuisé,
Laisse ma bouche atteindre à tes fortes mamelles,
Jamais l'homme à ton sein n'a vainement puisé.

Je veux monter si haut, sur les Alpes sublimes,
Que rien ne vienne à moi des miasmes d'en bas,
Un nuage à mes pieds couvrira les abîmes;
Si le monde rugit, je ne l'entendrai pas!

Votre regard s'arrête au flanc noir de la nue,
Moi, j'en verrai d'en haut le côté lumineux,
J'embrasserai de l'âme une sphère inconnue,
Je toucherai des mains ce qui fuit à vos yeux.

Montons ; le vent se meurt aux pieds du roc immense,
Le doute ne saurait flotter sur ce haut lieu,
Montons enveloppé de calme et de silence,
Sur ces larges trépieds j'entendrai parler Dieu.

L'air aspiré là-haut vivra dans ma poitrine,
Dans l'ombre de la plaine un rayon me suivra,
Ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline
Ne reconnaîtront plus l'homme qui descendra.

Ainsi je me parlais, plein d'un espoir insigne,
J'ai suivi sans tarder ce guide intérieur ;
Du faîte de leurs tours les Alpes m'ont fait signe,
Et sur leurs blancs degrés j'ai versé ma sueur.

Plus haut que le sapin, plus haut que le mélèse,
Sur la neige sans tache, au soleil, j'ai marché ;
Dans l'éther créateur je me baigne à mon aise ;
Le monde où j'aspirais, mes deux pieds l'ont touché.

J'ai dormi sur les fleurs qui viennent sans culture,
Dans les rhododendrons j'ai fait mon sentier vert,
J'ai vécu seul à seul avec vous, ô nature,
Je me suis enivré des senteurs du désert;

Je me suis garanti de toute voix humaine
Pour écouter l'eau sourdre et la brise voler;
J'ai fait taire mon cœur et gardé mon haleine
Pour recevoir l'esprit qui devait me parler;

Et voilà qu'entouré de cimes argentées,
Cueillant le noir myrtil, buvant un flot sacré,
Goûtant sous les sapins les ombres souhaitées,
Libre dans mes déserts, voilà que j'ai pleuré!

Le soleil dore en vain les Alpes jusqu'au faîte ;
Si je plonge en mon cœur, toujours de l'ombre au fond ;
J'ai rencontré le sphynx en cherchant le prophète,
L'avide immensité m'absorbe et me confond.

Est-ce donc par orgueil que ton front nous attire,
Est-ce pour éblouir que ton œil resplendit,
O nature! et n'as-tu rien de plus à me dire
Que ces mots : Je suis grande et vous êtes petit?

Est-ce pour mieux sentir ma défaillance intime
Que je suis venu seul et si loin t'implorer?
Oh! je n'ai pas besoin d'un oracle sublime
Pour me trouver débile et pour savoir pleurer!

Pourquoi de tes enfants tromper la soif, ô mère?
Il faut à leur poitrine un lait puissant et pur;
Si tu ne fais jaillir qu'une boisson amère
Pourquoi leur tendre encor tes mamelles d'azur?

Pourquoi devant mes yeux ta paupière abaissée?
Tout langage entre nous s'est-il déjà perdu?
Je viens chercher en toi quelque sainte pensée;
Pourquoi, d'un signe au moins, n'as-tu pas répondu?

Mais, sans doute, mon âme était mal préparée,
Les souvenirs d'en bas voilaient mon œil obscur;
Pour l'huile de lumière et la manne sacrée
Le vase n'était pas d'un métal assez pur.

Peut-être l'eau terrestre a flétri ma poitrine,
J'ai bu ces vins trompeurs dont tant d'hommes sont morts,
Je frapperais en vain à la roche divine,
Je ne puis plus porter le breuvage des forts.

Serait-ce qu'une force invisible et jalouse
Entre nos saints baisers élève un mur d'effroi;
Comme sur les beautés secrètes d'une épouse
Dieu veut jeter peut-être un voile épais sur toi?

Il veut choisir lui-même et compter ses prophètes,
Tout homme n'a pas droit au sacré rameau d'or,
Dieu place à tes côtés d'austères interprètes,
L'anathème sur toi plane et menace encor.

Le colloque de l'homme et de la solitude
Te fait-il craindre, ô Dieu, ton nom mis en oubli?
Tu veux le surveiller avec inquiétude,
Et tes prêtres ont dit quelque part : *Vœ soli!*

Si comme l'univers l'âme est la créature,
Pourquoi jeter entre eux cet abîme profond?
Laisse s'entrelacer mon cœur et la nature :
Pourquoi tant de secret, si le bien est au fond?

Un esprit de terreur habite dans l'espace,
Vole à travers les bois sur les eaux et dans l'air ;
Quand l'âme et le désert se trouvent face à face,
L'homme sent le frisson roidir toute sa chair.

La nature sourit comme une amante reine,
Elle ouvre un sein vermeil, l'homme va s'y jeter,
Et quand son bras s'enlace au cou de la syrène,
Un bras plus fort se dresse entre eux pour l'arrêter;

Dans la source d'eau bleue où pour boire on se penche
Il met la salamandre, il cache un sel amer,
Sur l'ombre où l'on s'endort il suspend l'avalanche,
Sous la barque où l'on chante il fait gronder la mer.

Une secrète horreur qui trouble les plus braves
Entre le monde et nous s'étend pour le voiler ;
Notre âme et l'univers sont-ils donc deux esclaves
A qui leur dieu tremblant défend de se parler?

Je voulais, ô nature, avoir un lit de mousse,
Y dormir avec toi couvert par la forêt ;
Mais ton œil tour à tour m'attire et me repousse :
De ma tristesse immense est-ce là le secret?

Un air qui me supporte, où donc le trouverai-je?
Je n'ai pu m'enlever sur l'aile d'aucun vent,
J'ai respiré l'ennui dans les fleurs, sur la neige,
Les chênes n'ont pour moi qu'un ombrage énervant.

Serait-ce qu'à mon cœur la solitude pèse?
Ne l'ai-je enfin trouvée après tant de chemin,
Que pour dire aussi, moi, qu'elle est chose mauvaise,
Et pour y regretter le tourbillon humain?

Peut-être en maudissant les prisons où nous sommes
J'aurai trop présumé des vertus du désert;
Plus que je ne l'ai cru l'homme a besoin des hommes,
La terre ne dit rien s'ils cessent leur concert.

Mais ne blasphémons pas la nature éternelle,
Son lait pur coulera pour nous au jour marqué;
Pour vivre de sa vie et tout comprendre en elle
Je sens bien, ô mon cœur, ce qui vous a manqué.

Oui, la nature est morne autour du solitaire
La fleur qu'il cueille est pâle et ses jours sont moins bleus,
Mais la terre sourit et parle sans mystère
Quand sur sa verte robe on vient dormir à deux.

Elle livre par mille aux amants, aux poëtes,
Les trésors qu'elle cache au sombre analyseur,
Et convie aux secrets de ses mystiques fêtes
L'homme ardent et serein qui pense avec le cœur.

Secoue, ô mon esprit, toutes tes peurs sans causes,
Soutiens vers l'infini ton essor filial,
Aspire aux vieux sommets, vois les sources des choses,
Vois poindre sur les monts le soleil idéal.

Poursuis dans les déserts la grande âme du monde,
Fouille dans cette mer où chacun peut plonger,
Chante, invoque, bénis, pour qu'elle te réponde;
C'est à force d'amour qu'il faut l'interroger.

Oui, l'homme malgré tout, s'il aspire et s'il aime,
Au fond de l'univers voit un dieu qui sourit.
O nature, le mal n'est pas ton mot suprême,
L'ouragan fauche moins que le sol ne fleurit.

Oui, dans l'éclat divin dont ta face est empreinte
C'est mieux que la grandeur que l'homme adore en toi;
Quoique ton front chenu répande au loin la crainte,
Le nœud qui nous unit n'est pas un nœud d'effroi.

Car, même à travers l'ombre et le bruit des tempêtes,
Sur les rochers déserts où triste je rêvais,
Même au bas des glaciers qui craquaient sur nos têtes,
Dans tes jours de colère et dans mes jours mauvais,

Sous tes sourcils froncés perçaient des yeux de mère;
Toujours près de l'absynthe une ruche de miel,
Toujours cent épis d'or pour une ivraie amère,
Et partout l'espérance et partout l'arc-en-ciel!

Partout, des eaux, de l'air, des arbres, de la mousse,
De la neige, des fleurs, des ténèbres, du jour,
Des antres et des nids, sortait une voix douce
Qui remplissait l'espace, et qui disait : Amour!

VICTOR DE LAPRADE.

Critique Littéraire.

LES TOURELLES,

PAR M. LÉON GOZLAN.

C'est surtout à propos de certains noms et de certaines touches modernes qu'il convient de rappeler que, dans aucun temps, la langue française n'a été ce que nous la supposons quelquefois dans nos accès de purisme et d'imaginaire orthodoxie : une source lustrale, parfaitement nette et limpide, roulant majestueusement ses flots sur un sable d'or et sans que la présence d'aucun objet impur, un mélange de limon ou de gravier, ait jamais altéré son cours ni terni sa surface. Même aux plus belles années de la langue de Louis XIV, on aurait quelque peine à rencontrer, sur un champ bien étendu et ailleurs que dans quelques lits privilégiés et restreints, cette diction irréprochable que la postérité a dû consacrer peut-être autant comme simulacre et symbole que comme une réalité transmissible, un instrument usuel et applicable aux généralités littéraires. D'ailleurs, ces formules nouvelles, ces éclats de mots, ces abus d'ornements et de figures dont nous nous plaignons maintenant, ont

existé de tous les temps, et peut-être même, au lieu de les considérer comme des taches de goût, de funestes indispositions de la langue et du style, serait-il plus juste de n'y voir que le fait et le témoignage des diverses modifications subies par une langue essentiellement variable et changeante.

En effet, comment supposer une diction homogène et stationnaire chez un peuple dont l'état politique n'a jamais été qu'une lutte, une fluctuation, une divergence continue des classes, des régimes et des systèmes? Dès le xe siècle, époque où la langue *franque* commence à se dégager enfin de l'élément romain, on trouve, au milieu de ces premières tentatives d'affranchissement littéraire, les symptômes distincts des premières fermentations de l'élément démocratique. Bientôt surgira l'époque de l'affranchissement des communes, des assemblées délibératives, des libertés municipales, les principaux caractères d'une fédération libre. Si l'on joint à ces germes éternels de divisions, de haines et de controverses sociales, la résistance du clergé, la domination des grands vassaux qui se manifeste déjà sensiblement à l'issue des croisades, puis le mélange des conquêtes et par suite des races, l'influence des schismes, les vicissitudes de telle ou telle province tour à tour étrangère et française, les traces, les conséquences des diverses dominations, enfin, tout ce qui a fait de la France le pays le plus mixte, le plus complexe, le plus nuancé des États modernes, on comprendra sans doute que ces divisions de principes, de castes et de peuplades, aient dû se reproduire également dans la langue et l'idiome. De là, ces signes indélébiles du dialecte originaire, du patois primitif qui se manifestent aujourd'hui même au sein de la civilisation littéraire la plus avancée; de là, ces diverses accentuations de manières, ces schismes de style, ces diverses écoles de locutions ou de tournures, que nous devons admettre à la fois au nom de notre unité sociale et de la diversité de nos origines.

Du reste, à l'époque même où, suivant l'opinion commune, la langue française offre ce caractère de correction et de purisme absolu, c'est-à-dire dans la première moitié du règne de Louis XIV, on chercherait vainement l'application réelle de ces principes de goût et de style qui furent posés sur des bases immuables par les écrivains de Port-Royal, puis fanatiquement appliqués par les Vaugelas, les Ménage, les d'Aubignac, les

Bouhours. N'oublions pas qu'en regard de Port-Royal florissait l'hôtel de Rambouillet, le pays des *ruelles* et du *tendre*, et dont on ne peut nier cependant l'influence sur le goût, les progrès de l'esprit, tout ce qui constitue le perfectionnement littéraire. N'oublions pas aussi que Mme de Sévigné était une *précieuse*, et qu'on trouve en elle, classique souveraine, certains penchants pour Sarazin, Voiture et autres beaux esprits du temps, qu'il serait fort difficile de s'expliquer autrement que par cette passion pour l'indiscipliné, le hasard, l'immodéré en fait de choses dites, conversées ou écrites, passion qu'il faudrait bien se garder de détruire; car elle forme un des traits les plus saillants peut-être de notre physionomie intellectuelle.

Dans l'époque suivante, ces excursions hors du domaine académique, ou pour mieux dire hors des majestueuses allées de Port-Royal, deviennent plus fréquentes, et cependant ces styles aventureux d'encyclopédistes, de philosophes ou de dramaturges, rejetons divergents en apparence, ou littérairement exotiques, ne se rattachent pas moins, par des liens de famille irrécusables, au type originaire du style ou plutô du naturel français. Ainsi, Voltaire, si scrupuleux, plus méticuleux peut-être que d'Olivet, dès qu'il s'agit de vers, s'est toujoure montré, en fait de prose, d'une tolérance extrême. Jamais il n'a songé à chapitrer Diderot, Beaumarchais, Marivaux, et tant d'autres, sur des licences, des innovations, des dévergondages réels de plume, qui allaient bientôt nécessiter le *Dictionnaire Néologique* de Mercier. C'est que Voltaire dans ses vers, et particulièrement dans ses vers tragiques, est surtout l'homme de la génération écoulée, le disciple de Racine, l'archiviste et le généalogiste de la langue et de la poésie; dans sa prose, au contraire, il procède surtout de lui-même. Il écrivait en prose comme on parle, et devait comprendre que vouloir modifier ou corriger l'accent de certains écrivains, c'est attenter peut-être à leurs procédés, leur ôter l'expression libre et franche de leurs opinions, de leurs sentiments et de leurs instincts, toutes choses qui s'épanchent, tombent à la fois de la plume, du cerveau et du cœur, mais ne se calculent guère.

C'était d'ailleurs au sein même de ce siècle, et presque dans le sens le plus direct des antipathies de Voltaire, que devait naître une école destinée à prendre un développement rapide,

un langage à part, qui ne devait rien ou presque rien emprunter aux devanciers, style imprévu, hardi, qui allait renouveler entièrement, sinon le fond, du moins la surface de la pensée française. Cette école, essentiellement figurative et descriptive, devait avoir pour fondateur Jean-Jacques; elle s'est continuée avec un éclat plus discret, mais avec une grâce et une douceur extrême, à travers les paysages enchanteurs et les suaves descriptions de Bernardin de Saint-Pierre. Enfin elle a enfanté dans notre époque de nouveaux créateurs essentiellement marqués aux débuts du sceau de l'innovation, mais bientôt illustres et populaires; en premier ordre, MM. de Châteaubriand et de Lamartine, puis, dans d'autres lignes et des directions particulières, Mme de Staël, MM. Victor Hugo, de Sénancourt, etc. Rien de plus aisé assurément que de convaincre ces écrivains des plus graves infractions aux règles et aux conventions de la langue, si on voulait leur appliquer la lettre matérielle d'un certain côté du style du XVIIe siècle. Mais on ne saurait trop redire que ces modifications de style, qu'on a prises pour des irrégularités ou des décadences d'époque, n'ont jamais été que des particularités, des inclinations, et pour ainsi dire des *idiotismes* d'individus. Enfin, pour trancher d'un mot la question qui serait tentée de s'élever désormais entre la langue *stationnaire* et la langue *individuelle*, constatons seulement que MM. de Châteaubriand et de Lamartine demeureraient impossibles dans le moule pur et littéral de Racine et de Fénelon.

Ces considérations, ou pour mieux dire ces fugitives réminiscences qui flottent depuis longtemps dans la pensée de tout le monde, nous ont semblé devoir précéder l'examen du nouvel ouvrage que M. Léon Gozlan vient de publier sous ce titre : *les Tourelles*, et qu'il eût été mieux, je crois, de conserver sous son titre ancien et légitime : *les Châteaux de France*. Le talent de M. Léon Gozlan, avéré, incontestable, puisqu'il est populaire, est cependant, il faut l'avouer, et sera sans doute longtemps encore sujet à certaines restrictions et même à des controverses réelles qu'il est bon de s'expliquer. Vouloir établir entre ce talent et le passé des affiliations et des analogies directes, ce serait peine superflue. En effet, la question des tempéraments littéraires se pose ici plus nettement que partout ailleurs. On chercherait en vain dans les artères de ce style bouillant,

sous l'épiderme de ces pages méridionales et bronzées, ce sang docte et paisible qui circula dans les cervelles académiques de nos auteurs des siècles derniers. Ce sont là des castes de style, des générations de langues que l'on dirait écloses dans des climats opposés, et qui n'ont presque plus rien de commun entre elles que l'embouchure. Mais, aussi, songeons qu'un siècle entier a passé entre ces idiomes, le siècle des révolutions, des guerres, des migrations de toute espèce; la France, c'est-à-dire la langue, s'est élancée du fond de la vieille Espagne jusqu'aux confins du nouveau monde. Songeons aussi qu'il y a trois cents ans il nous a suffi d'un contact de deux règnes avec l'Italie pour renouveler et restaurer entièrement la face d'un art qui semblerait devoir être le plus immobile et le plus invariable de tous, l'architecture. Et nous pourrions penser que la langue, cette image de tout un peuple, pourrait se défendre des diverses impressions subies par l'état, le régime de ce peuple lui-même : croisades politiques, transactions industrielles, commerciales et scientifiques, migrations, colonisations et conquêtes?

Si la plupart des comparaisons n'étaient pas en elles-mêmes infidèles ou déplacées, nous aimerions à pouvoir comparer le talent et la manière de M. Léon Gozlan à ces peintres et à ces ciseleurs du moyen âge, qui portèrent à un degré exquis le goût et l'exécution de l'arabesque, l'enjolivement des détails et de la dentelure, le caprice de l'invention; Italiens par la finesse, Français par la grâce, Orientaux par les soins et la subtilité de la main-d'œuvre. Mais bientôt cependant, le parallèle se trouverait insuffisant et inapplicable, car il ne saurait s'adapter qu'à une certaine face du talent et des œuvres de l'écrivain, aux esquisses, aux récits, aux compositions de genre qu'il a fait paraître sous le titre de *Méandres*. Précédés du *Notaire de Chantilly*, et suivis du *Médecin du Pecq*, *les Méandres* purent donner une idée complète de la manière de M. Léon Gozlan : on y découvrit un narrateur plein de verve et de fougue, toujours hardi, saisissant, péchant quelquefois par la vérité des détails, la simplicité des sentiments, sacrifiant dans certains cas le personnage au trait, la situation à l'accessoire, l'ensemble du livre à l'effet du paragraphe. Mais, à part ces reproches que le mérite de l'exécution ne pouvait manquer de racheter, ces œuvres diverses avaient pénétré profondément dans la par-

tie expansive et sympathique de ce public qui ne saurait souvent déterminer son choix ni analyser sa sensibilité, mais dont le suffrage s'appuie au fond sur des bases aussi fixes, aussi vraies que les arguments et les impressions des plus fins analystes littéraires.

Cependant, au milieu des travaux divers auquels M. Gozlan consacrait alternativement sa plume, il se trouvait une œuvre plus complaisamment accomplie que toutes les autres, une de ces tâches volontaires et propices que l'écrivain ne poursuit qu'à ses heures d'inspiration et de fantaisie, un de ces creux de chêne, un de ces buissons de fleurs où il s'est plu à déposer comme l'abeille son rayon de miel le plus suave et le plus doux. Cette œuvre la plus chère, la plus calme, et disons-le aussi, la plus précieuse de toutes celles de M. Gozlan, s'est appelée les *Châteaux de France,* et les divers rejetons de cette pensée consciencieuse et poétique se trouvent aujourd'hui réunis en faisceau. Est-il besoin de rappeler que ces travaux ont déjà subi l'épreuve d'une publicité antérieure? Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pu manquer d'en conserver la mémoire fraîche et complète. Il est bon cependant de constater que ces morceaux donnés par fragments ont dû toujours se rapporter à un centre fixe, indivisible, et constituer, après la publicité de détail, une publicité d'ensemble que l'auteur n'a voulu aborder qu'après cinq années de méditations et de perfectionnements successifs.

On ne peut nier que la pensée de chercher l'histoire de France dans les châteaux et les résidences seigneuriales n'ait en soi quelque chose de neuf et de poétique qui attire, frappe et saisit, à part même les questions de forme et d'accomplissement. Assurément une pareille entreprise ne serait point venue à la pensée d'un historien pris dans le sens littéral du mot; je ne parle pas seulement d'un annaliste de l'école désormais effacée, des Anquetil et des Vély; j'entends même un chroniqueur actuel, imbu des préceptes des Guizot et des Thierry, un jugement discipliné par les études, les recherches et les considérations qui ont placé depuis vingt ans les travaux historiques sur leur ligne véritable. En effet, on comprend l'exécution d'un travail historique où viennent rayonner et se combiner les grandes théories d'ordre social, les questions de gouvernement et d'économie politique. Des livres d'un mérite aussi grave et aussi éminent

que *les Lettres sur l'Histoire de France*, par M. Augustin Thierry, ou l'*Histoire de la civilisation en Europe,* par M. Guizot, ont eu l'avantage d'obéir à un programme fixe et limité, et nul doute que le choix judicieux du point de vue ne soit venu en aide à l'exécution logique et à l'accomplissement supérieur de la tâche.

Mais est-il est un sujet plus vague, plus indécis, et partant plus délicat à traiter que celui de l'*Histoire des Châteaux de France?* Des faits, des traditions, des ouï-dire ou plutôt des images, de purs simulacres, qui ne tiennent à l'histoire que par la chaîne capricieuse et souvent fictive de la légende ou de la vanité, telle est la base première, le fond incertain et presque insaisissable sur lequel l'historien doit agir. En effet, quoi de plus fortuit et de plus imprévu que la construction d'un château? Ce n'est plus là l'édifice spécial et déterminé, dans le genre des *tours du beffroi* du moyen âge, ces monuments primitifs des franchises populaires et des libertés municipales. Le château n'est, le plus souvent, que le jet d'une circonstance presque impossible à démêler dans les ténèbres et les hasards du passé; une volonté particulière l'a fait naître, une autre volonté non moins arbitraire l'a défiguré ou aboli. Nul lien, nul connexion apparente entre ces édifices de luxe et de grandeur qui sont à l'aristocratie ancienne ce que les cloîtres et les monastères sont au clergé, c'est-à-dire l'un des témoignages, ou plutôt le symbole, le mystérieux refuge de l'un des membres de la grande trinité politique, la noblesse. L'histoire est donc là tout entière, mais l'histoire compliquée d'architecture, mêlée de fictions, d'anecdotes, de traditions, enfin de tout ce qui fait de la plupart des châteaux de véritables héros de romans, souvent même des personnages fantasques et bigarrés, pareils à ce bouffon que Walter Scott nous représente archer par la tête, majordome par la ceinture et coureur par les pieds.

On concevra que pour traiter un pareil sujet, pour oser même l'aborder, une touche d'une espèce particulière, un esprit doté de qualités complexes, et si j'ose même dire, de certaines imperfections organiques, était presque nécessaire. Un esprit à base simple et à direction fixe eût été rebuté par la perspective seule de la tâche; il eût entrevu la difficulté de passer presque à chaque page, au milieu de ces récits épars et diffus, de la des-

cription à la légende, de la réalité à l'exhumation, de la fiction à l'authenticité. Telles sont, en effet, les difficultés, infranchissables peut-être, qui hérissent les abords de cette étrange et mystérieuse nomenclature. Pénétrer des enceintes, percer des murailles demeurées impénétrables, même pour les investigations contemporaines, faire parler ces forêts silencieuses, interroger ces voûtes et ces portiques, transporter le centre du récit du Nord au Midi, du moyen âge à Louis XV, des croisades à Louis XVI, de la féodalité aux dernières et splendides constructions de la finance moderne : il y avait dans ce cadre à remplir à la fois la tâche du journaliste, celle du pamphlétaire, celle du romancier, celle de l'historiographe. Or nous devons dire que, par sa complication même, ce programme revenait de droit à M. Léon Gozlan, qui, par la direction de ses travaux et surtout le mouvement particulier de son esprit, était peut-être plus propre qu'aucun autre à se frayer une route brillante et sûre au milieu de ce labyrinthe de faits, de dates et de personnages, où rien ne le guidait, rien ne l'éclairait, où l'unité surtout lui manquait, l'unité, ce grand mobile de toute composition historique.

Déclarons donc à l'avance que l'auteur des *Châteaux de France* a surmonté les plus grandes difficultés de son sujet, qu'il s'en faut cependant qu'il les ait toutes vaincues, mais qu'il est permis de se demander peut-être si celles qui lui ont résisté ne demeuraient pas insurmontables.

Le livre a pour introduction un morceau inédit où l'auteur, après avoir flétri en termes énergiques les *démolisseurs*, l'incorrigible vandalisme qui anéantit chaque jour quelque page mémorable de notre architecture nationale, passe à un sommaire, une sorte de coup d'œil général jeté sur l'ensemble des châteaux qui décorent la surface de la France. Il voltige à l'aide d'une description rapide qu'il appelle ingénieusement *une biographie lapidaire*, du donjon de Saint-Germain aux frontons de Fontainebleau, de la tour de Montlhéry aux ruines de la Roche-Guyon. Il propose un cours d'architecture et d'histoire à l'aide des châteaux que le gouvernement achèterait à titre de renseignements publics. Pourquoi les châteaux ne formeraient-ils pas une sorte de musée chronologique où l'on retrouverait les *modèles* des anciens temps, comme les modèles de vaisseaux

dans les arsenaux et musées de marine ? Tous les châteaux ou donjons de France sont passés en revue dans cette introduction écrite avec autant de soin que d'éclat ; on y voit se grouper et s'amonceler, comme dans un horizon magique, les dômes, les coupoles, les trèfles, les ogives et les oriflammes des anciens édifices. Peut-être aurions-nous désiré, cependant, que la peinture y tînt moins de place, et que le but du livre y fût plus nettement indiqué : la marche, la déduction du morceau y eût gagné ; avec un style moins chargé de traits et d'accessoires, l'ouvrage se fût ouvert d'une manière plus digne et plus solennelle. M. Léon Gozlan est du petit nombre d'écrivains auxquels on peut demander sans scrupule le sacrifice de quelques festons, le retranchement de certaines fleurs parasites.

Chantilly forme le premier tableau de la galerie, et n'est pas la pièce la moins riche de la collection. Nous devons renoncer à suivre l'auteur à travers les ombrages de la forêt, dans les cours, portiques et salons de la résidence des Condé, où l'entraînent ses inspirations et ses recherches. Aucun détail relatif à cette poétique demeure n'a été omis; tout est retracé : les fêtes empruntées à un ouvrage inconnu et curieux, les meutes, les étangs, les cerfs, les écuries gigantesques où le prince de Condé traita le prince du Nord ; puis le boudoir de Watteau, les chasses aux flambeaux, les ombres de Santeuil, de Prévost et de Lesage, qui se mêlent à la narration et la diversifient sans la ralentir. Bornons-nous à constater que tout ce qui pouvait rendre la vie, la voix, l'âme, à ce séjour le plus grandiose et le plus magnifique de France, peut-être après Versailles, l'auteur l'a recueilli, coordonné avec la sagacité de l'artiste et l'amoureuse application de l'antiquaire.

Après *Chantilly* vient *Écouen*. On trouve, au début de ce morceau, le portrait si fin et si vrai de Mme Dutocq, l'aubergiste. Ce n'est pas un des moindres mérites de M. Léon Gozlan d'avoir su entremêler son récit de peintures familières, propres à reposer l'attention, à initier progressivement l'esprit à des confidences plus sérieuses et plus graves. Moins solennelle, moins brillante peut-être que *Chantilly*, la peinture d'Écouen attache plus profondément et offre plus de charme et d'intérêt. Toutes les pages consacrées à Mme Campan respirent ce sentiment de douce tristesse et d'attendrissement paisible qui convenait bien

au portrait de la directrice du célèbre pensionnat d'Écouen. On se figure parfois lire un roman, et cependant on se sent attaché par l'accent de certains détails qui ne peuvent être empruntés qu'à la vérité des confidences et aux impressions des souvenirs. En somme, bien qu'on ne retrouve pas dans *Écouen* les qualités d'éclat et de trait qui distinguent les autres tableaux, nous n'hésitons pas à placer ce morceau aux premiers rangs du recueil ; car nous sommes de ceux qui donneraient volontiers tous les joyaux de la diction, les plus riches agréments du style, pour une seule larme venue du cœur et répandue à propos.

Nous ne parlerons du *Marquis de Brunoy* que pour rappeler qu'il a été popularisé par l'emprunt dramatique, et qu'on y retrouve tout l'intérêt et l'entraînement d'un roman. La fantasque et mélancolique figure du marquis est dessinée avec une grande habileté ; ce morceau nous a paru pourtant être le moins important et le moins relevé de l'ouvrage, peut-être parce que l'auteur s'y efface entièrement, et qu'on est surpris de n'y trouver que le mérite d'une chronique purement narrative, dénuée des aperçus et des considérations qui rehaussent et soutiennent les autres études.

Vaux, *Villeroi*, *Voisenon* et *Petit-Bourg* composent le second volume des *Tourelles*. Ces quatre morceaux, également travaillés, également sentis, présentent les mêmes qualités de style, d'exécution et de couleur, que nous avons signalées dans le premier volume. Nous devons, du reste, nous en rapporter aux souvenirs des lecteurs pour l'appréciation de ces divers tableaux ; car l'analyse exigerait à l'appui des éloges le concours des citations ; or les citations offrent un certain embarras, lorsqu'il s'agit de pages qui accusent un sentiment continuel de coquetterie et de séduction, où rien n'est négligé, abandonnée au hasard, où l'on ne rencontre pas un paragraphe qui n'ait sa physionomie, et, pour ainsi dire, sa toilette particulière.

Mais ceci nous conduit par une pente irrésistible vers une critique que nous nous reprocherions de ne pas adresser à une œuvre qui se distingue par de rares et brillantes qualités. Nous devons donc reprocher à M. Léon Gozlan de s'être permis dans le cours de son livre, livre d'histoire après tout et de renseigne-

ments précis, autant que de fantaisies arbitraires, certains traits, ou plutôt certains *concetti* que l'on pourrait signaler comme des faiblesses d'écrivain, une condescendance excessive aux détails et aux accessoires de la phrase, ou même, pour parler plus nettement, des traces réelles et notoires de mauvais goût. Nous citerons à l'appui de notre jugement ce passage de l'introduction :

« Quand les châteaux furent désignés au marteau, on crut moins abattre des pierres que frapper un monstre, un géant, un démon de dix siècles, *ayant corps de rocher, bras de fer noués en chaînes, tourelles percées pour yeux, pont rouge pour langue, créneaux pour dents, fossés pour ceinture.* Je n'exagère en rien. On ne renversa pas les châteaux, non ! Le mot est impropre, on les tua. »

Nous n'hésitons pas à déclarer que ce passage, conçu dans un goût qui, fort heureusement, ne se reproduit presque dans aucune autre partie de l'ouvrage, est à rayer entièrement dans la prochaine édition. On ne saurait admettre, en effet, dans aucun cas, ces *châteaux ayant tourelles percées pour yeux, pont rouge pour langue, créneaux pour dents,* etc. Ces images nous ont rappelé le style et les comparaisons bouffonnes de Cyrano de Bergerac qui a écrit que la lune est *un œil du ciel,* et qu'*un cyprès est un grand clou dont la nature attache l'empire des vivants à celui des morts.* S'il est vrai que les hardiesses, les formules individuelles de style soient de tous les temps et de toutes les écoles; on doit reconnaître en même temps que les images forcées, les figures disparates et les comparaisons sans justesse ne sont et ne doivent être d'aucune époque.

Remarquons aussi, pour achever la liste des reproches que certaines personnes seraient en droit d'adresser aux *Châteaux de France,* qu'il eût été à désirer peut-être qu'il régnât entre chaque morceau, c'est-à-dire entre chaque château, je ne sais quel lien, quel enchaînement qui établit une sorte de déduction d'une description à une autre. Le livre eût sans doute été plus logique et plus complet si la succession chronologique eût été mieux établie, si telle résidence eût pu former la dépendance, le corollaire de telle autre, la remplacer en quelque sorte par voie héréditaire et présomptive, de façon

que le lecteur pût retrouver la filiation des dates, l'échelonnement des faits, dans l'histoire des domaines et la description des édifices. Mais à cela, l'auteur répondra peut-être : « Indiquez-moi la chaîne authentique et avérée qui unit les châteaux entre eux; expliquez-moi l'existence de tel domaine sur ce point-ci plutôt que sur celui-là ; en un mot, introduisez au milieu des constructions historiques dont je me suis fait l'annaliste, libres produits pour la plupart des caprices et des priviléges seigneuriaux, ce nœud, ce lien fixe et déterminé, et vous serez en droit peut-être d'exiger une connexion précise entre des monuments généralement indépendants et individuels, dont le rôle, dans les événements contemporains, n'a presque jamais été qu'arbitraire et fortuit. »

Il est très-vrai que le simple fait de retracer l'histoire des châteaux de France entraînait avec soi quelque chose d'aventureux ou même de décousu, dont on ne saurait attribuer tous les torts à l'historien. Je ne sais, en effet, si plus d'exactitude ou de régularité apparente, dans l'exposé des faits, n'eût pas produit la sécheresse et la monotonie ; on y eût gagné peut-être un peu de cet enseignement méthodique et littéral que peuvent offrir la plupart des traités et des collections historiques; mais on ne peut nier aussi qu'on n'y eût perdu le coin descriptif, les horizons, les aspects, les sites, les perspectives et points de vue, qui tenaient anssi essentiellement au sujet. Sous ce rapport, on peut dire que l'ouvrage eût été manqué; car peindre les châteaux sans leur encadrement de parcs, de jardins, de forêts et de charmilles, sans leurs accessoires, sans leurs sombres et splendides dépendances, c'eût été remplacer l'image par la démonstration, une riche collection par un triste et stérile inventaire, enfin une fresque, un tableau, par un plan d'architecture.

Mais, après avoir cherché à exprimer les diverses impressions produites en nous par la lecture des *Châteaux de France*, tout en reconnaissant l'impossibilité de concentrer dans quelques pages les réflexions que peut faire naître le talent de M. Léon Gozlan, nous sera-t-il permis de laisser cette production nouvelle prendre elle-même son rang et son équilibre, se rallier par sa propre tendance au genre de style, de composition et de procédé dont elle dépend ? A quoi bon, en effet, s'empresser

d'assigner une dénomination souvent inexacte ou insuffisante à des productions qui naissent le plus souvent par cas imprévu ? Qu'importe la classification, la distinction des modes et des genres, à une époque où la plupart des genres littéraires ne sont plus que de vaines démarcations tombées en désuétude, des lignes effacées qui n'ont plus qu'une imparfaite corrélation avec le goût et le discernement du lecteur, où l'intelligence sait, par un progrès inestimable, ne plus chercher qu'en elle la raison de ses cultes, et ne plus voir dans les dieux que la Divinité même, sans les solennités des rites et des croyances?

Laissons donc au public lui-même le soin de décider si les *Châteaux de France* sont du ressort de la fiction ou de la réalité, s'ils doivent être compris dans le genre roman ou dans le genre histoire. Bornons-nous à constater la venue d'un livre où parmi de réelles imperfections éclatent de bien précieuses qualités. Rappelons aussi que l'auteur est encore dans cette première saison littéraire, qui n'était autrefois que la jeunesse, et que l'on prendrait aujourd'hui volontiers pour la maturité du talent, tant l'époque des débuts se trouve rapprochée de la saison des triomphes. Avant l'âge où Molière n'avait pas encore donné *l'Étourdi*, M. Léon Gozlan a déjà pu conquérir plus d'une branche de ce laurier populaire qui n'ombrageait jadis que les fronts refroidis par l'âge, et n'était même souvent que l'apanage des mausolées. Sera-ce faire injure à cette réputation précoce, sera-ce prendre au nom de l'auteur un engagement indiscret ou téméraire que d'avancer qu'il y a dans ses inspirations produites peut-être plus de promesses pour l'avenir que d'illusions pour le passé, qu'il appartient à cette classe d'esprits progressifs, opiniâtres et laborieux qui voient dans la conquête des suffrages, bien moins une possession directe et stationnaire qu'une irrésistible impulsion, un noble stimulant vers de continuelles améliorations et de nouveaux perfectionnements ?

Non, n'hésitons pas à prouver notre confiance sympathique et convaincue dans le talent de M. Léon Gozlan, en assurant, même après avoir lu son œuvre nouvelle, que la carrière à parcourir doit l'emporter dans sa pensée sur la carrière parcourue. Que d'autres mieux éclairés, ou moins touchés peut-être des vrais intérêts de la pensée répandent indifféremment

sur le stade poétique ces palmes indiscrètes, qui trop souvent entravent ou ralentissent les coureurs. Quant à nous, ne cherchons pas à dissimuler aux triomphateurs futurs les épreuves qu'il leur reste à surmonter, l'intervalle qui les sépare encore de *la toison d'or littéraire*. Puisse ce sentiment émané d'une vive et sincère espérance, protéger ce peu de pages consacrées à un talent que nous estimons trop pour célébrer aveuglément les fruits de sa récolte présente, quand nous croyons pouvoir réserver toutes nos louanges pour la richesse et l'abondance de sa moisson à venir.

ARNOULD FREMY.

LES D'URFÉ,

PAR M. BERNARD.

M. Bernard, jeune et laborieux explorateur des vieux écrits, a cantonné son érudition dans le Forez, son pays natal. En 1835, il a publié à Montbrison une histoire de cette province, plus connue aujourd'hui des gens qui font le commerce de fer ou de rubans, que de ceux qui ont commerce avec les livres. Ce petit coin de terre, qui se blottit dans un pli de la carte de France où il passerait inaperçu, n'était le bruit de ses marteaux, eût pu facilement oublier qu'il avait une histoire, tant il a affaire d'autres choses, et tant il est oublié de ceux qui auraient affaire de la lui rappeler, si l'un de ses enfants n'avait détourné, vers les trésors enfouis dans le passé, cette ardeur native qui porte les cyclopes, dont il est frère, à fouiller sans relâche dans les entrailles de la terre qui leur a donné le jour. Et pourtant ce passé, si bien obscurci, a eu ses jours de splendeur. Si vous regardez son histoire, le Forez avait ses fiers barons qui ne le cédaient à pas un, ses vieux châteaux qui remontent aux croisades, ses villes plus anciennes que César; mais une illustration plus singulière lui était réservée. L'anti-

que Tempé, cette vallée consacrée par la poésie, avait à peine pris dans l'imagination des hommes une place égale à celle qu'occupa un instant, au-dessus de tous les lieux décrits et illustrés par les muses modernes, cette étroite vallée qui, sous le nom de Forez, se presse entre la double chaîne des montagnes de l'Auvergne et du prolongement oriental des Cévennes. Pendant près d'un siècle, toutes les imaginations tendres et chevaleresques de l'Europe ont erré le long des bords du *doux coulant* Lignon, répété les devis amoureux de ses galants bergers, multiplié dans leur entourage les noms et les images qui leur rappelaient les mœurs et les habitants dont ces contrées féeriques étaient le séjour. L'oisiveté des châteaux, venant en aide à l'engouement littéraire, fit éclore en maint endroit de petits mondes à l'image de ce monde pastoral qui n'avait existé nulle part. Là, chacun dépouillant son nom et son caractère, revêtit le nom et le caractère d'un de ces beaux héros du Lignon. Les vieilles salles féodales, peu faites à ces bruits étranges, ne retentissaient plus que des disputes métaphysiques du constant Sylvandre et du volage Hylas, et de vingt autres encore, docteurs subtils qui raffinaient sur l'amour. Les créations idéales de D'Urfé avaient pris forme humaine, ses pages vivaient, marchaient, parlaient; le roman prenait pied dans la réalité, la réalité se faisait roman. On a encore une lettre adressée à D'Urfé, par vingt-neuf princes ou princesses, et dix-neuf grands seigneurs ou dames d'Allemagne, qui avaient ainsi organisé un roman vivant, sous le nom d'Académie des vrais Amants. Chacun des membres de cette académie représentait un des personnages de *l'Astrée*, et agissait et parlait, dans l'académie, selon l'esprit de ce personnage. Le seul Céladon, type, prototype et archétype de l'esprit qui s'était incarné dans cette petite église amoureuse, était resté à l'état de verbe, et n'avait pas été fait chair, toute chair étant jugée trop grossière pour ne pas corrompre, en la traduisant aux yeux sous des images sensibles, cette souveraine beauté qui ne pouvait être dignement honorée que par un culte mystique. Néanmoins, l'Académie des vrais Amants crut devoir à celui par qui Céladon nous avait été révélé, de faire en sa faveur une exception toute spéciale, et de lui conférer, du moins à titre honorifique, le privilége exclusif d'une dignité qu'aucun homme n'était digne de

remplir. L'auteur de *l'Astrée* reçut donc dans le Piémont, où il s'était retiré, une lettre datée du *Carrefour du Mercure*, et scellée de quarante-huit sceaux, plus connus dans le blason d'Allemagne que le carrefour de Mercure dans ses cartes. Cette lettre avait pour objet de supplier D'Urfé de ne pas tarder davantage à publier la suite de l'œuvre immortelle dont il n'avait livré que les trois premières parties, et de daigner prendre pour lui un titre qui ne pouvait, sans profanation, être porté par un autre que lui. Grâce à cette investiture, l'Académie des vrais Amants, mise au grand complet, posséda, dans la personne de messire Honoré D'Urfé, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, marquis de Valromey, baron de Virieu-le-Grand, comte de Chasteau-Neuf, baron de Chasteau-Morand, etc., un Céladon honoraire. Ne riez pas : l'Europe compte par centaines les provinces qui ont été illustrées par les dévastations et la guerre, elle n'en compte qu'une qui ait obtenu les honneurs du nom proverbial dont le lustre impérissable a consacré, d'une manière si poétique et si particulièrement expressive, les bords pacifiques du Lignon.

On ne saurait croire, au reste, combien ces visées romanesques s'étaient emparées des esprits, ni jusqu'à quel point cet essor des âmes vers un dégagement spirituel, qui réduisait l'être vivant à quelques attributs purement abstraits, avait faussé les jugements et les existences. Cette épidémie dura longtemps, et prit diverses formes; elle en était au pédantisme, lorsque Molière en fit justice dans les *Précieuses Ridicules*, et dans les *Femmes Savantes*. Mais nous n'avons à la considérer que dans sa période pastorale. Les effets n'en furent pas moins marqués en France qu'en Allemagne. On trouve, à la suite des mémoires de Mlle de Montpensier, une correspondance avec Mme de Motteville, où ces deux dames dissertent sur les bases d'une association du genre de celle qui vient d'être citée. Cette correspondance, à en juger par un mot de Mademoiselle, dans ses mémoires, dut être assez volumineuse; on n'en retrouve, dans ses œuvres, qu'une très-mince partie. Le lieu choisi devait être un *désert* sur les bords de la Loire ou de la Seine; les héros, des personnages qui se seraient lassés du monde et de la cour, mais sans en être rebutés. La maison,

propre et commode, mais sans magnificence, devait être cachée dans des bois si épais, que *l'on y arrivât par de grandes routes où le soleil se ferait voir à peine en plein midi.* Chacun, au reste, bâtirait sa maison à sa fantaisie; on se visiterait à cheval, en calèche ou avec des chaises roulantes, quelquefois à pied, quelquefois en carrosse. Il y aurait des lectures, de la musique, jeu de mail, etc. On irait garder les troupeaux de moutons, on aurait des houlettes et des capelines, on imiterait, en un mot, *ce qu'on a lu dans l'Astrée, sans toutefois faire l'amour,* « car, ajoute l'auteur, cela ne me plaît point sous quelque habit que ce soit. Lorsqu'on serait revêtu de celui de berger, je ne désapprouverais pas, continue-t-elle, qu'on tirât les vaches, ni qu'on fît des fromages et des gâteaux, puisqu'il faut manger, et que je ne prétends pas que le plan de notre vie soit fabuleux comme il est en ces romans, où l'on observe un jeûne perpétuel et une si sévère abstinence. Je voudrais, au contraire, qu'on pût *n'avoir rien de mortel que le manger.* » Ces deux dames sont parfaitement d'accord sur tous les points, hors un qui les divise; c'est cette exclusion prononcée par Mademoiselle, contre l'amour. « Je le hais comme vous, belle Amelinte, répond Mme de Motteville, mais tout le monde ne nous ressemble pas, et je ne voudrais répondre, corps pour corps, de vos veufs et de vos célibataires. — J'étendrai ma bonté, réplique Mademoiselle, jusqu'à permettre que ceux qui auraient envie de se marier nous quittent, *plutôt que de rendre notre solitude une habitation de gens sujets aux infirmités de la nature.* — Mais, au moins, la galanterie! s'écrie Mme de Motteville. — Eh! eh! semble répondre Mademoiselle; je voudrais que les hommes eussent pour les dames ces déférences, etc.... Je ne voudrais pas aussi qu'ils en usassent tout à fait comme *les galants qui sont décrits dans ces romans, mais j'en voudrais quelque chose.* — Permettez donc aussi le mariage, reprend Mme de Motteville, car si vous ne le faites, il arrivera indubitablement que vos bergers abuseront de la permission que vous leur donnez; de l'esprit galant ils iront à la galanterie, et sans y penser, vous bannirez l'amour légitime pour introduire parmi eux le criminel, car il est difficile qu'ils aient toute *cette innocente galanterie sans objet,* que vous leur ordonnez et que je leur souhaite. »

On voit jusqu'où allait l'entichement et l'extravagance.

Si le roman de D'Urfé a exercé sur le mouvement des mœurs de son temps une action sensible, il leur avait aussi beaucoup emprunté. Il était dans leurs données ; il était issu de traditions dont ces mœurs étaient en partie formées. L'auteur n'eut qu'à les trier, qu'à les dégager de l'entourage pour y recueillir tous les traits épars d'une figure idéale et pour en former un corps animé d'une vie poétique. L'esprit qui a produit l'*Astrée* est le même qui avait donné à l'Italie *le Pastor fido*, *l'Aminte ;* les grands poëmes de l'Arioste et du Tasse, et bien d'autres ; à la Provence ses tensons, ses cours d'amour ; à toute l'Europe ses mille romans chevaleresques et pastoraux. Le XVIe siècle fut plus érudit que sensible, plus subtil que passionné. Il regardait peu la nature, il l'aimait peu et ne la peignait pas du tout. Non pas qu'il n'y ait fait effort de temps en temps, mais la nature qu'il copiait n'était pas celle qu'il avait sous les yeux. Le sentiment original et vrai lui manque, non-seulement il était réduit au pastiche et au convenu, mais encore poussé à surpasser ses modèles et ne sachant, faute de sens objectif, ni choisir ni se restreindre, il ne s'appliqua qu'à renchérir sans mesure par l'esprit sur ce qui avait été fait, et le convenu, cette fois plus que toujours, fut le faux. Aussi, jamais l'amour et jamais la vie champêtre, si souvent traités dans la poésie du XVIe siècle, ne furent plus mal traités. Si cette manie d'exprimer ce qu'on n'éprouve pas, de peindre ce qu'on ne connaît pas, a respecté deux ou trois poëtes d'inspiration sincère et naïve, comme Marot, comme Régnier, voyez si vous retrouverez en eux l'ombre d'un sentiment sérieux et enthousiaste. L'amour, chez eux, n'est qu'un badinage souvent licencieux ou une fougue sensuelle qui n'a rien de langoureux ni d'alambiqué. Régnier, par exemple, pour ne point parler de ses odes cyniques, a fait cinq élégies. Voyez, dans la première et la dernière, comme il aime ; dans la deuxième et la troisième, quelles femmes il aime ; et dans la quatrième, de quelles étranges mésaventures il se plaint. Montaigne appelle cela une *liaison d'éguillette :* assurément rien n'est moins élégiaque, mais aussi rien ne fait plus disparate que les formes nettes, pleines et fermes de cette poésie avec le ton convenu du langage amoureux de l'époque. Et cependant, sans sortir de sa famille,

Régnier trouvait un des plus sensés, des plus purs et des plus séduisants modèles de ce langage dans les *Élégies*, les *Amours*, les *Bergeries* et autres poésies de son oncle Desportes. Quant à Marot, qui fut amoureux aussi, on peut dire qu'en somme il n'a trouvé dans l'amour qu'un enjouement aimable ou des facéties plus que grivoises. Malherbe, ce roide et sec et exact caractère normand, était précisément à l'antipode d'une complexion amoureuse. Aussi ne s'est-il avisé qu'une fois de remplir une page de *stances amoureuses*, sans doute pour laisser un témoignage irréprochable du bon sens dont il faisait preuve en ne s'en mêlant pas davantage. Reste donc Ronsard et son école. Mais c'est là surtout que l'amour a été quintessencié, faussé par le bel esprit, l'emphase, l'afféterie, le phébus de toute espèce. C'est là qu'à force d'imagination guindée vers je ne sais quel superlatif purement abstrait, les sentiments et les êtres perdent toute réalité. De toutes les formes que l'amour peut prendre dans l'âme humaine, celle dont le XVIe siècle s'est le plus inspiré est donc celle qui lui était la plus étrangère. En d'autres termes, il n'a point ressenti, pour son propre compte, l'amour tel qu'il l'a dépeint, c'est-à-dire, l'amour à l'état de grande passion, car rien n'est moins passionné et n'exclut même plus formellement toute passion que les traits dont il a coutume de le peindre, tant le naturel y a peu de part. Cette passion n'était, pour le XVIe siècle, qu'un thème traditionnel sur lequel il débitait une leçon apprise dont il s'évertuait à outrer le sens; mais, par cela même, il témoignait de la persistance vivace de cette tradition, et il s'en montrait gardien maladroit, mais zélé.

Tous les éléments dont se compose l'*Astrée*, l'auteur les trouve donc, non-seulement aux sources que nous avons indiquées, mais encore le courant des idées de son siècle les apporte jusqu'à lui. Toutes les circonstances concourent d'ailleurs comme à plaisir à le rapprocher de ces sources. Au moment où D'Urfé vient au monde (1568), la France possède encore, dans tous les hommes qui ont atteint soixante ans, la génération qui a fait les guerres d'Italie sous François Ier, et, dans les hommes qui ont passé quatre-vingts, les débris de celle qui avait fourni à Louis XII ces vieilles bandes que commandaient les Trivulce, les La Trémouille et les Bayard. Elle a vu de grands artistes

d'Italie, Léonard de Vinci, le Primatice, apporter chez elle et lui confier par adoption leur gloire et leur génie. Elle possède encore une reine italienne, Catherine de Médicis. Sous ces influences combinées et continues, la France devient à demi italienne. La langue, les habitudes, les goûts s'en ressentent, à tel point, que Montaigne, l'homme du monde qui eût le moins à voir dans un pays comme l'Italie, telle que la fin du XVe siècle et les deux tiers du XVIe venaient de la montrer au monde, et qui n'y voit rien en effet, Montaigne, dis-je, malgré ses cinquante ans qui approchent, malgré des infirmités qui n'ont pas attendu l'âge (1), malgré les fatigues d'un pareil voyage, cède comme un jeune homme à la contagion du goût qui a mis l'Italie à la mode, et va promener une curiosité déjà bien émoussée à travers ce pays, où l'on ne le voit guère occupé d'aucun soin plus que de celui d'établir sur son journal le compte de ses coliques et des pierres ou des grains de sable dont se débarrasse sa vessie. Voyez donc quel est en ce moment l'ascendant que l'Italie exerce sur la France. Ajoutez à cela que D'Urfé naît dans un pays qui n'est qu'à deux pas de l'Italie par le Piémont, et à deux pas de la Provence, et que sa jeunesse n'est pas encore finie lorsqu'il passe à Turin et s'y établit. Le voilà donc nourri dans la langue du Guarini, de l'Arioste, de Pétrarque et du Dante. Voyez-vous maintenant où le *Lignon* prend sa source, où ses eaux se forment et se grossissent?

La métaphysique et les subtilités de la controverse amoureuse venues en ligne droite des cours d'amour; l'esprit chevaleresque pris dans le sol même, mais mis en œuvre tout récemment par l'Italie sous ses plus belles formes et avec son plus grand éclat poétique; les réminiscences de la mythologie païenne empruntées à l'érudition du siècle et entées sur une prétendue religion druidique, pêle-mêle avec la morale chrétienne; sur tout cela, enfin, le costume pastoral dérobé à l'Italie, voilà l'*Astrée* tout entière quant au fond. Arrivée sur le seuil d'une

(1) Il partit de Montaigne, en Périgord, le 22 juin 1580. Il avait alors quarante-sept ans. Son retour à Montaigne eut lieu le 31 novembre de l'année suivante. Mort en 1592, le 13 septembre, âgé de cinquante-neuf ans et six mois.

ère nouvelle, où toutes ces belles choses du temps passé vont disparaître peu à peu sans retour, elle les rassemble en un dernier faisceau. Plus de chevaliers, voici les courtisans qui viennent; plus de cours d'amour, voici les mœurs des petits appartements qui viennent; plus de bergers, voici la tragédie et la comédie, les passions et les personnages pris dans la réalité qui viennent. L'âme poétique des vieux âges va quitter ce corps qu'elle a animé, et qui déjà se décompose. Le Grand Siècle s'ouvre pour lui servir de tombeau; son dernier souffle s'épanche dans l'*Astrée*, qui devient en quelque sorte son testament.

Mais si elle tient au passé par le fond, par la forme elle est elle-même une nouveauté. L'*Astrée* c'est déjà la nouvelle langue qui vient. Qu'on la compare, je ne dirai pas à la prose de Rabelais qui est mort il y a cinquante ans (1553), mais à ce qui la précède immédiatement, à la prose de Montaigne, qui vient de mourir, à celle de Charron, son ami, voire à celle de la satyre Ménippée qui en a de plus d'une espèce, et qui est tout à fait contemporaine. Ce n'est déjà plus cette langue sortant de sa source latine, toute trouble, toute chargée de mots, de tours qui ne lui appartiennent pas et qu'elle doit bientôt déposer. Ce n'est plus une langue qui bégaye avec la grâce et la naïveté d'un enfant, mais enfin qui bégaye; une langue pleine de témérités heureuses, mais aussi d'efforts pénibles et impuissants; une phrase qui s'enchevêtre et trébuche au moindre accident de la période. C'est déjà une langue plus sûre d'elle-même, moins embarrassée d'inversions et d'incises; une allure un peu timide et monotone peut-être, mais plus régulière; une phrase dont les joints et les articulations sont fixés enfin dans un système méthodiquement combiné, et dont les membres mieux attachés se meuvent avec plus d'ordre, d'ensemble et de clarté. Sans doute la souplesse et la vivacité manquent encore. Les mouvements sont lourds, traînants, pleins d'hésitations, mais du moins la confusion n'y est plus, et, si l'appareil du mécanisme est neuf, chaque pièce est à sa place. C'est, au point de vue purement grammatical, la phrase telle que la construira Pascal quarante ans plus tard. C'est, à tous égards, la langue que parlera l'Académie française, — l'Académie française, entendez-le bien, — le jour où elle naîtra d'une parole de son tout-

puissant fondateur. C'est, en un mot, quant à la charpente, la véritable langue française, telle que le XVIIe siècle l'a laissée, et telle que nous la parlons aujourd'hui. Si l'on considère l'influence que l'immense succès de D'Urfé a dû lui donner sur cet avénement de la langue à son point de fixité structurale, on ne peut lui contester la gloire d'avoir été l'un des premiers fondateurs de cette langue qui est devenue celle de toute l'Europe éclairée. Sans doute, en vertu du progrès naturel des choses et du concours mutuel qu'elles se prêtent, il s'opérait dans la langue, autour de lui et sans lui, par les mœurs, par le mouvement des relations sociales, par la tendance des esprits, par les besoins de chaque jour, un travail obscur et en quelque sorte organique, dont il n'est pas plus possible de nier l'action que d'en constater les effets. Ce travail étant celui de tous, force est bien, si l'on en veut faire un compte à part, de ne l'attribuer à personne ; mais il vient se résumer et se régulariser dans des monuments qui subsistent, qui ont un nom propre et une part décisive d'influence, et c'est à ces monuments qui seuls peuvent offrir des points de comparaison, à ces noms propres qui seuls portent témoignage d'une participation appréciable et notoire, qu'il faut bien s'en tenir pour retrouver les éléments saisissables de l'histoire, et pour grouper sous des chefs distincts et précis des faits dont on ne peut suivre autrement les traces.

D'Urfé est un de ces noms heureux qui, dans un ordre de faits déterminé, absorbent en quelque sorte la substance d'une époque, qui se l'approprient du moins aux yeux des générations futures, parce qu'ils sont comme des vases où s'est conservé tout ce qui a pu en être transmis au creuset de la postérité. C'est en eux seulement que l'analyse historique peut retrouver les éléments du passé qui sont entrés dans la préparation du présent. C'est en eux que se personnifie tout ce qui a été conservé par eux. Or la transformation que la langue subit dès le début du XVIIe siècle n'est nulle part mieux marquée, ni plus décidément accomplie que dans les écrits de l'auteur de l'*Astrée*. Cette transformation, comme l'on sait, n'atteint pas seulement quelques formes extérieures et transitoires livrées successivement à la merci des caprices du goût général ou de l'audace individuelle, elle va au cœur. Du moment où elle est accomplie,

le génie de la langue est changé ; le vieil idiome devient une langue morte ; une ère nouvelle s'ouvre. Mais puisque la langue française est celle que le XVIIe siècle a faite et fixée, puisque la langue de D'Urfé, qui appartient au commencement du XVIIe siècle par la date où on la voit se produire, lui appartient aussi par sa construction, on doit à l'importance volumineuse des ouvrages de cet écrivain, à l'éclat qu'ils ont jeté, à l'autorité qu'ils ont longtemps exercée, de compter leur auteur comme étant l'un des pères de la langue, et, peut-être, dans l'ordre chronologique, le premier des prosateurs français. Il aurait fait pour la prose, avec plus de retentissement et de succès momentané, mais avec des mérites moins solides et plus vulnérables, ce que Malherbe a fait pour la poésie. Si l'on songe qu'il a été dit de Balzac que la langue française lui devait ses plus grandes richesses, ce ne sera sans doute pas élever en faveur de D'Urfé des prétentions exagérées que de demander qu'il soit admis à prendre rang parmi nos prosateurs, et de lui assigner parmi eux une place si modeste, si reléguée, si peu propre à faire envie : la première par ordre de date !

A ces titres, D'Urfé valait bien que l'attention de la postérité fît un retour vers lui, et qu'après cent cinquante ans d'oubli profond entassés sur près d'un siècle de renommée bruyante ; on s'occupât de retrouver et de réunir tout ce que le temps n'a pas rongé de souvenirs et de témoignages sur cette existence qui a bien sa physionomie et son importance dans notre histoire littéraire. M. Bernard, à qui les études qu'il a dû faire pour son *Histoire du Forez,* avaient déjà mis de nombreux matériaux dans les mains, s'est consciencieusement et je dirai presque amoureusement acquitté de cette nouvelle tâche. Il a recherché avec une constance infatigable, il a rapproché et discuté avec un intérêt passionné tous les textes, tous les lambeaux où s'est conservé quelque document concernant D'Urfé. Peut-être même s'est-il trop enseveli dans cette recherche exclusive. S'il y a quelque chose à reprendre dans son travail, c'est d'être trop étroitement resserré dans les détails purement biographiques et bibliographiques. Le côté littéraire du sujet n'occupe pas l'espace qui lui convient. Que ce soit modestie ou culte de bibliophile pour les textes originaux, M. Bernard aime mieux laisser parler

ces textes que de parler lui-même. A vrai dire, il en reste si peu! ils sont si exigus, si disséminés! ils coûtent tant à découvrir! Aussi, toutes les fois que, dans le cours de son récit, M. Bernard arrive à quelqu'un de ces textes bien-aimés, on le sent d'avance à je ne sais quel frémissement précurseur dont il n'est pas le maître. Dans ces rencontres il paraît comme agité d'un tressaillement analogue à celui de la baguette sympathique de coudrier quand on l'approche du trésor enfoui. C'est un cœur d'amant qui hat dans une bonne fortune de bibliophile. Aussi ne lui vient-il pas en esprit qu'on puisse lui demander autre chose que ce qui émeut en lui tant de joie, et qu'il y ait des exigences auxquelles sa conquête ne suffise point.

Son ouvrage se compose de plusieurs parties fort distinctes et qui peuvent être isolées. La première est une généalogie de la maison D'Urfé, par de la Mure, publiée aujourd'hui pour la première fois d'après les manuscrits originaux. Le choix de cette pièce insérée comme préambule, fait pressentir l'esprit dans lequel a été conçu l'ouvrage, et vous voyez déjà poindre la monographie historique plutôt que l'étude et le tableau littéraire. Le titre, au reste, empreint d'une grande modestie, n'a pas annoncé autre chose, et si nous sommes tenté de faire un reproche à l'auteur, c'est d'avoir apporté dans la conception et dans l'exécution de son projet cette modestie que nous retrouvons sur son titre; c'est de ne s'être proposé pour fin que de remplir le cadre étroit d'une restauration biographique, à propos d'un homme qui, indépendamment des quelques renseignements que l'on peut recueillir sur sa personne, et en supposant même tous les documents de cet ordre anéantis, offre encore par ses ouvrages, par les traces qu'ils ont laissées dans leur siècle, par toutes les conséquences publiques de son existence, dont nous supposons les circonstances particulières entièrement inconnues, une belle thèse à la critique historique, et une large prise à l'intérêt. C'était là le côté le plus séduisant, même pour des esprits moins approvisionnés que ne l'est M. Bernard du fonds d'études nécessaires pour en apercevoir les richesses et pour en tirer parti. C'est pourtant là le côté le plus négligé. L'auteur s'est renfermé dans un cercle qui a moins d'ampleur, mais où, il faut le dire, chacune de ses paroles s'appuie sur un fondement positif, et où il ne marche que la justifi-

cation à la main. Ce caractère de retenue dans les procédés de l'esprit annonce une grande solidité de jugement et donne une autorité puissante aux résultats qu'il a acceptés et qu'il couvre de sa sanction. Outre que l'ouvrage y puise une valeur inaltérable, ce n'est pas un des moindres agréments qui en soutiennent la lecture que cette sécurité avec laquelle on se laisse conduire, et cette pleine satisfaction dans laquelle viennent se résoudre tous les doutes de l'esprit sur les questions qui se présentent dans les limites où l'auteur a voulu se circonscrire. C'est bien là une compensation notable au défaut que nous avons signalé. Mais enfin, par la préférence accordée à un certain ordre de questions sur d'autres, le caractère de l'ouvrage est radicalement modifié, et c'est ce que nous avons dû constater.

Nous n'avons nommé jusqu'ici qu'un seul D'Urfé : l'auteur de l'*Astrée*. Il eut plusieurs frères, dont deux ont écrit. M. Bernard a consacré à chacun de ces trois héros de son livre une notice séparée. Anne, l'aîné, quoique ses vers aient été estimés de Ronsard « qui en prisait grandement la façon et l'ouvrier, » n'a rien laissé qui le distingue de la foule des poëtes de son temps. Il naquit en 1555, la même année que Malherbe. Son talent fut très-précoce, et ses œuvres, qui n'ont été qu'en partie imprimées, formeraient un recueil assez volumineux. Le seul rapprochement des titres forme un amalgame étrange et qui peint bien l'époque. L'amour y occupe une grande place et s'y mêle avec la dévotion, avec la politique, avec la morale. Poëte, noble, chrétien, catholique, guerrier, ligueur actif puis royaliste rallié, l'inspiration vient à Anne d'Urfé de tant de sources hétérogènes, tant d'éléments disparates viennent s'associer bon gré mal gré dans le ciment de sa vie, que ses idées, pétries comme sa vie de tout cela, accouplent bien des choses qui ne sont guère faites pour aller de compagnie.

Il faut avouer aussi que cette vie d'Anne D'Urfé est bien une vie du XVIe siècle, c'est-à-dire féconde en contrastes, en essais et en avortements de toute espèce, en brusques interruptions, en dénoûments inattendus. Il y avait de tout dans ce siècle singulier où les contraires vivaient côte à côte cherchant à se lier, à se fondre ensemble, et ne réussissant qu'à se contrecarrer et à se traverser réciproquement ; siècle étrange qui, assailli à

l'improviste par une irruption de nouveautés, l'imprimerie, la poudre, le nouveau-monde, la réforme, héritage imprévu du siècle précédent, se trouva subitement avoir tout à refaire, la philosophie, la guerre, la politique, la religion, et, étourdi par cette confusion qui le prenait au dépourvu, donna bravement tête baissée tout au travers, se mit avec sa plume et avec son épée à tailler en plein drap dans les idées et dans la société; dans celle-ci comme dans celle-là, brisant les vieilles affinités, appariant brusquement les extrêmes, l'athéisme et la dévotion, le mysticisme et le libertinage, le sarcasme sans frein et les habitudes invétérées de respect, la révolte et le féal hommage, tout cela mêlé, brouillé à chaque instant non-seulement dans un même siècle, mais encore dans un même homme et aboutissant à ces étranges dislocations qui font que, dans un même tout, les diverses parties n'ont rien de commun que l'étonnement de se trouver ensemble. Anne D'Urfé en est là. Comme homme, sa naissance le fait grand seigneur et le voue à une existence seigneuriale, ses goûts le font poëte. Dès son enfance il conçoit une passion qu'il prétend avoir duré vingt-sept ans, et qu'il célèbre sous l'invocation du nom de Carite. A dix-sept ans l'amoureux précoce de Carite devient le mari impuissant (1) de Diane de Châteaumorand. Vous le quittez marié, homme d'armes et ligueur, vous le retrouvez divorcé, homme d'Église et royaliste. Quant à ses écrits il est à la fois poëte érotique et ascétique. Il agence pêle-mêle un *Sonnet à Carite*, et un *sonnet* sur les *Mistères du sainct rosaire de la bienheureuse Vierge Marie*, l'hymne du jeûne et l'hymne de l'honneste amour, l'hymne de sainte Catherine ou du saint sacrement, et les vers sur le tombeau de Carite, car il aima Carite jusqu'au bout. Cette Carite était, à ce qu'il paraît, une Marguerite Gaste, dame de Luppé. M. Bernard reconnaît dans le nom que D'Urfé lui donne un diminutif de Marguerite, prénom de la dame. Je crois qu'il vaut mieux s'en tenir à l'observation qu'il donne lui-même en note. Carite vient du grec *charis* qui veut dire grâce, et que nous

(1) La bulle du pape pour la dissolution du mariage, porte : *Ob impotentiam et frigiditatem ipsius Annæ, nunquam carnaliter cognita fuit.*

retrouvons dans eucharistie, dans Eucharis, dans le nom ridicule de Caritidès, etc. Ce nom ou ses dérivés étaient fort à la mode à cette époque. Nous trouvons dans Malherbe une ode où Henriette de France, depuis reine d'Angleterre et célébrée par Bossuet, dont le mariage avec le comte de Soissons venait d'être rompu, est désignée sous le nom de Charigène. Dans le même auteur il y a une pièce intitulée *Consolations à Caritée*, sur le patron de laquelle J.-B. Rousseau a composé son *Ode à une Veuve*. Le nom de Carite figure aussi dans l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. Enfin il a partagé avec celui de Diane, qui fut mis en honneur par Marot amoureux de Diane de Poitiers, le patronage de presque toutes les amours poétiques du temps.

Anne d'Urfé ne s'est pas borné aux poésies érotiques ou morales, aux sonnets profanes ou spirituels; il a essayé des poëmes plus étendus, et qui se rapprochent du genre épique. Dans *la Hiéronyme,* dont il ne reste rien ou peu de chose, il aborda le sujet du Tasse. M. Bernard veut reconnaître le germe du poëme de Milton, dans *l'Hymne des Anges,* et dans *les Discours de la Judic*. M. Bernard prend bien soin de mettre à sa pensée toutes les restrictions convenables. Malgré ces précautions, ce qui résulte surtout, de cette hypothèse, c'est qu'il y a des noms qu'il est toujours mieux de ne pas mettre à côté l'un de l'autre. Anne D'Urfé écrivit aussi divers opuscules en prose, et entre autres la description du pays de Forez, publiée par M. Bernard. Il fut successivement ligueur, comme nous l'avons dit, lieutenant pour le roi, en Forez; disgracié, et par suite *gentilhomme champaistre,*

Chassant et bâtissant, et composant des vers;

et enfin, grâce à son divorce, aumônier du roi. Il mourut en 1621. Nous sommes loin d'avoir énuméré tous ses ouvrages; ils peuvent être classés sous les quatre ou cinq chefs suivants, qui sont le programme qu'avait à remplir tout poëte un peu complet de son temps : *Amours, bergeries ou poésies pastorales et champêtres, psaumes ou hymnes, sonnets, épitaphes, complaintes, poésies diverses.*

Honoré D'Urfé signala aussi son aptitude poétique par une

supériorité précoce. Dès l'âge de quinze ans (1585), les supérieurs du collége des jésuites de Tournon le jugèrent digne d'être choisi comme rédacteur de la notice destinée à perpétuer le souvenir des réjouissances qui eurent lieu dans cet établissement, à l'occasion du mariage de Magdeleine de Larochefoucauld avec le baron de Tournon. Il eut part à la composition et à la représentation scénique d'une *Moresque,* et d'autres pièces qui entrèrent dans le programme de ces fêtes, comme épithalames, dialogues, odes, oraisons, églogues, hymnes, emblèmes, énigmes, épigrammes, anagrammes, *faicts en œufs, en tours, en balance, en coutelas, en hallebardes, lances, œsles* (ailes) *et en autres gentils inventions, en plusieurs langues, principalement en latin et en grec; prose, vers lyriques, héroïques, élégiaques et autres, en une infinité de sortes; le tout sur les louanges de ceste alliance.*

A peine sorti du collége, Honoré fut saisi par le torrent de la ligue dans lequel il disparaît pendant quelques années, pour ne reparaître que vers le moment où il fut fait prisonnier, par trahison, à Feurs, 1595. On lui assigna pour prison le château d'Usson en Auvergne, où il trouva, à ce qu'il paraît, une seconde et plus douce captivité dans l'amour de Marguerite de Valois, femme de Henri IV, et l'une des saintes du légendaire de Brantôme. Ces royales amours qui aimaient à déroger avaient déjà honoré le poëte Pibrac, s'il faut en croire Bayle et un chroniqueur toulousain (Lafaille, *Annales de Toulouse*), contredits par dom Vaisset. Rendu à la liberté, Honoré ne voulut pas faire sa soumission au roi vainqueur de la ligue, et il se retira auprès du duc de Savoie son parent. Ce qui ne l'empêcha pas plus tard de recevoir des faveurs, titres, honneurs et dignités du roi. Quand nous aurons ajouté qu'il épousa, malgré ses vœux de chevalier de Malte, dont il fut relevé, mais surtout malgré une différence d'âge de six à sept ans qu'elle avait de plus que lui, Diane de Châteaumorand, répudiée par son frère aîné, et avec laquelle il ne put guère mieux s'entendre que ne l'avait fait celui-ci, nous aurons relevé à peu près tout ce qui est resté, ou du moins tout ce qu'il y a de notable dans sa biographie.

Ses principaux ouvrages sont : un recueil d'*Épîtres morales,* où il touche assez volontiers la politique de son temps. Elles sont adressées à un ami fictif, Agathon, et supposées écrites de

sa prison. Il les réimprima en 1619, sous le titre assez bizarre d'*Épîtres morales et amoureuses;* mais cette addition n'ayant pas réussi, les épîtres détachées de l'*Astrée* furent supprimées dans les éditions suivantes. A ces épîtres succéda le *Sireine,* poëme pastoral, dont M. Bernard possède le brouillon original. C'est sur le vu de ce premier essai poétique de l'auteur, ou du moins de quelques fragments, que Malherbe, alors établi en Provence, lui conseilla, avec sa rudesse ordinaire, de ne plus se mêler d'écrire, attendu qu'il n'y réussirait jamais, et qu'un bon gentilhomme comme lui ne devait point s'exposer à l'affront de passer pour un mauvais poëte. En dépit de la prophétie de Malherbe, cet ouvrage eut un grand succès, attesté par un grand nombre d'éditions successives. Mais cela ne compromet que la prédiction et non le goût de Malherbe.

De même que l'*Astrée,* ce poëme a été pris pour une allégorie où l'auteur retraçait ses propres aventures. Le départ du berger Sireine, et son exil sur les bords du Pô, loin de Diane, sa bien-aimée, qu'on marie, durant son absence, à un rival riche, mais vieux et laid, c'est le voyage d'Honoré à Malte, dont on le fit recevoir chevalier, et le mariage de Diane de Châteaumorand, qu'il aimait, avec son frère aîné. On avait dit également que ce dernier avait voulu désigner la même personne dans son poëme de *Diane.* C'est une pure hypothèse. Quant à ce qui regarde Honoré, l'hypothèse est de plus une absurdité, car à l'époque du mariage de son frère (1576, selon les uns, 1574, selon M. Bernard), Honoré n'avait que de six à huit ans. Il faut donc, jusqu'à découverte nouvelle et plus vraisemblable, admettre le *Sireine* comme étant bel et bien un sujet d'invention. Ce poëme est le premier jet de l'idée qui s'épanouit plus tard dans l'*Astrée.* C'est ce même idéal d'amour que pourchassait obstinément la poésie de cette époque, quand mieux elle n'aimait s'en tenir aux réalités les plus proches et les plus *Pantagruéliques*, comme nous en avons déjà fait la remarque.

Il n'y a rien à dire de la *Savoysiade,* poëme inachevé et inédit; l'auteur l'abandonna pour s'occuper de l'*Astrée,* son principal, j'allais dire son unique ouvrage. C'est par là, en effet, et par là uniquement qu'il vit dans la postérité. L'imagination des peuples n'a pu oublier ce livre, qui depuis cent cinquante ans, n'a plus de lecteurs. A travers cinq ou six générations

interposées, nous le voyons toujours subsistant dans la mémoire des générations nouvelles qui, non plus que leurs devancières, ne l'ont point lu et ne le liront point, mais transmettront fidèlement à leurs héritières le legs d'un impérissable souvenir. La langue elle-même s'en est emparée, et l'a gravé dans son vocabulaire, gloire bien rare, qui a été un instant promise au *Cid*, qui est restée au *Tartufe*, et qu'on s'étonne de voir, à côté de tant de chefs-d'œuvre durables, sur lesquels elle n'a pu se fixer, fidèlement attachée à un livre qui n'a pas su se défendre contre l'oubli. Singulier caprice, si ce n'était qu'un caprice! Sans doute, une bonne partie de Corneille, sans doute, tout Molière, tout la Fontaine, tout Racine et quelques autres encore, sont des écrivains que nous lisons avec passion, sans nous lasser et jusqu'à les savoir par cœur. Sans doute encore, l'*Astrée* est un livre dont on ne peut, au delà de vingt pages, soutenir la lecture qu'à l'aide d'une volonté persévérante et d'un courage puissamment cuirassé contre l'ennui. Mais à travers le fatras du détail percent la netteté, la simplicité, l'unité de la conception; sous l'inextricable fourré des paroles, il y a les grands traits du dessin qui frappent parce qu'ils sont grands, qui restent parce qu'ils sont vrais. Et puis l'on y sent profondément empreints l'ordre, le calme de l'esprit, qualités qui ne suffisent pas pour produire de ces œuvres qui franchissent impunément et le temps et l'espace, mais sans lesquelles on ne fait point un livre universel. L'instinct de la raison publique a donc fait, avec une justesse admirable de précision, le triage de la partie périssable et de la partie qui a reçu l'étincelle de vie dans l'œuvre de D'Urfé. Pour avoir rejeté tout l'attirail que la conception de D'Urfé traîne après elle, il n'a pas voulu répudier cette conception elle-même; et pour avoir consacré celle-ci par son adoption, il n'a pas voulu s'imposer tout l'entourage qu'on y avait attaché. Il a oublié le livre, il a retenu les images qui s'y dessinent, et justice a été faite.

Camus, évêque de Belley et auteur de *l'Esprit de saint François de Sales*, raconte qu'ayant un jour à dîner ce bienheureux évêque de Genève et l'auteur de *l'Astrée*, celui-ci *entre autres propos symposiaques*, parlant de l'amitié qui l'unissait depuis longtemps à saint François et au président Faure, ajouta: « Chacun de nous trois a peint pour l'éternité et fait un livre

singulier et qui ne périra point : notre bienheureux, *la Philothée*, qui est le livre de tous les dévots ; M. Faure, le *Code Fabrian*, qui est le livre de tous les barreaux ; et moi, *l'Astrée*, qui est le bréviaire de tous les courtisans. »

Patru qui, dans sa jeunesse se lia assez intimement avec D'Urfé, en passant par Turin pour aller en Italie, l'année même qui précéda celle de la mort du poëte, a consacré aux souvenirs de cette courte liaison une note qu'on trouve dans le second volume de ses œuvres. Cette note, dont M. Bernard a eu connaissance, donne la plus noble idée du caractère de D'Urfé et aussi du cœur de Patru. contre lequel on dit cependant qu'est dirigée l'épigramme de Boileau qui finit par ce vers :

O la rare reconnaissance !

On sait que Boileau lui avait acheté sa bibliothèque dans un moment difficile et qu'il avait refusé d'en prendre possession après l'avoir payée. Certes, Patru ne se montra pas ingrat envers D'Urfé, *cet homme divin qui aurait dû vivre toujours... qui l'aimait comme un père aime son fils...* qui lui témoigna *tant de tendresse et de bonté qu'il serait un ingrat s'il n'en gardait éternellement la mémoire.* Mais peut-être Boileau s'entendait-il moins que D'Urfé à rendre la reconnaissance facile. On ne voit pas d'ailleurs qu'il ait à reprocher au malheureux Patru un acte d'ingratitude bien marquée, puisqu'il n'a d'autre grief à articuler contre lui que celui-ci : Sans peine il souffrait ma présence. Boutade de satyrique. Dans cette note, Patru déchire en partie le voile emblématique de l'*Astrée*. Il nomme les personnes et explique les aventures qui y sont figurées ; il explique aussi les inventions symboliques telles que la fontaine de vérité d'amour. Cependant il avoue qu'il a réussi à tirer peu de choses de D'Urfé et que la mort l'a empêché de recevoir les confidences explicites qui lui avaient été promises pour l'époque de son retour. D'Urfé dit formellement dans sa préface en forme d'épître adressée à sa bergère Astrée : « Si tu te trouves parmi ceux qui font profession d'interpréter les songes et découvrir les pensées les plus secrètes d'autruy, et qu'ils asseurent que Céladon est un tel homme et Astrée une telle femme, ne leurs responds rien, car

ils sçavent assez qu'ils ne sçavent pas ce qu'ils disent... etc. » Il ne faut pas trop conclure de ces protestations qui se répètent souvent en cas semblable, mais il ne faut pas se hâter non plus d'accepter des interprétations souvent hasardées. Patru, qui savait son *Astrée,* n'en rapporte pas moins l'histoire de Céladon à celle de D'Urfé. Le voyage de Malte revient encore ici à propos du désespoir de Céladon, qui se précipite dans le Lignon. Heureusement, Patru a eu la bonne foi de nous prévenir que l'auteur s'était refusé à toutes ses ouvertures. Au reste, il traduit aussi ce même saut dans le Lignon par la captivité dans le château d'Usson. Il devrait tâcher d'être conséquent avec lui-même et ne pas oublier si vite ce qu'il vient de dire.

D'Urfé n'a achevé et publié lui-même que les trois premières parties de l'*Astrée.* Une quatrième a été éditée de son vivant par sa nièce, mais fort tronquée, fort imparfaite, et suivant une distribution qui n'est pas celle des précédentes. Elle fut refaite, d'après les notes et ébauches de l'auteur, par Baro, son secrétaire, et parut deux ans après sa mort, qui eut lieu à Villefranche, en Piémont, le 1er juin 1625. Cette mort fut la suite d'une chute de cheval, qui força D'Urfé à abandonner le siége de la Piève, ville de l'Etat de Gênes, soulevé alors par l'Espagne.

Il serait trop long de parler de son *Sylvanire, fable bocagère* en cinq actes et en vers blancs. Nous avons voulu lire aussi cette pièce, et nous aurions bien tenu à citer quelques vers que nous avons mis à part; mais il faut bien en finir. Nous glisserons donc aussi sur ses opuscules, *les Tristes amours de Floridon, les Fortunées amours de Poliastre, les Paraphrases,* et nous passerons à son frère Antoine, évêque de Saint-Flour, abbé de la Chaise-Dieu, auteur de quelques dialogues subtils, duquel nous nous bornerons à citer, comme échantillon de son savoir-faire, cette anagramme mise en tête d'un quatrain qu'il avait composé au collége pour les réjouissances dont il a été parlé :

Magdaleine de La Rochefocaud.
Dol n'a déceu la grâce de ma foi.

Un quatrième frère, Christophe, fut évêque ds Limoges, où

il a laissé de bons souvenirs. Un cinquième, Claude, mourut jeune.

Pour faire mieux connaître les personnages en reproduisant le milieu où ils ont été placés, M. Bernard a ajouté aux trois notices biographiques un récit à part des événements de la ligue dans le Forez, une correspondance d'Anne D'Urfé avec les échevins ligueurs de Lyon, et une description du pays de Forez, par le même. Cet ensemble de morceaux comprend tout son volume, ouvrage d'un bon travail, plein de recherches patientes, nourri de faits et de documents positifs autant que curieux. Il donnera à M. Bernard une place honorable parmi nos bibliographes, et le pouvoir lui a déjà décerné une récompense intelligente et méritée, en lui accordant les honneurs de l'imprimerie royale.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

VIE ET AVENTURES

DE JOHN DAVYS.

CINQUIÈME ARTICLE (1).

XXV.

La maison de Constantin s'élevait, comme nous l'avons dit, solitaire, au milieu d'un petit bois d'oliviers, de mûriers et de citronniers, sur le versant nord-ouest de la montagne de Saint-Élie. De la plate-forme où elle était placée, elle dominait, non-seulement le port et le village qui s'étendent en cercle, mais encore toute la mer du golfe d'Égine à Négrepont. Devant sa façade septentrionale et à la distance de huit ou dix lieues à peu près, venait mourir, à la pointe du promontoire de Sunium, la chaîne du Parnasse, derrière laquelle se cache Athènes. On arrivait à la porte par un sentier facile à défendre et qui, se continuant au delà de son enceinte, s'escarpait, après l'avoir traversée, jusqu'au sommet de la montagne. Là

(1) Voyez tom. IX, pag. 73.

s'élevait, pareille à une aire d'aigle, un petite forteresse imprenable, où l'on pouvait se retirer en cas d'alarme, et destinée, en attendant, à loger une sentinelle, qui, de ce point élevé, découvre à vingt lieues en mer la moindre barque qui s'approche de l'île. Comme toutes les maisons qui appartiennent à la classe aisée, elle avait une avant-cour entourée de hautes murailles, un rez-de-chaussée, et, au-dessus, un balcon qui faisait tout le tour du premier étage; puis une seconde cour intérieure où nul ne pouvait pénétrer que par un escalier dont le maître seul avait la clef, lequel conduisait à un pavillon isolé dont toutes les fenêtres étaient grillées à la manière des maisons turques avec des jalousies de roseaux. Ces jalousies, en vieillissant, avaient pris une couleur rosée qui s'harmoniait admirablement avec le blanc éclatant de la pierre. Enfin, derrière ce pavillon mystérieux s'étendait un grand et beau jardin entouré de remparts, de sorte que ses habitants, même en se livrant au plaisir de la promenade, se trouvaient à l'abri de tous les yeux.

Le rez-de-chaussée, qui n'était, à proprement parler, qu'un immense portique, était occupé par les serviteurs de Constantin, dont le costume était celui des klephtes du Magne. Cette partie de la maison était leur domaine et ils y étaient établis comme dans un camp, y jouant le jour, y couchant la nuit. Les murailles et les piliers, qui soutenaient la voûte, étaient couverts d'yatagans ciselés, de pistolets aux crosses d'argent, et de long fusils incrustés de nacre et de corail. Au reste, cette antichambre guerrière donnait à la puissance de Constantin une grandeur sauvage qui rappelait la pompe féodale des barons du xve siècle. Nous traversâmes toute cette troupe, qui accueillit son chef bien plus comme des soldats reçoivent un officier que comme des valets reçoivent un maître, car on sentait dans l'obéissance de ces hommes quelque chose de volontaire et d'indépendant qui agrandissait à la fois celui qui commandait et ceux qui recevaient les ordres; c'était du dévouement, et non de la servitude.

Constantin adressa à chacun d'eux quelques mots affectueux, les nomma par leur nom et, autant que j'en pus juger, s'informa de leurs pères, de leurs femmes et de leurs enfants; puis, ayant eu soin que chacun prît sa part dans les paroles du retour,

il me présenta à eux comme étant celui qui avait sauvé Fortunato. L'un d'eux s'approcha alors de moi et me baisa la main, non point comme un domestique saluant un maître, mais avec la fierté d'un roi qui fait hommage à un empereur. Alors, comme Fortunato marchait encore avec peine, quatre hommes le prirent dans leurs bras et le portèrent au premier étage par un escalier extérieur aboutissant au balcon qui faisait le tour de la maison.

Ce premier étage offrait, avec le rez-de-chaussée, un contraste complet. Il se composait de trois chambres entourées de divans et pleines de fraîcheur et de silence. La seule décoration qui rappelât celle du rez-de-chaussée, était les armes magnifiques, les pipes d'ambre et les chapelets de corail suspendus aux parois. A peine fûmes-nous entrés dans la pièce principale, celle du milieu, que deux beaux enfants, aux vestes et aux bottines de velours brodées d'or, vinrent nous apporter le café et les pipes. Nous prîmes quelques tasses de café, nous fumâmes quelques pipes, puis Constantin me conduisit dans ma chambre, qui formait l'angle oriental de la maison, et après m'avoir fait remarquer un escalier qui descendait au rez-de-chaussée, et me donnait la liberté de sortir directement, il rentra dans son appartement dont il ferma soigneusement la porte.

Je restai seul et je pus méditer à loisir sur la nouveauté de ma situation. Tant d'événements s'étaient écoulés pour moi dans l'espace de quelques mois, qu'il me semblait parfois être sous l'empire d'un rêve, dont au premier moment je devais me réveiller. En effet, élevé sous la surveillance pleine de sollicitude d'un père et d'une mère qui me chérissaient, et n'étant sorti de l'esclavage du collége que pour me soumettre à la discipline d'un vaisseau, je me trouvais tout à coup libre, d'une telle liberté que je n'en savais que faire, et que je m'étais arrêté au premier endroit où je m'étais posé, comme un oiseau qui se sent l'aile faible pour un trop grand espace. Maintenant, où étais-je? Dans un repaire de pirates qui jusqu'à présent me rappelait assez la caverne du capitaine Rolando de *Gil Blas*. Et cependant où irais-je en le quittant? Je n'en savais rien; toutes les portes du monde m'étaient ouvertes, il est vrai; mais une devait me rester fermée à toujours; et celle-là, c'était celle de ma patrie.

Je ne sais combien de temps je demeurai, ni surtout combien de temps je serais demeuré plongé dans mes rêveries, si un rayon du soleil, en glissant à travers ma jalousie de roseaux, ne fût venu me chercher sur le divan où j'étais couché. Je me levai pour échapper à cette visite incommode ; mais, en m'approchant de la fenêtre, j'oubliai pourquoi j'y étais venu. Deux femmes, dont on ne pouvait distinguer aucune forme, tant elles étaient cachées dans leurs capes, mais qu'à leur démarche sûre et légère, on reconnaissait pour jeunes, traversaient la cour, se rendant de notre corps de logis au pavillon, à l'une des fenêtres duquel j'avais vu, en entrant dans le port, s'agiter un mouchoir. Quelles étaient ces femmes, dont jamais, ni Constantin, ni Fortunato, ne m'avaient parlé ? Des filles de Constantin, des sœurs de Fortunato sans doute, car Fortunato était trop jeune pour être marié, et Constantin ne l'était plus assez pour avoir une femme de l'âge dont devaient être les deux inconnues, derrière lesquelles les portes du pavillon venaient de se refermer.

Je restai debout à ma fenêtre, et, au lieu de fermer l'ouverture incommode par laquelle filtrait le soleil, je cherchai à l'agrandir, afin de voir, et peut-être un peu pour être vu ; mais je réfléchis qu'au moindre soupçon d'une pareille tentative, Constantin, pour peu qu'il fût soumis aux coutumes de l'Orient, pourrait bien me faire fixer mon domicile dans une contre-partie de la maison. Je demeurai donc immobile derrière mon châssis, espérant apercevoir l'une ou l'autre de mes voisines. Au bout d'un instant, deux tourterelles apprivoisées étant venues se poser sur le bord de la fenêtre, le châssis se souleva, et je vis passer une petite main blanche et rose, qui, s'étendant vers les oiseaux de Vénus, les fit rentrer l'un après l'autre dans l'intérieur de l'appartement.

O fille et femme d'Adam, Ève, notre mère commune, pécheresse à qui tes enfants pardonnent si facilement ce péché auquel ils doivent la mort, combien est puissante la curiosité que tu as léguée au monde, puisqu'après tant de générations écoulées, elle fit à l'instant même oublier à l'un de tes fils patrie et famille ! Tout cela disparut en voyant cette petite main, comme dans un théâtre disparaît, au sifflet du machiniste, une sombre forêt ou une caverne terrible, pour faire place à un palais de fées. Cette petite main avait tiré le voile qui me cachait le véritable

horizon ; Zéa n'était plus un misérable écueil jeté au milieu de la mer ; Constantin n'était plus un capitaine de pirates en hostilité avec les lois de toutes les nations ; je n'étais plus moi-même un pauvre *midshipman* sans patrie et sans avenir. Zéa était Céos, l'île au doux nom, où Nestor bâtit un temple à Athéna Néduséa ; Constantin était un roi, fondant comme Idoménée quelque Salente nouvelle, et moi j'étais un proscrit, cherchant, comme le fils d'Anchise, quelque amoureuse Didon ou quelque chaste Lavinie.

J'étais plongé au plus doré de ces rêves lorsque ma porte s'ouvrit, et que l'on m'annonça que Constantin m'attendait pour dîner. Je me félicitai de ce qu'il ne s'était pas acquitté de ce message lui-même, car mon hôte m'eût trouvé devant ma fenêtre, immobile comme une statue, et eût facilement pu juger à mon trouble de que ce quej'y attendais. Par bonheur c'était tout simplement un de ses pages, qui, ne pouvant pas m'expliquer autrement qu'en romaïque la cause de son message, fut réduit à me la faire comprendre par gestes ; or, comme le geste qui correspond à la pensée qu'il exprimait est un des plus simples du vocabulaire mimique, je le compris à l'instant même, et m'empressai de suivre mon introducteur, espérant que la petite main aux colombes serait du dîner.

Je me trompais. Constantin et Fortunato m'attendaient seuls auprès d'un repas asiatique par sa composition, mais européen par son service. Au moment où nous nous assîmes devant la table, elle était couverte pour entrée d'un monticule de riz formant une île conique au milieu d'un immense plat de lait caillé, et autour duquel s'élevaient deux plats d'œufs frits dans l'huile, et deux plats de légumes cuits à l'eau. Ce premier service disparut pour faire place à une volaille bouillie, assaisonnée avec une espèce de pâte, qui, par sa fermeté, ressemblait à notre plumpudding, à un rôti de veau et à un plat d'entrailles de saumon et de sèche assaisonnées avec de l'ail et de la cannelle, mets très-recherché dans le pays, et que je commençai par trouver détestable, mais auquel au bout de quelques jours j'avais fini par m'habituer. Puis vint le dessert, composé d'oranges, de figues, de dattes et de grenades, les plus belles à l'œil et les plus délicieuses au goût qui se puissent trouver. Les pipes et le café terminèrent le repas.

Pendant tout le dîner, nous causâmes de choses différentes sans qu'une seule fois Constantin et Fortunato fissent le moins du monde allusion à la seule chose qui me préoccupât. Puis, après que nous eûmes fumé notre troisième ou quatrième pipe, Constantin me rendit ma liberté, me disant que j'en pouvais user, soit pour chasser dans l'île, qui est très-giboyeuse en cailles et en lièvres, soit pour visiter les antiquités. Je préférai ce dernier plaisir; il ordonna aussitôt que l'on me sellât un cheval et que l'on me donnât une escorte et un guide.

Cet ordre de seller un cheval me paraissait assez étrange dans une île qui a à peine six ou huit lieues de tour. Je trouvais bizarre que des hommes aussi robustes et aussi habitués à la fatigue que me paraissaient l'être Constantin et Fortunato eussent besoin de chevaux pour se transporter d'un point à l'autre de leurs domaines. Je n'en acceptai pas moins l'offre, et je descendis dans la première cour avec Constantin, Fortunato étant encore trop souffrant pour quitter facilement la chambre. Nous étions à peine dans la cour depuis quelques minutes, lorsqu'on amena le cheval demandé. C'était un de ces charmants coursiers de l'Élide, dont la race vantée par Homère s'est perpétuée jusqu'à nos jours; seulement le palefrenier avait, en le harnachant, commis une légère erreur : ne sachant pas pour qui était le cheval, il lui avait mis sur le dos une selle de femme, de velours rouge, toute brodée d'or. De ce moment tout me fut expliqué, les chevaux servaient de monture à mes mystérieuses voisines lorsque l'envie leur prenait de sortir de leur pavillon ; et comme Constantin, en ordonnant de harnacher l'un d'eux, n'avait pas donné d'autres explications, le palefrenier l'avait amené dans son équipage habituel. Constantin lui dit quelques mots en romaïque, et un instant après le cheval reparut avec un harnais de palikare.

Il était deux heures de l'après-midi : par conséquent je n'avais pas le temps de faire le tour de l'île et il me fallait choisir entre les ruines de quatre puissantes villes, Carthée, Pœesse, Corésus et Vouli, qui s'élevaient autrefois sur son rivage. Je me décidai pour Carthée d'après ce qu'en dit Tournefort, — que pour voir quelque chose de superbe, il faut en prendre la route, ajoutant que les gens du pays en désignent les ruines par le nom de *Polis,* — c'est-à-dire la ville.

Tout le long de la route, je vis de jeunes Zéotes faisant la récolte des feuilles de mûrier, car sans avoir la célébrité dont jouissait autrefois la soie de Céos, qui, au dire de Varron, faisait des habits d'un tissu si fin et si délié, qu'on pouvait distinguer toutes les parties du corps au travers, la soie de Zéa est encore en réputation d'un bout à l'autre de la Grèce; l'île entière d'ailleurs était parfaitement cultivée, et je trouvai toutes les pentes méridionales couvertes de vignes et d'arbres fruitiers. Aussi peut-être à cause de cette fertilité même, les habitants sont-ils les plus casaniers de tout l'Archipel. Au reste, les Zéotes tiennent de leurs ancêtres cette antipathie de la locomotion, antipathie qui avait augmenté la population, au point qu'il y avait une loi qui ordonnait de faire mourir tous les vieillards au-dessus de soixante ans. Il est vrai que ceux-ci étaient libres de quitter l'île s'ils voulaient se soustraire à cet arrêt; mais leur dégoût du mouvement était tel, qu'ils préféraient ordinairement, lorsqu'ils étaient arrivés à l'âge fatal, s'inviter à un festin, et là, couronnés de fleurs, au son des instruments joyeux, la coupe pleine de ciguë à la main, ils faisaient aux dieux un sacrifice dont ils étaient les prêtres et les victimes.

Les Zéotes, au reste, n'étaient pas beaucoup plus tendres pour ceux qui tenaient le jour d'eux, que pour ceux dont ils l'avaient reçu. Assiégés par les Athéniens, qui les pressaient vigoureusement, ils proposèrent de massacrer tous les enfants qui, par les soins qu'ils exigeaient, détournaient les parents des travaux de la défense. Heureusement pour les objets de cette délibération que les Athéniens, l'ayant appris aimèrent mieux abandonner le siége de la ville, que d'être cause et témoins d'une pareille action.

Carthée était, comme nous l'avons dit, la patrie du poëte Simonide, qui mérita le surnom d'*aimé des dieux;* le sobriquet, au reste, n'était pas usurpé, car voici la circonstance à laquelle il le dut.

Scophas, vainqueur au pugilat, avait fait marché avec le poëte pour un chant en l'honneur de sa victoire. Celui-ci, après avoir loué de son mieux l'athlète, s'était étendu sur les mérites de Castor et de Pollux, les deux divins patrons des lutteurs, ce que voyant Scophas, il paya à Simonide le tiers de la somme, et le renvoya pour les deux autres tiers aux enfans de Tyndare

qu'il avait si bien chantés, invitant au reste le poëte au festin qu'il donnait le lendemain. Les poëtes de cette époque, comme ceux de la nôtre, étaient habitués, à ce qu'il paraît, à ne pas être payés très-exactement, car Simonide prit le tiers et accepta l'invitation. Au milieu du repas, un serviteur vint dire à Simonide que deux hommes couverts de poussière et qui semblaient avoir fait une longue course, l'attendaient à la porte. Simonide se leva et suivit l'esclave. En effet, hors du portique, il aperçut deux beaux jeunes gens appuyés l'un sur l'autre; il s'avança vers eux, mais à peine eût-il le pied hors du seuil, qu'il se retourna au bruit qu'il entendit derrière lui : la maison de Scophas s'était écroulée, écrasant le lutteur et les convives. Simonide jeta alors les yeux du côté des deux jeunes gens, mais ils avaient disparu. Ces deux jeunes gens étaient Castor et Pollux, qui avaient accepté la lettre de change tirée sur eux par Scophas, et qui venaient de payer leur dette au poëte.

Il est inutile de dire que toutes ces traditions, vivantes chez nous, sont mortes et oubliées sur les lieux mêmes; à peine si, par toute la Grèce, cinq ou six mémoires saintes, comme celle d'Apostoli, gardent religieusement le trésor des souvenirs antiques. Quelques faits historiques, tels que la mort de Socrate, le passage des Thermopyles, ou la bataille de Marathon, sont bien demeurés dans la mémoire des Spartiates et des Athéniens; mais ils ne savent point à quelle époque et sous quels dieux ces événements se sont passés; ce qu'ils vous en disent, ils l'ont appris de leurs pères, leurs pères de leurs aïeux, et leurs aïeux de leurs ancêtres. Aussi, toutes les questions que je fis, relativement à Carthée, furent-elles parfaitement inutiles. Il est vrai de dire que j'interrogeais en italien, et que mon guide me répondait en romaïque; aussi, ne pus-je pas tirer de lui autre chose, quelques débris que je lui indiquasse, que le mot *polis*. Vers les six heures, je quittai la ville morte pour reprendre le chemin de la ville vivante. La soirée était délicieuse, et les derniers rayons du soleil donnant à l'atmosphère cette limpidité qui précède le crépuscule, j'apercevais jusqu'aux moindres détails du rocher de Gyaros et de l'île d'Andros, tandis que, devant moi, le mont Saint-Élie, formait un immense rideau de verdure et de roches qui se détachait, en vigueur et au premier plan, sur deux lointains magnifiques, Négrepont avec ses

monts violâtres, et le golfe Saronique avec ses eaux bleues. Enfin, je tournai la base du mont, et j'arrivai à temps pour voir le soleil se coucher derrière la chaîne du Parnasse.

Constantin et Fortunato m'attendaient pour souper. En voyant ce dont se composait le repas, et en sondant l'appétit que ma course m'avait donné, je regrettai jusqu'aux entrailles de saumon, et jusqu'aux sèches à l'ail que j'avais dédaignées le matin; les *castaneæ molles,* du berger de Virgile, en faisaient le plat le plus substantiel; le reste du service se composait de lait caillé et de fruits. Heureusement que mes deux convives; sobres comme des Orientaux, mangèrent fort peu, ce qui me permit de me venger de la qualité sur la quantité. Après ce repas tout bucolique nous prîmes une tasse de café et fumâmes quelques pipes; puis, Constantin se levant me laissa maître de me retirer chez moi.

Je profitai de la permission; j'avais hâte de voir si rien n'était changé aux jalousies de mes voisines, et la lune était si belle, que l'examen n'était guère plus difficile qu'en plein jour; mais j'eus beau regarder, je les vis parfaitement closes. Alors, je résolus de faire le tour des murailles, pour m'assurer s'il n'y avait pas quelque autre entrée, et je descendis dans la première cour. J'eus un instant la crainte que nous ne fussions soumis à la discipline des villes de guerre, et que, passé huit heures, nos portes ne se fermassent; je me trompais, le passage était libre toute la nuit; j'en profitais pour mettre mon projet à exécution.

Cependant, si pressé que je fusse de procéder à mon investigation, je ne pus m'empêcher de m'arrêter un instant devant le paysage ravissant que j'avais sous les yeux, et auquel la nuit donnait un caractère de grandeur plus merveilleux encore. Au-dessous de moi, était la ville et le port; puis, une mer si calme qu'elle semblait un immense rideau d'azur étendu et tiré de manière à ce qu'il ne fît pas un pli; toutes les étoiles du ciel s'y réfléchissaient scintillantes comme des flammes, et, de l'autre côté de cette nappe, sur une pente sombre, qui semblait un nuage et qui n'était rien autre chose que les côtes de l'Attique, brûlait un feu immense, quelque forêt, sans doute, à laquelle un pâtre avait mis le feu en préparant son souper.

Je restai un instant immobile devant cette étendue, plus profonde et plus mystérieuse encore, grâce à la nuit, puis je com-

mençai ma promenade autour du domaine de Constantin, cherchant inutilement une porte, une ouverture, une meurtrière qui pût servir de communication à l'œil ou à la voix, entre l'extérieur et l'intérieur ; mais tout était hermétiquement fermé par des murailles de quinze pieds de hauteur. Je m'élançai alors sur la montagne, pour voir si je pourrais découvrir le jardin ; mais la maison était bâtie de manière à se trouver toujours entre les points dominants et le but où les regards voulaient arriver. Je rentrai tristement dans ma chambre, réduit, pour l'avenir, à ce que je pourrais surprendre à travers les jalousies où j'avais déjà surpris la petite main.

J'étais sur le point de me jeter sur mon divan, et d'appeler le sommeil à mon secours, espérant qu'un rêve me montrerait ce que je ne pouvais voir en réalité, lorsque des sons, que je reconnus pour ceux d'une *guzla*, parvirent jusqu'à moi, mais si sourds et si étouffés, qu'il me fut impossible, d'abord, de deviner de quel point ils s'élevaient. J'ouvris successivement la porte de mon escalier, les fenêtres qui donnaient sur le port et celles qui plongeaient sur la cour, sans que les sons parussent se rapprocher ; enfin, en m'avançant vers la porte qui communiquait de mon appartement à celui de Constantin, il me sembla que les vibrations des cordes devenaient plus sonores. Je m'arrêtai écoutant : bientôt, je n'eus plus de doute, les sons étaient trop éloignées pour venir de la chambre voisine, mais, certainement, ils venaient de la pièce précédente, c'est-à-dire de chez Fortunato. Maintenant, était-ce le jeune homme qui chantait, était-ce une des deux femmes que j'avais vues? c'est ce que je ne pouvais dire, les sons de l'instrument arrivant seuls jusqu'à moi. J'essayai alors d'ouvrir la porte, dont l'épaisseur amortissait le bruit, mais la chose me fut impossible, elle était fermée du côté de l'appartement de Constantin

Je n'en restai pas moins immobile, retenant ma respiration, et bientôt, ma patience, ou plutôt ma curiosité, fut récompensée ; la porte qui conduisait de chez Fortunato chez Constantin, et qui était parallèle à la mienne, s'ouvrit un instant, et les sons arrivèrent alors jusqu'à moi, plus clairs et plus distincts, accompagnés, d'une voix, qu'à sa douceur, on ne pouvait méconnaître pour celle d'une femme. J'eusse pu comprendre les paroles, tant elles me semblaient bien accentuées, si elles n'eussent appartenu à la

langue romaïque, il me parut, au reste, que ce devait être une de ces légendes populaires dans lesquelles la Grèce moderne cherchait la consolation par le souvenir et l'espérance, car ce n'était pas la première fois que j'entendais ce chant. Souvent, nos rameurs avaient laissé tomber, pendant la nuit, quelques-unes des notes plaintives que je reconnaissais alors, comme on reconnaît au Vatican ou au palais Pitti une belle tête de Raphaël ou du Guide, dont on a vu une mauvaise gravure clouée au mur de quelque cabaret.

Au reste, l'audition ne fut pas longue, la porte qui avait laissé entrer la sauvage et plaintive harmonie de l'instrument dalmate, se referma, et je n'entendis plus que ces notes sourdes et étouffées qui m'avaient frappé d'abord et qui, bientôt, s'éteignirent tout à fait. J'en conclus que la chanteuse, qui était venue chez Fortunato pendant mon excursion autour des murailles, allait rentrer chez elle. Je quittai donc ma porte pour ma fenêtre, et, un instant après je vis, effectivement, passer deux femmes blanches et voilées comme des ombres derrière lesquelles se referma la porte du pavillon.

XXVI.

Le lendemain je trouvai ma porte de communication ouverte, et à l'heure du déjeuner, je passai sans obstacle de chez Constantin chez Fortunato. La première chose qui me frappa comme ornement nouveau fut, au milieu des yatagans et des pistolets, la guzla dont la veille j'avais entendu les sons. Je demandai alors à Fortunato, d'un air indifférent, si c'était lui qui jouait de cet instrument, et il me répondit que la guzla était aux Grecs ce que la guitare est aux Espagnols, c'est-à-dire que, plus ou moins fort, chacun en savait assez pour s'accompagner. Comme j'étais bon musicien et que le doigté de la guzla est à peu près celui de la viole et de la mandoline, je la détachai de la muraille, et à mon tour j'en tirai quelques accords. Fanatiques de la musique, comme tous les peuples primitifs ou qui ont retrempé leur civilisation dans une barbarie nouvelle, Constantin et Fortunato m'écoutaient avec délices; moi-même je trouvais un plaisir étrange et infini à faire parler à mon tour

cette guzla qui, la veille, m'avait envoyé des sons si doux. Il me semblait qu'il était demeuré en elle un reste de mélodie de la veille, et que c'était cette mélodie que je réveillais ; ma main touchait les mêmes cordes que j'avais entendues vibrer si doucement sous une autre main, et il fut un moment où, après quelques mesures d'étude, l'air entier qui m'avait frappé la veille, me revint si complétement, que j'aurais pu, moins les paroles, l'exécuter à mon tour. Mais c'eût été me dénoncer moi-même, et au lieu de cet air, que je renvoyai dormir au fond de mon cœur, je chantai le *Pria che spunti*, de Cimarosa, qui me revint à la mémoire.

Soit que je chantasse avec une méthode inconnue de mes naïfs admirateurs, soit que, grâce à la disposition exaltée où se trouvait mon esprit, ma voix eût effectivement pris de l'âme, mon succès fut complet, et je crus même m'apercevoir qu'il ne se bornait pas à mes auditeurs visibles, mais s'étendait jusqu'aux habitantes du pavillon, dont il me sembla voir remuer les jalousies. Aussi, après le déjeuner, demandai-je à Constantin la permission d'emporter l'instrument dans ma chambre, ce qui me fut accordé sans difficulté aucune. Cependant je me gardai de m'en servir à l'instant même ; ce que je craignais avant tout, c'était d'éveiller les soupçons de mes hôtes, qui pouvaient, sous un prétexte quelconque, ou même sans prétexte, me faire changer d'appartement. Je me serais vu privé ainsi de la seule chance que j'eusse de satisfaire un désir que je ne pouvais regarder encore que comme de la curiosité ; et qui, cependant, je ne savais pourquoi, éveillait déjà en moi toute la préoccupation d'un sentiment plus tendre. Je me décidai donc à faire, comme la veille, une nouvelle course dans l'île ; et comme, sous ce rapport, Constantin m'avait donné liberté entière, je descendis et demandai un cheval.

On m'en amena un autre que celui de la veille, plus léger et plus fin à ce qu'il me parut. Du moment où je le vis, je fus convaincu, je ne sais pourquoi, que c'était celui de la petite main. Ne sachant pas son nom, c'était sous celui-là que je désignais dans mon esprit la jeune fille aux tourterelles ; car c'était sur elle que s'arrêtait toujours ma pensée, je ne songeais pas même à la seconde femme qui l'accompagnait. Ce sentiment fit que je voulus d'abord avoir pour la charmante petite bête que l'on

m'amenait, tous les égards que je crus devoir à la monture de celle qui ne m'était apparue qu'un instant, et qui, comme la mère d'Énée, m'avait, par sa seule démarche, révélé sa divinité. Mais je m'aperçus bientôt qu'insensible à ces égards, elle prenait ma délicatesse pour de l'inexpérience, de sorte qu'il me fallut recourir au fouet et aux éperons, comme j'aurais fait pour un cheval de manége, afin de lui faire comprendre qu'elle se trompait grossièrement. Au reste, elle n'avait pas fait trois fois le tour de la cour qu'elle était complétement revenue de son erreur, ce dont elle me donna la preuve par une docilité qui ne pouvait émaner que d'une profonde conviction.

Cette fois, je ne pris ni guide ni escorte. Je sortis de la maison, et je laissai *Pretly* (c'est le nom que j'avais donné à ma monture) suivre le chemin qu'elle voulait, convaincu qu'elle me conduirait dans quelque site charmant, où sa maîtresse avait l'habitude d'aller. Je ne me trompais pas : elle prit dans la montagne un petit sentier, qui déboucha bientôt dans une vallée délicieuse, au fond de laquelle roulait un torrent, tout ombragé de grenadiers et de lauriers roses. Les deux versants étaient couverts de mûriers, d'orangers et de vignes sauvages, et les chemins, bordés d'une délicieuse plante à fleurs purpurines, nommée *alhagi* par les anciens botanistes, et dont je croyais la Perse la seule patrie. Quant aux rochers qui, de temps en temps, perçaient de leur front nu ce riche tapis de verdure, ils appartenaient tous aux plus riches variétés de la géologie : c'étaient du mica nacré, du feldspath blanc ou rose, de l'amphibole vert, ou de magnifiques échantillons d'euphotide. Au milieu de tout cela serpentaient des filons de fer, probablement pareil à celui que les anciens exploitaient à Syros et à Ghyoura. Cette route conduisait à une grotte, naturellement taillée dans la montagne, et toute tapissée d'herbes et de mousse. Je pensai que c'était le terme habituel de la course, car Pretly s'arrêta toute seule. Je descendis et voulus l'attacher à un arbre; mais je m'aperçus bientôt, à la magnifique défense qu'elle faisait, qu'elle était habituée à paître en liberté. Je lui ôtai son frein, et j'entrai dans la grotte. Un livre y avait été oublié ; je l'ouvris : c'était *les Sépulcres* d'Ugo Foscolo.

Je ne puis exprimer le plaisir que me fit cette trouvaille. Ce livre, qui venait de paraître il y avait quelque temps à Venise,

appartenait sans doute à ma voisine; donc elle savait l'Italien, et quand je pourrais la voir, si je la voyais jamais, nous aurions une langue commune dans laquelle nous pourrions nous entendre. Au reste, *I Sepolcri* était un livre national pour tout Grec, l'auteur étant de Corfou, et les regrets que sa muse fait entendre sur les monuments pouvaient aussi bien s'appliquer à l'abaissement grec qu'à la décadence italienne.

Je restai une heure dans la grotte, tantôt lisant quelques lignes de cette poésie passionnée, tantôt fixant les yeux sur une échappée par laquelle on distinguait la mer, pareille à un lac d'azur tout pointillé de voiles blanches, tantôt enfin jetant les regards sur un pâtre qui, appuyé sur un bâton recourbé, et drapé comme un berger antique, faisait paître son troupeau sur le versant de la colline opposée. Mais quelque idée qui voulût fixer mon esprit, ou quelque objet qui attirât mes yeux, il y avait toujours au fond de ma pensée, ou au delà de l'horizon, quelque chose de vague et d'indéfini qui ramenait ma rêverie vers cette petite main que j'avais vue passer sous la jalousie.

Enfin, je cachai le livre dans ma poitrine, et je rappelai Pretly d'un coup de sifflet, ainsi que j'avais vu faire à son palefrenier. Reconnaissante sans doute de la confiance que je lui avais montrée, elle revint aussitôt tendre sa bouche à la bride; deux heures après elle était réinstallée à l'écurie, et moi, je me trouvais debout devant ma fenêtre où, à part le temps du dîner qui me parut horriblement long, je restai jusqu'au soir, sans qu'aucun signe direct ou indirect m'annonçât le moins du monde la présence de ma voisine.

Le soir, j'entendis dans la chambre de Fortunato les mêmes accords que la veille. J'avais, dans mon impatience, quitté un instant ma fenêtre pour essayer de lire quelques vers, et sans doute en ce moment mes deux voisines avaient traversé la cour. Je retournai à mon poste, me promettant de ne plus le quitter. En effet, à la même heure que la veille, je les vis sortir de nouveau, toujours voilées et mystérieuses; cependant il me sembla que l'une d'elles, la plus petite, avait deux fois tourné la tête de mon côté.

Le lendemain, je descendis au village, que je ne connaissais que pour l'avoir traversé le jour de mon arrivée. J'entrai chez un marchand, et, pour lier conversation avec lui, j'achetai une

pièce de soie. Comme il parlait la langue franque, qui est une espèce de patois italien, j'en profitai pour lui demander quelles étaient les femmes qui habitaient le pavillon isolé de la maison de Constantin. Il me dit que c'étaient ses deux filles. Je demandai leurs noms : l'aînée s'appelait Stéphana, et la cadette Fatinitza ; l'aînée était la plus grande, et la cadette la plus petite. Ainsi, c'était Fatinitza qui s'était retournée deux fois pour me regarder. J'en fus bien aise ; il y avait quelque chose d'étrangement doux dans ce nom, et qui me faisait plaisir à répéter.

Le marchand ajouta que l'une des deux sœurs allait se marier. Je lui demandai avec anxiété laquelle ; mais là s'arrêtaient les renseignements qu'il pouvait me donner ; tout ce qu'il avait à me dire, c'est que le futur était le fils d'un riche marchand de soie, son confrère, et s'appelait Christo Panayoti. Celle des deux sœurs qu'il devait épouser, il ne le savait pas, et il était probable que le fiancé ne le savait pas plus que lui-même. Je lui demandai l'explication de cette ignorance qui me semblait au moins bizarre de la part de celui qui me paraissait si fort intéressé dans l'affaire, et le marchand m'apprit alors que rarement un Turc ou un Grec a vu, avant le jour de ses noces, la femme qu'il doit épouser. Il s'en rapporte ordinairement, pour cela, à des matrones qui, ayant connu la jeune fille chez ses parents ou au bain, lui répondent de sa beauté et de sa sagesse. Or Christo Panayoti s'était conformé à l'usage, et, sachant que Constantin avait deux filles, jeunes, sages et belles, il avait demandé l'une de ces jeunes filles, laissant aux parents le soin de désigner laquelle, la chose lui étant parfaitement égale, à lui qui ne connaissait ni l'une ni l'autre.

Cette explication n'était point de nature à me rassurer, car Constantin pouvait aussi bien accorder à Christo sa fille cadette que sa fille aînée, les droits de l'âge n'étant aucunement reconnus en Orient ; et je sentais, chose bizarre, que, si Fatinitza se mariait, j'en serais inconsolable. Cela pourra sembler absurde ; car, moi non plus, je n'avais pas vu son visage, et elle, de son côté, ignorait même peut-être que j'existasse. Mais cela était ainsi : j'étais jaloux comme si j'eusse été amoureux.

Je n'avais pas autre chose à demander au marchand ; je payai donc et sortis. Une jolie petite fille, de douze à quatorze ans,

qui avait regardé d'un œil d'envie tous les trésors du magasin, me suivit, les yeux fixés, avec un désir sauvage et une curiosité naïve, sur la pièce de soie que j'emportais, répétant, dans la langue franque qu'elle m'avait entendu parler, *bella, bella, bellissima.* Il me vint l'envie de rendre cette enfant bien heureuse. Je ne savais que faire de mon ballot; je lui demandai si elle le voulait. Elle sourit avec un air de doute, en secouant la tête, et en me montrant deux rangées de perles. Je lui mis l'étoffe sur les bras, et je remontai à la maison de Constantin, la laissant immobile et muette, ne sachant si c'était un rêve ou une réalité.

Ce soir-là je n'entendis point la guzla; Fortunato s'était senti assez bien pour descendre, et ce ne furent pas Stéphana et Fatinitza qui vinrent chez leur frère, mais Constantin et Fortunato qui allèrent chez elles. Je les vis traverser la cour, et je compris qu'à compter de ce soir-là le dernier bonheur qui me restait, c'est-à-dire de voir passer mes deux voisines, m'était enlevé. Il était évident que contre les habitudes des femmes grecques elles n'étaient sorties de leur gynécée que parce que Fortunato ne pouvait pas les y aller visiter, mais que, du moment où il était guéri, il n'y avait plus de nécessité qu'elles commissent une pareille infraction aux usages reçus, tant qu'il y aurait un étranger dans leur maison.

Le lendemain se passa sans amener rien de nouveau. Je demeurai une partie de la journée à ma jalousie sans voir autre chose que les colombes qui voltigeaient dans la cour. Je semai du blé, et j'émiettai du pain sur le rebord de ma fenêtre. Voyant ma bonne intention pour elles, elles vinrent s'y reposer; mais, au premier mouvement que je fis pour les prendre, elles s'envolèrent, et de la journée ne s'en approchèrent plus.

Les jours suivants s'écoulèrent vides de tout événement. Constantin et Fortunato me traitaient l'un comme un fils, l'autre comme un frère, mais ils ne me parlaient aucunement du reste de leur famille. Un beau jeune homme, vêtu d'un superbe costume, était venu les voir deux ou trois fois; je demandai son nom, et j'appris que c'était Christo Panayoti.

J'avais épuisé tous les moyens pour entrevoir même le bout du voile de Fatinitza, et aucun ne m'avait réussi; j'étais redescendu au village pour interroger mon marchand, il ne sa-

vait rien de nouveau. J'avais rencontré ma jeune Grecque, qui se promenait orgueilleusement dans les rues de Zéa, vêtue de la robe dont je lui avais fait cadeau; je changeai une guinée contre des sequins de Venise, et lui en donnai deux pour compléter sa parure. Elle y perça aussitôt un petit trou, et les attacha, de chaque côté de ses tempes, aux cheveux qui tombaient en nattes sur ses épaules. Puis, enfin, j'étais revenu comme toujours à ma fenêtre, et comme toujours celle de ma voisine était restée hermétiquement fermée.

Je désespérais, lorsqu'un soir Constantin entra dans ma chambre, et me dit, sans autre préparation, qu'une de ses filles étant malade, il me conduirait auprès d'elle le lendemain. Heureusement nous étions sans lumière, et je pus lui cacher ce qui se passa en moi lorsqu'il m'annonça cette nouvelle inespérée. Je fis un effort sur moi-même afin de maîtriser ma voix, et je lui répondis, d'un ton où il était difficile de démêler autre chose que l'intérêt, que j'étais à ses ordres pour l'heure qui lui conviendrait. Je lui demandai s'il pensait la maladie dangereuse, mais il me répondit qu'il y voyait seulement une indisposition.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit; vingt fois j'allai de mon divan à ma fenêtre pour voir si le jour paraissait, et vingt fois je revins de ma fenêtre à mon divan, cherchant vainement le sommeil, qu'écartait toujours mon agitation. Enfin les premiers rayons du soleil glissèrent à travers les roseaux de ma jalousie; ce jour bienheureux était venu.

Je me mis à ma toilette; elle était toujours simple et ordinairement rapide : elle se bornait aux deux habits que m'avait vendus Jacob. Je tirai le plus beau, qui était un costume albanais, de drap violet avec des broderies d'argent; un instant j'hésitai entre le turban de mousseline blanche qui encadre la figure en passant sous le menton, et la calotte rouge au long gland de soie pendant; mais comme j'avais d'assez beaux cheveux blonds qui ondulaient naturellement, je me décidai pour la calotte rouge. Cependant, il faut l'avouer, ce ne fut qu'après une délibération intérieure qui eût fait honneur à une coquette. A huit heures, Constantin vint me prendre. Il y en avait trois que je l'attendais.

Je le suivis le visage calme, mais le cœur bondissant. Nous

descendîmes par l'escalier du maître, et nous traversâmes cette cour où tant de fois mes regards avaient si avidement plongé. En entrant sous la porte du pavillon, je sentis les jambes qui me manquaient. En ce moment Constantin se retourna de mon côté; la crainte qu'il ne s'aperçût de mon trouble me rendit tout mon empire sur moi-même, et je montai derrière lui un escalier couvert de tapis de Turquie dans lesquels les pieds entraient comme dans de la mousse, et qui était déjà tout parfumé d'une tiède odeur de rose et de benjoin.

Nous entrâmes dans une première chambre où Constantin me laissa seul un instant. Elle était entièrement meublée à la turque, avec un plafond ciselé et peint de couleurs vives, représentant des dessins dans le goût bysantin. Tout le long du mur, peint en blanc, s'enroulaient de capricieuses arabesques représentant des fleurs, des poissons, des kiosques, des oiseaux, des papillons, des fruits, le tout entrelacé avec un goût et une fantaisie admirables. Un divan de satin lilas, à fleurs d'argent, régnait tout autour de la salle, interrompu seulement par les portes, et des coussins de la même étoffe étaient empilés aux angles ou jetés çà et là. Au milieu de la chambre se découpait circulairement un petit bassin, où reluisaient, sous un jet d'eau plein de fraîcheur et de murmure, des poissons de l'Inde et de la Chine, aux écailles d'or et d'azur, et où venaient boire en roucoulant deux petites colombes d'un gris-rose si tendre et si nacré, que Vénus n'en eut jamais de pareilles dans son île de Paphos ou de Cythère. Dans un coin, brûlaient, sur un trépied de forme antique, du bois d'aloès et de l'essence de jasmin, dont la vapeur la plus lourde s'échappait par la fenêtre ouverte, tandis que la chambre n'en gardait que l'arome le plus fin. Je m'approchai de la jalousie, elle donnait juste devant ma fenêtre, et c'était par celle-là même que j'avais vu passer cette petite main qui depuis ce jour m'avait rendu fou.

En ce moment Constantin rentra, me demandant pardon de m'avoir fait attendre, et rejetant cela sur l'esprit capricieux des femmes. Fatinitza, qui avait la veille, et après trois jours de souffrance, consenti à me voir, avait fait au moment même mille difficultés pour me laisser entrer; enfin elle y consentait. Je profitai de la permission, et de peur qu'elle ne me fût retirée,

je priai Constantin de me montrer le chemin ; il me précéda, je le suivis.

Je ne ferai pas la description de cette seconde chambre, un seul objet fixa mes yeux : c'était la jeune malade que je venais visiter et que je reconnus à l'instant même pour Fatinitza. Elle était couchée sur des coussins de soie, renversant sa tête contre le divan placé derrière elle, comme si elle n'eût pas eu la force de la porter ; je restai debout à la porte, et son père s'approcha encore une fois d'elle pour lui dire quelques mots en romaïque, de sorte que pendant ce temps j'eus tout le loisir de l'examiner.

Elle avait, comme les femmes turques, le visage entièrement couvert d'un petit voile de soie taillé en pointe, comme une barbe de masque, et tout brodé, par le bas, de rubis ; sa tête était couverte d'une calotte à fond d'or, brodée de fleurs de couleur naturelle, d'où pendait, au lieu de la houppe de soie, un gland composé de mille perles. Deux touffes de cheveux, frisées à la manière de nos dames anglaises, descendaient le long de ses joues, tandis que les cheveux de derrière, tressés en nattes, et recouverts de petites pièces d'or superposées les unes aux autres, comme des écailles de poisson, ruisselaient le long de ses épaules, et tombaient jusque sur ses genoux. Son cou était orné d'un collier de sequins de Venise, réunis les uns aux autres par de petits anneaux, et au-dessous du collier, qui ne descendait pas sur la poitrine, mais serrait le cou, un corset de soie dessinait si fidèlement la forme des épaules et du sein, qu'il n'en dérobait aucun contour et n'en voilait aucune grâce. Les manches de ce corset étaient ouvertes, au-dessous du coude, avec des attaches en fils d'or, d'un côté, et des boutons de perles, de l'autre; ces manches laissaient, par leur ouverture, voir un bras blanc et rond, tout chargé de bracelets, et terminé par cette merveilleuse petite main, dont les ongles étaient peints d'une couleur cerise, et qui tenait nonchalamment le tuyau d'ambre d'un narguilleh. Une riche ceinture de cachemire, plus haute derrière que devant, venait s'attacher au bas de la poitrine avec une agrafe de pierreries, laissant paraître, au creux de l'estomac, les plis transparents d'une chemise de gaze, à travers laquelle on voyait le rose tendre de la peau. Au-dessous de l'écharpe commençait un caleçon de mous-

seline des Indes, parsemé de petits bouquets de fleurs d'or, flottant à grands plis, descendant jusqu'à la cheville, et laissant sortir, comme d'un nuage brodé, deux petits pieds nus, aux ongles peints en rouge, ainsi que ceux des mains, et qu'elle ramenait sous elle, comme de jeunes cygnes effrayés qui se cachent sous les ailes de leur mère.

Je venais de finir cet examen, qui m'avait prouvé qu'elle aussi avait calculé sa toilette pour laisser voir tout ce qu'il ne lui était pas défendu de cacher, lorsque Constantin me fit signe de venir. En me voyant approcher, Fatinitza fit, pour se reculer, un mouvement qui ressemblait au frémissement d'une gazelle, et ses yeux, la seule partie de son visage que je pusse voir à travers son voile, prirent une expression d'inquiète curiosité, à laquelle la peinture noire de ses paupières donnait quelque chose de sauvage. Je n'en approchai pas moins, mais pas à pas, et presqu'en suppliant.

— Qu'avez-vous donc? lui demandai-je en italien, et où souffrez-vous?

— Je n'ai plus rien, répondit-elle vivement, et je ne souffre pas.

— Folle, dit Constantin, voilà huit jours que tu te plains, voilà huit jours que tu n'es plus la même, que tout t'ennuie, tes colombes, ta guzla, et jusqu'à ta toilette. Voyons, sois raisonnable, enfant; tu avais le front lourd.

— Oh! oui, répondit Fatinitza comme rappelée à sa souffrance, et laissant retomber sa tête sur le divan.

— Voulez-vous me donner votre main? lui demandai-je.

— Ma main? pourquoi faire?

— Pour que je juge de votre maladie.

— Jamais, dit Fatinitza retirant sa main à elle.

Je me retournai vers Constantin, comme pour l'appeler à mon aide.

— Ne vous étonnez pas de cela, me dit-il, comme s'il eût craint que les difficultés que faisait la malade ne me blessassent; jamais une de nos filles ne reçoit chez elle un autre homme que son père et ses frères; quand elle sort, à pied ou à cheval, c'est toujours escortée et voilée, et elle a l'habitude de voir tous ceux qu'elle rencontre détourner la tête jusqu'à ce qu'elle soit passée.

— Mais moi, lui dis-je, je ne suis pas entré ici comme un homme, je suis entré ici comme médecin. Une fois guérie, je ne vous reverrai jamais, et il faut vous guérir vite.

— Et pourquoi cela? demanda-t-elle.

— Ne devez-vous pas vous marier?

— Ce n'est pas moi, c'est ma sœur, dit vivement Fatinitza.

Je respirai, et une grande joie me fit bondir le cœur.

— N'importe, alors, lui répondis-je; il faut vous guérir pour aller à la noce de votre sœur.

— Mais je ne demande pas mieux que de me guérir, dit-elle en soupirant; mais pourquoi faut-il que je vous donne la main?

— Pour que je tâte votre pouls.

— Ne pouvez-vous le tâter par-dessus ma manche?

— Non, la soie assourdirait trop les pulsations.

— Cela ne fait rien, dit Fatinitza, car il bat très-fort.

Je souris.

— Eh bien, dit Constantin, voyons adoptons un terme moyen.

— Lequel? demandai-je; je suis prêt à faire tout ce qui vous conviendra.

— Pouvez-vous à travers une gaze?

— Parfaitement.

— Eh bien! à travers une gaze, alors.

Et Constantin me présenta un voile de cette étoffe, qui était jeté sur le divan avec mille autres objets de toilette. Je le tendis à Fatinitza, qui s'en enveloppa la main, et qui, après quelques difficultés, me la laissa prendre.

Nos deux mains, en se touchant, se communiquèrent un frémissement étrange; de sorte qu'il eût été difficile de se dire laquelle était la plus fiévreuse. Le pouls de Fatinitza était intermittent et agité; mais ce pouvait aussi bien être l'effet de l'émotion que de la maladie. Je lui demandai ce qu'elle éprouvait.

— Mon père vous l'a dit, me répondit-elle; j'ai mal à la tête, et je ne dors plus.

C'était absolument la maladie que j'éprouvais moi-même depuis quelques jours, et dont, maintenant, plus que jamais, j'étais décidé à ne pas guérir. Je me retournai vers Constantin.

— Eh bien! me dit-il, qu'a-t-elle?

— A Londres ou à Paris, répondis-je en souriant, je répondrais qu'elle a des vapeurs, et je traiterais la malade par l'Opéra, et les eaux; à Céos, où la civilisation est moins avancée, je vous dirai tout simplement que je crois ce mal de tête causé par le besoin d'air et de distraction. Pourquoi mademoiselle ne monterait-elle pas à cheval? Il y a autour du mont Saint-Élie des vallées charmantes, une, entre autres, arrosée par un petit ruisseau, et terminée par une grotte délicieuse pour la rêverie ou la lecture. — La connaissez-vous? demandai-je à Fatinitza.

— Oui, c'était ma promenade favorite.

— Eh bien! pourquoi n'y allez-vous plus?

— Parce que, depuis mon retour, dit Constantin, elle n'a pas voulu sortir, et se tient constamment renfermée ici.

— Eh bien! dis-je, dès demain il faut sortir.—Alors, comme c'eût été donner une trop médiocre idée de la médecine que de réduire l'ordonnance à un traitement si simple, j'ordonnai, pour le soir, un bain de pieds aussi brûlant que possible. Puis je me levai, quelque envie que j'eusse de rester encore, et craignant qu'une plus longue visite ne parût suspecte, je laissai la malade seule en lui recommandant l'air et la distraction. Comme je fermais la porte, je vis se soulever la tapisserie en face; c'était Stéphana, qui, n'ayant probablement point osé assister à la consultation, accourait savoir comment elle s'était passée. Mais peu m'importait Stéphana? toute ma curiosité, tout mon désir, tout mon amour étaient pour sa sœur.

Constantin me reconduisit jusque dans ma chambre pour excuser Fatinitza; Dieu sait cependant si elle avait besoin d'excuse. Cette crainte si inconnue de nos femmes d'Occident, au lieu d'être un défaut à mes yeux, était pour mon imagination un nouveau charme. Cela avait donné à notre première entrevue quelque chose de si étrange, qu'il me semblait que, quelque temps qui s'écoulât, aucun détail n'en sortirait de ma mémoire. En effet, aujourd'hui même que plus de vingt-cinq ans ont passé entre l'heure où j'entrai dans cette chambre et celle où j'écris, je n'ai qu'à fermer les yeux, et je la revois encore telle qu'elle était, couchée sur ses coussins, avec son bonnet d'or, ses longs cheveux écaillés de besants, son collier de sequins, son corset de soie, sa ceinture de cachemire, ses pantalons

brodés, puis ses mains si petites, ses pieds roses si mignons, et il me semble que je n'ai qu'à étendre les bras et que je vais la toucher!

Hélas! mon Dieu! le souvenir est quelquefois un don de votre miséricorde, mais plus souvent encore c'est le ministre de votre vengeance!

XXVII.

Il me serait difficile de dire ce qui se passa en moi pendant toute cette journée. A peine étais-je rentré que les deux petites colombes se glissèrent sous leur jalousie et vinrent voltiger sur ma fenêtre. Tout est mystérieusement significatif dans un amour naissant; je les regardai comme des messagères de Fatinitza, et j'eus le cœur plein de joie.

Après le dîner je pris le poëme d'Ugo Foscolo. Je descendis à l'écurie et sellai Pretty moi-même; puis, lui laissant suivre le sentier accoutumé, je m'acheminai vers la grotte où Fatinitza devait venir le lendemain.

J'y restai une heure dans une rêverie délicieuse, baisant les unes après les autres les pages du livre que ses doigts avaient touché, que ses yeux avaient lu; il me semblait que, lorsqu'elle le rouvrirait, elle y retrouverait la trace de mes baisers. Puis je le laissai au même endroit où je l'avais trouvé, marquant la place où je m'étais arrêté avec une fleur de genêt.

Je rentrai vers le soir, mais je ne pouvais rester enfermé; j'avais trop grand besoin d'air. Je fis le tour des murailles du jardin. Elles ne me parurent plus si hautes que la première fois, et il me sembla qu'avec une échelle de corde il me serait bien facile de les franchir. Je passai la nuit sans dormir; depuis quelque temps c'était mon habitude. Au reste, il y a des songes éveillés qui reposent mieux que le meilleur sommeil.

A huit heures Constantin vint me chercher, comme la veille, pour faire à Fatinitza notre seconde visite. Comme la veille il me trouva prêt; car je l'espérais, si je ne l'attendais pas. Je le suivis donc sans retard, et nous nous rendîmes dans le pavillon.

En ouvrant la porte de la chambre de Fatinitza, je restai un

moment indécis. Sa sœur Stéphana était près d'elle, et toutes deux avaient un costume exactement pareil. Toutes deux étaient à côté l'une de l'autre, sur des coussins; et, comme dans cette position on ne pouvait pas voir la différence de la taille, et que leurs visages étaient voilés, Constantin lui-même demeura incertain. Quant à moi, j'avais, par l'ouverture même du masque, reconnu les yeux de Fatinitza, et j'allai droit à elle :

— Comment allez-vous aujourd'hui? lui demandai-je.

— Mieux, me dit-elle.

— Voulez-vous me donner votre main?

Elle me la tendit sans faire de difficulté, et sans exiger ni soie ni gaze. Je vis que Constantin s'était plaint, et que ses plaintes avaient produit un bon effet. Je ne trouvai aucun changement; la main était toujours aussi frémissante et le pouls aussi actif.

— Vous vous trouvez mieux, lui dis-je, et moi je vous crois plus mal. J'ordonne donc positivement une promenade, une course à cheval; l'air de la montagne et la fraîcheur du bois vous feront du bien.

— Je ferai ce que vous voulez, me répondit-elle; car mon père m'a dit qu'il vous avait transmis toute sa puissance sur moi tant que je serais malade.

— Et voilà pourquoi vous essayiez de me tromper tout à l'heure en me disant que vous vous trouviez mieux.

— Je ne vous trompais pas; je vous rendais compte de ce que j'éprouvais. Je me sens mieux aujourd'hui, ma douleur de tête s'est dissipée; je respire librement et à pleine poitrine.

C'était justement ce que je ressentais moi-même, et je commençais à croire que nos deux maladies avaient une grande ressemblance.

— Eh bien! lui dis-je, si vous vous trouvez mieux, il faut continuer le même traitement jusqu'à entière guérison. En attendant, repris-je en me retournant vers Constantin avec un air de tristesse qui contrastait avec la bonne nouvelle que je lui donnais, je crois pouvoir vous répondre que la maladie n'est pas dangereuse et ne sera pas longue.

Fatinitza poussa un soupir.

Je me levai pour me retirer.

— Restez donc un instant encore me dit Constantin; j'ai dit à

Fatinitza que vous étiez maître sur la guzla, et elle désire vous entendre.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Que m'importait le prétexte; l'important pour moi était de rester le plus longtemps possible près de Fatinitza. Je pris la guzla, incrustée de nacre et d'or, qui était pendue à la muraille, et après quelques accords pour me remettre en mémoire, je me rappelai une chanson sicilienne que j'avais entendu chanter par nos matelots de *la Belle Levantine*, et dont j'avais copié les paroles et noté l'air doux et triste. La voici, mais traduite, et ayant perdu tout son parfum original :

Le moment arrive
De quitter la rive;
Le vaisseau dérive
Et fuit loin du bord;
Mais la voile grise,
Qui tombe indécise,
Cherche en vain la brise,
La brise s'endort.

La vague s'efface,
Aucun air ne passe,
Ridant la surface
De l'immense lac,
Et tandis qu'à peine
La rame nous traîne,
Notre capitaine
Dort dans son hamac.

L'équipage chante
Une chanson lente
Dont ma voix tremblante
Cherche en vain l'accord.
Car celle que j'aime
D'un amour suprême,
En ce moment même,
Est au lit de mort.

J'ai pris sur la plage

Une fleur sauvage ;
Comme son visage ,
Je la vois pâlir.
C'est que toute plante
De sa tige absente ,
Fanée et souffrante ,
Doit bientôt mourir.

Ainsi mourra celle
Dont l'amour fidèle
Vainement m'appelle
La nuit et le jour.
Pauvre fleur de grève
Plus pâle qu'un rêve ,
Qui n'avait pour sève
Que mon seul amour !

L'émotion que j'éprouvais avait donné une telle expression à ma voix, qu'au dernier couplet , Fatinitza souleva son voile pour essuyer une larme , et me laissa voir un bas de visage rond et velouté comme une pêche ; je me levai alors pour me retirer , mais , au mouvement que je fis :

— Je le veux ! dit Fatinitza.

— Quoi ? lui demandai-je.

— Cet air.

— Je vous le noterai.

— Les paroles aussi.

— Je vous les copierai.

— Vous avez raison , je crois que je suis mieux , et je suis prête à monter à cheval.

Je m'inclinai et nous sortîmes , Constantin et moi.

— C'est une enfant capricieuse et gâtée , me dit-il , qui boude , ou qui dit : je veux ; sa pauvre mère l'a gâtée , et moi j'ai continué l'œuvre de sa pauvre mère ; vous voyez , continua-t-il , que je suis un singulier pirate.

— J'avoue , lui répondis-je , que j'avais , parfois , entendu parler de ces anomalies qui n'existent que chez les peuples esclaves , où ce sont les caractères les plus puissants et les plus généreux qui se mettent en dehors des lois ; mais je vous avoue que je n'y croyais pas.

— Oh ! il ne faudrait pas juger tous mes confrères d'après moi, reprit en riant Constantin ; moi, je n'ai juré haine et extermination qu'aux Turcs. J'attaque bien, de temps en temps, quelque pauvre bâtiment qui me tombe sous la main, comme j'ai fait pour *la Belle Levantine ;* mais c'est quand la campagne a été mauvaise, et que je ne veux pas rentrer les mains vides, de peur que l'équipage ne murmure. Aussi, vous le voyez, je suis roi dans cette île, et, quand le jour marqué par la prophétie arrivera, il n'y a pas un homme qui ne me suive où je voudrai le mener, car, avec l'aide de la Vierge, les femmes suffiront pour garder la forteresse.

— Et sans doute, en ce cas, répondis-je en riant, vous leur laisserez pour généraux Fatinitza et Stéphana.

— Ne riez pas, me dit Constantin, mais Stéphana est une Minerve qui, dans l'occasion, pourrait bien revêtir l'armure et le casque de Pallas. Quant à Fatinitza, j'en ferais plutôt le capricieux capitaine de quelque petit brigantin.

— Vous êtes un heureux père.

— Oui, me dit-il ; dans mon malheur, Dieu m'a béni. Aussi, quand je suis près d'elles et de Fortunato, j'oublie tout, et le métier que j'exerce, et les Turcs qui nous oppriment, et l'avenir promis et qui ne vient pas.

— Mais vous allez vous séparer de l'une d'elles ?

— Non, car Christo Panayoti habite Zéa.

— Et peut-on, sans indiscrétion, vous demander quand se fait la noce ?

— Mais, dans huit ou dix jours, je crois ; ce sera une chose curieuse pour vous qu'une noce grecque.

— Y assisterai-je donc ?

— N'êtes-vous pas de la famille ?

— J'y suis entré par une blessure.

— Que vous avez refermée de la même main qui l'avait faite.

— Mais, comment les femmes peuvent-elles assister au repas, voilées ?

— Oh ! dans les grandes circonstances, elles découvrent leur visage ; d'ailleurs, c'est moins la jalousie que l'habitude qui leur fait conserver ce voile : la coquetterie y trouve son compte. Le voile cache la figure des laides, et les jolies savent bien, malgré

lui, montrer la leur quand elles le veulent, Viendrez-vous à la promenade avec nous?

— Merci, dis-je; n'ai-je pas une commande? Du caractère dont vous m'avez représenté Fatinitza, si je ne lui copiais pas sa chanson à l'instant même, elle m'en voudrait à la mort, et je tiens, en vous quittant, à ne pas laisser de sentiments aussi mauvais dans votre famille.

— Les sentiments que vous laisserez, comme ceux que vous emporterez, seront, je l'espère, d'excellents souvenirs qui vous ramèneront un jour, peut-être, dans notre pauvre pays, s'il jette enfin son cri de liberté. La Grèce est un peu l'aïeule de toutes les nations, et tous ceux qui ont un cœur filial doivent venir à son aide. En attendant, je vous laisse et vais vous faire porter, de chez Fortunato, tout ce qu'il vous faut pour écrire. Vous savez qu'en mon absence la maison est à vous.

Je saluai Constantin et il me laissa seul.

Je courus aussitôt à la fenêtre, car Stéphana et Fatinitza allaient sortir. J'y étais à peine depuis quelques minutes, que la porte du pavillon s'ouvrit, et que les deux sœurs traversèrent la cour; ni l'une, ni l'autre, ne leva la tête; Fatinitza, comme moi, craignait donc de donner des soupçons.

La merveilleuse chose qu'un amour qui naît, et comme il a des interprétations joyeuses pour le même geste, qui désespérerait un ancien amour! Fatinitza n'était point malade, elle avait employé ce moyen pour me voir; si je ne lui eusse inspiré que de la curiosité, le lendemain elle eût été guérie. Au contraire, le lendemain elle n'éprouvait qu'un mieux qui nécessitait une troisième visite; ainsi, je pouvais espérer la revoir encore une ou deux fois; ensuite viendrait la noce de Stéphana; puis, après la noce, tout serait fini. Mais il y avait neuf jours jusqu'au mariage de Stéphana, et, en amour, on ne calcule que pour vingt-quatre heures.

On m'apporta l'encre, le papier et les plumes, et je me mis à copier la romance; pendant que je la copiais, je vis, devant ma fenêtre, l'ombre des ailes d'une des colombes; je soulevai la jalousie, je la maintins écartée avec la règle que l'on m'avait envoyée pour tirer les lignes de mon papier. J'attachai à la règle un petit cordonnet dont je mis l'autre bout à ma portée; puis, je semai du blé sur ma fenêtre; un instant après, la co-

lombe y était ; je tirai le cordonnet, la règle le suivit, la jalousie se referma, et la colombe se trouva prisonnière.

Ce fut, pour moi, une grande joie ; je l'avais vue sur les genoux, je l'avais vue entre les mains de Fatinitza ; elle m'apportait un parfum de ses lèvres, qui l'avaient si souvent touchée ; ce n'était plus comme un livre, muet et sans vie, qui parle d'autre chose que de ce qu'on lui a confié. C'était un être frémissant, emblème de l'amour et plein d'amour lui-même, qui me rendait, en quelque sorte, les baisers que je lui donnais et qu'il avait reçus ; je gardai longtemps la colombe, et ne la lâchai que lorsque j'entendis rentrer la cavalcade. Mais, au lieu de s'envoler, elle demeura sur ma fenêtre comme déjà accoutumée ; puis, lorsque Fatinitza passa dans la cour, elle s'envola sur son épaule comme pour lui porter, sans retard, les mille paroles d'amour qu'elle m'avait entendu dire.

Une heure après, on vint s'informer si la chanson était copiée.

Le soir, comme je faisais le tour des murailles, j'entendis, dans le jardin, le son de la guzla : Fatinitza étudiait la chanson que je lui avais donnée, et, pour que je ne pusse pas savoir qu'elle s'occupait de moi, elle était venue l'étudier à un endroit où elle croyait que je ne pouvais pas l'entendre.

Le lendemain, l'heure à laquelle Constantin me venait chercher se passa sans que je le visse. Je m'informai de lui ; il était sorti, dès le matin, pour régler avec le père de Christo Panayoti les apprêts du mariage. Je crus que je ne verrais pas Fatinitza de la journée, et j'étais déjà au désespoir, lorsque Fortunato entra dans ma chambre. Il venait me chercher à la place de son père.

Au reste, cette visite était une visite de remercîments. Fatinitza était guérie ; la promenade de la veille lui avait fait grand bien ; elle avait suivi mon ordonnance jusqu'au bout, et avait visité la grotte, car je trouvai près d'elle le volume d'Ugo Foscolo. Je cherchai des yeux la branche de genêt, mais je ne la vis pas.

Elle me remercia de la chanson sicilienne. Je lui demandai si elle l'avait étudiée, et, sans lui donner le temps de répondre, Fortunato me dit que la veille au soir elle l'avait chantée à lui et à son père. Je la priai de vouloir bien me la faire entendre,

convaincu que j'étais que, dans sa bouche, elle prendrait un nouveau charme. Elle s'en défendit un instant avec autant de coquetterie qu'aurait pu le faire une virtuose de Londres ou de Paris; mais je lui dis que je l'exigeais comme prix de ma consultation, et elle chanta.

Sa voix était un mezzo soprano très-étendu, avec des trilles inattendus d'une hardiesse sauvage, qu'une méthode plus accomplie aurait peut-être supprimés, mais qui cependant donnaient à son chant, triste et doux dans le médium, quelque chose de déchirant dans les notes élevées. Au reste, pour chanter, elle avait été forcée de soulever le bas de son voile, de sorte que je pouvais voir ses lèvres pareilles à des cerises, et ses dents fines et blanches comme des perles.

Pendant ce temps, une des colombes s'était posée sur les genoux de Fatinitza et l'autre sur son épaule. Cette dernière était la privilégiée, celle-là même que j'avais apprivoisée la veille. En sa qualité de favorite, elle descendit de l'épaule sur la poitrine, de sorte qu'au moment où Fatinitza, ayant fini de chanter, écartait le bras pour reposer la guzla, elle plongea sa tête dans l'ouverture du corset, et en tira non pas le rameau d'olivier, que sa compagne de l'arche apportait en signe de paix, mais la branche de genêt fanée que j'avais en vain cherchée des yeux dans le livre.

Je fus prêt à jeter un cri. Fatinitza abaissa vivement la pointe de son voile, car une rougeur si vive se répandit sur son visage que, quoiqu'il fût aux trois quarts voilé, je la vis se répandre sur le bas de ses joues comme le reflet d'une flamme. Stéphana et Fortunato, qui ne savaient rien de tout cela, ne s'aperçurent ni de l'émotion de Fatinitza ni de la mienne. Quant à Fatinitza, comme si elle eût voulu me punir d'avoir surpris son secret, elle se leva vivement et, s'appuyant sur le bras de Stéphana, elle me dit adieu. Puis, se repentant de ce mot, si dur quand il ne laisse pas l'espérance :

— C'est-à-dire au revoir, ajouta-t-elle, car je me rappelle que mon père m'a dit que vous veniez dans huit jours à la noce de ma sœur.

A ces mots, elle entra dans la chambre de Stéphana, et nous sortîmes, par la porte opposée, moi et Fortunato.

Ces huit jours furent étrangement longs, mais cependant

pleins de douceur, car ils étaient pleins d'espérance. Tous les matins j'étais visité par la colombe dénonciatrice, que je chérissais encore davantage depuis le moment où elle avait encouru la disgrâce apparente de sa maîtresse. Au reste, j'étais parvenu à faire, autant que cela était possible, un portrait parfaitement ressemblant de Fatinitza, au moment où, jouant de la guzla, on voyait ses yeux par l'ouverture du voile et le bas de sa figure par le soulèvement de la pointe. Souvent, grâce à ces yeux et à ce bas de visage, j'avais eu envie de compléter un portrait, en devinant les traits qui m'étaient restés cachés; mais, chaque fois, je m'étais arrêté comme si inventer autre chose que ce qui était, eût été commettre une profanation.

Enfin ces huit jours, qui me semblaient ne devoir jamais finir, s'écoulèrent, et le neuvième jour, qui était celui de la noce, arriva.

ALEX. DUMAS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS.

III.

M. DE BALZAC.

UNE FILLE D'ÈVE.

Il y a de cela cinq ou six ans, M. de Balzac imagina un singulier moyen de se soustraire à la juridiction souveraine de la critique; il déclara hautement, avec un sang-froid imperturbable, que ses romans ne pouvaient être jugés en dernier ressort, ni même d'aucune façon, par la critique existante, attendu que ces romans n'étaient point des œuvres distinctes les unes des autres, rivales, pour ainsi dire, procédant chacune d'une inspiration particulière et arrivant à des conclusions essentiellement diverses, mais bien autant de fragments d'un monument gigantesque, autant de pierres indispensables d'un colossal palais littéraire où il voulait loger son pays. Médiocrement irritée de cet arrêt d'incompétence dont on la frappait, la critique se contenta de hausser doucement les épaules en signe

de pitié indulgente; puis, pour montrer qu'elle était sans rancune, elle ne se hasarda qu'avec des ménagements incroyables à examiner la valeur absolue des pierres taillées par M. de Balzac, se réservant d'en discuter la valeur relative, en même temps que le mérite d'ensemble, dès que le palais serait achevé. Malheureusement, il semble en être du palais littéraire de M. de Balzac comme de ces monuments publics qui, commencés sous un règne, continués avec lenteur sous un autre règne, demeurent à l'état imparfait durant tant de lustres, que les générations survenantes, prenant pour des ruines ces charpentes vermoulues et disjointes, les livrent sans regret à la rouille du temps et de l'oubli. M. de Balzac n'avoue pas l'abandon de ses magnifiques projets, certes! Au contraire, chaque fois qu'il roule sur la place publique une pierre de son édifice, c'est à son de trompe, à grand bruit de préface, et en ayant un soin tout spécial d'annoncer que, si le temple n'est point terminé encore, cela tient uniquement à l'immensité du plan conçu. Un an, deux ans tout au plus, et la foule pourra prendre enfin possession définitive de la demeure que lui bâtit M. de Balzac. Chaque année, cependant, le terme fixé recule; si bien qu'à cette heure, M. de Balzac ne paraissant pas savoir lui-même au juste combien d'années nouvelles lui sont nécessaires, en raison des agrandissements et embellissements nouveaux qu'il projette, la critique, perdant enfin patience, prend la liberté d'interroger l'architecte pour savoir à quoi s'en tenir sur l'édifice en question.

Laissant ici le style métaphorique, et abordant le sujet franchement, nous avouerons naïvement à M. de Balzac que nous ne croyons pas à la sincérité de ses ambitieuses promesses; car, après quelques minutes de réflexion, nous sommes arrivé à soupçonner que le chimérique espoir dont il nous berce pourrait bien n'être qu'un ingénieux stratagème pour distraire notre attention de son impuissance et de ses défauts. En effet, pendant que de pauvres lecteurs naïfs tâchent, à chaque œuvre nouvelle, de pénétrer l'idée générale de M. de Balzac, M. de Balzac, riant sous cape, se dispense de donner une conclusion à ses livres, sous le spécieux prétexte que la conclusion arrivera plus tard, ailleurs. Or, comme ce qu'il y a de plus difficile, en littérature de même qu'en politique, c'est de

conclure ; comme le dénoûment d'une invention dramatique est précisément ce qui nécessite le plus d'efforts, ce qui exige le plus d'art et de mérite, par l'excellente raison que toutes les parties qui précèdent le dénoûment d'une œuvre sont simplement les degrés successifs de l'émotion attendue et promise, il arrive que M. de Balzac, tout en prenant les airs d'un Atlas sur les épaules duquel pèse un monde, ne porte en réalité que les trois quarts au plus du simple fardeau qu'il devrait porter ; il arrive que M. de Balzac, tout en se posant en homme à conceptions formidables, emploie son temps à des préparatifs éternels qui n'aboutissent jamais à rien. Un autre avantage réel et incontestable que présente à M. de Balzac son innocente ruse de guerre, c'est de lui fournir, pour chacune de ces compositions diverses, des personnages tout trouvés, qu'il n'a plus, par conséquent, la difficulté de présenter au public, ni la peine de peindre. Il est vrai que le lecteur, n'étant pas obligé d'avoir lu toutes les productions de M. de Balzac, peut se trouver souvent très-embarrassé, au milieu de personnages qu'on lui donne comme d'anciennes connaissances, et dont il ignorait jusqu'au nom la veille; mais ici M. de Balzac triomphe encore et s'applaudit sans doute du succès de son ingénieux stratagème, puisqu'en pareille occurrence, pense-t-il, on sera nécessairement obligé de lire ses précédents ouvrages, ce qui servira du même coup tous ses intérêts, spirituels et temporels, moraux et matériels, ses intérêts de vanité et ses intérêts pécuniaires. Arrivé à ces conséquences, l'artifice de M. de Balzac change de nom ; l'adresse, jusqu'à un certain point excusable, du romancier qui veut dissimuler sa faiblesse, devient charlatanisme de spéculateur.

A ceux qui conserveraient encore quelque illusion sur les promesses de M. de Balzac, nous présenterons une observation à laquelle nous ne croyons pas qu'il y ait réponse. Nous leur demanderons s'ils croient à la possibilité d'un monument, littéraire ou autre, dont les parties se déplacent incessamment, se substituent les unes aux autres sans raison évidente, dont l'équilibre et l'économie, en un mot, sont perpétuellement remis en question. Nous leur demanderons si, la main sur la conscience, ils peuvent avoir grande confiance en un architecte qui change hebdomadairement la distribution de son œuvre,

qui bouleverse chaque semaine ce qu'il a fait et donné comme définitif la semaine précédente, dont la volonté, livrée sans cesse à des projets qui se heurtent, sans cesse en travail de combinaisons qui se contredisent, transforme une façade philosophique en un parquet parisien ou en un plafond intime, du soir au lendemain. Personne, assurément, parmi les admirateurs les plus aveugles de M. de Balzac, n'hésiterait à dire avec nous, le cas échéant, que la confusion des idées est le plus triste des augures, et qu'il n'y a aucun fond solide à faire sur la versatilité de l'esprit. Notre opinion serait partagée avec d'autant moins de réserves par les admirateurs de M. de Balzac, que M. de Balzac lui-même deviendrait leur chef de file en cette occasion, lui qui n'a pas écrit un seul livre sans une préface où il explique à satiété de quelle importance il est, pour l'intelligence de *son œuvre*, de ne pas confondre les divers fragments dont l'œuvre est composée. Le monument qu'il édifie, s'écrie-t-il sans relâche, a quatre côtés importants; qu'on y prenne garde! Les *Scènes de la Vie parisienne*, les *Scènes de la Vie de Province*, les *Scènes de la Vie privée* et les *Scènes de la Vie de Campagne*, sont tout simplement les quatre murailles fondamentales du temple appelé *Études de Mœurs;* voilà ce qu'il ne faut jamais oublier, si l'on veut saisir le fil de ses idées et les entrevoir d'avance. A merveille! Mais alors M. de Balzac nous confiera-t-il le motif secret qui le pousse à donner d'incessants et grossiers démentis à ses théories et à ses programmes? nous dira-t-il par quelle série d'idées contradictoires il arrive, lui qui professe les vrais principes de l'architecture littéraire, à se rendre précisément coupable des fautes qu'il proclame impardonnables, les fautes de transposition et de confusion? M. de Balzac nous accusera vainement ici de mauvaise foi et d'injustice. Trouvant tout simple qu'avec des préoccupations pullulantes, au milieu de mille projets en germe ou en ruine, un écrivain ne puisse, du premier coup, se rappeler dans leurs moindres détails tels ou tels de ses actes, nous lui pardonnerons volontiers sa mauvaise humeur. Après quoi, remuant avec lui les cendres de tant de résolutions avortées, venant au secours d'une mémoire malade de fatigue, nous lui rappellerons que *les Chouans* et *César Birotteau*, donnés comme parties des *Contes philosophiques*, à l'époque où fut écrite la préface de

la seconde édition du *Père Goriot*, ont pris rang, depuis, d'après un devis publié, en manière d'ordre du jour, dans une autre préface : *César Birotteau*, parmi les *Scènes de la Vie privée*, *les Chouans*, parmi les *Scènes de la Vie militaire*, provisoirement encore, sans doute, et en attendant mieux. Nous lui rappellerons que *la Femme à deux Maris*, autrement dit *le Colonel Chabert*, n'a pas cessé de figurer dans les *Scènes de la Vie privée*, malgré la nécessité qu'il y aurait, par respect pour le bon sens et la logique, à l'introduire dans les *Scènes de la Vie militaire;* que *madame Firmiani*, personnification de la conscience, au dire de l'auteur, repoussée du sein de la bruyante foule parisienne, où elle languit et souffre, est réclamée par les héroïnes des *Contes philosophiques*, à côté desquelles elle eut déjà place autrefois, si nous nous souvenons bien. Nous lui rappellerons enfin, pour ne pas insister davantage sur ce ridicule jeu de muscades littéraires, que *la Femme vertueuse*, qui remplit un rôle officiel, aujourd'hui, dans les *Scènes de la Vie parisienne*, a passé huit années entières dans le calme profond de la *vie privée*. Ce recensement sommaire une fois livré aux méditations des admirateurs les plus enthousiastes de M. de Balzac, nous écouterons d'une oreille indifférente M. de Balzac vanter à outrance les merveilles architectoniques dont il rêve. Qui pourrait songer sans rire, désormais, à la future cathédrale de M. de Balzac?

Et ce qui nous confirme encore dans la conviction où nous ont conduit les tours de passe-passe pratiqués par M. de Balzac, c'est la frappante uniformité de ses compositions. Comment, en effet, ne pas s'apercevoir du peu d'importance réelle des catégories désignées par l'auteur, et douter qu'il en ait lui-même conscience, quand on retrouve dans tous ses romans, en quelque lieu que se passe la scène, soit en province, soit à Paris, soit à la campagne, les mêmes personnages reproduits avec une exactitude rigoureuse et des accidents scrupuleusement pareils? M. de Balzac nous accordera bien que, s'il exige de nous une admiration toute particulière pour chacun des quatre côtés de la vie qu'il veut peindre, nous avons droit d'exiger de lui, en échange, une quadruple variété ; car, enfin, le cadre n'est pas tout, en cette affaire. Il ne suffit pas de placer tour à tour ses

personnages dans une chambre ridiculement meublée, ou au fond d'une vallée verdoyante, au milieu d'un salon du grand monde, ou derrière un paravent, pour revendiquer la gloire d'avoir pénétré les secrets de la vie provinciale et de la vie campagnarde, de la vie parisienne et de la vie privée, pour se prétendre quatre fois moraliste et quatre fois historien. Une ambition si haute, pour échapper au ridicule, a besoin d'être étayée solidement et assise sur une base quadrangulaire, et c'est ce qui n'a pas lieu dans le cas présent. Si M. de Balzac veut prendre la peine de jeter avec nous un simple et rapide coup d'œil sur ses livres, il reconnaîtra combien nous lui adressons un reproche juste, quand nous l'accusons de se contrefaire lui-même avec une rare obstination. Il verra si la provinciale Mme de Bargeton, des *Illusions perdues*, et la campagnarde Mme de Mortsauf, du *Lys dans la Vallée*, la parisienne Mme de Nucingen, du *Père Goriot*, et l'*intime* Mme de Vandenesse, d'*une Fille d'Ève*, ne forment pas un seul et même type, une seule et même femme, chez qui l'amour et le dévouement sont le fonds du caractère; tout comme Lucien et Félix, Rastignac et Raoul-Nathan, les amants de ces dames, représentent un seul et même jeune homme, ardemment et mélancoliquement ambitieux. Oui, en quelque coin du monde que M. de Balzac s'arrête, on est sûr de rencontrer une femme éprise et un génie refoulé, en présence; couple fatalement condamné, par le romancier impitoyable, à recommencer sans paix ni trêve une même histoire amoureuse qui rappelle le supplice d'Ixion.

On serait mal venu à nous opposer *Eugénie Grandet*, ou *la Recherche de l'Absolu*, comme preuves de la fausseté de notre assertion, car, outre que deux objections isolées ne suffisent point à détruire un raisonnement, quand les faits particuliers sur lesquels ce raisonnement s'appuie n'en demeurent pas moins souverainement vrais et irrécusables; outre que l'exception, si spécieuse qu'elle soit, ne saurait jamais prévaloir contre la règle, nous tenons encore l'objection, considérée en elle-même, pour pitoyable de tout point. Dans *Eugénie Grandet*, scène de la vie de province, n'avons-nous pas, en effet, le père Grandet, grand homme en son genre, poussant l'art de l'avarice jusqu'au sublime, selon l'auteur? et en face de cette sombre figure, comme pendant inévitable, n'avons-nous pas la

tendre et rayonnante figure d'Eugénie? Balthazar Claës, dans *la Recherche de l'Absolu*, scène de la vie privée, n'est-ce pas un autre grand homme, pour continuer à nous servir de l'épithète que l'auteur prodigue à tous ses héros avec une si infatigable complaisance? n'est-ce pas un génie aux prises avec l'impossible, protégé dans la lutte par le dévouement inaltérable de sa femme, de sa fille Marguerite? Quelle distance si considérable y a-t-il donc entre ces deux situations identiques et les situations énumérées tout à l'heure? aucune; pas plus qu'entre *Eugénie Grandet* et l'*Histoire des Treize*, scène de la vie parisienne, où Ferragus, galérien de génie, a Mme Jules, sa fille, pour ange consolateur. Ce qui distingue parfois entre eux quelques-uns des personnages de M. de Balzac, ce n'est donc pas, comme le donneraient d'abord à croire certaines apparences trompeuses, la différence radicale des caractères pris à leur source, mais l'âge, avec les modifications ordinaires qu'il apporte tout simplement. Et une remarque très-importante à faire, à ce propos, c'est que tous les héros de M. de Balzac sont invariablement fous, toutes ses héroïnes invariablement méchantes et vicieuses, aux environs de la cinquantaine. Balthazar Claës dans la vie privée, le père Grandet en province, M. de Mortsauf à la campagne, sont atteints de l'aliénation mentale la plus prononcée; tout comme Mmes d'Espard, Dudley, de Grand-Lieu, et autres, chacune dans sa résidence respective, sont gonflées de haine contre tout ce qui est jeunesse et amour. Cela n'est sans doute pas surprenant, si l'on songe aux désenchantements terribles, et de toute nature, que M. de Balzac procure à ses héros et à ses héroïnes par la débauche intellectuelle et morale où il les retient durant leur jeunesse; mais cela ne saurait prouver, cependant, que nous ne disions pas juste. Au contraire! La désespérante ressemblance de ces agonies romanesques, et leur rapport forcé avec le début des existences qu'elles terminent, n'est-ce pas la logique naturelle s'alliant au fait pour montrer, jusqu'au bout, l'imagination de M. de Balzac en flagrant délit d'uniformité?

En remontant avec patience le torrent des productions de M. de Balzac, on arrive directement à deux figures mères, pour ainsi dire; on découvre à leur origine les deux caractères dont l'auteur nous a donné tant de copies plus ou moins heureuses,

l'homme de génie impuissant et la femme vouée à tous les sacrifices ; on trouve Louis Lambert et Mme de Vieumesnil. Les *Souffrances intellectuelles de Louis Lambert* et *la Femme de trente ans*, ces deux charmantes nouvelles qui méritèrent à l'auteur tout le succès auquel il pouvait prétendre, sont de beaucoup supérieures, et sans aucune espèce de comparaison, à tous les gros volumes qu'elles défrayent depuis plusieurs années sans profit. Il y a dans ces quelques pages une vérité de sentiments, une naïveté d'impressions, un charme que, plus tard, l'abus et la prolixité entamèrent, et qui finirent par disparaître complétement : ainsi s'effacent peu à peu les lignes et les teintes d'un dessin dont, après un tirage raisonnable, les exemplaires se multiplient. Louis Lambert et Mme de Vieumesnil, pour continuer une comparaison très-juste, sont des épreuves avant la lettre des deux seuls portraits qu'ait gravés M. de Balzac. Malheureusement pour M. de Balzac, l'invention de ces deux portraits lui est tout à fait étrangère ; il n'a que le mérite de reproducteur habile, en cette occasion. Comme le graveur imprimant sur la planche de bois ou d'acier l'idée du peintre, ou comme l'élève dirigeant un crayon timide sur les traces qu'a laissées le pinceau du maître, il a imité des images créées par d'autres cerveaux que le sien.

Vainement M. de Balzac, au moyen de toutes sortes de déguisements et de ruses, a tenté de légitimer sa paternité mensongère ; sous les noms et les vêtements d'emprunt qu'ils portent, les deux personnages adoptés de vive force par lui trahissent le secret de leur naissance, et c'est à la fois devoir et justice de les rendre à leurs foyers. Ce jeune homme, baptisé Louis Lambert, et affublé d'un lourd manteau de philosophe, nous ne saurions un seul instant le méconnaître ; car, il y a quelques années à peine, tandis que nous prêtions une oreille émue et charmé à ses premiers accents poétiques, le son de sa voix et les traits de son visage prirent une place, désormais inaliénable, dans notre souvenir. A ce désordre d'idées où l'a jeté une mélancolie trop exclusive et trop ardente, à ces rides précoces de son front pâle, nous reconnaissons bien le jeune rêveur malade qui s'en allait, nuit et jour, le long des bois et des étangs solitaires, méditant sur les incertitudes et les désabusements de la vie humaine. C'est Joseph Delorme ; qui s'y tromperait !

Cette femme blanche et frêle, dont le long regard, doux et triste, relève une existence froissée en sa fleur, une destinée à jamais douloureuse, nous l'avons rencontrée jadis ailleurs, en Allemagne, dans le froid et sombre château de R... sitten, du *Majorat*. Plus jeune alors, mais déjà martyre de la foi conjugale, elle avait soif de ces jouissances mystiques aussi nécessaires aux âmes tendres, que les brises parfumées de l'Italie aux poitrines menacées. La jeunesse déclinante et la sécheresse du sol où elle est transplantée n'ont rien pu contre l'ardeur inépuisable de ses espérances. Aujourd'hui, comme alors, ses illusions sont saintes, quoique déflorées légèrement par le contact inévitable de certaines réalités. Mais ce qu'elle a conservé surtout, dans l'exil où nous la revoyons plus que jamais languissante, c'est ce beau voile de mélancolie qui, l'enveloppant tout entière, lui donne les apparences d'une créature surnaturelle, d'une vaporeuse apparition. On a eu beau resserrer le voile autour de cette taille divine, le coller presque sur des formes qui ne perdaient rien au mystère, notre vue n'a point été troublée, ni abusée. Le premier jour où le ravisseur nous présenta sa conquête sous le pseudonyme de Mme de Vieumesnil, nous la nommâmes tout bas de son doux nom de Séraphine; car, sur les belles épaules nues de la femme française, nous avions aperçu tout de suite les deux blanches ailes de l'ange allemand.

M. de Balzac, toutefois, n'a pas été aussi soigneux de dissimuler ses larcins, quand, au lieu de caractères principaux, il s'est agi de personnages secondaires et de détails. Pour ne le combattre que sur un terrain qui lui soit favorable, nous citerons, à l'appui de notre assertion, ses deux livres les plus populaires, *Eugénie Grandet* et *le Lys dans la Vallée :* le premier, où *l'Avare* et *Melmoth*, un peu grimaçants et contrariés, il est vrai, posent constamment devant l'auteur, à tour de rôle; le second, qui, comme dispositions générales et comme effets de scène, est fabriqué avec les rognures de *Volupté*. Molière! Maturin! Hoffmann! Sainte-Beuve! Il faut être juste, M. de Balzac n'y va pas de main morte; et ce n'est pas aux pauvres qu'il s'adresse, lorsqu'il éprouve le besoin de dévaliser quelqu'un. Mais cependant, tout ce qui précède portant uniquement sur l'ensemble des écrits de M. de Balzac, il convient d'examiner particulièrement un de ses ouvrages,

puisqu'un peintre, après tout, quoique incapable de décorer un édifice, pourrait être capable de produire un tableau excellent. Le meilleur moyen de mettre tout à fait notre impartialité à couvert, c'est, ce nous semble, de choisir le dernier roman qu'ait publié l'auteur : *Une Fille d'Ève*. Nous courons le risque, évidemment, de voir notre échafaudage critique renversé de fond en comble, si M. de Balzac, ce qui est dans l'ordre des choses possibles, a fait des pas de géant sur le chemin du progrès; ce parti, néanmoins, étant le plus loyal et le plus sage, nous nous y arrêtons volontiers.

Les deux acteurs principaux d'*une Fille d'Ève* sont, ainsi que nous l'avons déjà laissé pressentir, le même homme de génie et la même femme passionnée, acolytes inséparables, dont M. de Balzac a fait jusqu'à ce jour les monotones échos de sa pensée. Raoul-Nathan et la comtesse Marie-Angélique de Vandenesse se livrent, dans ce nouvel ouvrage, aux amoureux exercices que nous connaissons pour en avoir été si souvent les ennuyés témoins.

Raoul-Nathan est un homme de premier ordre, capable des plus merveilleux exploits en tout genre. Général d'armée, il battrait certainement, avec une poignée de soldats, toute l'Europe coalisée, et laisserait bien loin les lauriers usés de Bonaparte; homme politique, il transformerait avant peu la tribune en trône héréditaire, au moyen de quelques phrases magiques au fond desquelles la société haletante trouverait son salut. Malheureusement, Raoul-Nathan, malgré la meilleure volonté du monde, est dans l'impossibilité de réaliser tant de merveilles, par cette unique raison qu'un levier vulgaire lui manque : il n'a pas d'argent. En attendant qu'un héritage de quelque oncle d'Amérique, unique chance qui lui reste depuis l'abolition de la loterie, le mette à même de donner une forme à ses rêves, il prend le parti d'écrire, dans le but, bien mesquin pour un homme de sa trempe, de faire ressemeler ses bottes et de payer son loyer. Remarquons en passant que les héros de M. de Balzac n'ont jamais cent sous dans la poche, et que cette misère est l'éternel prétexte de leur impuissance, ou de leurs vices, ou de leur inaction. Qui est moins excusable qu'un homme de génie, cependant, si la pauvreté lui est un obstacle, puisque la Providence l'a doué de facultés propres au

succès? Nous ignorons l'opinion de l'auteur sur cette idée très-simple; mais le fait est qu'il n'y a pas complétement de la faute de Raoul-Nathan si son gousset reste vide, car les romans qu'il improvise ne se vendent guère, et les vaudevilles qu'il fait recevoir avec peine sont sifflés et tombent à plat. Que prouvent de pareilles chutes? se dit-il en lui-même. Le volume et le théâtre sont des cadres suffisants, sans doute, pour l'exposition d'idées médiocres, mais où le génie se hasarde en pure perte, obligé qu'il est de se couper bras et jambes pour entrer. Donc, Raoul-Nathan se console, non sans garder rancune à l'ingrate société, d'une disette d'argent et de gloire dont l'immensité de son mérite est la seule cause. Riche d'orgueil et d'espérances, en échange, il attend les sourires de la fortune au milieu du monde aristocratique, auquel il donne le divertissant spectacle d'une vanité affamée et fiévreuse, et entre les bras d'une fille de théâtre, qui partage charitablement son pain avec lui.

La comtesse Marie-Angélique de Vandenesse est une femme jeune, belle, riche, jouissant de ces mille priviléges qui constituent le bonheur aux yeux de la foule, triste et malheureuse néanmoins. Le comte de Vandenesse, son mari, est un excellent homme, jeune encore, affable, de très-bon goût, de très-bonnes manières, plein d'exquises prévenances et de délicates attentions, mais dont le tort, évidemment impardonnable, est d'être le mari de sa femme. Aussi la comtesse qui, à l'exemple de toutes les autres héroïnes de M. de Balzac, a lu de bonne heure et médité *la Physiologie du Mariage*, sent-elle un besoin irrésistible d'être appréciée et comprise, en dehors du cercle étouffant où la loi l'enferme, par un homme d'élite, souffrant comme elle, plus malheureux même, et dont le front en feu, qu'on nous pardonne cette métaphore de circonstance, implore la rosée rafraîchissante d'une affection exclusive et dévouée.

La Providence, par l'intermédiaire de M. de Balzac, ne tarde pas à mettre en face l'un de l'autre ces deux membres de la société parisienne, martyrs de la vie privée. Un soir, dans une réunion où figure le monde le plus élégant et le mieux né, Raoul-Nathan, chez qui on était peut-être venu au remboursement, ce jour-là, pour un effet de librairie, ou qui avait éprouvé au théâtre un récent échec, s'emporte en déclamations

furibondes et risibles contre les injustices de l'opinion ; il s'indigne en style de préface, il bondit, il gesticule; et quand il a fini sa harangue, il se trouve avoir gagné, sans y songer, le cœur d'une charmante jeune femme qui l'écoutait. Mme Félix de Vandenesse, mal disposée par le trouble personnel de ses idées à distinguer la fausse éloquence de l'éloquence véritable, s'est laissé prendre à cette indignation emphatique derrière laquelle elle a cru voir une haute intelligence froissée et méconnue. Si la pomme où mordit notre première mère n'était pas plus engageante que la prose qui tenta l'Ève parisienne. il faudrait proclamer que les femmes ne sont vraiment pas difficiles à séduire, et que le serpent de la Bible ne mérite pas sa réputation. Mais disons bien vite, pour excuser cette pauvre Mme de Vandenesse, que sa chute était dès longtemps inévitable; grâce aux manœuvres habiles de quelques femmes sur le retour, anciennes maîtresses de son mari, qui, heureuses à l'idée de troubler dans son ménage le perfide échappé à leurs chaînes, ne cessaient de tendre sur le chemin de la jeune femme des piéges sous forme de bienveillants conseils. Pour ces femmes, tout moyen était bon, tout homme aussi, qui réaliserait leur projet de donner un amant à Mme de Vandenesse. Leur vengeance devait même trouver mieux son compte à ce que l'amant fût quelque peu ridicule; ce qui explique l'appui qu'elles prêtent d'un commun accord à Raoul-Nathan.

Aimé et amoureux, Raoul-Nathan songe à se créer d'importantes ressources pécuniaires, voulant faire figure dans le monde, et suivre l'équipage de sa maîtresse autrement qu'à pied. Raoul-Nathan, s'il avait le sentiment de sa dignité et des convenances, accepterait et avouerait franchement une position sociale honorablement inférieure; dévoré par une vanité mesquine, il ambitionne de paraître riche aux yeux de Mme de Vandenesse, ne s'apercevant même pas, dans son délire, que ce mensonge devient une grossière injure pour la femme qui en est le sujet. Est-ce donc à dire que Mme de Vandenesse n'aimerait pas Raoul, si, à défaut de tilbury, Raoul arrivait par l'*omnibus* aux rendez-vous du bois de Boulogne? Raoul, cependant, ne s'est procuré des chevaux et tous les accessoires d'une opulence factice, que par la création d'un journal politique; la direction de ce journal venant un beau jour à lui

échapper, il retombe dans les embarras d'où un crédit provisoire l'avait tiré la veille, et il y retombe chargé de dettes énormes qu'il ne peut payer. Il se résout alors à s'asphyxier vulgairement, lui homme de génie, comme un garçon coiffeur le pourrait faire. Seulement, avant d'exécuter son suicide ridicule, il a soin de prévenir Mme de Vandenesse par une lettre lamentable : d'où il résulte que Mme de Vandenesse, survenue assez à temps pour empêcher son amant de rendre l'âme, se met en devoir d'emprunter cinquante ou soixante mille francs dont l'ex-journaliste politique a besoin. Mais, dans l'intervalle de tous ces événements, M de Vandenesse, ayant appris le danger qu'il court, instruit adroitement sa femme de la liaison secrète de Raoul avec une fille de théâtre. Justement indignée alors, et, d'un autre côté, reconnaissante de l'indulgence magnanime dont son mari fait preuve, la jeune femme s'arrête tout à coup sur le bord de l'abîme où elle n'a pas roulé encore, et applique sur les blessures de son cœur, comme un fer rouge, le mépris.

Et maintenant, à quelle résolution décisive vont s'arrêter les divers acteurs d'*une Fille d'Ève ?* demandera-t-on sans doute. Raoul entreprendra-t-il de se justifier auprès de la comtesse? Les vieilles protectrices du jeune homme lui viendront-elles en aide et achèveront-elles leur ouvrage? Mme de Vandenesse, si naturellement indulgente et affectueuse, se laissera-t-elle fléchir? Comment, enfin, se terminera cette intrigue? Il est absolument impossible que les choses en restent là, puisqu'à présent, à présent seulement, l'action vient de s'engager d'une manière sérieuse. Reprendre son empire sur Mme de Vandenesse, ou se faire sauter une bonne fois la cervelle, ou se vouer à la haine et à la vengeance, tels sont les trois seuls partis entre lesquels Raoul-Nathan ait à choisir. Quel que soit celui des trois auquel il s'arrête, il importe qu'on nous en instruise. Nous voulons assister aux derniers actes de ce drame, dont nous avons si patiemment écouté le languissant prologue. L'auteur n'a pas le droit de nous laisser en chemin.

Réclamations inutiles ! clameurs vaines ! L'auteur trouve son roman très-bien terminé de la sorte, et il n'y ajoutera pas une seule ligne; il faut que nous nous contentions de ce qu'il nous a donné. Eh bien! soit; n'insistons pas là-dessus davantage,

par égard pour les habitudes de M. de Balzac en matière de dénoûment. Réflexions faites, nous ne tenons pas du tout à imposer à M. de Balzac une tâche qu'il ne remplirait qu'avec dégoût, persuadé que nous serions la première dupe de notre exigence, à en juger par le plaisir que nous procurent les travaux auxquels M. de Balzac se livre de son plein gré! Toutefois, pour reconnaître comme il convient cette complaisance excessive, M. de Balzac ne se refusera certainement pas à nous édifier sur plusieurs points de son livre qui nous paraissent obscurs. Et par exemple, nous serions curieux de savoir si Raoul-Nathan aime ou n'aime pas Mme de Vandenesse. Nous avons vainement interrogé le héros à plusieurs reprises; rien dans sa conduite, non plus que dans ses paroles, n'a éclairé nos doutes à ce sujet. Il aime, car il est circonspect, peu entreprenant et timide; il n'aime pas, car il conserve des relations avec Rosine la comédienne. Il aime, car, pour se rapprocher plus aisément de Mme de Vandenesse, il engage sans réflexion son présent et son avenir; il n'aime pas, car, lorsqu'il veut mourir, il n'est poussé au suicide que par un motif égoïste. Avant de continuer, adressons à M. de Balzac une petite question incidente : Comment fait Raoul, dès que la fantaisie lui en prend, pour avoir des chevaux, un tilbury, un groom et un banquier à ses ordres? Fonder un journal politique n'est pas, que nous sachions, une recette infaillible pour se procurer des douceurs pareilles, puisque tant de gens, capables ou habiles, en sont encore à se coudoyer sur le pavé. Il faut que Raoul-Nathan ait fait usage de quelque sortilége que l'auteur ne dit pas. Singulier moyen de simplifier l'art de la composition, cependant, que d'avoir recours à une sorte de baguette enchantée et invisible, pour surmonter ou créer à volonté les obstacles, pour résoudre ou appeler les difficultés! que M. de Balzac daigne nous en croire; s'il veut, ainsi qu'il l'affirme d'un ton très-sérieux dans la préface d'*Une Fille d'Ève*, que les *Études de Mœurs* laissent bien loin *les Mille et une Nuits*, il fera bien de ne plus emprunter au roman arabe, où ils sont légitimes, pour en faire usage dans la peinture de la vie ordinaire, où ils sont faux et intolérables, des procédés fantastiques dont ne saurait, sous aucun prétexte s'accommoder la réalité. Autre question plus sérieuse : Quel est, dans les circonstances diverses où l'auteur le

place, le but précis que poursuit Raoul-Nathan? A de certains moments, Raoul laisse percer le désir de jouer un grand rôle littéraire; un instant après, son ambition tourne à la politique; deux chapitres plus loin, il oublie complétement la politique et la littérature pour l'amour. Veut-il cumuler? qu'il le dise! veut-il être à la fois Shakespeare, Richelieu et Werther? qu'il confesse cette volonté à voix haute! Mieux vaudrait encore pour lui, après tout, inspirer tout de suite la compassion ou la colère, en prenant effrontément les allures folles, mais franches, d'un génie multiforme, que de se rendre ridicule en détail par des prétentions contradictoires qui avortent successivement. Malheureusement, pour dire ce qu'il veut, il faudrait d'abord que Raoul-Nathan le sût lui-même, et son embarras n'est pas moins grand que le nôtre sur ce point.

Tous les personnages d'*Une Fille d'Ève*, chacun dans sa sphère, procédant avec la même hésitation et la même incertitude que Raoul, nous comprenons maintenant, sans que M. de Balzac prenne la peine de nous répondre, pourquoi l'auteur se fatigue d'eux dès les premiers pas. Le moyen, en effet, de suivre jusqu'au bout de leur carrière des gens qui ne savent ni ce qu'ils sont ni ce qu'ils veulent, dont le caractère et la conduite séparément entachés de faiblesse et d'irrésolution, malgré l'emphase qui les environne, offrent encore le spectacle du plus profond désaccord! Le même fait explique également à merveille, selon nous, un autre défaut habituel à M. de Balzac, et plus frappant que jamais dans le nouveau livre; nous voulons parler de l'absence de proportions qui règne entre les diverses parties d'*Une Fille d'Ève*, de la confusion des scènes, des tiraillements en sens contraire auxquels l'action est soumise presque à chaque page, du manque de composition en un mot. C'est ainsi que le roman s'ouvre par une interminable conversation entre deux jeunes femmes, sur un sujet qui servira tant bien que mal de dénoûment tout à l'heure; après quoi vient un long chapitre sur l'enfance et l'éducation première des deux jeunes femmes, le tout en matière de préparations. Puis commence enfin la préparation réelle, dont nous avons essayé la difficile analyse, à des événements qui ne nous seront pas racontés. Dans l'intervalle des soubresauts en avant ou en arrière auxquels se livrent les principaux acteurs du drame, l'auteur nous

peint des pieds à la tête, physiquement et moralement, des personnages qui, chargés de rôles tout à fait secondaires, ne justifient pas le singulier intérêt qu'il prend à eux. C'est d'abord la comédienne Rosine, maîtresse en titre de Raoul, il est vrai, mais maîtresse condamnée par le sujet même à rester dans l'ombre, et, conséquemment, ne pouvant prétendre à partager également avec Mme de Vandenesse l'attention du lecteur ; ce à quoi elle réussit cependant. Après Rosine, c'est le tour de M. de Vandenesse et de quelques autres, parmi lesquels un malheureux musicien allemand nommé Schmuke, déniché dans une mansarde par M. de Balzac, veut-on savoir à quelle intention ? d'obtenir qu'il endosse le billet de 60,000 francs souscrit par Mme de Vandenesse et destiné à sauver Raoul. Vraiment, si M. de Balzac ne nous paraissait pas avoir cédé ici au désir de peindre minutieusement un vieux musicien et l'intérieur d'une mansarde, nous ne lui pardonnerions pas, à lui qui a retrouvé pour les menus plaisirs de ses héros les sources du Pactole, de faire monter un sixième étage à Mme de Vandenesse, et de troubler le repos d'un pauvre homme, pour une bagatelle comme 60,000 francs. Tant est-il, au demeurant, que le rôle du musicien Schmuke se borne à donner une signature. Encore une fois, nous comprenons que M. de Balzac arrive promptement à la confusion la plus déplorable, qu'il perde la tête et fasse halte avant terme, quand les chefs de sa phalange romanesque donnent eux-mêmes l'exemple de la débandade ; mais à qui la faute s'il en est ainsi, à qui la faute ? sinon à l'auteur, qui ne sait pas façonner d'avance ses personnages au joug nécessaire d'une discipline sévère et intelligente. A qui la faute ? sinon à M. de Balzac, qui, manquant de tact et de prévoyance, trop confiant dans la soudaineté de ses inspirations, se faisant illusion sur ses forces, dédaigne toute règle, toute méthode, toute mesure, et se complaît dans une ignorance absolue des lois et des avantages de la concentration.

Il reste donc démontré, jusqu'à l'évidence, qu'*Une Fille d'Ève* est une œuvre sans valeur au point de vue de l'invention, puisque c'est simplement une reproduction nouvelle des caractères et des événements que M. de Balzac a depuis si longtemps à son service. Au point de vue de la composition, ce livre ne mérite pas une condamnation moins rigoureuse, puis-

qu'il est la négation même de l'esprit d'ordonnance et du sens commun. De quelque façon qu'on l'examine, pièce à pièce, ou dans son chimérique ensemble, le monument littéraire de M. de Balzac offre les mêmes vices arrivant au même résultat déplorable. La définition du talent de M. de Balzac se réduit donc inflexiblement à cette formule : union de l'indécision et de l'inconséquence produisant la nullité.

Si le style doit être compté pour quelque chose, comme nous ne balançons pas à le croire, dans une question de littérature, nous pourrions nous donner beau jeu encore contre M. de Balzac ; car M. de Balzac ne se doute littéralement pas de ce que c'est qu'écrire. Sans parler des néologismes innombrables et absurdes, pour ne pas dire barbarismes, que l'auteur des *Contes drôlatiques* et des *Contes philosophiques* entasse dans ses livres avec une négligence si prétentieuse, nous pourrions prendre M. de Balzac, vingt fois au moins par page qu'il écrit, en faute irrémissible d'ignorance grammaticale. M. de Balzac est parfaitement étranger aux notions les plus vulgaires de la syntaxe ; il n'y a pas, dans l'art d'écrire, de principe si élémentaire dont il paraisse avoir même une vague idée. Selon son bon plaisir, il met au régime de l'activité les verbes de la nature la plus passive, et réciproquement ; ou bien, il range dans la catégorie des irréguliers ou des absolus des verbes dont la condition est de rester neutres. Presque tous les mots sont forcés, sous sa plume, à des associations impossibles. Avec une audace et une assurance véritablement fabuleuses, il établit violemment, entre des substantifs dont il ne connaît ni la signification précise, ni l'origine, et des adjectifs dont il ignore les obligations particulières, des alliances que réprouvent tout à la fois la tradition, le vocabulaire et le goût. Quant aux pronoms, relatifs ou possessifs, et aux adverbes, le romancier s'en sert comme de ces détachements de cavalerie légère qu'on lâche au milieu d'une armée en déroute, pour accroître le désordre et le carnage ; c'est son corps de réserve, destiné, aux heures décisives, à rendre le massacre de la langue plus complet. M. de Balzac paraît, au reste, avoir le sentiment secret de son néant en fait de style. Dans sa nouvelle préface, où il dresse une liste détaillée des félicitations qu'il recueille chaque jour sur la variété et la profondeur de ses connaissances,

nous avons vainement cherché, parmi quinze ou vingt témoignages anonymes d'une admiration diverse, un éloge qui s'adressât directement à l'écrivain. Le médecin, le philosophe, l'homme politique, le naturaliste et autres individus spéciaux, figurent sur cet étrange catalogue; seul, le grammairien n'y paraît pas. M. de Balzac convenant implicitement par là, lui-même, qu'il n'a rien à démêler avec la science des lois du langage, nous jugeons inutile d'insister davantage sur ce point.

Mais une prétention de M. de Balzac pour laquelle nous serons impitoyable, c'est celle que révèle hautement le titre général de ses œuvres, de connaître à fond les mœurs du siècle et de les peindre avec une rigoureuse vérité. Quelles sont donc les mœurs que peint M. de Balzac? des mœurs ignobles et dégoûtantes, ayant pour seul mobile un intérêt sordide ou crapuleux. S'il faut en croire le prétendu historien philosophe, l'argent et le vice sont le moyen et le but unique pour tous les hommes d'aujourd'hui; les passions perverses, les goûts dépravés, les penchants infâmes animent exclusivement la France du XIXe siècle, cette fille de Jean-Jacques et de Napoléon. Nul sentiment honorable, nulle idée honnête, de quelque côté que se tourne le regard. La France, car c'est le portrait de la France que l'auteur se propose, est peuplée de goujats galonnés, de bandits plus ou moins déguisés par un masque, de femmes arrivées aux dernières limites de la corruption, ou en train de se corrompre : nouvelle Sodome dont les iniquités appellent le feu du ciel. C'est-à-dire que les cachots, les lupanars et les bagnes seraient des asiles de vertu, de probité, d'innocence, comparés aux cités civilisées de M. de Balzac. Descendez dans cet abîme, prenez l'un après l'autre ceux qui l'habitent, et jugez! Le banquier est un homme enrichi par le vol secret et par l'usure; l'homme d'État est un intrigant qui doit son élévation au mépris de tous les principes et au nombre de ses perfidies; l'industriel est un escroc prudent et habile, qui roule carrosse quand il devrait traîner le boulet; l'homme de plume est un misérable sans âme, occupé à ourdir trahisons sur trahisons, toujours en marché de ses opinions et de sa conscience; et ainsi de suite, sans exceptions, depuis le haut de l'échelle jusqu'au bas. Les salons les mieux famés sont des lieux perdus, où les prostituées elles-mêmes, si elles comprenaient la métaphysique immorale qu'y

débitent les belles dames, se boucheraient les oreilles par pudeur. Le monde, tel que nous le représente M. de Balzac, est, en un mot, un coupe-gorge et un bourbier. Après la lecture d'un de ces livres que M. de Balzac donne comme autant de miroirs fidèles de son époque, on a l'esprit plein d'idées échauffées et malsaines, la tête embarrassée et lourde, comme si l'on sortait d'une caverne où, autour de deux figures étrangères et de plus en plus pâlissantes, tourbillonnerait en désordre une ronde infâme de princesses de contrebande, de grands seigneurs bâtards et de laquais parvenus.

Eh oui! sans doute, il y a dans la société contemporaine des infamies et des hontes, des fortunes dont la source est inavouable, des positions usurpées, des métiers exercés bassement, des industries déshonorantes, des égoïsmes poussés jusqu'à la lâcheté et à la scélératesse, des turpitudes sans nom! Mais dire qu'il n'y a que cela, voilà l'impardonnable mensonge! Mais se plaire dans la mise en œuvre de pareils éléments, les grandir, les poétiser, les caresser, en composer un éternel spectacle pour la foule, en vouloir faire des sujets d'admiration et d'enthousiasme, voilà le tort criminel! Heureusement, il y a, aujourd'hui plus que jamais, dans le cœur d'une certaine jeunesse dont M. de Balzac ne soupçonne pas l'existence, des instincts désintéressés et nobles, des passions généreuses, des convictions sincères et ardentes, que ne terniront ni ne déracineront les mauvais exemples, non plus que les pernicieuses leçons. Sous ce fumier que M. de Balzac remue de deux mains amoureuses, au sein d'une terre vierge et féconde, se développent en silence, à cette heure même, des germes précieux; moisson future de fruits savoureux et de fleurs odorantes, quoi que disent et fassent les aveugles et les malveillants. Mais à qui parlons-nous? et l'auteur de *la Fille aux yeux d'or* pourrait-il nous comprendre? Tout ce que nous devons dire à M. de Balzac, c'est qu'il n'a rien de plus à démêler avec l'esprit philosophique de son siècle qu'avec la littérature sérieuse. S'il peint la société d'après ses souvenirs, nous ne saurions lui faire compliment sur le goût particulier qui le dirige dans le choix de ses modèles; s'il invente, nous ne saurions le féliciter ni de l'élégance, ni de la noblesse de son imagination. Quoi qu'il en soit, M. de Balzac n'évitera pas le sort réservé à tous les talents faux et nuisibles, l'oubli et le mépris.

Placé, de son vivant même, entre Mlle de Scudery, dont il a la fécondité maladive, et le marquis de Sade, qu'il continue, dans un autre ordre d'idées, avec un bonheur rare, il pourra voir avant peu, de ses fenêtres, le cadavre de sa réputation traîné aux Gémonies.

Nous aurions, volontiers, assisté en témoin aussi impassible que peu curieux à la décadence de M. de Balzac, faux météore prêt à replonger silencieusement dans la mare d'in-octavos sinistres d'où il est sorti, si M. de Balzac, à mesure qu'il décline, ne prenait à tâche de lasser la patience publique par l'excès de sa personnalité. M. de Balzac, à force de se trouver semblable, sinon supérieur, à tous les plus grands personnages anciens et modernes, en est arrivé à se placer si haut dans sa propre estime, qu'il ferait preuve d'une modestie incroyable, s'il se mettait, comme on l'assure, sur les rangs pour l'Académie. Consentir ainsi à partager l'empire des lettres avec trente-neuf rivaux, vouloir troquer un trône contre un fauteuil, serait, nous en convenons, une abdication véritable, à propos de laquelle, du reste, comme dédommagement, l'auteur des *Contes drôlatiques* ne manquerait probablement pas de se comparer à Charles-Quint. Peu flattés du rôle de capucins que M. de Balzac leur réserve, MM. de l'Institut ne donneront pas lieu, nous l'espérons, à l'une de ces bouffonneries dont le public est las. Que M. de Balzac se proclame, par la voie des annonces, un auteur incomparable, le plus excellent des romanciers modernes, le premier fabricant de chefs-d'œuvre en gros ou en détail, c'est un ridicule, sans doute, qui rappelle la grenouille de la Fontaine, mais que les libraires, à tout prendre, ont le droit de donner à l'auteur pour leur argent. Que M. de Balzac se pose, dans une préface, en écrivain près de qui Richardson, Walter Scott et autres sont une petite monnaie vulgaire, cela, est jusqu'à un certain point, tolérable, comme sujet précieux d'hilarité; mais que M. de Balzac, non content d'imposer son nom au public, au moyen de la préface et de la réclame payante, saisisse toutes les occasions de se prodiguer l'encens à lui-même, et fasse naître ces occasions, au besoin; que, sous prétexte, aujourd'hui, d'éclaircir une question de droit littéraire; demain, de signaler le tort fait à la librairie française par la contrefaçon belge; après-demain, de réfuter une opinion émise

sur lui, dans un article critique; un autre jour, de proposer une modification du Code civil ou du Code pénal, M. de Balzac, incessamment préoccupé de son importance individuelle, explique le double rôle de maréchal de France et d'empereur qu'il joue tour à tour dans la société sans que la société s'en doute; qu'à propos de la moindre chose, ou à propos de rien, M. de Balzac, citant avec éloge la magnificence de François Ier, qui envoyait à Raphaël cent mille écus sur un plat d'or, offre la propriété de ses œuvres complètes au gouvernement, pour la modique somme de deux millions, en lui garantissant des bénéfices; que M. de Balzac, se donnant pour l'héritier légitime de Corneille, demande indirectement un *bouillon* aux chambres, au nom de son aïeul! voilà qui n'est plus tolérable, voilà qui n'est plus risible; car ceci est de l'orgueil poussé jusqu'à la folie. Opposer l'exiguïté du mérite à l'extravagance de l'ambition était, en pareil cas, un devoir dont la critique moraliste ne pouvait se dispenser; l'état inquiétant de la littérature, ravagée de plus en plus par la fièvre contagieuse de l'orgueil, nous faisait même de la sévérité une loi impérieuse. Dans le paroxisme violent, où se trouvent, à l'heure présente, certains malades, nous croyons, malgré l'avis de M. de Balzac, l'eau fraîche plus salutaire que le bouillon.

J. Chaudes-Aigues.

LE

GENTILHOMME CAMPAGNARD.

Ceux qui sont amoureux d'anecdotes héraldiques, se transmettent le récit d'une petite aventure qui fit quelque bruit à Versailles, un peu avant le mariage de Louis XVI.

Il s'agissait, chose grave dans la cour la plus cérémonieuse de l'Europe, après la cour de Madrid, de régler le nombre et le rang des personnes qui monteraient dans les carrosses du roi. Après des conférences aussi longues et aussi orageuses que celles qui avaient eu lieu, un peu moins d'un siècle auparavant, entre le duc de Medina Sidonia et le comte de Marchin, pour savoir si le repas de noces du roi d'Espagne, Philippe V, et de Marie de Savoie, serait fait par des cuisiniers espagnols ou par des cuisiniers français, on s'arrêta lâchement à un moyen dilatoire, qui écartait la difficulté des désignations personnelles, et l'on rédigea un projet d'ordonnance portant qu'on ne serait admis dans les carrosses du roi, que sur l'exhibition de titres établissant clairement trois cents ans de noblesse.

Les gentilshommes de la cour furent fort satisfait d'un projet de décision qui les mettait, dans leur idée, en possession incontestée d'un privilége fort beau un jour de noces royales ;

et l'avis de l'ordonnance future circula, par l'intermédiaire des gouverneurs des provinces, du château de Versailles à la dernière bicoque du royaume en possession du droit de girouette et du droit de mare empoissonnée. Or, vingt-cinq ou trente jours après l'avis, juste le temps qu'il fallait, en ce temps-là, pour franchir les boues qui séparaient la ville de Paris des montagnes du Dauphiné ou des bruyères de la Bretagne, il arriva de tous les côtés, à Versailles, une nuée de gentilshommes campagnards, crottés et inconnus, vêtus la plupart à la vieille mode, et portant d'énormes havresacs remplis de parchemins enfumés, lesquels établissaient des généalogies claires et triomphantes de quatre, de cinq, de six siècles révolus; si bien que les carrosses du roi n'auraient même pas suffi à contenir cette noblesse sortie de terre, offrant deux ou trois siècles de luxe, par delà les quartiers exigés par le projet d'ordonnance.

Il n'y avait plus, dans le nouvel état de la question, dix gentilshommes de la cour qui pussent monter dans les carrosses. On renvoya les hôtes malencontreux qu'on s'était attirés de si loin, et l'on abandonna l'ordonnance.

Cette population étrange, évoquée ainsi tout à coup par un débat d'étiquette, et effrayant Versailles par une invasion de parchemins; ces mines sérieuses et roides, empanachées de vieux titres, comme un orme de lierres grimpants; ces hommes qui trainent après eux un long passé de gloire modeste, qui ont assisté, par quelqu'un de leurs ancêtres, à toutes les batailles de l'Occident, depuis Bouvines, se contentant d'honorer la France et de mourir inconnus, comme ces artistes sans nom qui ont ciselé les clochetons des cathédrales; cette race dont la raillerie moderne gourmande les fières allures, comme les mignons de Louis XIII faisaient du pourpoint de Sully, n'est pas encore disparu du sol que ses ancêtres ont conquis par la lance, gouverné par la seigneurie, civilisé par la loi. Elle affectionne toujours une demeure en pleine campagne, comme ces nobles de l'Attique que Thésés attira sur l'Acropolis; elle vit toujours isolée, à la manière des grandes espèces de la création, tour à tour aigle sur son rocher, lion dans ses bois.

Il faut même dire que ce qui a distingué extérieurement, en tout temps et en tout pays, le gentilhomme du bourgeois, c'est

que le gentilhomme vit seul, et que le bourgeois vit par troupes. Cette différence radicale dans les mœurs s'est reproduite jusque dans les institutions et jusque dans les monuments. Au moyen âge, la justice noble des villages était rendue par un seigneur; la justice bourgeoise des villes était rendue par un jury. A toute époque, les gentilshommes ont bati des châteaux séparés, et les bourgeois des maisons réunies par un mur mitoyen. L'un s'isole, l'autre s'associe; l'un croît espacé : comme le chêne, l'autre croît dru comme le roseau.

Le trait caractéristique des gentilshommes, c'est donc d'habiter la campagne. La présence des gentilshommes dans les villes est un fait anormal, qui tient à des révolutions dans la constitution historique des sociétés, comme la présence de coquillages sur le sommet des montagnes tient à des révolutions dans la constitution physique du globe.

Il faut bien comprendre, en effet, que le gentilhomme campagnard est le type primordial de la noblesse, et que le gentilhomme des villes est une dégénérescence et un abâtardissement. Si l'on veut suivre à la trace, rien que dans Paris, les établissements qu'y a faits la noblesse, on verra qu'elle y a accompagné la royauté, entraînée sur la courbe de son orbite comme les planètes par le soleil. Sous la première et sous la seconde race, quand les rois habitaient le Palais, la noblesse s'installa dans la Cité; aussi Victor Hugo, ce merveilleux historien des choses bâties, sculptées, parlées et pensées au moyen âge, met-il encore, sous Louis XI, en un coin du parvis Notre-Dame, le logis blasonné par la fenêtre duquel Fleur-de-Lys de Gondelaurier voit la Esméralda danser et mimer avec sa chèvre. Sous la troisième race, lorsque les Valois habitent la Bastille ou le palais des Tournelles, la noblesse s'installe dans le quartier du Marais, depuis le Temple jusqu'à l'orme Saint-Gervais. Enfin, lorsque les Bourbons habitent le Louvre, la noblesse s'éparpille autour de Saint-Germain-l'Auxerrois, et, de l'autre côté de l'eau, en face du Louvre, depuis l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés jusqu'à la tour de Nesle.

Du reste, cette noblesse qui s'attachait servilement à la royauté, qui acceptait à la cour toutes les charges de chambellan, de pannetier, de veneur, de grand-queux, inventées par Constantin pour consoler la noblesse romaine abattue, venait

à Paris de tous les côtés de la France. Les Noailles étaient du Quercy, les Cossé de la Provence, les d'Uzès du Roussillon, les La Trémoille du Poitou, les Rohan de la Bretagne. Ils avaient tous quitté la vieille demeure de leurs ancêtres, les populations qu'ils avaient toujours protégées et qui les avaient toujours aimés; si bien, qu'au bout de quelques siècles, ces familles expatriées n'eurent plus ni amis, ni défenseurs. Paris ne les connaissait que par leur faste, la province que par leurs besoins; ici, c'étaient des fournisseurs qu'on ne payait pas, là-bas, c'étaient des fermiers qu'on pressurait; et lorsque se leva la tempête populaire, le tourbillon les emporta sans effort, car elles étaient à Paris sur un sol étranger, plantées en terre comme les pieux d'une tente, au lieu d'être enracinées comme les arbres d'une forêt.

Dans les autres villes du royaume, la noblesse avait été pareillement attirée par des motifs divers. A Toulouse, à Aix, à Rennes, à Dijon, elle s'était pressée autour des parlements, séduites par des siéges de conseillers ou par des mortiers de président; ailleurs, c'étaient les connétablies des maréchaux, ailleurs les simples sénéchaussées, ailleurs même les généralités des finances; car la noblesse française, si grande et si belle sous le chêne seigneurial, s'était débandée à la longue, à la poursuite de conditions étrangères à sa nature, et qui ne lui ont pas profité.

Un jour, la royauté, les parlements, les connétablies, les sénéchaussées, les généralités, tous ces faits, toutes ces institutions, tous ces leurres, qui avaient attiré la noblesse dans les villes, disparurent à la fois; les flots de la vieille monarchie qui l'avaient portée çà et là, loin de ses aïeux morts, la laissèrent à sec en se retirant sur la place publique des cités; et elle y est encore, se débattant dans une atmosphère d'idées qui la tuent, comme ces phoques éperdus et essoufflés, que l'océan des équinoxes oublie au loin sur les grèves.

Vous seuls, simples gentilshommes des campagnes, vous êtes restés jusqu'au bout fidèles à votre carrière sociale; vous seuls, vous avez conservé et labouré le domaine qui échut autrefois à vos aïeux. Vous avez bien, comme les autres, laissé les cadavres de vos enfants sur tous les champs de bataille, à Bouvines, à la Massoure, à Crécy, à Marignan; mais vos

rudes épaules, habituées à porter leur charge d'acier ciselé, n'ont jamais pu se faire à porter des casaques brodées ; votre main, dressée au maniement des masses d'armes et des lourdes épées, ne s'est pas efféminée à diriger la sarbacane des mignons. Saint-Germain et Versailles ne connaissent peut-être pas vos noms et vos titres ; mais vos noms sont bien connus des populations qui ont vécu et grandi avec vous, depuis des siècles ; et vos titres, qui sont fort simples et fort courts, comme tous les beaux titres, qui ne reposent ni sur des concessions de cour, ni sur des lettres de chancellerie, comme tous les vrais titres, se retrouvent aux cartulaires des antiques prieurés et des primitives abbayes ; et si quelque miracle faisait sortir du tombeau, comme Lazare, la royauté des carrousels et des fêtes que l'histoire y a couchée depuis longtemps, si vous pouviez jamais être conviés encore à monter dans les carrosses au mariage d'un dauphin, vous reviendriez de toutes parts, en nuées, portant chacun votre histoire domestique, remontant d'ancêtre en ancêtre jusqu'au temps de cette monarchie pauvre, austère et forte, qui savait, comme Charlemagne, le compte des poules de ses métairies, et qui s'habillait de la laine de ses brebis, filée et tissée l'hiver par la main de ses filles, comme César Auguste, premier empereur des Romains.

Si l'on nous permet de choisir la province où nous étudierons plus à l'aise les mœurs du gentilhomme campagnard, nous prendrons l'ancien Armagnac. D'abord nous choisissons une province éloignée de l'ancien duché de France, parce que la royauté, qui y avait son siége, associait à ses querelles et à sa fortune toute la gentilhommerie environnante qu'elle avait sous la main, et la dénaturait ainsi peu à peu, lui ôtant le goût de la vie seigneuriale et lui donnant le goût de la vie de cour ; ensuite nous choisissons une province ayant une frontière fermée, et ne se trouvant pas, comme l'Artois ou la Lorraine, sur le grand chemin des guerres perpétuelles, afin que le gentilhomme, libre dans tous ses intérêts, ne se tienne pas claquemuré dans sa tour, comme un vautour dans son aire, et vive, mêlé aux populations, de toute la vie des campagnes, à la fois pastorale et guerrière.

Il n'y a guère de paroisse en Armagnac qui n'ait sa maison seigneuriale, maison grave et magistrale dans son attitude, et

décorée du nom de château. Les autres maisons se tiennent toujours autour d'elle à une distance respectueuse, plus modestes dans leur maintien, plus simples dans leur parure, et silencieusement rangées le long des chemins qui se dirigent, de divers côtés, vers la demeure du gentilhomme. Il y a en effet cette première différence, extérieurement visible, entre la maison seigneuriale d'une paroisse et les autres maisons ordinaires, que les chemins se dirigent vers l'une, et ne font que passer devant les autres. Du reste, il est à observer que quelque chose d'indéfinissable et de frappant trahit toujours les abords de la maison seigneuriale; les routes y sont meilleures, les maisons plus propres, les populations plus intelligentes; on sent, en avançant, qu'on s'approche de quelque principe de vie, dont les rayonnements réchauffent et transforment tout autour d'eux les faits et les idées, les hommes et les choses.

Quoique ferme et assurée dans sa pose, comme il convient à ceux qui ont l'habitude de la domination, la maison du gentilhomme a pourtant ses aspects dérobés et rêveurs. Le paysan, qui ne comprend et qui ne pratique que le travail du corps, ne ménage jamais, autour de sa demeure, de ces sables dorés ou de ces commodes pelouses, qui invitent aux méditations péripatétiques; il passe du champ à la table, et de la table au lit, sans intermédiaire. La maison du gentilhomme a toujours, autour d'elle, quelque recoin silencieux où le maître se promène et rêve, car le promeneur fait le rêveur.

On arrive d'ordinaire, à la maison du gentilhomme, par quelque sombre allée de chênes, d'ormes ou de châtaigniers. La cour, ceinte d'étables et de vacheries, s'ouvre sur l'avenue par un haut portail à plein ceintre, pratiqué dans une tour qui sert de pigeonnier. Un perron à larges dalles, se rétrécissant de marche en marche, comme un autel, conduit au pied d'une porte massive, à panneaux en bois d'orme et de noyer, laquelle s'ouvre avec un retentissement sonore, sur un long corridor qui sépare, à droite et à gauche, ce qu'on appelle, en province, les *appartements*. Derrière la maison, à l'ouest, se déploie une haute futaie séculaire, entrecoupée d'allées sinueuses et garnies de bancs; au midi, s'étend le jardin, miniature charmante de la culture complète, où la bordure de

lavande encadre le carreau de fraises, où la rose ombrage le chou, où le muscat grimpe, par-dessus les jasmins, aux plus hautes branches du pêcher, éployées et appliquées contre les murailles; entre le bois et le jardin, un petit sentier dérobé, descendant jusqu'à mi-côte, s'arrête à un massif de saules, d'hièbles et de glayeuls, cachette ombreuse et fraîche où s'abritent le lavoir et la fontaine. Là, quand le jour baisse, une belle fille du Béarn ou du pays Basque, sa svelte et fine jambe dans un bas bleu, son pied mignon et arqué dans un sabot à talon de fer et à pointe recourbée, descend en chantant une ballade de Despourrins, le bras passé dans le goulot de sa cruche; et puis, dans l'attitude de Rébecca écoutant les paroles d'Éliézer auprès du puits de Bathuel, elle roule en bourrelet la serviette qu'elle portait en sautoir, élève et pose sans efforts sa large cruche sur sa tête, et s'en revient à pas comptés, tandis que les ombres descendent dans les vallées, qu'une sorte de fumée s'élève du fond des prés humides, et que la bergère gourmande, de sa petite voix courroucée, la génisse indiscrète qui a glissé son museau dans la haie de buis du jardin.

C'est donc l'heure où la famille des champs rentre après les fatigues de la journée. Le gentilhomme, qui est laboureur aux époques où il n'est pas soldat, descend dans la cour, se mêle aux ouvriers qui rentrent, interroge celui-ci sur l'essai de son attelage, celui-là sur la nature du terrain mis à nu dans une friche, tandis que la châtelaine, familière comme Pénélope avec les oies de ses viviers, fait verser l'orge dans les auges, et que l'aïeule retient et gronde les petits enfants, conjurés après les poules blanches et les pintades tachetées qui montent, avec un petit gémissement plaintif, dans les ruches du perchoir.

Quand tout ce bruit s'est fait silence, quand toute cette agitation s'est faite repos, les serviteurs se réunissent dans la grande salle, et là, comme dans la tente des vieux patriarches ou comme dans le palais du roi Alcinoüs, le même brasier réchauffe le paysan et le gentilhomme, d'autant plus rapprochés par cette douce et noble familiarité du foyer, qu'ils ont l'un et l'autre toujours présent à l'esprit le sentiment de leur dignité respective.

Cette pièce du château de province, qu'on nommerait ici la

cuisine, se distingue toujours par son étendue. Une des faces, presque tout entière, est occupée par l'âtre, si spacieux et si large, que deux grands siéges fixes en occupent les coins, place des paresseux, c'est-à-dire place chaude et douce, surtout durant les longues soirées de décembre, avec un tronc de charme mis en travers du foyer. Vis-à-vis du foyer est une longue et massive table de chêne, autour de laquelle les serviteurs sont rangés, et quelquefois, aux jours d'intimité et d'expansion joviale, le gentilhomme soupe lui-même à l'un des bouts ; reproduisant, avec assez d'exactitude, cette belle gravure d'après Rubens, où le roi Hérode Antipas, fourré de martres comme un bourgmestre de Flandre, tient le haut bout de sa table monumentale, tandis qu'une belle esclave, au torse cambré et vainqueur, sert, dans un plat d'argent, la tête de saint Jean-Baptiste à la jeune princesse Salomé.

Cette digne familiarité des maîtres et des serviteurs est encore un des caractères de la vie domestique dans les grandes et vieilles maisons de province ; les parvenus des villes, qui ne sont *messieurs* que de la veille, et qui ont toujours peur qu'on se souvienne de les avoir vus garçons de café ou marchands de cirage, affectent, pour les gens de service, un hauteur roide et dédaigneuse qui se complique, chez mesdames leurs *épouses*, de toutes sortes d'exigences tyranniques, souvenirs survivants de leurs primitives habitudes. Il faut dire aussi que les serviteurs des villes, aventuriers ramassés de toutes parts, sans sympathie possible pour le maître, espions envieux des familles où ils entrent, inconnus admis par nécessité à l'initiation des mystères du ménage, ne sont jamais tenus trop loin. En province et dans les vieilles familles, les serviteurs sont presque toujours nés et meurent presque toujours dans la maison. Les anciens étaient compagnons d'enfance de l'aïeule, et portèrent le maître dans leurs bras, en ses jeunes années. Ce sont donc moins des serviteurs qu'on paye que des amis que l'on soutient ; ils savent votre vie et vous savez la leur, double motif d'indulgence, d'affection et de dévouement. Ce sont de ces servantes et de ces valets que l'on trouve dans les comédles de Molière, où ils se mêlent toujours du mariages des filles, et procurent quelques écus au fils du maître de la maison. La race s'en est depuis longtemps perdue dans les villes, et elle n'a survécu que là où

ont survécu les familles patriarcales, c'est-à-dire au milieu des landes et au fond des bois.

Ce n'est pas néanmoins que la gentilhommière de province n'ait aussi ses *appartements* de cérémonie. Lorsque le curé et le chirurgien, deux dignitaires de la paroisse, font résonner le soir le lourd marteau du corridor, le gentilhomme, qui n'oublie jamais les choses cérémonieuses en pratiquant les choses familières, va les recevoir dans son salon. C'est une grande pièce, au foyer haut et large, couverte de quelque vieille tapisserie *des Amours de Gombaud et de Macé*, comme en vendait maître Simon. Un bahut en bois de noyer, sculpté du temps d'Henri IV, avec quelque frise bien hardiment fouillée, où des chiens fantastiques poursuivent, à travers des bois fabuleux, un gibier imaginaire, et des fauteuils appartenant aux diverses époques du XVIIIe siècle, sont rangés le long des murs; et çà et là pendent, accrochés aux panneaux entre les fenêtres, des portraits d'aïeules entremêlés de toiles guerrières, sur lesquelles quelque compagnon de Montluc aux guerres d'*oultre monts*, présente sa face cicatrisée par l'ouverture de sa salade.

C'est dans cette salle que sont conviés à s'asseoir les hôtes qu'un hasard quelconque égare, le soir, aux environs de la demeure du gentilhomme, et auxquels, ainsi que dans Homère, on ne demande leur nom que lorsqu'ils se sont réchauffés et repus. Mais le moment est venu, moment hâtif à la campagne, où les heures de veillée sont courtes, parce que les heures de travail y sont longues, de s'aller refaire des fatigues du jour. Déjà la soirée d'automne s'avance; l'œil du taureau flamboie, poursuivant sans jamais l'atteindre, dans sa courbe du Zodiaque, le guerrier Orion, à la ceinture d'étoiles; la nuit est fraîche, et la chasse sera bonne demain.

La chasse de province n'a plus aujourd'hui le côté chevaleresque ou épique qu'elle avait avant la révolution. L'abolition des droits seigneuriaux, et l'établissement général du droit de port d'armes, ont peuplé les campagnes de Méléagres de pacotille, errant çà et là, en toutes les saisons et à toutes les heures, atteignant la nuit ce qu'ils manquent le jour, et enveloppant du filet ce qu'épargne le plomb. La grosse bête a donc été généralement détruite. Les vallées profondes du Midi, autrefois peuplées de sangliers, nourrissent à peine la caille passagère, la

bécassine hyperboréenne et le paisible lapin. Les meutes rogues et hurlantes ont aussi disparu peu à peu, et l'aristocratie canine a cédé le pas à la bourgeoisie du basset.

Il y a trois chasses favorites du gentilhomme campagnard, pour lesquelles il ne cesse jamais d'avoir vingt ans; ce sont la chasse du perdreau et du ramier au mois d'octobre; la chasse du lièvre au mois de décembre, et la chasse de la caille verte et de la tourterelle au mois de mai.

Quiconque a brûlé une amorce en pleine campagne sait que le perdreau quitte son nom et prend celui de perdrix, à la Saint-Martin. Donc, passé le 11 novembre, le perdreau a l'aile très-forte, part à de grandes distances et ne se chasse plus. Depuis son éclosion, au mois de mai, jusqu'au mois de septembre, il se tient dans les vignes et dans les maïs, creusant sur le sable des sillons toutes sortes de petits nids où il vautre ses plumes; heureux quand le braconnier, couché sur le talus des contre-allées, ne le foudroie pas lâchement dans ses ébats enfantins. Au mois de septembre, chassé un instant des maïs et des vignes pendant la récolte, il se réfugie dans les prés, choisissant avec goût ceux qui sont couverts d'un regain plantureux et verdoyant. Les vendages faites, il regagne les vignes, pour y vendanger à son tour les verjus et les labrusques pendues au bout des sarments, et faire sa récolte des plantains et autres herbes à graines succulentes, qui mûrissent après le raisin. C'est alors que commence véritablement la chasse au perdreau.

Le gentilhomme part à huit heures, après déjeuner, car le chasseur ne sort jamais sans cette précaution. Au moment où il entre dans les vignes, le soleil, déjà élevé sur l'horizon, commence à pomper la rosée; à neuf heures, tout est sec. Le chasseur n'a alors qu'une idée, c'est de placer les perdreaux entre une lande et lui, de manière à les jeter dans l'ajonc. Son épagneul à longues soies *traque* à vingt pas devant lui, se retournant de minute en minute, et obéissant au doigt du maître, qui le porte successivement à droite et à gauche, à bonne portée de fusil. Cette sorte de chiens, à fourrure épaisse, les seuls qui aillent bien au fourré pour la bécasse, et à l'eau pour les canards, chassent ordinairement le nez au vent, et sans jamais poser le museau à terre. Quand la vivacité et la pétulance du chien signalent le voisinage de la *compagnie*, le chasseur

l'appelle du geste, et le tient derrière lui. A quelques pas de là, les perdreaux partent tous à la fois comme un tonnerre, et le chasseur tire d'ordinaire, même à longue distance, pour les séparer. Il suit de l'œil les *remises*, et il y court droit et vite, en tenant toujours son chien à ses côtés.

Le perdreau, isolé et jeté dans de hautes bruyères, *fait ferme* d'ordinaire et part à petite portée. Le massacre, commencé au départ, se poursuit ainsi sur la lande, s'entremêlant de quelques tourterelles de passage en octobre, et de crapauds-volants, ou gorgibus, qui se tiennent sur les lisières sombres et boisées, et sont fort gras en cette saison. La chasse du perdreau finit à midi; à cette heure le gibier part très-loin et le flair du chien s'émousse. Elle recommence quelquefois à quatre heures; mais le chasseur de perdreaux moissonne le matin et glane le soir.

C'est au contraire à quatre heures que commence la chasse de la palombe et du ramier. Les forêts du Midi se couvrent en cette saison de myriades de pigeons sauvages. Quand ils s'abattent sur les chênes, ou quand ils s'élèvent, on dirait d'une formidable artillerie foudroyant quelque bastion. Ils partent le matin, voyageant toujours du nord au sud, et se dirigeant vers les Pyrénées. Quelques instants avant le coucher du soleil, ils s'abattent, par grandes volées, sur la faîne des hêtres ou la glandée des yeuses, et la fusillade les fait alors rebondir d'un bout à l'autre de la forêt. Le gentilhomme ne trempe d'ailleurs jamais dans aucune perfidie de filet ou de trappe, et autres instruments de bourgeois paralytique; il chasse pour tuer et non pour manger.

L'automne tout entière se passe ainsi à poursuivre le perdreau, le ramier et la tourterelle errante. Pendant ce temps, le levreau grandit, devient lièvre, et se jette dans les bois et dans les landes, quand les givres de la Saint-André ont abattu la feuille des vignes. La chasse du lièvre, en décembre, est encore le plus noble exercice du gentilhomme campagnard. M. de Sotenville le savait bien, lui qui invitait l'amant de Mme George Dandin à courre un lièvre sur ses terres.

Le gentilhomme qui chasse le lièvre, en décembre, se lève à cinq heures et déjeune avant le jour. Comme, à cette heure, toute la maison est sur pied, et que les domestiques mangent leur soupe avant l'aube, le maître prend sa part de choux

verts, et les arrose de ce vin blanc nouveau du terroir, qui est le nectar du propriétaire de vignobles. Il part alors, faisant craquer sous ses pieds les pailles gelées, et le petit jour le trouve déjà au bord de la lande qu'il veut battre ou du bas fond boisé qu'il veut explorer. Autant la chasse du perdreau est vive et pétulante, autant celle du lièvre, en hiver, est pleine de calme et de gravité; elle est à la première ce que le menuet est au bolero.

Quand le basset, balayant la mousse de ses longues oreilles, fait entendre des reniflements rapides, et grommèle doucement avec un petit son craintif, comme s'il voulait bien s'assurer de son fait avant de pousser son hurlement vainqueur, le chasseur attend, l'arme élevée. Si l'air est calme et la matinée sèche, le lièvre se laisse ordinairement lancer dans son gîte, regardant quelquefois fixement le chien qui ébranle en passant la ronce sous laquelle il est abrité. Une fois parti, il remonte toujours les côtes de préférence, et si le chasseur le manque ou ne l'aperçoit pas, il fait vivement une pointe d'une lieue, et se couche en attendant les chiens. A mesure que la musique formidable des trois ou quatre notes aiguës et graves de la meute s'approche, le lièvre médite son plan de retour. C'est ce retour qui lui est toujours funeste, car il s'exécute d'après une route parallèle à la première; et le gentilhomme tacticien, campé dans quelques thermopyles redoutables, ébranle tout à coup l'écho des ravins d'une triomphante explosion, suivie du hallali qui rappelle la meute attardée. Le gentilhomme bien appris n'est d'ailleurs jamais dupe de certains lièvres cosmopolites, chevaliers errants qui cherchent les aventures, comme le roi Joconde, et qui, une fois troublés dans leurs poursuites galantes, et lancés au point du jour par les chiens, trouvent prudent de faire trente lieues d'un trait, pour retourner dans leur pays. Ces lièvres, expatriés par le désordre de leurs mœurs, sont faciles à reconnaître aux notions géométriques dont ils se montrent remplis, au sujet du plus court chemin opéré par la ligne droite. Le lièvre sédentaire et rangé décrit toujours une ligne courbe en fuyant, tournant avec amour autour du serpolet qui a nourri son enfance, et plus sage en cela que Scipion l'Africain, qui disait en mourant à Linterne, auprès de ses laitues : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! »

Reste la chasse du mois de mai, chasse toute fleurie, sur la lisière des seigles et dans les sentiers des bois. C'est, en réalité, moins une chasse qu'une promenade; on y tue moins qu'on n'y rêve, et l'âme s'y dépouille de tous ses instincts destructeurs, sous l'influence des tièdes zéphyrs qui dispersent dans l'air l'arome des prairies.

Quand les rayons obliques du soleil ont soulevé le manteau brumeux que la nuit a étendu sur les herbes, le gentilhomme, désœuvré en une saison où les grands travaux de l'agriculture sont finis, à égale distance des semailles et de la moisson, sort nonchalamment, l'âme pleine de ces vagues envies qui viennent au printemps. Il prend son fusil, par cette habitude incarnée des races guerrières, qui fait dormir l'Indien sur son tomahawk, et qui entoure l'Arabe d'une ceinture éternelle de pistolets et de cimeterres. Où ira-t-il ? il l'ignore ; mais comme les prés sont verts, et que les marguerites émaillent le sentier, il descend vers les prés. Alors, il lui vient une idée de chasse. Il entend pépier dans la plaine ces cailles du mois de mai, que les chasseurs ont nommées cailles vertes, à cause de la verdure générale des champs et des bois ; et il en tue par-ci par-là quelques-unes, regagnant peu à peu les hauteurs, et visitant les bords de ses blés, dont les tuyaux amples et pléthoriques laissent poindre déjà la barbe soyeuse des épis.

La lisière des bois est peuplée en cette saison de tourterelles amoureuses qui se voient de très-loin, perchées, comme les merles siffleurs du mois de mars, sur les branches sèches des yeuses, et qui roucoulent avec une douceur infinie, au milieu du gazouillement général des champs qui s'éveillent. De temps en temps, après une stance tendrement chantée sur le mode ionique, ces Saphos emplumées vont s'abattre sur la pointe des seigles, et se laissent couler jusqu'à terre le long des tiges qu'elles ploient, à la recherche des graines hâtives et des larves déjà écloses aux premières ardeurs de la saison. L'infatigable épagneul, qui furette incessamment parmi les herbes, les relance tout à coup avec un grand bruit d'ailes, et le chasseur averti les abat d'un coup de son tonnerre, au grand épouvantement des bergeronnettes, en promenade matinale dans les sillons.

Quelquefois, et surtout vers midi, après l'heure de la picorée,

les tourterelles, montées au plus haut des chênes, se répondent d'un bois à l'autre, comme les bergers de Virgile, Damétas et Ménalque, jugés par Palémon. C'est au plus entraînant morceau de cette idylle sicilienne, c'est lorsque l'âme de l'oiseau s'épanche en fugues plaintives, que le chasseur s'avance sous les branches, protégé dans sa marche par le bruit de la chanson, et qu'il vise la pauvre tourterelle à cette belle gorge mordorée, toute palpitante de notes harmonieuses. L'oiseau tombe, enveloppé d'un léger nuage de feuilles brisées, et les gouttelettes de son sang, échappées de ses narines roses, vont rougir les fleurs radiées des fraisiers sauvages, éparses dans les clairières, et qu'on prendrait pour des marguerites, ces belles reines des prairies, qui portent d'or sur champ d'argent, comme les rois de Jérusalem.

Hélas! hélas! le gentilhomme désœuvré, cruel par nonchalance et destructeur par ennui, a beau poursuivre et tuer tout ce qui chante et tout ce qui aime; le temps est aussi venu pour lui d'aimer. Le soleil du printemps se lève pour tout le monde, et l'ardeur qu'il allume n'épargne pas le cœur de l'homme, après avoir ravagé le cœur de l'oiseau. Pendant qu'il lançait son plomb à la cime des chênes, l'amour, qui est un habile archer, lui lançait aussi sa flèche barbelée, et il était tout à la fois vainqueur et vaincu. Pour une tourterelle qui ne chante plus au bois, il y a dix bergères qui chantent sur le coteau; et quoique leur chanson, inconnue des muses, soit agreste et grossière, comme celles qu'Apollon, esclave dans sa jeunesse, adressait aux bœufs du roi Admète, elle a ce qu'ont les voix des jeunes femmes, au mois de mai, dans les landes du Béarn; elle a ce qu'ont les vers de Lucrèce et de Théocrite, ce que chacun a senti au moins une fois, et regrettera toujours.

Peut-être nous reprochera-t-on de faire tomber notre gentilhomme en ces faiblesses. Que voulez-vous? l'historien raconte tout. Dieu, qui a fait le jour, a fait la nuit; il n'y a pas de lumière qui n'ait sa pénombre, et l'homme le plus grand par l'idée touche toujours à terre par le corps. Après tout, la pire condition ici-bas n'est pas de trouver belles, un jour de printemps, les charmantes filles des Pyrénées, tout ce qui nous reste aujourd'hui des antiques races pastorales, qui disaient

aux chèvres et aux génisses les vers de Bion et de Moschus.

Allez, noble héritier des châtelains du moyen âge, vous dont les pères avaient de belles vassales qui peuplaient leur seigneurie, nul ne vous blâmera d'avoir trouvé que les hautes fougères du mois de mai couvrent la lande d'un tapis charmant, moucheté çà et là de bouquets de genêts sauvages; que l'heure de midi, avec le doux miroitement du soleil sur le satin lustré des herbes, avec le silence des oiseaux qui s'endorment dans les bois, avec les premiers accords de la cigale perchée sur les nerprunes des haies, et cirant les crins de son archet, est une heure admirable, sous l'ombre des yeuses, pour dire à une femme qu'on l'aime, et que, malgré les vers de Virgile, les zéphyrs sont des confidents fort discrets.

Demain, vous recommencerez vos courses, vos chasses, vos amours, peut-être; demain, vous veillerez, comme toujours, sur cette terre, débris modeste des possessions immenses de vos pères, que leurs mains avaient conquise, et que les vôtres ont fertilisée; demain, vous serez encore laborieux, simple, hospitalier; et après une vie passée dans vos calmes retraites, comme la royauté ne vous appelle plus pour aller mourir sur quelque lointain champ de bataille, vous mourrez à l'ombre de vos chênes séculaires, et vous reposerez, sans marbre et sans inscription, dans le petit cimetière de campagne, au gazon si frais et aux haies d'aubépine si fleuries que les rossignols trompés y font leurs nids et y chantent, comme dans les jardins du Delta.

A. Granier de Cassagnac.

CHRONIQUE.

Les causeries de salon, les entretiens du monde n'ont guère, en attendant mieux, d'autre aliment que la politique et la littérature. — A peine si les dernières vacances sont finies ; le discours de rentrée n'a pas cessé de nous poursuivre ; Saint-Martin a ramené quelque tiédeur dans l'atmosphère et quelque sérénité dans le ciel : aussi la belle saison parisienne n'est-elle pas encore définitivement constituée. Dans ce moment critique, qui n'est plus l'été depuis longtemps et qui n'est pas encore l'hiver, les plus petits événements obtiennent, sinon une grande importance, du moins un assez grand retentissement. Nous ne devons donc pas nous étonner si la dernière promotion à la pairie a produit une espèce de sensation, et si le fauteuil vacant par la mort de M. Michaud préoccupe les esprits, même en dehors du monde littéraire.

Un spirituel *causeur* nous a dernièrement raconté dans un journal des mots charmants et de piquantes anecdotes sur Michaud. Nous ne sommes pas aussi bien en fonds que notre confrère sur ce chapitre ; voici cependant une petite histoire que le futur quarantième immortel pourra, si bon lui semble, placer dans l'éloge de son prédécesseur.

M. Michaud a beaucoup écrit sur l'Orient, et contre l'usage de la plupart de ses confrères, les voyageurs de l'Institut, il a daigné visiter les lieux qu'il voulait décrire. Au retour d'une

promenade à Jérusalem, l'académicien venait de débarquer à Marseille, lorsqu'une dame en grand deuil se présenta chez lui de bon matin et lui dit :

« J'ai appris hier que le célèbre Michaud était arrivé dans notre ville, et aussitôt je suis venue avec confiance vous demander un service.

— Parlez, madame.

— Je suis une femme bien malheureuse, monsieur. J'ai perdu le mois dernier mon mari, le seul soutien de notre famille. Il m'a laissée pauvre avec trois enfants. »

M. Michaud, dont la bienfaisance n'était jamais implorée en vain, s'approcha de son secrétaire et ouvrit un tiroir. La solliciteuse devinant son intention, reprit vivement :

« Je suis plus indiscrète que vous ne le pensez, monsieur ; ce n'est pas à votre bourse que je m'adresse, c'est à votre talent.

— Je ne vous comprends pas. Peut-être voulez-vous que je rédige une pétition en votre faveur, une demande de secours ?

— Mieux que cela, monsieur.

— Expliquez-vous.

— Mon mari était attaché au Grand-Théâtre de Marseille. Pendant vingt-deux ans il a rempli avec succès l'emploi de père-noble. En mémoire de ses bons services, l'administration m'a accordé une représentation à bénéfice qui doit avoir lieu après-demain. J'ai pensé que vous voudriez bien être utile à la veuve d'un de vos confrères et consentir à jouer dans cette représentation le rôle du capitaine Kopp, de la *Jeunesse de Henri V*, ou de votre homonyme le meunier Michau de la *Partie de chasse d'Henri IV*. Votre nom et votre talent m'assureront une recette magnifique !... »

Après avoir ri de ce quiproquo, l'historien des Croisades fit entendre à la solliciteuse qu'il était Michaud, de l'Académie, et non pas Michot, de la Comédie, et une généreuse offrande dédommagea de ce mécompte la veuve du père-noble.

On assure aujourd'hui que M. Berryer accepte sa candidature. Les gens de lettres s'affligent d'être ainsi évincés de leur domaine et de voir l'esprit politique régner à l'Institut. Les partisans de la candidature favorisée continuent à soutenir que l'éloquence doit avoir accès à l'Académie, et à ce propos, voulant

invoquer des antécédents, ils citent fort légèrement Patru, Massillon, Fléchier.

Patru, nous l'avons dit, faisait profession d'appartenir à la littérature. De plus grands avocats que lui, mais purement avocats, tels que Cochin et Gerbier, n'ont jamais eu le fauteuil. Quant à Massillon, il avait été professeur de belles-lettres ; Voltaire l'appelait le Racine de la chaire, et il ne fut reçu à l'Académie qu'après avoir PUBLIÉ son *Petit-Carême*. D'ailleurs cet orateur a écrit une vingtaine de volumes. Fléchier, Fénelon et Bossuet ont de même été élus académiciens pour leurs titres littéraires. Les amis de M. Berryer font sonner bien haut ses discours à la chambre des députés ; mais en cette occasion l'éloquence de la tribune ne peut soutenir le parallèle avec l'éloquence de la chaire.

L'orateur sacré parle sur un texte divin, il développe des vérités éternelles, des pensées inaltérables ; sa parole longuement élaborée a de la valeur dans tous les temps. L'orateur politique exploite la circonstance ; ses discours empruntent leur retentissement aux passions qu'ils agitent ; ce ne sont que des *premiers-Paris* rapidement improvisés ou récités couramment. Aussi, qu'en reste-t-il? Lisez un de ces discours dans le *Moniteur* et comparez-le à un sermon de Massillon ou à une oraison funèbre de Bossuet, et puis vous nous direz où est la véritable éloquence.

Que chacun reste donc à sa place et marche dans sa voie ; que les beaux diseurs de la tribune entrent à l'Institut, mais ne se trompent pas de porte, et qu'ils aillent s'asseoir dans la section des sciences morales et politiques, qui a été créée pour eux, qu'ils composent seuls, et où jamais la place ne leur a été disputée par les poëtes, les romanciers et les auteurs dramatiques. L'Académie n'a pas besoin d'un député de plus ; l'éloquence française est représentée chez elle par ses organes les plus éclatants et les plus littéraires ; elle possède M. de Châteaubriand, M. Villemain, M. Frayssinous, M. Thiers, M. de Lamartine, les plus puissantes paroles de ce temps-ci. Que voulez-vous de plus, puisque l'Académie a déjà intronisé sur ses fauteuils tous les genres d'éloquence, tous, jusqu'au *silence éloquent*, représenté par MM. *** et ****, immortels véhémentement soupçonnés de n'avoir jamais rien écrit ni rien dit.

Les écrivains ont besoin de s'appuyer et de se soutenir entre eux, et ici les nouveaux font un appel à la fraternité et aux bons sentiments des anciens. Déjà l'association porte de bons fruits; la Société des gens de Lettres consolide ses bases et obtient des résultats honorables et précieux. Deux membres de la commission, MM. Gozlan et Alphonse Royer, ont été délégués dernièrement chez le ministre, au nom de la Société, dans l'intérêt de Mme Mardelle, veuve d'un homme de lettres; l'objet de la démarche a été accordé immédiatement. La Société des Auteurs dramatiques a le projet de faire une démarche semblable en faveur de la mère de Fontan.

La semaine dernière, la commission des auteurs s'est officiellement prononcée contre un abus révoltant. On a demandé au ministre que par une clause formelle de leur privilége, les directeurs de théâtres fussent désormais tenus de ne point faire de pièces pour le théâtre qu'ils dirigent. L'avidité de certaines exploitations, le scandale des collaborations imposées, des répertoires accaparés; des chutes effrontément soutenues sur l'affiche, des bons auteurs éloignés pour céder la place entière à la médiocrité régnante, avaient rendu cette démarche nécessaire. L'intérêt des auteurs et des théâtres, des actionnaires et des spectateurs réclamait une mesure protectrice.

A ce sujet il serait assez plaisant d'entendre les directeurs-auteurs revenir à invoquer l'exemple de Molière!

« Ainsi, si Molière vivait, vous lui interdiriez la faculté de faire des pièces?

— Non, messieurs, si Molière vivait, nous le prierions de ne plus être directeur de théâtre. Il n'hésiterait pas sans doute à choisir entre deux emplois dont le cumul serait défendu par le vœu unanime de ses confrères. Nous y gagnerions quelques comédies de plus du grand écrivain débarrassé des tracas de l'administration. Comprenez-vous bien cela? à chacun selon ses œuvres : à Molière nous demanderions à se borner à être auteur, et nous vous demandons à vous de n'être que directeurs. »

Le ministère a pris en considération la requête des écrivains dramatiques, et la presse leur doit en cette occasion un concours unanime.

Le monde civilisé a été doté depuis peu d'une nouvelle industrie : nous avons aujourd'hui les *dompteurs*, qui remplacent

fort agréablement les magnétiseurs. Tandis que Van Amburgh faisait frissonner nos parisiennes nerveuses, Carter, qui bientôt se montrera au Cirque, aiguillonnait le sang-froid britannique. Tel a été le succès de Carter qu'il s'est formé à Londres un club pour l'*amélioration de la race des bêtes féroces*, de même qu'il y en avait déjà pour l'amélioration de la race chevaline. Nous ne doutons pas que nos dandys parisiens ne s'empressent d'imiter cette innovation anglaise.

On raconte qu'après la mort du beau lion noir qui a procuré tant d'émotions au public de la Porte-Saint-Martin, M. Harel voulant remplacer cet acteur, pria les administrateurs de la ménagerie royale de lui prêter le grand lion d'Afrique, que M. Van Amburgh se chargeait de dompter en trois jours. L'administration du jardin des plantes refusa, sous prétexte que le lion demandé, appartenant à l'État, était fonctionnaire public, et ne pouvait, par dignité, paraître sur un théâtre et se montrer pour de l'argent.

« Du reste, ajoutait-on à la suite de ce refus, nous ne doutons pas que M. Van Amburgh ne fût parvenu aisément à dompter notre lion et à jouer avec lui, car ses gardiens et une douzaine de personnes entrent habituellement dans sa loge, le jour et la nuit, lui donnent à manger, le caressent et le châtient sans le moindre inconvénient. On en use de même avec toutes les autres bêtes féroces de la ménagerie. »

Si ce document est exact (et nous le tenons d'une personne *ordinairement bien informée*), voilà MM. Van Amburgh et Carter quelque peu compromis; voilà l'*Histoire romaine* et la *Morale en action* passablement discréditées. La fascination explique l'anecdote d'Androclès et du lion de Florence. C'est ainsi que les découvertes de la science tournent toujours au détriment des chroniques inventées pour les esprits faibles qui ont besoin d'être saisis par le drame et par le prodige.

Après avoir tiré profit de la curiosité et de l'étonnement publics, Van Amburgh et Carter finiront par donner des leçons de leur art et se feront professeurs de fascination. Nous aimons à penser que le gouvernement n'hésitera pas à acheter leur secret, qui vaut bien pour le moins celui de MM. Niepce fils et Daguerre. — Fasciner un lion est une chose tout aussi extraordinaire, tout aussi profitable que le daguerréotypage. Il est tout aussi bon de

ne pas être dévoré par une bête féroce que de dessiner un monument par un procédé mécanique.

Dès que le secret des dompteurs sera vulgarisé, les animaux les plus redoutés aujourd'hui deviendront des animaux domestiques. On verra des léopards porter des fardeaux, des loups garder des moutons, des fiacres traînés par des panthères comme le char de Bacchus, le chat tigre remplacera la race éteinte des carlins, et l'on regardera en pitié ces temps d'ignorance et de barbarie où les hommes étaient assez simples et assez bornés pour se laisser dévorer par des ours, des lions et des hyènes.

Du reste, le club pour l'amélioration des races de bêtes féroces ne peut manquer d'avoir du succès à une époque où les autres cercles sont menacés dans leur élément. Un arrêt de la cour royale, chambre des appels correctionnels, vient de se déclarer contre la bouillotte et l'écarté joués dans des établissements publics.

La littérature n'a rien produit de remarquable depuis *Babel*, dont le premier volume a été promptement enlevé. Le théâtre, qui depuis longtemps s'abstient de chefs-d'œuvre nouveaux, nous promet merveille pour cet hiver, surtout le Théâtre-Français, qui ressuscitera Mlle Rachel avec plusieurs tragédies inédites. Mlle Doze, qui a débuté dans la comédie, a reçu un gracieux et brillant accueil. Le feuilleton a même dépassé à son égard les bornes de la galanterie et de l'admiration. Au milieu de tous ces feuilletons, Mlle Doze ressemblait à Suzanne environnée d'une douzaine de vieillards.

Du reste, malgré ses succès passés et ses succès futurs, le Théâtre-Français est toujours en proie à la discorde. Vingt partis s'agitent dans son sein. Il est question de nommer un nouveau directeur et les opinions se partagent et luttent avec acharnement. Chaque jour donne l'avantage à un nouveau candidat; celui qui a le plus de chances aujourd'hui est M. Planard, un de nos bons auteurs d'opéras-comiques.

PIERRE DURAND.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Le Piano, 5e article; par M. Castil Blaze. 5
Le camp de Fontainebleau; par M. C.-R. 25
Louis Arioste, 4e et 5e satires; par M. Delécluze. . . . 39
Procès et mort de Théobald Wolf-Tone. 55
Les amours du chevalier de Plénoches et de Mlle Quatre-Sous; par M. Paul de Musset. 85
Les bateaux à vapeur, en Orient; par M. Baptistin Poujoulat. 153
L'Italie telle qu'elle est; par M. P. L. Jacob, bibliophile. 192
Au pied des Alpes; par M. Victor de Laprade. 215
Critique littéraire. — Les Tourelles, par M. Léon Gozlan; par M. Arnould Frémy. 221
— Les D'Urfé, par M. Bernard; par M. Auguste Bussière. 254
Vie et aventures de John Davys, 5e article; par M. Alex. Dumas. 254
Ecrivains contemporains. — III. M. de Balzac.—Une fille d'Ève; — par M. Chaudes-Aigues. 285
Le Gentilhomme campagnard; par M. A Granier de Cassagnac. 306
Chronique; par M. Pierre Durand. 321

FIN DE LA TABLE.